CONSEJO SUPERIOR DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS
PATRONATO «MENÉNDEZ Y PELAYO»
INSTITUTO «ANTONIO DE NEBRIJA»

EMERITA

BOLETIN DE LINGVISTICA Y FILOLOGIA CLASICA

TOMO XX.—SEMESTRE 2.°
MADRID, 1952

SUCESORES DE RIVADENEYRA, S. A.— PASEO DE ONÉSIMO REDONDO, NÚM. 26.
MADRID

LES MOTS GRECS DANS LA PEREGRINATIO AETHERIAE

Le pélerinage d'Ethérie a lieu dans un pays où le grec est la langue dominante, au moins dans la célébration du culte; le syrien n'intervient qu'à titre accessoire, de même que le latin: «Et comme dans cette province, une partie de la population sait à la fois le grec et le syriaque, une autre aussi seulement le grec, une autre encore seulement le syriaque, aussi, comme l'évêque, tout en sachant le syriaque, parle cependant toujours en grec et jamais en syriaque, ainsi donc il y a toujours là un prêtre qui, pendant que l'évêque parle en grec, traduit en syriaque, pour que tous entendent son exposé. De même pour les lectures qui sont faites dans l'église, comme elles doivent être faites en grec, il y a toujours quelqu'un qui traduit en syriaque pour le public, afin qu'on s'instruise sans cesse. Quant à ceux qui sont ici des Latins, c'est-à-dire qui ne savent ni le grec ni le syriaque, pour ne pas les contrister, on leur donne à eux aussi des explications, car il y a d'autres frères et soeurs grécolatins, qui leur traduisent l'exposé en latin» (1). L'auteur rapporte plusieurs fois des renseignements

(1) *Et quoniam in ea prouincia pars populi et Graece et Siriste nouit, pars etiam alia per se Graece, aliqua etiam pars tantum Siriste, itaque, quoniam episcopus, licet Siriste nouerit, tamen semper Graece loquitur et nunquam Siriste: itaque ergo stat semper presbyter qui, episcopo Graece dicente, Siriste interpretatur, ut omnes audiant quae exponuntur. Lectiones etiam, quaecumque in ecclesia leguntur, quia necesse est Graece legi, semper stat qui Siriste interpretatur propter populum, ut*

qui lui ont été donnés en grec (1); elle emploie certains termes en ayant soin de les indiquer comme étrangers: ainsi *aputactita* (2); *ascitis* (3); *cathecisis* (4); *come* (5), *encenia* ou *enceniae* (6), *eortae* (7); *licinicon* (8); *monazontes*, *parthenae* (9);

---

semper discant. Sane quicumque hic Latini sunt, id est qui nec Siriste nec Graece nouerunt, ne contristentur, et ipsis exponitur eis, quia sunt alii fratres et sorores Graecolatini, qui Latine exponunt eis. (Ch. 47, 3-4).

(1) *Ipse nobis dixit nomen ipsius arboris, quemadmodum appellant eam Graece, id est dendros alethiae, quod nos dicimus arbor ueritatis,* ch. 8, 3; *quae ecclesia nunc appellatur graeco sermone opu* (= ὅπου *Heraeus;* ὄρος *Gamurrini;* τόπος *Mayr) Melchisedech,* ch. 13, 4 .*Tunc dixit nobis ipse sanctus presbyter: in hodie hic hortus aliter non appellatur Graeco sermone nisi cepos tu agiu Iohanni,* i. e. *quod nos dicimus Latine hortus sancti Iohannis,* ch. 15, 3.

(2) *Consuetudo enim hic talis est ut omnes qui sunt, ut hic dicunt, aputactitae,* ch. 28, 3. Le mot est une transcription de ἀποτακτί(σ)της le gén. pl. est *apotactitum* (non *apotactitarum),* ch. 23, 3; 49, 1; il désigne dans le texte des moines qui ont renoncé (ἀποτάττομαι) «aux biens de ce monde».

(3) *Et, ut hic dicunt, ascitis,* ch. 3, 4; *et quos hic ascites uocant,* ch. 10, 9, etc. Transcription de ἀσκητής.

(4) *Nec non etiam et de resurrectione, similiter et de fide omnia docentur per illos dies; hoc autem cathecisis* (= κατήχησις) *appellatur,* ch. 46, 2. Le mot est aussi dans saint Jérôme.

(5) *Heroum autem ciuitas... nunc est come* (= κώμη), *sed grandis, quod nos dicimus uicus,* ch. 7, 7.

(6) *Item dies enceniarum appellantur, quando* e. q. s., ch. 48, 1; *harum ergo ecclesiarum sanctarum encenia cum summo honore celebrantur;* ibid. Le grec dit τὰ ἐγκαίνια «*feast of renovation* or *consecration*» (L. S.).

(7) *Remanent dies XLI, qui ieiunantur, quod hic appellant eortae, i. e. quadragesimas [(h)eortae* = ἑορταί)], ch. 27, 1. Seul exemple du mot.

(8) *Hora autem decima, quod appellant hic licinicon* (= λυχνικόν), *nam nos dicimus lucernare,* ch. 24, 4.

(9) *Et descendent omnes monazontes* (= μονάζοντες) *et parthenae* (= παρθέναι doublet tardif de παρθένος) *ut hic dicunt,* ch. 24, 1. *Monazontes* est assez fréquent (9 ex.) dans la Peregrinatio, mais le caractère étranger du mot apparaît au fait que la forme de nominatif sert pour tous les cas; l'auteur ne sait pas comment le décliner; *monazon* est aussi dans Cassien et le code Théodosien; *parthenae* n'est pas autrement attesté.

il n'est pas besoin de signaler la formule: *Kyrie eleyson, quod dicimus nos: miserere Domine*, ch. 24, 5. D'autres mots, pour lesquels elle ne prend pas cette précaution, doivent être également considérés comme des transcriptions qu'on ne saurait considérer comme des emprunts: ainsi *archiotepa (-tipa)* qui est trois fois dans le texte, et n'est pas attesté ailleurs; déformation du n. pl. ἀρχέτυπα ou ἀρχαιότυπα (ce dernier non attesté). *Genesis*, titre du livre de la Bible; *mesopotamenus* épithète appliquée aux moines de Mésopotamie (ch. 20, 6; adaptation avec finale de participe en -μενος de μεσοποτάμιος (-μίτης); *siriste* adverbe «en syrien», gr. συριστί. Il en est de même pour certains noms propres, comme celui de l'église *Anastasis* (et aussi *Eleona, Embomon)*, et notamment pour des noms géographiques que l'auteur cite sous la forme d'accusatif, au lieu du nominatif, de l'accusatif, ou du génitif, comme elle les a entendus, et sans pouvoir adapter leur forme à leur fonction grammaticale (1).

L'observation précédente permet de conclure qu'elle n'a pas appris le grec, et qu'elle n'en sait que ce qu'elle a pu apprendre oralement au cours de son voyage. Son vocabulaire a donc peu de chances d'avoir été influencé par des réminiscences ou des imitations de caractère savant ou littéraire, moins encore par des créations personnelles, et peut nous fournir un bon témoin des mots d'emprunt grecs usités dans le latin courant vers le Vème siècle: la liste ainsi établie est naturellement très loin de nous donner un dénombrement complet de ces formes, et n'apporte qu'un choix limité par la nature même du texte et par son étendue; mais du moins le témoignage a-t-il le mérite d'être sincère.

Ces mots peuvent se répartir en deux catégories, la pre-

---

(1) a) *Perueni ad quandam ciuitatem... quae appellatur Pompeiopolin*, ch. 23, 1; *per media Ramesse transiuimus, quae Ramessen ciuitas nunc campus est*, ch. 8, 1 (cf. l'emploi de *cathecisin* au lieu de *cathecisis*, ch. 46, 3: *per tres horas fit cathecisin); transito flumine Eufraten*, ch. 18, 3; *habens iter per mansiones seu ciuitates aliquot Siriae Celen*, ch. 18, 1.

mière comprenant les termes «laïques», dont certains sont entrés depuis longtemps en latin et y ont acquis droit de cité; la seconde se composant des mots du vocabulaire chrétien, introduits à des dates plus ou moins récentes: cette catégorie est de beaucoup la plus importante.

I.—*Termes «laïques»:*

absida, -ae: forme latinisée de *apsis*, ἀψίς que Pline emploie encore comme un terme grec, cf. *HN.* 2. 63. Les auteurs chrétiens ont répandu *absida* (fait comme *lampada, crepida,* et cetera) dans le sens de «abside» (d'une Eglise), cf. Thes. s. u. *apsis,* passim.

balsamum: attesté à partir de Virgile, qui l'emploie, *metrī grātiā,* au pluriel, G. 2. 119, commun dans la latinité impériale, et passé dans les langues romanes.

camēlus: déjà dans Pomponius; adopté par Cicéron, *Nat. deor.* 2, 123, courant dans toute la latinité.

camsō, -ās (campsō): ne se trouve avant l'Itinéraire que dans un exemple d'Ennius, cité par Priscien: *Leucatam campsant,* et dans les Gloses. Terme du vocabulaire maritime, demeuré en italien.

cata: préposition dont l'emprunt est récent, et dû aux traducteurs des Evangiles, mais qui a pénétré petit à petit dans la langue commune, d'abord comme terme technique. L'auteur l'emploie surtout dans le sens distributif, avec ou sans *singulī: cata mansiones: cata singulos hymnos,* mais aussi dans les expressions *euangelium cata Iohannem, cata Mattheo* (sic).

cathedra: déjà dans Horace, *Sat.* 1. 10. 91, dans la prose à partir de Sénèque. Terme venu par l'école où il désignait le siège du maître, par opposition aux *subsellia* des élèves. Fréquent dans le vocabulaire chrétien, mais non exclusivement réservé à ce vocabulaire. Roman.

coclea: déjà dans Plaute, *Poe.* 531, dans une expression proverbiale *uicistis cochleam tarditudine.* La *Peregrinatio* use de la locution adverbiale *in cocleas* «en colimaçon», déjà dans

Celse et Columelle, au singulier. La Vulgate a *per cocleam* dans le même sens.

epistola: usité de tout temps.

gīrus: 17 ex. tous dans des expressions adverbiales ou prépositionnelles: *in giro, per girum (giro)* «autour», introduites par les traducteurs de l'Itala, cf. Thes. s. u. 2388, 37 sq. *Gyrus*, terme technique désignant la piste circulaire sur laquelle on dresse les chevaux, est attesté à partir de Cicéron.

holosēricus = ὁλοσηρικός. Emprunt technique, tardif (Edict. imp. Diocl. III/IV 7. 49, Lampride, Greg. Tur.). L'épithète s'applique à une étoffe ou à un vêtement tout entier de soie, par opposition à *supsēricus*. V. Thes. s. u. Fait partie d'un groupe de composés en *holo-*, de basse époque pour la plupart, et dont quelques-uns sont hybrides: *holouērus, holouitreus.*

hōra: attesté depuis Plaute et Caton. Usité de tout temps. Dérivés tardifs: *hōrālis, hōrārium.*

mētropolis = μητρόπολις. 3 ex. Emprunt tardif (IVème siècle).

mūsīvum: doublet de *mūseum (opus)* «mosaïque». Emprunt tardif (Spart., Aug.), formé sur μοῦσα avec suffixe latin, dont a été dérivé *mūsīuārius* «mosaïste» (Imp. Const. Cod. Iust., Cassiod.).

oleum, olīua: usités de tout temps.

petra: «rocher», «pierre». Terme technique, d'abord usité dans la langue des marins et des architectes (cf. Festus 226, 12 et s.: *petrarum genera sunt duo, quorum alterum naturale saxum prominens in mare, cuius Ennius meminit lib. XI* (Ann. 11, 365): «*Alte delata petrisque ingentibus tecta*»; *et Laevius in Centauris* (10): «*Vbi ego saepe petris*»; *alterum manufactum, ut docet Aelius Gallus:* «*petra est, qui locus dextra ac sinistra fornicem explet usque ad libramentum summi fornicis).* Sous l'Empire, le mot s'est répandu dans la langue commune (Sén., Pline), et a été adopté par les traducteurs de l'Evangile, pour rendre exactement πέτρα «the Rock (of Faith)»; *fundati super petram* = Christians (Cypr.) dit le Lexique de Souter), et a fini par éliminer les anciens noms latins de la pierre, *saxum,*

rupēs, et *scopulus* (ce dernier, également emprunté). Mais l'adjectif *petrinus* = πέτρινος dont la *Peregrinatio* a un ex. ch. 3, 6, n'apparaît qu'à partir de Tertullien, et ne semble pas attesté en dehors des textes chrétiens. Les autres adjectifs dérivés de *petra; petrālis* (Cassiod.) *petrārius* (*-a herba* = *parietina* «pariétaire»; *petrārium* «carrière de pierres» Cypr.), *petrēnsis* (Cael. Aur.), *petrōsus* (Plin., etc.) sont également rares et tardifs.

sabbatum, *ī* n. «le sabbat, le samedi». Introduit par la colonie juive de Rome, apparaît à partir d'Horace, *Sat.* 1. 9. 69, sous la forme du pluriel *sabbata*, qui semble avoir été d'abord la plus employée. De *sabbatum* été tiré l'adjectif *sabbatārius* «qui observe le sabbat» (Mart. 4. 4. 7). En outre *sabbaticus*, *sabbatizō*, *sabbatismus*, transcriptions de σαββατικός, σαββατίζω, σαμματισμός ont été adoptés par les auteurs chrétiens.

siricum (= *sēricum*, σηρικόν): étoffe ou vêtement de soie. L'adjectif *sēricus*, attesté à partir de l'époque d'Auguste, a fourni de nombreux dérivés latins.

sicomorus (= *sycomorus*, συκόμορος doublet de συκάμινος). Ce nom de l'arbre est déjà dans Celse, 5. 18. 7.

spēlunca: emprunt ancien et populaire, fait sur l'accusatif de σπῆλυγξ.

thebeus (= *thebaeus)*, adj. doublet de *thebaicus* (*-lapis*, cf. Pline 36. 63 et 157).

tumba: emprunt tardif au gr. τύμβος (τύμβα). Ne semble pas attesté avant saint Jérôme.

typus (= τύπος). Un ex. dans le sens de «modèle, façon, type», ch. 31. 3: *et deducetur* (l. *deducitur) episcopus in eo typo quo tunc Dominus deductus est* (1). Emprunt savant, attesté depuis Cyprien. Cicéron, *ad Att.* 1. 10. 3, a bien un acc. pl. *typos* au sens de «statue», mais peut-être faut-il écrire le mot

(1) Le mot ici a un sens assez voisin de *modus*. D'ordinaire «il se dit des faits ou des personnes qui dans l'Ancien Testament préfigurent des faits ou des personnes du Nouveau» (M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 224, n. 1).

en grec. Il figure aussi dans la langue médicale (Cael. Aurel.), au sens de «caractère, phase d'une maladie»; cf. Greg. Tur. ap. Max Bonnet, p. 219, l. 1 et n. 1. On trouve aussi *typicus* (= τυπικός), *typicē* (= τυπικῶς) et même *typōsis* (= τύπωσις) à partir de Tertullien.

Si brève qu'elle soit, cette liste permet de dresser un tableau résumé des différents emprunts faits par le latin au grec:

1.° Emprunts anciens, latinisés: *coclea, oleum, olīua;*

2.° Anciens encore, mais sans doute plus récents et techniques: *camēlus, camsō, epistola, hōra, petra, spēlunca;*

3.° Emprunts de l'époque d'Auguste en partie savants: *balsamum, cathedra, gȳrus, sabbatum, sēricus, sycomorus;*

4.° Emprunts tardifs (en partie savants ou chrétiens): *absida, cata, holosēricus, mētropolis, mūsīvum, thebeus, tumba, typus.*

II.—*Termes chrétiens:*

angelus (2 ex. au pl.): le terme appartient presque uniquement au vocabulaire de l'Eglise, cf. Aug. *Ciu. D.* 15. 23: *qui enim Graece dicitur ἄγγελος, quod nomen Latina declinatione 'angelus' perhibetur, Latina lingua 'nuntius' interpretatur.* Répandu depuis Tertullien, qui a aussi *angelicus* (= ἀγγελικός); *angelificō, Resurr.* 26, *archangelus, adu. Marc.* 2. 10. Cf. aussi *euangelium.*

antiphona, -ae f. (32 ex.): latinisation du n. pl. τὰ ἀντίφωνα «*uox reciproca: duobus scilicet choris alternatim psallentibus ordine mutato, siue de uno ad unum*» (Isid., *Or.* 6. 19. 7). Déformé en *antefana* chez Grégoire de Tours et dans la *Regula Benedict.* qui subsiste dans le fr. *antienne.*

apostolus = ἀπόστολος (14 ex.). Mot répandu avec les Evangiles; a fourni *apostolicus* (= ἀποστολικός), et le dérivé hybride *apostolātus,* tous deux depuis Tertullien.

archidiāconus (4 ex.): v. *diāconus.*

baptizō, -ās (babtizō, baptidiō) (9 ex.); *baptismus* (4 ex.);

baptista (2): répandus avec les Evangiles, la langue profane avait adopté *baptistērium* = βαπτιστήριον au sens de «piscine», cf. Plin. Iun. *Ep.* 2. 17. 11. De *baptizō* ont été dérivés *baptizātiō*, *-zātor*, *-zātōrium*. Sur les variantes de formes, v. Thes. s. u.

basilica, *-ae* f.: = βασιλική. Le mot qui s'appliquait d'abord à un édifice public de caractère profane, a été employé pour désigner la maison de Dieu, concurremment avec *ecclēsia* qui a fini par le supplanter. Le texte de la *Peregrinatio* n'a que 3 ex. de *basilica* contre 121 de *ecclēsia*. Sur l'origine du terme, voir Thes. s. u. 1764, 20 sq.—Le nom «laïque» est déjà dans Plaute, *Cu.* 472, qui a même créé un adjectif *subbasilicānus*, *Cap.* 815; l'emploi «chrétien» semble dater de Constantin, et s'être répandu de l'Orient vers l'Occident. A la langue chrétienne appartiennent également *basilicula*, *basilicārius (-ris)* «famulus ecclesiasticus» (Greg. Tur., Isid.).

canon = κανών «règle»; un ex. dans la phrase: *non dicit scriptura canonis* («l'Ecriture canonique») *quo tempore transierint*, ch. 20, 10. L'emploi du mot pour désigner «le canon» de l'Ecriture sainte, c'est-à-dire «la liste des livres reconnus par l'Eglise comme inspirés» n'apparaît pas avant le IVème siècle, cf. Thes. Cicéron use du mot grec dans une lettre adressée à Tiron: *tu qui* κανών *esse meorum scriptorum soles*, *Fam.* 16. 17. 1. Sous l'Empire, le terme, latinisé ou non, s'emploie dans divers sens techniques. Il en est dérivé *canonicus* (κανονικός), *canonicē*, *canonicārius*, *canonizō*, *-ās* (Ambr., Orig.), v. Thes. s. u.

catēchūmenus = κατηχούμενος: alors que *cathēcisis* est senti comme étranger par l'auteur, et d'un emploi rare, *catēchūmenus* est fréquent (27 ex.) et semble bien introduit dans la langue. Il y est attesté en effet depuis Tertullien, comme *catēchizō*, *-ās; catēchēsis* n'apparaît pas avant saint Jérôme, *catechismus* avant saint Augustin (Thes.)

christiānus (5 ex.) = χριστιανός. Le premier exemple du mot est, comme l'on sait, dans Tacite, *A.* 15. 44; on le trouve ensuite dans Pline, Trajan, Suétone; à partir de Tertullien, les exemples se multiplient; Tertullien a aussi *christianismus* (que

double *christiānitās* depuis le Ps. Cypr. cf. Thes. s. u. 414. 73 sq.), *christianizō;* les composés en *christi-* abondent: *christicola, -colus, -fer, -ficus, -genus, -ger, -potēns,* sans compter les transcriptions grecques, *christodōrus, christophorus, christotocos.*

clērus (= κλῆρος) 3 ex., *clēricus* (= κληρικός), 5 ex., tous au pluriel. Le sens chrétien apparaît à partir de Tertullien et de saint Cyprien; l'origine en est donnée par plusieurs auteurs ecclésiastiques, notamment par saint Jérôme et saint Augustin, v. Thes. s. u. *clēricus,* 1339, 54 et s. De *clērus* latinisé sont dérivés *clēricālis, clēricātus, -ūs.*

diāconus = διάκονος et **diācōn* (pl. *diacōnēs)* 16 ex. dont 10 de pl.: prêtre qui dans la hiérarchie ecclésiastique se place en dessous du presbyter, cf. st. Jér. *in Is.* 19. 18, etc. Attesté depuis l'Itala, *Marc.* 10, 43 cod. K (la Vulgate a *minister),* et répandu depuis Tertullien à mesure que l'Eglise constituait ses ordres. Outre *diāconus* ont été empruntés *diāconia, diāconium, diāconicus, diāconissa* dont l'Itin. a un exemple ch. 23, 3. Sur *diāconus* ont été formés *diāconālis,* et *diāconātus, ūs;* et les composés grecs ou hybrides *archi-, con-, hypo-, pseudo-, subdiāconus.*

ecclēsia, -ae f. = ἐκκλησία; *ecclēsiasticus;* les exemples du mot en latin sont très rares avant que la langue de l'Eglise ne l'adopte; dans le texte de Pline le J.; *Ep.* 10. 110. 1 *bule et ecclesia consentiente* (sc. *Amisenorum)* la présence de *bule* (= βουλῆ) montre que Pline ne fait que transcrire le mot grec. Il figure dans l'Itala (cf. Thes. s. u., p. 40. 7), et se répand à partir de Tertullien, dans le sens de «réunion, assemblée» (= ἐκκλησία, συναγωγή; sur les diverses acceptions, v. Thes.), ou de «édifice où se réunissent les fidèles» (cf. Thes., 37. 80 sq.). L'auteur de la *Peregrinatio* a un ex. du premier sens, ch. 10. 6: *hic etiam est locus ubi locutus est Moyses in aures totius ecclesiae Israhel;* 120 du sens de «église» (édifice); elle a un ex. de *templum,* ch. 26, 1 avec le sens de «temple (juif)»: *ubi quadragesima die tulerunt Dominum in templo Ioseph et Maria.*

L'adj. *ecclēsiasticus* se trouve deux fois, joint à *candēlae,* ch. 36, 2; 43. 7. Il est, lui aussi, très fréquent à partir de Tertullien, appliqué aux hommes ou aux choses.

De *ecclēsia* définitivement latinisé a été tiré le diminutif *ecclēsiola*, très tardif. *Ecclēsiastēs* a toujours été senti comme un mot étranger.

erēmus (he-) f. = ἔρημος «désert», 8 ex. Bien que n'ayant pas en soi de sens religieux, le mot par son origine et son emploi appartient à la langue de l'Eglise, comme substitut de *dēsertum*, introduit par Tertullien, et les traducteurs de l'Itala (la Vulgate préfère *dēsertum*, cf. Thes. s. u.).—Le mot est entré dans le vocabulaire courant, comme le prouve l'abrègement de la pénultième attesté par la scansion *erĕmus*, et confirmé par les représentants du mot dans les langues romanes, it. *ermo*, etc. abrègement dû au maintien de l'accent sur l'initiale, dont il y a d'autres exemples, cf. plus loin *īdŏlum;* et v. M. Leumann, dans la *Lat. Gramm.* de Stolz-Schmalz, (5ème éd., p. 189).—De *erēmus* le latin a emprunté aussi les dérivés proprement grecs *erēmia, erēmīta, erēmītis, erēmīticus, erēmodicium*, et créé les dérivés latin *erēmītō, -ās; erēmizō, ās; erēmōsus;* cf. Thes., s. u.

epiphania (5 ex.) = ἐπιφάνεια, dont le correspondant latin est *appāritiō*, cf. Ps. Ambr. *Serm.* 8, 2 p. 618^{D} sq.; Isid. *Eccl. off.* 1. 27. 2 p. 762^{C}; etc., Thes. s. u. 672, 13 sq., Ps. Aug. *Serm.* ed. Mai. 60, 1, ibid. 45 sq.). Usuel à partir du IVème siècle, et au genre féminin singulier dans l'emploi courant; le n. pl. correspondant à τὰ ἐπιφάνεια est beaucoup plus rare. Le mot, dans son sens religieux, est passé dans la langue commune; il a toujours été senti comme étranger dans le sens de «aequor, superficiēs», cf. Thes. 672, 81 sq.

episcopus = ἐπίσκοπος, 131 ex. Le sens laïque de «procurator, praepositus» est à peine attesté (Cicéron, *ad Att.* 7, 11, 5 se contente de transcrire le mot grec). L'Itala l'emploie pour qualifier le «Seigneur» *(dominus* dit la Vulgate *Iob* 20, 29) le «surveillant suprême». Le sens ecclésiastique de «summus sacerdōs, prīmus presbyter» est devenu courant depuis Tertullien, quand l'Eglise a constitué ses ordres.

euangelium = εὐαγγέλιον: proprement «bonne nouvelle», en parlant de la prédication du Christ, cf. *Math.* 4, 23. Le mot, dont la *Peregrinatio* a 28 ex., est devenu de bonne heu-

re, comme dit le Thesaurus, *tritissimi usus*, comme *euangelicus, euangelista (-listēs)* attestés depuis Tertullien. De *euangelizō, -ās (-lizor, -āris)* «bene nuntio» (cf. Ital. cod. e *Luc.* 9, 6 en face de Vulg. et Luc. 16, 6; *Act.* 13. 32; Hebr. 4. 2, cités dans le Thes. 1000, 22, 61 et s.), ont été dérivés *euangelizātor* (Tert.), *-tiō*.

eulogia = εὐλογία: 8 ex. tous au pluriel dans l'expression *accipere, dare eulogias*. Correspondant au lat. *benedictiō*, le mot a pris le sens concret de «*cibus benedictus*» et plus généralement de «*cibus ex fraternitate praebitus*» qui est celui que lui donne l'auteur. Mot tardif (Caes. Arel., Greg. Tur., Ven. Fort., Paul. Nol.), cf. Thes. s. u. Dans le senssacré, a été éliminé par *eucharistia*.

exorcizō, -ās = ἐξορκίζω, 1 ex. ch. 46. 3, pour désigner la cérémonie d'exorcisme qui prépare au baptême (cf. Thes. s. u. 1557, 75 et s.).—Verbe devenu courant depuis Tertullien, dont dérive *exorcizatiō* (Greg. Tur.).—Sont également fréquents *exorcismus, exorcista, exorcistērium;* série comparable à *baptizō, baptismus, baptista, baptistērium*.

(h)ebdomada, -ae f. (3 ex.); *(h)ebdomādārius* (3 ex.): *'h)ebdomada*, forme faite sur l'acc. gr. ἑβδομάδα de ἑβδομάς est usité dans le sens technique de «semaine religieuse» (généralement de jeûne, cf. ch. 27, 2; 28, 1; 45, 2); *(h)ebdomadārius* dans le sens de «jeûneur», cf. ch. 27, 9: *Quod autem dixi, maturius fit missa sabbato, id est ante solem, propterea fit ut citius absoluant* («rompent le jeûne») *hi quos dicunt hic ebdomadarios. Nam talis consuetudo est hic ieiuniorum in quadragesimis, ut hi, quos appellant ebdomadarios, id est qui faciunt septimanas, dominica die, quia hora quinta fit missa, ut manducent*. Attesté dans le sens laïque de «semaine» et sous sa forme grecque à partir de Varron (e. g. frg. ap. Gell. 8. 10. 7), s'est spécialisé dans le sens religieux à partir de Tertullien.

hymnus = ὕμνος, 72 ex.: d'abord désignant un chant païen (cf. Porphyr. *ad Hor. epist.* 2.1. 134), transcrit sous sa forme grecque par Quintilien, *I. O.* 8. 6. 71, en parlant des hymnes de Pindare, a été adopté rapidement, comme *psalmus*, pour désigner «le chant en l'honneur de Dieu»; cf. Ambr.,

Off. 1. 45. 220 *hymnus specialiter deo dicitur;* Aug., *in Psalm.* 72. 1: *hymni cantus sunt continentes laudes dei. Si sit laus et non sit dei, non est hymnus; si sit laus et dei laus et non cantetur, non est hymnus. Oportet ergo, ut sit hymnus, habeat haec tria: et laudem, et dei, et canticum.*

En ont été tirés: *hymnizō, -ās* (Ital., Iren.); *hymni-dicus, -sonus; hymnificātus* (Commod.), *hymnōperītus; hymniō, -īs* (= ὑμνεῖν). Sont transcrits directement du grec: *hymnōdia, hymnologus, -graphus.*

īdōlum (et *īdŏlum* pour conserver l'accent de εἴδωλον sur l'initiale) 1 ex.: Lucilius et Cicéron se contentent de transcrire le mot grec; dans Pline le J., *Ep.* 7. 27. 5, le mot est semi-latinisé, *īdōlon* «spectre, revenant»; le Thesaurus signale que *sed usu pro Latino receptum uidetur demum inde a Tert.; praebent tantum* Eccl. *praeter* Ps. Apvl. Ascl. 37. 38. La langue de l'Eglise s'en est servie pour désigner les représentations *(simulacra)* des faux dieux païens par opposition au vrai dieu, cf. Tert., passim, ap. Thes. 226, 73 sq.

Les dérivés sont de type grec: *īdŏlium, īdōlicus, īdōlolatra, īdōlatra* (haplologie de εἰδωλολάτρης), *īdōlatria* cf. Thes., sous *īdolatra.*

laïcus = λαϊκός, 3 ex. «laïque» (par opposition à *clēricus).* Depuis Tert. (*Cast.* 7, et Clem. Rom. *ad Cor.);* dérivé *laïcālis* (Greg. Tur., *H. F.* 9. 42).

martyr = μάρτυς (la forme latine est tirée du pl. μάρτυρες plus fréquent que le singulier), 3 ex. (dont 2 de gén. pl. *martyrorum* contre un de gén. sg. *martyris;* une forme *martyrus* est dans l'Itala, cf. Souter, *Lex.* s. u., et la Passio Perpet. a un fém. *martyra); martyrium* (= μαρτύριον) le mot désigne «la confession de la foi» et le «martyr» qui l'accompagne (5 ex.); puis le lieu où est enterré le martyr, et même l'église consacrée à un saint, ou à un apôtre (15 ex.).—Le premier sens est usuel depuis l'Itala, et Tert.; le second apparaît depuis le IVème siècle.

Dérivés: *martyrālis* (Aug.); *martyrārius* (VIème s.); *martyrizō* (VIème s.).

manna f. (1 ex.) = μάννα (τὸ), lui-même transcription de l'hébreu *mān, manna*. Depuis l'Itala et Tert.

misterium = μυστήριον, 4 ex. Le sens païen est dans Cicéron (e. g. *de Or.* 3, 64); le mot est utilisé dans le sens chrétien dès les plus anciens textes et devenu d'usage courant.

monachus = μοναχός, 49 ex.; *monastērium* = μοναστήριον, 25 ex. désignant l'habitation individuelle ou collective des moines. L'extension de la vie monastique en Orient explique le grand nombre des exemples de ces termes dans la *Peregrinatio*. A partir du IVème, du reste, les mots de cette famille se multiplient, grecs ou latins: *monacha* = μοναχή (Hier., Aug., Greg. M.), *monachicus* = μοναχικός (Rustic., Novell. Iust., Cassiod. Greg. M.), *monachium* = μοναχεῖον (Cod. Iust.); *monachālis* (Paul. Nol. Greg. M.), *monachātus, -ūs* (Greg. M.), *monacholus* «moinillon» (Greg. Tur.); *monastērialis* (Cassian.), *monastēriolum* (Hier.); *monasticus* = μοναστικός (Greg. M.); *monastria* = μοναστρία (Novell. Iust. 123. 27. 44). Sur *monazontes*, v. plus haut p. 2.

neofitus = νεόφυτος; un ex. Le sens de «néophyte» est déjà dans Tert., *Haer.* 41, et a entraîné un fem. *neophyta* CIL IX 2081; XI 2563, 4975; Ps. Caes. Arel. *epist.* 3. 1.

nunnus? = νόννος. *Nunni* est une correction ingénieuse de Cholodniak pour *nunc* du ms. dans le ch. 16. 2: *et ibi in ipsa ualle uidimus monasterium cuiusdam fratris nunni (nunc A) id est monachi*.—Forme douteuse.

pascha f. = πάσχα (lui-même venu de l'hébreu), *paschālis* 26 et 11 ex. Le grand nombre d'exemples de ces mots s'explique par l'importance de la description des fêtes de Pâques dans la *Peregrinatio*, ch. 30 et s. *Pascha* est attesté depuis Tertullien, et latinisé, comme le montre l'adjectif dérivé.

patriarcha = πατριάρχης, 1 ex. Employé d'abord par Tertullien au sens biblique de «patriarche (d'une tribu)», sens qu'il a dans le passage de la *Peregrinatio: et est ibi praeterea arbor sicomori quae dicitur a patriarchis posita esse*, ch. 8, 3. Le mot prendra place ensuite dans la hiérarchie ecclésiastique, avec le sens d'évêque principal (Vopisc. *Quatt. tyr.* 8. 4, etc.). Il en est dérivé deux adjectifs tardifs l'un grec *pa-*

triarchicus, l'autre latinisé *patriarchālis* (Alcim., *Ep.* 2, p. 21, 30, etc.).

pentēcostē = πεντηκοστή «quinquagēsima». L'auteur emploie indifféremment le mot grec (2 ex.), ou son équivalent latin (4 ex. dont 3 au pluriel), mais c'est le grec qui lui sert à expliquer le latin, ainsi ch. 41, 1: *a pascha autem usque ad quinquagesima, id est pentecosten;* de même ch. 25. 6 *una tantum die dominica, id est quinquegesimarum per pentecosten, in Syon proceditur*. Le nom attesté depuis Tertullien a conservé sa déclinaison d'origine, mais l'adjectif est de type latin, *pentēcostālis*.

presbyter (presbiter) = πρεσβύτερος; 39 ex. Employé encore par Tertullien au sens de «vieillard», s'est rapidement spécialisé dans le sens de «prêtre», qui dans la hiérarchie, se place entre le *diāconus* et *l'episcopus*, et diffère du *monachus*.

Dérivés grecs: *presbytera, presbyterium* = πρεσβυτέρα, πρεσβυτέριον; latins: *presbyterālis* (Leo M.), *presbyterātus* (Orig., Caes. Arel., etc.).

prophēta = προφήτης, 4 ex.; *prophētissa* = προφῆτις, 1 ex. D'abord transcrits sous la forme grecque, avec un acc. *prophētēn*, et pour le féminin *prophetidem*, les deux mots ont été vite latinisés, les dérivés sont grecs: *prophētia, prophēticus, prophētizō;* ou latins *prophētō, -ās* et *prophētor, -āris; prophētātiō, prophet(i)ālis*.

psalmus = ψαλμός; 26 ex. Le mot est entré dans le vocabulaire religieux en même temps que la traduction de la Bible avec «le livre des Psaumes» βίβλος ψαλμῶν. Mais la langue profane connaissait déjà *psallō* (Sall.), *psaltria* (Tér.) *psaltēs* (Quint.), *psaltērium* (Cic., Quint.).—*Psalmus* s'est adapté à la prononciation latine, d'où *psalmus*, et surtout *salmus* > v. fr. *saume*.

Du grec sont venus *psalma, psalmista, psalmizō, psalmōdia, psalmographus (psalmi-);* ont été latinisés *plastrix* et *psaltātrix* doublets tardifs de *psaltria* et les composés de la poésie chrétienne: *psalmicen, -dicus, -sonus*.

simbolum (sym-) = σύμβολον, 6 ex., dans le sens de «symbole» des apôtres, prière qu'on fait apprendre par coeur aux

catéchumènes, et qu'ils doivent réciter à l'évêque avant de recevoir le baptême, cf. ch. 46, 3-6. Ce sens est attesté dans Cyprien, *Epist.* 69, 7 bis, et plusieurs sermons de saint Augustin, en particulier le sermon 215, traitent de la *redditio (traditio) symboli*, dont ils commentent le texte.

thȳmiātērium = θυμιατήριον «encensoir, brûle-parfums»; 1 ex. Mot venu par la traduction de la Bible (cf. *Jerem.* 52, 59); l'Ital. a *thȳmiāmatizō* (Luc. 1, 9.—*Thymiama (t(h)i-)* est déjà dans Celse, et a survécu, déformé en **thymania*, dans quelques formes romanes, cf. M. L. 8722.

L'examen de ces termes appelle les mêmes remarques que celles où conduisait la revue des mots profanes. A un fonds ancien, introduit par la divulgation des premiers textes révélant la religion chrétienne, sont venus s'ajouter successivement des mots nouveaux dont le nombre s'est accru à mesure que l'Eglise établissait ses rites, ses ordres, et sa hiérarchie: c'est surtout à partir du IVème siècle que cet enrichissement se manifeste; en outre, on constate des spécialisations de sens *(basilica; diāconus, presbyter; ecclēsia; episcopus; eulogia, hebdomada, īdŏlum)*, des substitutions d'un mot grec à un terme latin *(eremus)*. La fréquence de l'emploi et le passage dans la langue courante se manifestent par des adaptations à la phonétique latine *(baptidiō, erĕmus, īdŏlum, salmus)* ou à la morphologie *((h)ebdomada, martyrus, prophetissa; exorcizō, -ās)*.

En outre, un grand nombre de ces mots laïques ou religieux, sont représentés plus ou moins dans les langues romanes: ainsi *absida*, M. L. (1) 45; *balsamum* (panroman sauf roumain), M. L. 918; *camēlus*, id. 1544; *cata* id. 1755; *camsō* (it. *cansare)* 1562; *cathedra* 1768; *coclea* 2011; *gyrus* 3938 (et *gyrāre* 3939); *hōra* 4176; *oleum olīua* 6054, 6056; *petra* 6445; *sabbatum (sambatum)* 7479; *sēricum (-ca)* 7848; *spelunca (spelūca)* 8140; *tumba* 8977.

Seuls n'ont pas survécu dans la langue populaire des termes très spéciaux comme *holosēricus, mētropolis, mūsīvum, si-*

(1) Meyer-Lübke, *Roman. etymol. Wörterbuch*, 3ème éd.

comorus, thebeus, qui n'ont pas survécu à la civilisation romaine. Encore voit-on apparaître en ital. une forme *mosaico* dérivée d'une forme médiévale *mosaicum,* qui a remplacé *mūsivum* par substitution du suffixe, cf. le Glossaire du Du Cange, sous *mūsivum,* p. 558, col. 2 bas. *Epistola, typus* sont demeurés dans la langue de l'Eglise, *epistola* désignant «l'Epître» liturgique, *typus,* «le modèle, le type» en parlant de l'Ancien Testament.

angelus 458 a; *antĭphŏna, antephona* (fr. antienne) 505; *apostolus* 530 a (mot «savant») (1); *baptizo, Baptista, baptismus, baptistērium* (tous deux «savants») 937 a-939; *basilica* 972; *christianus* 1888; *clēricus, clērica, clēricātus* 1985-1987; *diacŏnus* 2623 («savant»); *ecclēsia* 2823; *epiphania* 2879 (it. *befana,* etc.; le mot a pris des sens très éloignés de son sens primitif); *episcopus* 2880 (mot «savant»); *éremus* 2891 (et *erēmīta* 2890, «savant»); *hebdomáda* 4090; *laĭcus* 4853; *manna* 5307 («savant»); *martyr, martyrium (-turium)* 5385-5386 a (formes savantes); *monachus* 5654, *mŏnastērium (monistērium)* 5656 (formes en partie savantes); *pascha* 6264 (2); *presbўter (praes-)* 6740; *psalmus* > v. fr. *saume* (non signalé par M. L.).

Dans cette catégorie comme dans la première, ce sont les mots usuellement entendus ou employés par les fidèles qui se sont maintenus; l'élimination s'est faite des termes moins usités ou de sens plus rare: *canōn, catēchūmenus, evangelium, eulogia, exorcizō, mystērium, neophytus, nunnus* (?), *patriarcha, pentecostē, prophēta, symbolum,* qui du reste reparaîtront dans la langue écrite.

L'influence du grec ne se manifeste pas seulement par ces emprunts directs; elle agit aussi sur des mots latins, qui, sans changer d'aspect, empruntent le sens du mot grec correspon-

---

(1) *Buchwort* dit M. L., c'est-à-dire qui n'est pas transmis directement par la voie orale, sans être pourtant une transcription pure et simple. La plupart de ces «Buchwörter» sont des mots d'Eglise.

(2) Sur le rapprochement de *pascha* et de *pascua,* v. M. L. s. u., et O. Bloch-von Wartburg *Dict. étym. de la langue française,* sous PAQUE(S).

dant. Ces calques sémantiques se rencontrent pour la plupart dans le vocabulaire religieux:

carnāliter «selon la chair» (2 ex.), et *spīrituāliter* «selon l'esprit», c'est-à-dire «dans le sens matériel» et «dans le sens spirituel, moral» d'après σαρκινῶς et πνευματικῶς.

commūniō, f.; *commūnicō, -ās* «communion (des fidèles), communier» (1 et 8 ex.); κοινωνία, κοινωνῶ;

concupiscentia (3 ex.) «désir» *memoriae concupiscentiae* = = μνήματα τῆς ἐπιθυμίας (*Num.* 11. 34), ch. 1. 2; 5. 10; cf. 5. 7;

confessor (3 ex.) = ὁμολογητής (1), cf. *confessiō* = ἐξομολόγησις;

conpetēns «baptismī candidātus» (1 ex. dans ce sens) = = καθήκων;

cōnsecrō (3 ex.) «consacrer» (une église) = καθιερόω;

corpus dans l'expression *esse in corpore* «être en vie» (3 ex.) = εἶναι ἐν τῷ σώματι, cf. Thes. s. u. 1006, 23 et s.;

corlīna (1 ex.), adaptation du gr. αὐλαία;

dominus (54 ex.) (2) = *Deus*, Christus = κύριος, *dominicus* (-a diēs 37 ex. = κυριακή), *dominae* (vocatif pluriel «mesdames» = κυρίαι, cf. Thes. s. u. 1938, 47 sq.);

feria (42 ex. tous au singulier, désignant la «fête» qui se célèbre chaque jour, *secunda, tertia feria*, etc., et par suite «le jour de la semaine») = ἑορτή;

fidēs «la foi (chrétienne)», 2 ex., *fidēlēs* «les fidèles» (le mot ne s'emploie guère qu'au pluriel (3), où il s'oppose aux *catēchumenī*) = πίστις, πιστός; cf. Thes. s. u. 657, 73 et s., 689, 43 et s.;

fīlia au vocatif «ma fille», au sens spirituel: *in Christo filia*

---

(1) Dans les 3 passages où le mot figure, ch. 19. 1. 5; 20. 2, le sens n'en est pas clair. Ce semble être surtout un qualificatif élogieux, joint à *sanctus, religiosus, homo Dei*, et désigner «celui qui avoue publiquement sa foi (par la sainteté de sa vie)»; v. la note de Mlle. Fretté, dans son édition d'Ethérie, p. 162, n. 2.

(2) J'excepte les 3 ex. où *dominus* s'applique à un homme; cf. toutefois Thes. s. u. *dominus*, 1929, 61 et s.

(3) Dans le ch. 75. 3 *intrat omnis populus, fidelis tamen, nam catechumini non*, la forme *fidelis* est un pluriel; le singulier ne se trouve que comme adjectif dans le groupe *fideli animo* ch. 49, 1 f.

(5 ex.) = θυγάτηρ; *filii Israhel*, 36 ex. (cf. *filiae Israel* II reg. 1. 24) *filius Dei* 1 ex., cf. Thes. s. u. 757, 76 et s.; 758, 71 et s., υἱοὶ Ἰσραήλ; ὑ. τοῦ θεοῦ; *frāter, frātrēs (in Christō, monachus (-chī)*, 7 ex.; *sorōr, sorōrēs* (5 ex. dont 4 au vocatif: *dominae uenerabiles sorores, d. sorores)*: cf. Thes. s. u. *frāter* 1256, 70 et s. 1271, 16 et s. = ἀδελφός, ἀδελφοί; ἀδελφή, -φαί;

gentēs (3 ex.) = τὰ ἔθνη, cf. Thes. s. u. *gēns*, 1862, 42 et s.; et *gentīlis* 1869, 35 et s.

grātia (Dei); grātiā (abl. g. *ōrātiōnis, religiōnis*, 9 ex., un seul postposé *ōratiōnis* g.); *grātiae* (dans *grātiās agere* 14 ex.) = = χάρις, cf. Thes. s. u. 2224, 16 et s.; 2226, 53 et s.;

memoria «monumentum» (= sepulcrum sancti alicuius) 12 ex. = τὸ μνῆμα (ou ἡ μνήμη);

memoriāle, 1 ex.

oblātiō «offrande (sens concret)», 17 ex. = προσφορά; *offerō* «faire offrande de», 10 ex. = προσφέρω; *o. oblātiōnem* et absolument. *offerre deo, offertur;*

patior, -eris 4 ex. (toujours sans complément); *passiō* 7 ex. «passion (du Christ)» = πάσχω, πάθος;

praedĭcō «prêcher» *(dē presbyterō)* 8 ex. = κηρύσσω;

procēdō 21 ex., *processiō*, 1 ex.; «faire une procession; procession (au sens religieux); ces mots, à partir du IVème siècle, ont remplacé l'emprunt ancien *pompa* (= πομπή), attesté depuis Plaute et usuel, mais considéré comme profane et païen. Sans doute d'après προβαίνω, πρόβασις;

repromissiō, 1 ex. ch. 12. 5... *pars Palestinae, quae est terra repromissionis* «la Terre promise» = ἡ τῆς ἐπαγγελίας γῆ (Sept.).

resurrectiō «résurrection (du Seigneur)», 6 ex. (de la chair) 2 ex. = ἡ τοῦ Χριστοῦ; ἡ [ἐκ] νεκρῶν ἀνάστασις;

sacrāmenta (1 ex. 26, 1 *celebratis omnibus quae consuetudinis sunt, aguntur sacramenta et sic fit missa)*. *Sacrāmenta* semble être ici l'équivalent de τὰ ἱερά «le sacrifice» plutôt que «le mystère» τὰ μυστήρια;

saeculāris (1 ex. du pluriel *saeculārēs* ch. 49, 1 au sens de «les Laïques»); dérivé de *saeculum*, adaptation de αἰών comme *mundus* de κόσμος;

sanctus (186 ex. dont 19 comme substantif) «saint», toujours au sens religieux = ἅγιος. Pas d'exemple de *sacer;* mais 3 ex. de *cōnsecrō* «consacrer (une église) = καθιερόω;

scriptūra (22 ex. dont 20 au pluriel) «l'Ecriture», «les Ecritures = ἡ γραφή, αἱ γραφαί;

septimāna, septimāna maior (29 ex.) = ἡ ἑβδομάς, ἡ μεγάλη ἑβδομάς;

spīritus «l'esprit» (au sens religieux), 3 ex.: ... *(locum) ubi de spiritu Moysi acceperunt LXX uiri,* ch. 5. 7. *(locus) ubi post recessum Moysi statim Iesus filius Naue repletus est spiritu scientiae,* ch. 10. 5; *legitur ille locus de Actus apostolorum, ubi descendit Spiritus, ut omnes linguae <audirentur et omnes> intellegerent quae dicebantur,* ch. 43, 3. Adverbe: *spīrituāliter,* cf. plus haut. Adaptation de τὸ πνεῦμα, πνευματικῶς;

uirgō «vierge» 1 ex. au sens religieux, *sancta diaconissa... monasteria aputactitum seu uirginum regebat,* ch. 23, 3) = παρθένος cf. plus haut *parthenae.*

uirtūtēs «miracles», 1 ex.: *tales sunt ut et uirtutes faciant multas,* ch. 20. 6 = gr. δυνάμεις, cf. Matt. 11. 20 et 21, etc.

La plupart de ces mots sont demeurés, sous des formes savantes ou populaires dans le vocabulaire de l'Eglise moderne.

L'examen comparatif des oeuvres de Grégoire de Tours conduirait à des conclusions semblables à celles qu'impose l'étude de la *Peregrinatio.* Plus étendus, plus variés, plus tardifs aussi, les livres de l'évêque apporteront plus d'exemples. Max Bonnet (1) a compté 176 mots grecs laïcs, et 101 mots religieux, mais qui dans l'ensemble sont comparables à ceux que nous avons passés en revue. Ces deux textes permettent de constater la place considérable que le grec, reconnaissable ou dissimulé, continue à tenir dans le vocabulaire profane, et l'immense part qu'il a prise peu à peu dans le vocabulaire chrétien.

A. ERNOUT.

---

(1) Cf. *Le latin de Grégoire de Tours,* pp. 209-225.

SOBRE LA ORACION NOMINAL EN ATICO

En el tomo XIV de las M. S. L., pág. 3 ss., publicaba Meillet, en 1907, un artículo sobre «La phrase nominale en indoeuropéen». Ya se sabía entonces que la oración nominal pura es una construcción tan originaria y aun más antigua que la frase copulativa. Lugebil, en 1884 (1), basándose en hechos del eslavo, había considerado el primero que en tales oraciones nominales puras no había lugar a hablar de «elipsis» de la cópula, sino que estábamos en presencia de un viejísimo tipo oracional sin verbo. Berthold Delbrück (2) y K. Brugmann (3) habían precisado estos conceptos. Asignado definitivamente origen indoeuropeo a la o. n. p. y determinados sus más característicos empleos en las principales lenguas indoeuropeas, el artículo de Meillet tuvo el mérito de incitar una serie de estudios monográficos en los distintos campos lingüísticos, incluso extraindoeuropeos. Concretamente en griego, los trabajos D. Barbelenet «De la phrase à verbe être dans l'ionien d'Hérodote» (4) y de P. F. Régard «La phrase nominale dans la langue du Nouveau Testament» (5). Bas-

---

(1) Jagić, *Archiv für slaw. Philologie* 8, p. 36 ss.

(2) *Vergleichende Syntax der indogerm. Sprachen* III Teil (Trübner. Strassburg, 1900), p. 11 ss. y 117 ss.

(3) *Abregé de grammaire comparée des langues indoeuropéennes* (trad. francesa. Paris, 1905), p. 663. Más tarde, abordó ampliamente el tema en su obra póstuma *Die Syntax des einfachen Satzes* (Beiheft zu I. F. Berlin-Leipzig, 1925).

(4) Champion. Paris, 1913.

(5) Peyriller. Le Puy-en-Velay, 1918.

tante después, en 1938, apareció el de E. Ekman «Der reine Nominalsatz bei Xenophon» (1). Al estudio de la construcción en griego le faltaba fundamentalmente el de su primer estadio, la lengua homérica, laguna que hemos intentado colmar en nuestra tesis doctoral (2). Queda aún por hacer un estudio estadístico, completo en lo posible, de la construcción en ático, labor ya iniciada por Ekman con Jenofonte. Algunos datos superficiales y extremadamente incompletos ofrece también el mencionado artículo de Meillet. Es ahora nuestro intento precisar algo más el conocimiento del uso de la oración nominal pura por los escritores áticos, con base en algunas estadísticas que hemos hecho, incompletas, porque sólo abarcan los autores más importantes y sólo parcialmente, pero que, en tanto no se intentan con la necesaria extensión otros estudios, concretarán algo la vaguedad que reina hoy en las indicaciones sobre este asunto. Pero antes de entrar en el examen de estas estadísticas, debemos resumir el cuadro que de la construcción en cuestión nos ofrecen los poemas homéricos.

Para el último período de la lengua indoeuropea, el uso de la o. n. p. puede suponerse ya circunscrito a la tercera persona del presente de indicativo, del singular especialmente, pues en el plural, y ya desde el comienzo de la transmisión de las distintas lenguas, se aprecia una tendencia notoria a la introducción de la cópula. Tal es también el resultado que se deduce del examen del material homérico. En la tercera persona del singular del presente de indicativo el volumen de empleo de la o. n. p. puede calificarse de normal (en un porcentaje superior al 70 por 100 del total de ejemplos). El uso de la o. n. p. es particularmente frecuente en ciertos tipos de frases especialmente caracterizadas:

a) Sintagma integrado por un sustantivo o adjetivo neutro que indica posibilidad, apreciación o valoración moral+in-

---

(1) *Skrifter utgiuna av. Kungl. Humanistika Vetenskapssamfundet i Uppsala.* Bd. 29. Uppsala, 1938.

(2) *La oración nominal en Homero,* inédita.

finitivo (más raramente, otra clase de completivas o pronombre neutro sujeto). Son frases del tipo:

γ 24: αἰδὼς δ' αὖ νέον ἄνδρα γεραίτερον ἐξερέεσθαι.

En ellas la interpretación originaria, aún señalada en muchos casos por la posición inicial en la frase del sustantivo o adjetivo, es sin duda: ¡Vergüenza! que... Entran, por consiguiente, originariamente en el grupo de las

b) Exclamativas. Es frecuente que la o. n. p. se dé en un contexto en el que va acompañada de otros medios expresivos característicos de lo que podría denominarse una sintaxis rudimentaria (en latín, por ejemplo, junto a infinitivos históricos o de narración, estilema típico de tal sintaxis). Así, no es extraño que las frases exclamativas muestren una notable preferencia por la o. n. p.

Ο,14: ἦ μάλα δὴ κακότεχνος, ἀμήχανε, σὸς δόλος, Ἥρη.

c) Interrogativas.—Con frecuencia una pregunta sin cópula tiene el carácter de una interrogativa retórica, es decir, de una interrogativa cuya respuesta es ya previamente conocida, por donde la forma interrogativa no tiene otro valor que el puramente ponderativo, muy cercano, en consecuencia, al exclamativo:

P, 475: Ἀλκίμεδον, τίς γάρ τοι Ἀχαιῶν ἄλλος ὁμοῖος;

d) Sentencias.—El uso de la o. n. p., en frases de carácter sentencial está ampliamente atestiguado en todas las lenguas indoeuropeas y con gran extensión en Homero. La antigüedad que hay que suponer para este tipo de frases y su carácter pregnante, de expresión plástica e hiriente, justifican dicho empleo:

X, 73: πάντα δὲ καλὰ θανόντι περ, ὅττι φανήῃ.

e) Frases con γάρ.—Entran dentro de la categoría del «paréntesis» en sentido lato, que ha estudiado Schwyzer (1).

---

(1) *Die Parenthese im engern und im weitern Sinne.* Abhandlungen der Preuss. Ak. der Wiss. Berlin, 1939, pp. 40-1.

Son muy frecuentes tanto en opistótesis cuanto en prostótesis.

θ, 185: θυμοδακὴς γὰρ μῦθος·

f) Frases con elementos deícticos fuertes.—La deixis pertenece en todas las lenguas al campo de los recursos más expresivos del lenguaje, y como expresionismo y o. n. p. suelen ir parejos, no puede extrañarnos que la cópula sea más bien rara en este tipo de frases en que los demostrativos representan una deixis enérgica. En ellas la o. n. p. es regular en Homero, constituyendo una de las categorías más características como paralelos notables en el sánscrito (1):

δ, 157: κείνου μέν τοι ὅδ' υἱὸς ἐτήτυμον.

Exclamativas, interrogativas, frases del estilo rápido, frases en las que el campo mostrativo predomina sobre el campo simbólico, todas ellas pertenecientes al dominio expresivo del lenguaje, a los elementos idiomáticos más genuinos, por éso en ellas la o. n. p. se conserva todavía en Homero como algo vivo y productivo. En las frases expresivamente menos caracterizadas, de las que se halla ausente un refuerzo tonal, de concisión, de indicación enérgica, etc., el porcentaje de empleo de la o. n. p. alcanza su extremo más bajo; sin embargo, dentro de este grupo de frases con predicativos menos caracterizadas, muestran notable preferencia por la o. n. p. (85 por 100) los comparativos que prestan a la expresión un matiz enfático de oposición o contraste.

Esto, en oración principal. En subordinada hay un descenso apreciable en el uso de la o. n. p. Así, en el sintagma sustantivo o adjetivo neutro + infinitivo el percentil de empleo baja ahora a un 50 por 100 aproximadamente. Si en las frases exclamativas (en las completivo-exclamativas introducidas por οἷος, por ejemplo, aún a mitad de camino entre la parataxis y la hipotaxis) el porcentaje de o. n. p. sigue siendo

(1) *Vid.* J. BLOCH, *La phrase nominale en sanscrit.* M. S. L. XIV, p. 80.

muy alto, en las expresiones con elementos deícticos apréciase, sin embargo, un sensible descenso. En fín, si en las frases no caracterizadas se mantiene una proporción análoga a la obtenida en oración principal, el hecho se debe fundamentalmente al uso de la o. n. p. en oraciones relativas (1). Por tipos oracionales, son las condicionales las de menor volumen de empleo de la o. n. p., fenómeno que ha de explicarse por el matiz de insistencia de muchas de ellas, en las que encaja el sentido de «precisión definidora», uno de los originarios de la cópula. En las completivas se da un equilibrio en el uso de ambas construcciones; en cambio, el empleo de la o. n. p. alcanza su punto más alto en las frases con ἐπεί y en las relativas. En las primeras, aún muy cerca de la parataxis, el hecho se explica por el carácter cuasi-parentético de las mismas. En las de relativo, el uso de la o. n. p. es sobre todo frecuente en aquellas en que el predicativo es un adjetivo en grado superlativo o comparativo. Consideramos auténticas o. n. p. los giros del tipo ὅς τις ἄριστος (2).

En la tercera persona del plural disminuye sensiblemente el volumen de uso de la o. n. p. Sin embargo, en oración principal y aparte el grupo de frases no caracterizadas con predicativos positivos, el tipo más banal gramaticalmente, la oración nominal pura se mantiene con un empleo bastante semejante al del singular; pero, en oración subordinada, su frecuencia desciende a poco más de un 30 por 100 del total de ejemplos.

Bien que la o. n. p. haya de suponerse la construcción más antigua, ya en la misma lengua indoeuropea su empleo con carácter de construcción única ha de remontarse hasta un período muy primitivo. En efecto, el estudio del material lingüístico que nos ofrecen los distintos idiomas indoeuropeos

---

(1) Para el latín *vid.* J. MAROUZEAU, *La phrase à verbe «être» en latin* (Macon. Protat frères. Paris, 1910), p. 160.

(2) Contra W. PORZIG, *Die Hypotaxe im Rigveda* (I. F. XLI, p. 210 ss.) y contra A. MINARD, *Deux rélatifs homériques* (Paris, 1937), p. 54.

nos lleva a un estadio en el que la frase copulativa era ya la normal y la o. n. p. quedaba relegada a unos cuantos tipos, precisamente en tiempo presente, modo indicativo y tercera persona, sobre todo del singular. En oposición al «tiempo» presente o a la realidad mentada por el indicativo, distintos medios lingüísticos tendentes a la expresión de los diversos matices aspectuales y, después, temporales del verbo, de las distintas ψυχικαὶ διαθέσεις, estados de ánimo representados en la acción o procesos verbales, es decir, de los diferentes modos que expresan la voluntad, eventualidad, deseo, posibilidad y mandato, habían sido creados por la progresiva abstracción de los hablantes, y, precisamente, en la creación de los citados medios lingüísticos ha de verse la razón fundamental de la aparición de la cópula. Sobre su función vehicular en la predicación lógica, como ser lógico, reflejado o «desrealizado», la cópula es un verbo, provisto como tal de determinados morfemas verbales, que expresan el modo, tiempo, número, la persona. Sentida ya por el hablante, como necesaria la expresión de estos conceptos, la o. n. p. sólo podía darse allí donde otros signos lingüísticos los indicaran con la suficiente claridad: fundamentalmente, en el caso en que un *cero* de característica bastaba a definir la categoría del tiempo presente en oposición al tiempo caracterizado pasado o futuro, y la categoría del modo indicativo en oposición a los modos caracterizados del imperativo, subjuntivo y optativo; o en el caso en que el campo mostrativo suficientemente precisado por una deixis enérgica o el entorno sinsemántico (contexto) en el campo simbólico apuntaban una *tertia persona*. Este caso aparte, la o. n. p. sólo podía ofrecerse allí donde la persona gramatical estaba expresa en otros indicadores, los pronombres personales; o el tiempo, por determinados adverbios; o el modo, por alguna partícula de contenido especialmente modal.

El uso homérico con primera y segunda persona del presente de indicativo se acomoda a la regla de Brugmann (1)

(1) El uso de la o. n. p. lo consideraba Brugmann normal:

en el sentido de que en los casos de o. n. p. es obligatoria la presencia de los pronombres personales, mientras que en la mayor parte de los casos de construcción copulativa faltan dichos pronombres, y, en las raras ocasiones en que aparecen, su presencia puede explicarse como ἀνάγκη τοῦ μέτρου o como cosa de estilo. Discrepamos de Benigny en su intento de explicar las o. n. p. de primera y segunda persona por «Ergänzungssätze» (1). Contando ahora con una clasificación completa de los casos de o. n. p. en tercera persona, muchos de los ejemplos de o. n. p. en las dos primeras personas responden exactamente a tipos característicos normales sin ἐστί y a los que, en consecuencia, debe suponérseles una mayor generalidad, además de que Benigny extiende injustificadamente los límites del concepto de «Ergänzung» forjado por Maurenbrecher (2).

En otro plano temporal que el presente, dentro aún del modo de la realidad, la construcción con cópula es normal. Sólo cuando un contexto expresa claramente su referencia al pasado o futuro y, en especial, cuando un πάρος, πρίν, πάροιθε, πάλαι, ἔπειτα, ὀπίσσω, etc., es indicador en la frase de dicho valor temporal puede haber o. n. p. Si concretamente en el futuro parece darse una mayor frecuencia en el uso de la oración nominal pura ello se debe a razones de interferencia de los valores y usos del presente y del futuro.

Lo mismo en lo que al modo atañe. Sólo en el modo base, en el indicativo, hay o. n. p.; no, cuando matices yusivos, eventuales o voluntativos, potenciales o cupitivos desvían el significado verbal hacia una de las tres ἐγκλίσεις del imperativo, subjuntivo u optativo. Ningún ejemplo seguro hemos encontrado de o. n. p. en optativo o imperativo, y en los indu-

---

«wenn Pronomina der 1 und 2 Person das Satzsubjekt bildeten» *(Die Synt. d. einf. Satzes*, p. 32).

(1) *Zum indogermanischen Nominalsatz* (I. F. XLVII, pp. 124-44).

(2) B. MAURENBRECHER, *Die lateinische Ellipse, Satzbegriff und Satzformen*. Streitberg Festgabe. Leipzig, 1924, pp. 234-57.

dables de subjuntivo, hállase presente siempre una partícula κε indicadora del signo modal de la eventualidad.

Tal es la situación que con respecto a la construcción que estudiamos reflejan los poemas homéricos. La lengua de Hesíodo responde fielmente al uso homérico: en tercera persona de singular y oración principal, la o. n. p. se usa en un 76 por 100 de los casos, y en subordinada en un 60 por 100. La lengua de las inscripciones y de los textos literarios dialectales, con excepción del jonio, confirma el testimonio de Homero (1). D. Barbelenet ha dedicado un capítulo de su monografía ya citada—obra orientada primordialmente al estudio de los distintos órdenes de palabras—al examen del empleo de la o. n. p. en Heródoto, el primer prosista griego con texto completo conservado. Según sus conclusiones, la o. n. p. en Heródoto es una construcción ya «gravement atteinte» y cuando el historiador «écrit posément et en son propre nom, qu'il s'adresse pour ainsi dire à ses lecteurs, ce moule de phrase est à peu pres étranger à sa langue ecrite» (2). Cierto que los poetas jonios Mimnermo, Calino, Jenófanes, Arquíloco, usan con relativa libertad la o. n. p. y lo mismo las inscripciones; cierto igualmente que sólo con restricciones puede admitirse la pretensión de Barbelenet de que el uso herodoteo refleje ampliamente el del jonio hablado de su tiempo (3), pero, con todo, ha de aceptarse que, también en esto, el jonio va por delante de los demás dialectos en la evolución lingüística del griego.

Pero si el jonio innova, el ático se muestra, como siempre, conservador. Careciendo de estadísticas que revelen con precisión numérica el grado de preferencia de los diversos autores áticos por la o. n. p., los autores de obras de carácter general se limitan a indicaciones de índole muy vaga y, a lo

---

(1) Cf. para Safo, C. GALLAVOTTI, *La lingua dei poeti eolici* (Bari, 1948), p. 109. De Píndaro dice Gildersleeve que «scarcely ever uses the copula» *(A. J. of Ph.*, XXIII, p. 7).

(2) *Op. cit.*, p. 19.

(3) *Op. cit. ibid.*; pero *vid.* Meillet B. S. L. XVIII, ccl.

sumo, remiten al artículo de Meillet que partiendo del examen de unas breves páginas de Platón afirmaba que «à en juger par Platon, la phrase nominale pure est regulière en bonne langue courante attique» y, más adelante: «il est établi que Platon use librement de la phrase nominale pure» (1). La oración nominal pura es normal en ático, sólo en la 3.ª persona del singular del presente de indicativo, con el adjetivo verbal en -τέος, con el tipo ἀνάγκη + infinitivo, δηλονότι, en algunas interrogativas y exclamativas, y no sólo dentro de frases más o menos formularias, sino con plena libertad, como una construcción usual y viva.

La deseada precisión a este respecto sólo la tenemos para Jenofonte gracias al estudio estadístico de Ekman. En relación al resto del ático, el autor sueco escribía: «Es scheint, als ob hier genauere Untersuchungen vonnöten wären» y, más adelante: «Um sich über die attische Gemeinsprache mit Sicherheit äussern zu können, muss man zunächst wenigsten Aristophanes und Demosthenes eingehend untersuchen, und das ist noch nicht geschehen» (2). Para procurar salvar un poco esta laguna, precisando algo más los límites y características del uso de la oración nominal de los escritores áticos, hemos elaborado una serie de estadísticas en las siguientes obras y autores: *Simposio* y *Menexeno*, de Platón (ed. Robin y Méridier. Les Belles Lettres, 1929 y 1931, respectivamente); libro II de las *Historias*, de Tucídides (ed. Jones-Powell. Oxford, 1942); las tres primeras *Filípicas* y el *Discurso de la Corona*, de Demóstenes (ed. Fuhr. Teubner. Leipzig, 1914), media docena de discursos de Lisias (ed. Gernet-Bizos. Les Belles Lettres, 1924) y el *Panegírico*, de Isócrates (ed. Mathieu. Les Belles Lettres, 1938); el *Edipo Rey*, de Sófocles (ed. Dindorf-Mekler. Teubner. Leipzig, 1925) y la *Lisístrata*, de Aristófanes (ed. Coulon-Van Daele. Les Belles Lettres, 1928). De una manera sumaria queda, pues, representada la lengua de la filosofía, de la historia y de la oratoria, así como

(1) *Art. cit.*, pp. 10 y 11.
(2) *Op. cit.*, pp. 8 y 43.

el drama, ésto es, los cuatro géneros principales cultivados por la literatura ática.

Las estadísticas están limitadas al material con Presente de Indicativo, pues en los demás tiempos y modos la oración nominal pura, prácticamente, no se da en ático. Algún ejemplo excepcional—y, generalmente, aparente—será, en su caso, señalado.

Aparte se indica en cada tabla el número de casos de frases en las que εἶναι tiene un valor concreto distinto de la cópula, valor que va desde el existir propiamente dicho al ser concretado en su acepción esencial generalísima por alguna determinación: hallarse, estar situado, comportarse, ser posible... Razones de método nos hacen separar de las oraciones nominales auténticas aquellos casos en que un dativo posesivo, adverbio de lugar, giro preposicional, etc., es índice de un valor concreto del verbo y, por igual motivo, de la oración nominal pura aquellos otros casos de frases sin verbo en algunos de estos tipos, bien que en ésto vacilen los autores (1).

No contamos como o. n. p. determinados ejemplos que entran dentro del caso tercero de las «Ergänzungssätze» de Maurenbrecher (2): «cuando un miembro elíptico se deduce de otra oración del contexto (especialmente antecedente): *a)* del mismo hablante; *b)* de otro (por ejemplo, en el diálogo, en las respuestas...)». Aun cuando en dicho contexto el verbo tenga valor existencial. Ejemplos:

Aristoph. Lys. 982: τίς δ' εἶ; πότερον ἄνθρωπος ἢ κονίσαλος;

Aristoph. Lys. 851-2: .... σὺ δὲ τίς εἶ;
ἀνὴρ ἐκείνης, Παιονίδης Κινησίας.

Plat. Symp. 195 c: νεὸς μὲν οὖν ἐστι. πρὸς δὲ τῷ νέῳ, ἁπαλός.

Gorgias, ap. Sext. adv. math. VII, 65: ἓν μὲν καὶ πρότερον ὅτι οὐδὲν ἔστιν, δεύτερον ὅτι εἰ καὶ ἔστιν, ἀκατάληπτον ἀνθρώπῳ.

---

(1) Así, por ejemplo, MEILLET, *art. cit.*, p. 13 y SCHWYZER, *Griech. Gr.* II, p. 623 (pero vid. p. 65 nota) cuentan como o. n. p. una oración del tipo πάρα δ' ἀνήρ. De esta opinión era también DELBRÜCK, *Vergl. Synt.* III, p. 22 ss.; no así BRUGMANN, *Die Synt. d. einf. Satzes*, p. 83.

(2) *Art. cit.*, p. 236.

La clasificación en las tablas se hace por los mismos tipos que hemos visto usuales en Homero y que, con una frecuencia variable, según los casos, se conservan a lo largo del ático. Oraciones nominales puras en el sintagma ἀνάγκη + infinitivo:

Plat. Symp. 195 a: εἰ θέμις καὶ ἀνεμέσητον εἰπεῖν.
Tuc. II, 11, 2: δίκαιον οὖν ἡμᾶς μήτε τῶν πατέρων χείρους φαίνεσθαι...
Dem. Fil. II, 3: αἴτιον δὲ τούτων ὅτι.....
Arist. Lys. 839: σὸν ἔργον ἤδη τοῦτον ὀπτᾶν καὶ στρέφειν.

En frases exclamativas:

Arist. Lys. 403: νὴ τὸν Ποσειδῶ τὸν ἁλυκὸν δίκαια γε.
Sóf. E. R. 754: αἰαῖ, τάδ' ἤδη διαφανῆ.

En interrogativas:

Arist. Lys. 23: τί τὸ πρᾶγμα; πηλίκον τι;
Sóf. E. R. 1204: τανῦν δ' ἀκούειν τίς ἀθλιώτερος;

En sentencias:

Plat. Symp. 196 d: κρείττων δὲ ὁ ἔχων τοῦ ἐχομένου.
Tuc. II, 61, 2: ὁ φυγὼν τὸν κίνδυνον τοῦ ὑποστάντος μεμπτότερος.

En frases con γάρ, muy en especial en los oradores, como observó Grünewald en su estudio sobre el «paréntesis» en dicho género (1):

Dem. Fil. II, 25: βασιλεὺς γὰρ καὶ τύραννος ἅπας ἐχθρὸς ἐλευθερίᾳ καὶ νόμοις ἐναντίος.
Isóc. Paneg. 167, 4: ἱκανὸς γὰρ ὁ παρεληλυθώς.
Plat. Symp. 208 a: λήθη γὰρ ἐπιστήμης ἔξοδος.

En frases con deícticos enérgicos:

Sóf. E. R. 927-8: στέγαι μὲν αἵδε, καὐτὸς ἔνδον, ὦ ξένε,
γυνὴ δὲ μήτηρ ἥδε τῶν κείνου τέκνων.
Plat. Symp. 204 b: ἡ μὲν νῦν φύσις τοῦ δαίμονος, ὦ φίλε Σώκρατες, αὕτη.

---

(1) *Die Satzparenthese bei den zehn attischen Rednern* (Beiträge zur historischen Syntax der griech. Sprache, herausg. von H. von Schanz. Heft 19). Würzburg, 1912, pp. 34 ss.

Un nuevo tipo de frases, desconocido a Homero, hemos de considerar aquí: el de aquellas en las que figura un adjetivo verbal en -τεο-. El primer ejemplo de la construcción en cuestión es Pind. O. II, 5: Θήρωνα γεγωνητέον y, como es sabido, la prosa ática (Jenofonte y Platón, sobre todo) muestra una decidida preferencia por ella, lo mismo que la comedia. Charles E. Bishop dedicó unas páginas de su estudio sobre «The greek verbal in -TEO-» (1) al examen estadístico del uso de la cópula en estos giros. De Teognis a Dinarco, en la lengua de drama, la filosofía, la historia y la oratoria encontraba Bishop 1.831 casos de frases con el adjetivo verbal en -τέο- y, de ellos, sólo 358 con cópula expresa: εἰμί siempre, excepto una vez γίγνομαι (Sóf. Phil. 116). Por géneros literarios, sus estadísticas eran (la primera cifra indica el número de cópulas «omitidas»; la segunda, el de cópulas expresas): tragedia, 95/15; comedia, 44/23; historia: Heródoto, 3/18; Tucídides, 12/19; Jenofonte, 64/58; Platón, 918/92 (proporción sólo contradicha por el *Gorgias*, 26/12); Lisias, Licurgo y Dinarco, 5/12; Andócides e Iseo, 4/4. «Then the omission of the copula—resumía (2)—is the rule with the verbal, as elsewhere in the less dignified style or in quasi-interjetional clauses, where the ἐστί seems tame and insipid». Contaríamos según ésto con un estudio definitivo, en lo que a la estadística se refiere, de esta cuestión, si no fuera porque Bishop cuenta como cópula «omitida» casos como el del segundo adjetivo verbal en Plat. Leyes 724 b ἐστὶ ῥητέα τε καὶ ἀκουστέα, que, evidentemente, nosotros no podemos considerar o. n. p., sino «Ergänzungssätze». La frecuencia de ejemplos como el mencionado nos lleva a sospechar—y, en la medida que lo permite el limitado material de nuestras estadísticas, así lo comprobamos—que las cifras de Bishop no expresan fielmente la realidad de los hechos.

Tras ésto, pasamos ya a exponer los resultados de nuestras estadísticas. Frente a las categorías que muestran siem-

(1) *A. J. of Ph.* XX, pp. 241-53.
(2) *Art. cit.*, p. 249.

pre una mayor preferencia por la o. n. p.: sentencias, interrogativas, frases con γάρ, etc., agrupamos el resto de los ejemplos bajo la rúbrica de frases no caracterizadas, aun cuando, a las veces, no se halle ausente de las mismas cierta tipicidad, cual es el caso de las frases con predicativos superlativos o comparativos. Cuando es escaso el número de ejemplos de las primeras categorías, todos ellos vienen reunidos bajo la denominación de frases caracterizadas.

Los datos en PLATÓN, *Simposio*, son los siguientes:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva	38	5	3	1
Sentencias, γάρ	9	—	2	—
Frases con deícticos	9	—	13	—
Interrogativas	12	—	4	—
-τέον	5	1	—	—
Frases no caracterizadas	25	8	20	28
Definiciones	—	—	22	4
TOTAL	98	14	64	33

Frases con verbo de existencia: 23 (principal) y 11 (subordinadas); sin verbo: dos (principal) y una (subordinada).

En tercera persona del plural los datos son: frases caracterizadas o. n. p. seis casos en oración principal y uno en subordinada; cópula, dos ejemplos en principal. Frases no caracterizadas y siempre cópula: nueve casos principal y tres en subordinada. Verbo de existencia: cuatro (principal) y dos (subordinada); sin verbo: dos ejemplos en subordinada.

En las dos primeras personas hemos encontrado cuatro ejemplos de o. n. p., todos en oración principal, frente a nueve cópulas en oración principal y tres en subordinada.

El total en tercera persona del singular es: 112 o. n. p. fren-

te a 97 cópulas, lo que da a la o. n. p. un porcentaje de empleo del 53 por 100 (60 por 100 en oración principal y 29 por 100 en subordinada). En tercera persona del plural, siete o. n. p. frente a 14 cópulas.

Los datos obtenidos en el libro II de las *Historias*, de TUCÍDIDES, son los siguientes:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	19	5	—	1
Sentencias, γάρ.....	5	—	2	—
Frases con deícticos.....	2	—	2	—
-τέον.....	—	—	1	—
Frases no caracterizadas.....	9	2	2	4
TOTAL.....	35	7	7	5

Es decir, 42 o. n. p. frente a 12 cópulas, con un percentil de o. n. p. del 77 por 100 (85 por 100 en oración principal y 58 por 100 en subordinada). También en las frases existenciales se nota esta fuerte tendencia a la frase sin verbo: 15 ejemplos frente a siete de verbo expreso.

Con la tercera persona del plural: una o. n. p., nueve cópulas y seis verbos de existencia.

En cuanto a JENOFONTE, las estadísticas detalladas por tipos de frase y obras están en la ya citada monografía de Ekman. En conjunto, de 719 oraciones en frase principal, hay 267 copulativas, es decir, un porcentaje del 73 por 100 para las o. n. p. En subordinada, de un total de 445 oraciones, solamente hay 177 o. n. p.: porcentaje de o. n. p., 40 por 100.

Pasando a los oradores y, ante todo, a DEMÓSTENES, hemos recogido todo el material del *Discurso de la Corona* y de las tres primeras *Filípicas*. En el *Discurso de la Corona* los datos numéricos son:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	12	2	9	3
Sentencias, γάρ.....	3	—	—	—
Frases con deícticos.....	7	1	12	3
Exclamativas.....	2	—	—	—
Interrogativas.....	6	—	3	2
Frases no caracterizadas.....	2	—	11	5
TOTAL.....	39	3	35	13

O sea, 42 o. n. p. frente a 48 cópulas.

Hay 22 verbos de existencia (cinco en subordinada) y cuatro frases sin verbo.

En primera persona de singular hay dos o. n. p. frente a siete copulativas; en tercera persona de plural una o. n. p. frente a dos copulativas y cuatro verbos concretos.

En lo que toca a las *Filípicas*, las cifras son:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	13	3	3	2
Sentencias.....	1	—	—	—
Frases con deícticos.....	1	2	7	—
Interrogativas.....	3	2	6	—
-τέον.....	5	1	—	—
Frases no caracterizadas.....	6	—	13	8
TOTAL.....	29	8	29	10

Es decir, 37 o. n. p. frente a 39 cópulas. Como puede apreciarse, se da una coincidencia bastante sensible entre el uso de la o. n. p. por Demóstenes en estos discursos y en el de la Corona. En total, el porcentaje de o. n. p. es del 47 por 100 (51 por 100 en principal y 30 por 100 en subordinado).

De LISIAS consideramos aquí los siguientes discursos: I (ὑπὲρ τοῦ Ἐρατοσθένους φόνου ἀπολογία), VII (Ἀρεοπαγιτικὸς περὶ τοῦ σηκοῦ ἀπολογία), X (κατὰ Θεομνήστου α') y el *Erótico*, contenido en el *Fedro* platónico (231 a-234 c). Después nos referiremos al *Epitafio* y al *Olimpíaco*. Los datos en aquellos cuatro discursos son:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	17	6	5	1
Frases caracterizadas.....	2	—	1	—
Frases no caracterizadas.....	2	—	8	4
TOTAL.....	21	6	14	5

O sea, 27 o. n. p. frente a 19 cópulas, con un porcentaje de o. n. p. del 58 por 100 (63 por 100 en principal y 54 por 100 en subordinada).

He aquí la estadística correspondiente al *Panegírico* de ISÓCRATES:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	29	1	13	3
Frases con γάρ.....	1	—	—	—
Frases con deícticos.....	5	—	6	—

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
Interrogativas.....	—	—	3	—
-τέον.....	3	1	1	—
Frases no caracterizadas.....	—	—	6	9
TOTAL.....	38	2	28	11

Es decir, 40 o. n. p. y 39 cópulas, con un porcentaje de oración nominal pura del 50 por 100 (53 por 100 en principal y 15 por 100 en subordinada).

Hay 12 verbos de existencia y una frase sin verbo.

En cuanto a la tragedia hemos elegido el *Edipo Rey* de SÓFOCLES:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	15	2	—	—
Sentencias, γάρ.....	3	—	—	—
Frases con deícticos.....	2	—	1	—
Interrogativas.....	14	—	10	—
Exclamativas.....	2	—	—	—
-τέον.....	4	2	—	—
Frases no caracterizadas.....	7	9	6	6
TOTAL.....	47	13	17	6

O sea, 60 o. n. p. y 23 copulativas, con un percentil de oración nominal pura del 72 por 100 (73 por 100 en frase principal y 68 por 100 en subordinada).

En primera persona del singular hay cinco o. n. p. (en principal) frente a cinco cópulas (una en subordinada) y en segunda persona del singular cuatro o. n. p. (principal) frente a 10 cópulas (cinco en subordinada).

En tercera persona del plural cuatro o. n. p. y una cópula.

Finalmente se indican a continuación las cifras correspondientes a la *Lisístrata* de ARISTÓFANES:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	16	—	1	—
Sentencias, γάρ.....	4	—	—	1
Frases con deícticos.....	3	—	—	4
Interrogativas.....	6	—	10	—
Exclamativas.....	8	—	—	—
-τέον.....	7	—	7	—
Frases no caracterizadas.....	11	2	11	4
TOTAL.....	55	2	29	9

O sea, 57 o. n. p. frente a 38 cópulas, con una proporción del 60 por 100 de o. n. p. (65 por 100 en principal y 18 en subordinadas).

En tercera persona del plural, dos cópulas en oración principal y dos verbos de existencia. Hay también un ejemplo de o. n. p. en primera persona del plural y otro en segunda persona del plural. En la primera del singular hay cinco casos sin εἰμί, pero se trata de o. n. p. aparentes.

Por tipos de subordinadas, observación que abarca a todas las tablas, son las completivas con ὅτι y ὡς y las relativas las que, proporcionalmente, usan más de la o. n. p. Las que menos, también aquí como en Homero, las condicionales. Por lo demás, casi la mitad del número total de o. n. p. en oración

subordinada ocurre en un sintagma de tan marcada tendencia hacia dicha construcción como es el de ἀνάγκη + completiva.

En tiempo o modo distinto del presente de indicativo la oración nominal pura no se da en ático, salvo en algún ejemplo excepcional. Así, son «Ergänzungssätze» casos como Plat. Symp. 202 a: ἢ καὶ, ἂν μὴ σοφόν, ἀμαθές; (poco antes: ἂν μὴ καλὸν ᾖ, ἀναγκαῖον αὐτὸ εἶναι αἰσχρόν). Lo mismo Plat. Symp. 212 d: εἰ δὲ μή (antes: ἐὰν μέν τις τῶν ἐπιτηδείων ᾖ).

Con imperfecto y fuera de algunos casos de «Ergänzungssätze» en las respuestas del diálogo sobre todo y del tipo:

Sóf. E. R. 102-30: ποιμὴν γὰρ ἦσθα κἀπὶ θητείᾳ πλάνης;
σοῦ τ', ὦ τέκνον, σωτήρ τε τῷ τότ' ἐν χρόνῳ.

(Cf. también Sóf. E. R. 562-3; Arist. Lys. 1226-7), hay algún ejemplo de o. n. p. referido al pasado, en contextos claramente pretéritos; pero aquí el uso de la o. n. p. encuentra apoyo en el valor histórico que muchas veces tiene el presente, por lo que, en realidad, creemos que deben ser contados tales casos como o. n. p. corrientes. Por la razón apuntada, es en Tucídides precisamente en donde se da algún ejemplo, así como en los pasajes del *Discurso de la Corona* en los que Demóstenes historía ciertos acontecimientos:

Tuc. II, 9, 2: αὕτη μὲν Λακεδαιμονίων ξυμμαχία. (cf. 9, 6: ξυμμαχία μὲν αὕτη ἑκατέρων καὶ παρασκευὴ ἐς τὸν πόλεμον ἦν).

Dem. Cor. 320: τηνικαῦτα σὺ καὶ τούτων ἕκαστος... καὶ μέγας καὶ λαμπρὸς ἱπποτρόφος, ἐγὼ δ' ἀσθενής.

Hasta aquí la seca estadística. Ahora bien, el problema fundamental que en el examen de nuestra construcción, en un determinado estadio, hemos de plantearnos, es el de definir los límites que separan del fenómeno puramente gramatical el hecho estilístico, es decir, el de fijar hasta qué punto la o. n. p., en ático, puede considerarse una construcción impuesta por unos condicionamientos gramaticales y en qué medida, alumbrada por determinadas tendencias de estilo. Pro-

blema no fácil de resolver, pues que Sintaxis y Estilo no son campos contrapuestos, sino estructuras en íntima conexión, e insertar una cierta expresión en una u otra esfera es algo que, en gran parte, rebasa nuestras actuales posibilidades de conocimiento. Con todo y entendiendo el estilo, de modo generalísimo, como aplicación de la capacidad de elección entre varios modos de expresión posibles para un caso dado, tendremos que definir ahora el tono estilístico a que responde en los autores áticos el empleo de la o. n. p. Suponer una respuesta simplista, válida universalmente, sería en el terreno estilístico altamente peligroso. De un lado nos encontramos con que la o. n. p. es propia del lenguaje familiar, del diálogo, de la lengua popular, menos preocupada por la exacta expresión de los conceptos gramaticales, por lo que encaja en ella una construcción tan poco «intelectual» y tan predominantemente afectiva como la o. n. p. Afectividad en el lenguaje y habla conversacional suelen ser términos parejos (1). Precisamente por este su carácter afectivo, cuando el πάθος domina el discurso, sin dar lugar a que el hablante se detenga en el análisis lógico minucioso de los términos de la expresión, surge la o. n. p. Así se explica el uso de ésta en exclamativas e interrogativas. Pero, al mismo tiempo, ocurre la oración nominal pura cuando la elevación o gravedad del lenguaje, huyendo de lo no absolutamente necesario, acude a la construcción bimembre, desnuda de todo elemento accesorio. Por éso mostraba aguda perspicacia Servio cuando comentaba así en En. II, 151-2: *Quis auctor? quae religio aut quae machina belli?:* «breuitate reges interrogant, non ut minores, quos plus loqui necesse est». También en sintaxis se tocan los extremos: familiaridad y elevación en el lenguaje. Entre ambos polos, el espacio reservado a la expresión corriente, banal, desvestida de matices afectivos, y, en ático ya, con la cópula de uso normal.

---

(1) «Für die Sprache dürfte indessen die Gleichsetzung von *affektische* und *volkstümlich* im allgemeinen zu Recht bestehen» (W. HAVERS, *Handbuch der erklärender Syntax*. Winter. Heidelberg, 1931, p. 37).

Si, pues, en la o. n. p. incide un especial valor estilístico, y si, fuera de los casos en que su uso es debido a la despreocupación por lo intelectual o al ritmo vivo, «tempo allegro», que matizan de familiaridad el habla coloquial de todos los días, el empleo de la o. n. p. tipifica un modo de expresión elevado, tócanos ahora considerar en qué medida reflejan estas tendencias las estadísticas que hemos elaborado.

En la lengua de la tragedia se alcanza uno de los más elevados porcentajes hallados: 73 por 100 de o. n. p. El hecho era ya de esperar, considerando que la lengua poética tiende más que la de la prosa al uso de la o. n. p. (1) y que, concretamente en griego, en donde la tradición pesa tanto sobre el género literario, el influjo de la lengua homérica se deja sentir con fuerza considerable. En otra parte, y como apéndice a nuestro estudio de la oración nominal en Homero, hemos considerado el estado de la construcción en la épica helenística, en los *Himnos* de Calímaco y en los Ἀργοναυτικά de Apolonio de Rodas. Puede apreciarse allí cómo sobre la lengua de Apolonio influye decisivamente el modelo homérico, aunque dentro del marco gramatical que la lengua hablada de su época permitía (tercera persona del singular pres. indic.) y como en Calímaco la influencia se torna servil imitación de gabinete y, sentida la o. n. p. como típico estilema de la lengua homérica, el erudito alejandrino, en un intento de acercarse a su modelo, usa con tal profusión de la o. n. p. que, más homérico que el propio Homero, no ya sólo con tercera persona del singular, sino incluso en el plural, todos los ejemplos son frases sin cópula. Pues bien, nos parece indudable que a este influjo homérico ha de asignarse parte del origen de la elevada proporción en el uso de la o. n. p. por la tragedia. La lengua de la comedia, reflejo en cierta medida del habla hodierna, a juzgar por la *Lisístrata* prefiere también, en

(1) «Der dichterische Ausdruck greift mit Vorliebe zu ihm (la o. n. p.) und verschmäht den gleichbedeutenden Verbalsatz, auch wenn er leicht zu Gebote steht» (WUNDT, *Völkerpsychologie* II, p. 274. Kröne. Leipzig, 1922).

general, la o. n. p., aunque en un porcentaje inferior a la tragedia.

Hay tendencias que se explican recurriendo al carácter especial de la lengua de un género o autor determinado o a fenómenos lingüísticos de tipo general. Por uno de estos últimos puede, sin duda, explicarse el hecho de que en el tipo de frases con elementos deícticos, sea general en todas las estadísticas la regresión de la o. n. p. ante la frase copulativa. La razón está en que para que con este tipo de frases se dé la oración nominal pura es preciso que la deixis sea sentida como especialmente enérgica, como suficiente, en una palabra, a precisar por sí sola el campo mostrativo en la expresión, lo que, apuntando a un tiempo actual y a una tercera persona, permitirá, sin mengua de claridad, el uso de la o. n. p.; pero los demostrativos, sometidos en todas las lenguas a un empleo intensivo, se gastan por obra de dicha usura lingüística y pierden pronto fuerza expresiva. Cuando un demostrativo, perdida su energía deíctica, adviene un simple presentativo, es natural esperar que la o. n. p. ceda ante la frase copulativa. Es el fenómeno que puede observarse comparando los percentiles de o. n. p. en estas frases en Homero y en ático. Otros hechos, y ya dentro concretamente de la prosa, se explican, decimos, por peculiares características de la lengua de un género o de un autor. Observando en la tabla estadística el material del *Simposio* se echa de ver pronto que, a pesar del uso fuertemente predominante (salvo en el caso de las frases con deícticos) de la o. n. p. en las frases que llamamos caracterizadas, el total de oraciones copulativas en el diálogo es francamente alto: 97 de un conjunto de 209 ejemplos. Ocurre, sin embargo, que, como reseñamos en la tabla, 26 ejemplos corresponden a definiciones. Son frases como:

200 d: τοῦτο δ' ἐστὶν ἐκείνου ἐρᾶν.
204 b: ἔρως δ' ἐστὶν ἔρως περὶ τὸ καλόν.
187 b: ἡ γὰρ ἁρμονία συμφωνία ἐστιν, etc.

En ellas ἐστί no tiene sólo el valor usual de cópula, sino que posee un cierto relieve de insistencia («es precisamente,

consiste»), un valor «definidor» más fuerte que el de la simple cópula. Precisamente en este tipo de frases parece lógico suponer que se cumplió, originariamente, un paso en la «desrealización» o vaciado de contenido del verbo concreto que advino, al fin de dicho proceso, cópula. Es natural que el lenguaje filosófico que busca el rigor y la precisión use con preferencia de este tipo de frases.

Los dos historiadores áticos, Jenofonte y Tucídides tienden fuertemente al uso de la o. n. p. Siguiendo las estadísticas de Ekman para Jenofonte, puede apreciarse el aumento progresivo del porcentaje de o. n. p. a medida que se eleva el tono de la obra. Limitándonos a las oraciones principales: Hipárquico, 96 por 100; Simposio, 94 por 100; Agesilao, 89 por 100; Resp. Lac., 88 por 100, hasta los extremos más bajos en las Memorables, 64 por 100 y en el Económico, 49 por 100. La diferencia tan notable entre el Hipárquico y el Económico responde sin duda a una diferencia de concepción estilística (1). Por donde frente a la manera usual de concebir la lengua de Jenofonte, habremos de dar la razón a Norden cuando escribía: «dies Naturkind Xenophon sich gelegentlich doch gern putze, ja hin und wieder sogar mit recht bedenklich schillernden Flittern» (2).

En Tucídides se usa la o. n. p. en un 77 por 100 del total de los casos (85 por 100 en oración principal). ¿Cómo no relacionar estos hechos con la preferencia del historiador por el paréntesis y por el estilo sentencioso que elogia la *Vita Marcellini* (3)? El paréntesis no es en Tucídides artificio retórico, sino estilema requerido por la necesidad del historiador que

---

(1) «Die Verschiedenheit der zwei eben behandelten Schriften, Hipp. und Oec., ist allzu gross, um auf einen Zufall beruhen zu können. Der Autor hat ersichtlich durch eine reichlichere oder spärlichere Verwendung des reinen Nominalsatzes seine Sprache nuancieren können, um sie der jeweils beabsichtigen Stilart anzupassen» (Ekman, *op. cit.*, p. 48).

(2) *Die Antike Kunstprosa* (Erster. Bd. Vierter Abdruck. Teubner. Leipzig-Berlin, 1923), p. 101.

(3) Marcellin. Vit. 51: τὸ δὲ γνωμολογικὸν αὐτοῦ πάνυ ἐπαινετόν.

suple con él el uso de las notas de una obra moderna (1). En cuanto a las sentencias trascienden en Tucídides la mera ejemplificación de moral práctica para transformarse en instrumento capital de un estilo afiladamente combativo (2). ¿De dónde le viene a Tucídides el gusto por este uso consciente de la o. n. p. al servicio de sus preferencias estilísticas? No es difícil suponerlo. De siempre ha sido conocida la marcada influencia que sobre el estilo tucidídeo impuso la sofística (3) y, sobre todo, Gorgias, el creador de la prosa artística ática. De los escasos fragmentos que de él conservamos, recogidos en su edición por Diels (4) y aparte el famoso pasaje περὶ τοῦ μὴ ὄντος conservado en Sexto, *adv. math.* VII, 65 ss., en donde el sofista discute la existencia y cognoscibilidad de los seres y en donde la naturaleza del tema le lleva a un empleo verdaderamente llamativo de ἔστι y ἐστί (91 veces en tres páginas), nos quedan otros dos fragmentos pertenecientes al *Elogio de Helena* y a la *Defensa de Palamedes*. En ellos es realmente notable el uso de la o. n. p. (5). En el primero, todos los ejemplos con frases caracterizadas: 12, y, en las no caracterizadas, la mitad de los ejemplos: 3. En la *Defensa* todos los ejemplos de frases caracterizadas menos uno: 15, y

---

(1) *Vid.* SCHMID-STÄHLIN, *Gesch. der griech. Literatur* I, 5 (Hdb. Müller. München, 1948), p. 185.

(2) «Die Sentenz hat bei Thukydides einen agonalen Charakter, sie bildet ein Organ kämpferischer Ausseinandersetzung in den antilogisch angelegten Reden und Dialogen; sie dient dazu, die vom Redner vorgetragene Anschauung zu stützen und zu erklären, nicht dazu, Lebensweisheit im epideiktischer Weise auszuschütten oder die Lebensanschauung des Historikers vorzutragen» (SCHMID-STÄHLIN, *loc. cit.*, p. 200).

(3) *Vid.* NORDEN, *op. cit.*, p. 95 ss.

(4) *Die Fragmente der Vorsokratiker* (Fünfte Aufgabe herausg. von W. Kranz. Zweiter Band. Weidmann. Berlin, 1935), p. 279 ss.

(5) Sin embargo, sólo he visto señalado este hecho por B. ROSENKRANZ, *Der lokale Grundton und die persönliche Eigenart in der Sprache des Thukydides und der älteren attischen Rednern* (I. F. XLVIII —1930—, p. 127 ss.), quien, refiriéndose a Gorgias, escribe: «Endlich sei noch auf die Häufigkeit der Nominalsätze hingewiesen» (p. 172).

siete de las no caracterizadas frente a tres cópulas. Son sentencias de forma antitética:

τοῖς δὲ ἀγαθοῖς ἀνδράσιν αἱρετώτερος θάνατος δόξης αἰσχρᾶς.
τὸ μὲν γὰρ τοῦ βίου τέλος, ἡ δὲ τῷ βίῳ νόσος.
ταῦτα γὰρ προνοήσασι μὲν δυνατά, μετανοήσασι δὲ ἀνίατα.

frases con γάρ: ἀμφότερα γὰρ ἄπορα, ἅπαντα γὰρ πλήρη φυλακῶν, πᾶσι γὰρ ὅ γε προδότης πολέμιος.
con deícticos: τοῦτο ἀπορώτερον, ἀλλά γε ταῦτα πολλῆς μωρίας.
interrogativas: ἀλλ' οὐχ ἑνὸς ἡ πρᾶξις. ἀλλὰ μεθ' ἑτέρων; τίνων;
con predicativos no caracterizados: κοινὸς ὁ λόγος, ἀλλ' οὐκ ἀληθής.
etcétera.

El pasaje que transcribimos del *Elogio de Helena* puede servir de ejemplo de este «estilo nominal»: κόσμος πόλει μὲν εὐανδρία, σώματι δὲ κάλλος, ψυχῇ δὲ σοφία, πράγματι δὲ ἀρετή, λόγῳ δὲ ἀλήθεια. τὰ δὲ ἐναντία τούτων ἀκοσμία... ἴση γὰρ ἁμαρτία καὶ ἀμαθία μέμφεσθαι τε τὰ ἐπαινετὰ καὶ ἐπαινεῖν τὰ μωμητά.

También en los inicios de la prosa filosófica, en Demócrito, la o. n. p. surge doquiera en las γνῶμαι (1):

43 [99 N] μεταμέλεια ἐπ' αἰσχροῖσιν ἔργμασι βίου σωτηρίη.
59 [188 N] οὔτε τέχνη οὔτε σοφίη ἐφικτόν, ἢν μὴ μάθῃ τις.
45 [248 N] ὁ ἀδικῶν τοῦ ἀδικουμένου κακοδαιμονέστερος.
68 [49 N] δόκιμος ἀνὴρ καὶ ἀδόκιμος οὐκ ἐξ ὧν πράσσει μόνον, ἀλλὰ καὶ ἐξ ὧν βούλεται.

En el estilo de γνῶμαι de un Heráclito o un Demócrito y en las concepciones estilísticas de Gorgias, éste ya en los umbrales de la prosa ática, vemos el origen de la tendencia declarada en la literatura ática en prosa hacia el uso de la oración nominal pura como medio de dar elevación y prestar gravedad al estilo. Aquí halla su natural explicación el uso de Tucídides que encontró en la o. n. p. procedimiento apropiado para aquella su apetencia estilística de premura signi-

(1) Citadas por la ed. de Diels; entre corchetes, las cifras correspondientes a la numeración de NATORP *Ethika des Demokritos* (Marburg, 1893). *Vid.* también NORDEN, *op. cit.*, p. 23.

ficativa τάχος τῆς σημασίας que Dionisio de Halicarnaso señalaba en él (1).

¿Queremos otra prueba? Busquemos entonces en el *Simposio* el pasaje más trabajado, mejor, más alambicado: sin disputa (2), es la espléndida caracterización de la manera estilística de Agatón que hace Platón en el diálogo (194 c-197 e). Salvo el grupo de frases con predicativos no caracterizados (ocho cópulas frente a seis o. n. p.), el resto de las frases no atestigua sino la o. n. p. (10 ejemplos en total). La artificiosidad estilística de Agatón, concorde en esto Platón con la parodia de Aristófanes en Thesm. 101 ss., culmina en el último párrafo del discurso (197 d- e), una serie de o. n. p. describiendo las cualidades del Amor (3): φιλόδωρος εὐμενείας, ἄδωρος δυσμενείας. ἵλεως ἀγαθός. θεατὸς σοφοῖς, ἀγαστὸς θεοῖς. ζηλωτὸς ἀμοίροις, κτητὸς εὐμοίροις κ. τ. λ. Que Platón es consciente de la vinculación de este estilo a la escuela de Gorgias lo demuestran las palabras de Sócrates (198 c): καὶ γάρ με Γοργίου ὁ λόγος ἀνεμίμνησκεν, y que el uso masivo de la o. n. p. se considera típico de aquel estilo lo demostrarían igualmente las palabras irónicas del mismo Sócrates poco antes (195 b): τὸ δ' ἐπὶ τελευτῆς τοῦ κάλλους τῶν ὀνομάτων καὶ ῥημάτων τίς οὐκ ἂν ἐξεπλάγη ἀκούων ; si, con Bourguet (4), se entiende ῥῆμα como «verbo», según la oposición ὄνομα / ῥῆμα, nombre / verbo, de la que ilustran, por ejemplo, Plat. Crat. 424 e y 431 b c; Theet. 206 d, etc.

Si queremos otra demostración, vayamos a los oradores. Dentro de los cuatro géneros principales de la literatura áti-

---

(1) Dionisio de Halicarnaso, περὶ τῶν Θουκυδίδου ἰδιωμάτων, 2.

(2) *Vid.* WILAMOWITZ, *Platon* (Weidmann. Berlin. Dritte Auflage, 1929), p. 373. DIETERICH (R. E. Agathon, col. 761) caracteriza así el estilo de Agatón: «Im Stil liebte A. das Pikante, Pointierte, Sentenziöse, Zierliche und Gezierte». *Vid.* también FR. BLASS, *Die attische Beredsamkeit* I, p. 86 ss. (Zweite Auflage. Teubner. Leipzig-Berlin, 1887).

(3) «Dies massenhafte Asyndeton der abschliessenden Schilderung ist für Gorgias und seine Schule ein Stück des stehenden Apparats» (BLASS, *loc. cit.*, p. 88).

(4) *Vid.* el prólogo de la edición de Robin, p. LXVII, n. 3.

ca, es la oratoria la que muestra menor preferencia por la oración nominal pura. En los cuatro discursos examinados de Demóstenes un 47 por 100, en el Panegírico de Isócrates un 50 por 100, en los cuatro discursos de Lisias un 58 por 100. Lisias vale para casi todos como un puro ejemplo de ático sencillo y sin complicaciones. Cojamos, sin embargo, los dos discursos del género epidíctico que de él conservamos: el *Epitafio* y el fragmento del *Olimpíaco*. Pues bien, no hay ni una sola cópula. En el *Epitafio* tenemos con el sintagma ἀνάγκη + completiva nueve o. n. p. en principal y una en subordinada; una o. n. p. en frase deíctica, y en frases no caracterizadas, cuatro o. n. p. en principal y una en subordinada. En el corto fragmento del *Olimpíaco:* dos o. n. p. con el sintagma del tipo ἀνάγκη + completiva en principal y dos en subordinada, y una sentencia en o. n. p. Para demostrar la preferencia por la o. n. p. de este género de circunstancias, artificioso más que ninguno, del discurso epidíctico, importa poco que admitamos o no la autenticidad del *Epitafio*. En todo caso, la disertación de J. Walz «Der lysianische Epitaphios» (1), que desgraciadamente no conozco directamente, parece que supone una regresión con respecto a la hipercrítica de Blass (2) a este respecto.

El testimonio de los dos discursos lisíacos lo corrobora la parodia del género contenida en el *Menexeno* platónico (236 d-249 c). La estadística del material contenido en dicho discurso es la siguiente:

Tercera persona del singular.

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
ἀνάγκη + completiva.....	10	2	—	—
-τέον.....	1	—	—	—
Interrogativa.....	1	—	—	—

(1) *Ph. Supplbd.*, XXIX, 4. Leipzig. Dieterich, 1936.
(2) BLASS, *loc. cit.*, p. 444 ss.

Tercera persona del singular

	O. N. P.		CÓPULA	
	Principal	Subord.	Principal	Subord.
Deícticos	2	—	1	—
Frases no caracterizadas	4	2	5	2
TOTAL	16	4	6	2

Porcentaje: 71 por 100 (principal, 72 por 100; subordinadas, 66 por 100), frente al 53 por 100 (principal, 60 por 100; subordinada, 29 por 100) hallado en el *Simposio*.

En una excelente reseña de Zucker a la obra de Walz se caracteriza así el estilo del *Epitafio:* «Es ist ein Stil, der dem Gorgias nahe steht mit demstarken Hervortreten der kurzen gleichgebauten Kola» (1). Instintivamente, el nombre de Gorgias viene mencionado por los comentaristas siempre que intentan filiar el estilo peculiar de la prosa elevada, una de cuyas características es cabalmente el uso de la o. n. p. Una línea de continuidad caracterizada por el uso exuberante de la o. n. p. va de Gorgias a través de toda la prosa ática de tendencia artística, por el gnomológico Tucídides y a través del estilo jenofontíaco, extraña mezcla de sencillez y retórica (2), y por el hinchado estilo de la oratoria de aparato. Por otra parte, la influencia de la lengua del «epos» comunica a la tragedia su afición por la frase sin cópula. Pero Platón, Aristófanes, Demóstenes, en los que la lengua viva ática se trasluce con mayor sinceridad, bastan para demostrarnos que, si no en la medida en que la retórica nos la presenta, la oración nominal pura seguía siendo, en ático, una construcción

(1) *Gnomon*, XVI—1940—, p. 275.

(2) «Eine Mischung von zwangloser, halbnaives Sprache und gewissen rhetorischen Hilfsmitteln» (E. EKMAN, *Zu Xenophons Hipparchikos*. Inaugural-Dissertation. Uppsala, 1933, p. 24).

usual, normal, bien que en menor escala, en los mismos tipos en que lo era en Homero, y viva y productiva en todo momento. A través del ático la construcción con o. n. p. alcanzará gracia de conservación en la κοινή (1).

Ciertamente uno de los más notables arcaísmos sintácticos de dialecto tan conservador como el ático es la oración nominal pura (2).

José S. Lasso de la Vega

---

(1) Régard, *op. cit.*, pp. 27 y 62 ss.

(2) E. Schwyzer, *Syntaktische Archaismen des Attischen* (Berl. Ak. Abh. 1940 nr. 7), p. 16.

EL PAPIRO RYLANDS 493 Y LA TRADICION FABULISTICA ANTIGUA (1)

I.—ESTADO ACTUAL DE LA CUESTION.

La publicación por C. H. Roberts en el año 1938 del volumen III del *Catalogue of the greek and latin papyri in the John Rylands Library* nos ofrece por primera vez un papiro (el 493) que contiene nuevas versiones de fábulas esópicas de relativa extensión (2). Creo poder demostrar que estas nuevas fábulas presentan un texto estrechamente emparentado con el de nuestros manuscritos medievales —concretamente, con la colección de fábulas más antigua que nos transmiten, la Augustana— y constituyen por esta razón y por remontar al menos al siglo I d. C., un dato interesante para el estudio de la tradición fabulística en época

---

(1) Este trabajo estaba destinado al homenaje al Prof. Pohlenz al cumplir sus 80 años. Aunque no llegó a tiempo para ello y se publica con posterioridad, a él va dedicado.

(2) Antes poseíamos solamente P. Grenfell II 86 y P. Oxyrr. 1404, redacciones independientes (la segunda muy fragmentaria y en latín) correspondientes la primera a la Fábula Anónima 133 (ed. Perry), Fedro I 4 y Babrio 79, y la segunda a la Fábula Anónima 32 (ed. Perry). Por otra parte, conocíamos por los papiros algunas fábulas del Pseudo-Dositeo (P. S. I. 848) y de Babrio (P. Amh. 26, P. Oxyrr. 1249, P. Stud. Pal. VI 160; recuérdense también las *Tabulae Assendelftianae)*, así como fragmentos de la *Vida* novelada de Esopo, estudiados por H. Zeitz, *Die Fragmente des Aesopromans in Papyrushandschriften*, Giessen, 1935.

romana y, concretamente, para el de las fuentes de Fedro y de Babrio y el de la formación de la colección Augustana.

Sin embargo, hasta ahora esto no ha sido reconocido así. El editor del papiro, Roberts, afirma que «la versión de las fábulas en el papiro ... es completamente diferente de la conservada en nuestros manuscritos de Esopo» y señala que una de las fábulas del papiro, «La lechuza y los pájaros», no se halla en la Augustana (1). Ya veremos cómo esta fábula es en realidad el número 39 de Perry «La golondrina y los pájaros». No conozco ningún trabajo posterior sobre las fábulas de nuestro papiro, puesto que el de Perry titulado «The origin of the Epimitium» (2) no ataca el problema de la relación de su texto con el de la Augustana. Hora es ya, por tanto, de que se intente aprovechar las fábulas del papiro Rylands para tratar de estudiar con cierto detalle la tradición fabulística antigua. Pero antes hemos de poner al lector en antecedentes del estado actual de los estudios sobre la misma.

Nuestra tradición de la fábula antigua consta de dos partes muy diversas: de un lado, en numerosos autores antiguos a partir de Hesíodo encontramos fábulas destinadas a ejemplificar una observación o un consejo; de otro, existen colecciones de fábulas, algunas de las cuales se nos han transmitido. La creación de estas colecciones es algo secundario. La más antigua es la de Demetrio de Faleron (hacia el año 300 a. C.; cfr. Diógenes Laercio, V 80) y su composición se explica muy bien en el ambiente de la escuela peripatética, tan aficionada a la recopilación de repertorios y colecciones de materiales dispersos. Hasta la creación de estas colecciones no puede hablarse en sentido estricto de problema de fuentes; cada caso es independiente. Después, en las fábulas que nos transmiten esporádicamente diversos auto-

(1) A esta opinión se adhiere Körte, *Archiv für Papyrusforschung*, 1941, p. 138. Yo mismo la seguí en mis *Estudios sobre el Léxico de las Fábulas Esópicas* (Salamanca, 1948), p. 271.

(2) *TAPA*, 1940, ps. 391 sgs.

res puede continuar dándose el caso de que haya tradición oral o imitación de un autor determinado o invención de una fábula nueva o conformación de una conocida de manera tan independiente que haga imposible reconocer el modelo; pero otras veces dependen de las colecciones de fábulas, como tendremos ocasión de probar concretamente para dos fábulas transmitidas por Dión Crisóstomo. Para esta clase de indagaciones es preciso, naturalmente, conocer previamente la historia de las colecciones de fábulas, y como ésta es hoy día bastante obscura, de ahí que se haya progresado poco en estos estudios (1). Y en la historia de las fuentes de las colecciones de fábulas se ha penetrado poco hasta ahora por las razones que siguen.

En primer lugar, por la fecha tardía de nuestras colecciones de Fábulas Anónimas, de las cuales la más antigua (colección Augustana), ha sido fechada por mí, creo que en forma concluyente, en el siglo IV o V d. C. (2); ahora bien, dicha

---

(1) Hay, sin embargo, algunos resultados parciales, como la identidad de fuente entre ciertas fábulas de Fedro y de Plutarco (Crusius en *RhM*, 1884, ps. 605-6).

(2) Mi fecha no ha sido objetada por los recensores de mi libro (por ejemplo, Debrunner, *Gnomon*, 1950, p. 79; Koster, *Mnemosyne*, 1948, p. 340; Forbes, *Class. Rev.*, 1950, p. 34). Solamente V. Pisani (en *Paideia*, 1951, ps. 393 sgs.) supone que la Augustana sería una prosificación de la época de Plutarco de fábulas en verso, lo que explicaría los poetismos que tiene. Objetamos: 1. Esto sería un ejemplo único: desde Sócrates en adelante (cf. Plat., *Fedon* 60 D), incluyendo a Babrio y Fedro, se han versificado fábulas en prosa, mientras que hay que llegar a época bizantina o medieval occidental para hallar prosificaciones de Babrio y Fedro, llenas por cierto de fragmentos de trímetros (o senarios) que aquí faltan en absoluto. 2. El único argumento de Pisani es la abundancia de poetismos, de los cuales se puede hallar todos los que se quiera en prosa tardía libre de toda sospecha de remontar a un original poético. 3. Pisani pregunta extrañado que quién sería el ignorante que mezclara al léxico de su tiempo «perlas doctas». Respondo: la pregunta es difícil de contestar porque ésta era precisamente la práctica común entonces. 4. Mi argumento decisivo es que hay un número grande de pala-

colección es precisamente la que se supone que debe continuar más fielmente la tradición fabulística antigua. Pero sobre todo, porque estas fábulas anónimas, con las que hay que comparar constantemente las demás colecciones, no han sido editadas satisfactoriamente hasta nuestros días. Difícil es que haya edición de autor alguno que haya causado más daño a su estudio que el que ha causado a los estudios esópicos la edición de Halm (Teubner 1852 y numerosísimas reediciones), que mezcla sin distinción las fábulas de la Augustana con sus derivadas bizantinas de las colecciones Vindobonense y Acursiana y con otras de muy diversa procedencia —paráfrasis de Babrio, fábulas de Aftonio, etc.—, procedencia que las más veces no indica dicha edición. Con ella el trabajo científico era imposible. Hoy día, con las ediciones de Chambry (1925-6), Hausrath (1940) y Perry (1952), que ofrecen editado independientemente el texto de la Augustana, puede intentarse progresar más (1).

Veamos, sin embargo, un poco más despacio el problema de las fuentes de Babrio y de Fedro, que son los dos autores más conocidos e importantes de colecciones de fábulas y los que

---

bras de la Augustana que no aparecen hasta el siglo IV ó V. Pisani dice que eso no demuestra que no existieran antes; pero si eso es cierto de las palabras en cuestión, una a una, tomadas en conjunto son una prueba decisiva. Recuérdese que la colección Vindobonense presenta palabras que no aparecen hasta el VI, y se verá que esto no es casual.

Puesto ya a contestar a Pisani, llamaré la atención sobre otro detalle. Cuando critica que yo hable de introducción inconsciente (involuntaria) de términos vulgares en la col. Vindebonense, y los considera semejantes a los casticismos de nuestras literaturas modernas, que dan un toque vivo y popular, no sólo choca contra la multitud de datos reunidos en mi libro, sino que desconoce radicalmente todo el carácter de la literatura griega tardía, donde el modelo clásico tiene tan superior prestigio.

(1) Sobre las dos primeras ediciones de las Fábulas Anónimas, cf. mis *Estudios...*, ps. 23 sgs.; sobre la última, *Gnomon* 1953, fasc. 1. Cito siempre por esta edición, salvo cuando no figura en ella alguna fábula y en este caso hago constar la ed. que digo.

hemos de encontrarnos de nuevo en el curso de este estudio.

Es opinión general que tanto Fedro como Babrio tienen entre sí y con las Fábulas Anónimas elementos comunes que sólo se explican por comunidad de fuentes (1). Comenzando por Fedro, el artículo de Hausrath en *Hermes*, 1936, p. 70 y siguientes, «Zur Arbeitsweise des Phaedrus» parte todo él del supuesto de que nuestras Fábulas Anónimas proceden de una fuente en la cual a veces se inspiró Fedro. Hausrath compara la redacción de diversas fábulas en la Augustana y en Fedro y deduce por criterios de verosimilitud interna cuál de estas dos colecciones innova en cada caso. Poco después (en 1938: art. «Phaedrus» en *RE*, XIX, 2, col. 1480) cuenta entre las fuentes de Fedro las colecciones de fábulas «retóricas» que se nos han transmitido; naturalmente, en un estadio anterior de las mismas. Ya antes, Thiele («Phaedrusstudien I», en *Hermes*, 1906, p. 562 sigs.), había admitido (página 567 sgs.) que el modelo de la fábula de Fedro IV, 12 «Hércules y Pluto» está «aunque mutilado» en Halm 160. Pero a Thiele, a pesar de lo claro del caso, le faltaba el término de comparación que representa el papiro Rylands —que conserva precisamente esta fábula— y por ello interpreta que Fedro ha conservado aquí la moraleja original, cuando veremos que esto no es así, y cree que la fábula proviene de una fuente cínica. El mismo Thiele reconoció ya más generalmente («Phaedrusstudien III», en *Hermes*, 1910, página 376 y sgs.; *Der lateinische Aesop des Romulus und die Prosafassungen des Phaedrus*, Heidelberg, 1910, páginas X y sgs.) que Fedro tiene una fuente principal en prosa, y concretamente en prosa latina, aunque a su vez sea una traduc-

---

(1) No conozco el programa de Ad. Fischer titulado *Das Verhältnis der Fabeln des Phaedrus zur aesopischen Fabelnsammlung*, Klosterneuburg, 1905, que cita Hausrath en el artículo que menciono luego, pero que ya no fué accesible a este autor; tampoco conozco G. G. Fusci, *Babrio, le sue favole e il loro rapporto colle Esopiane e con quelle di Fedro*. La bibliografía posterior no deja duda de que, por las causas mencionadas, los resultados de estas obras no son muy grandes.

ción del griego. La afirmación de la fuente latina procede de las ideas de este autor sobre la independencia de las fábulas de Rómulo, consideradas por otros, con razón, una paráfrasis de Fedro; al hacer utilizar a ambos igual fuente quiere explicar las semejanzas. Por tanto, descartadas sus ideas sobre Rómulo (1), queda rechazada esta supuesta fuente, que en todo caso no alteraría el problema: sencillamente, sería un eslabón entre la fuente común de Fedro y la Augustana, de un lado, y el propio Fedro, de otro.

La existencia de esta fuente común es reconocida generalmente, como dijimos; pero no se ha hecho ningún estudio sistemático de las fuentes de Fedro, como hace resaltar Thiele (*Hermes*, 1906, p. 562); en efecto, dicho autor posiblemente utilizó más de una, y falta por determinar en qué punto de evolución se hallaba cuando la utilizó Fedro la colección que fué luego la Augustana, ni si utilizó varias colecciones aunque fueran de origen común, etc.

El estudio de las fuentes de Babrio no ha tenido mucha mejor fortuna. Se ha insistido sobre todo en la comparación de ciertas fábulas suyas con otras de Fedro que indudablemente tienen igual fuente (Crusius, art. «Babrios», en *RE* II 2, col. 2661; Christoffersson, *Studia de fontibus fabularum Babrianarum* Lund 1904, p. 27 sgs.). Christoffersson conjetura a veces cuál de los dos autores es el que sigue más de cerca el modelo, pero sólo rara vez aduce para ello el término de comparación de la Fábula Anónima correspondiente (cf., sin embargo, ps. 34 y 35). Por su parte, Hausrath, *RE*, XIX 2, col. 1489) coincide con los anteriores en afirmar que parte de las fábulas de Babrio son «esópicas antiguas», e incluso sostiene que algunas veces —y da ejemplos de ello— las «fábulas de los rétores» (esto es, las de la edición de Halm) conservan una versión menos alterada que la de Babrio. En suma, aunque nunca con detalle, se admite generalmente que Babrio usó una colección de fábulas en prosa (cf. fab. 1,

(1) Véase más adelante, p. 371.

v. 16, donde ἐλευθέρης significa «en prosa»), colección con la que tienen relación de una manera u otra nuestras Fábulas Anónimas. De lo que nunca se ha tratado es de reconstruir sistemáticamente dicha colección para aquellas fábulas que se hallan al tiempo en Halm, en Fedro y en Babrio, aunque muchas veces ello sea posible. Sólo esta reconstrucción permitiría estudiar el modo de trabajar de Fedro y Babrio, que, por lo demás, es casi seguro que utilizaron más de una fuente, sin que tampoco podamos asegurar que la fuente o fuentes de ambos sean idénticas, por más que deriven de la tradición que cristalizó en nuestra Augustana. Pero lo confuso de los conocimientos sobre las Fábulas Anónimas, el temor de que muchas veces nos halláramos ante versiones bizantinas, por resumir, la falta de una edición adecuada, han hecho que las ideas sobre el modelo al menos parcial de nuestras Fábulas Anónimas y de Fedro y Babrio, hayan sido siempre vagas y generales.

Hoy día podemos hablar no ya de Fábulas Anónimas, sino de una colección Augustana bien fechada, y apoyándonos en el papiro, remontar en algunos casos cuatro siglos en su historia y aprovecharla perfectamente para el estudio de la tradición fabulística antigua. Nosotros vamos a intentar hacerlo aquí en los casos en que el papiro nos presta ayuda para ello, pero antes hemos de hacer una breve caracterización de la colección Augustana y de la tradición fabulística en ella recogida, pues las ideas sobre las colecciones de fábulas griegas en los manuales de Literatura son confusas (1).

Knöl, Crusius, Marc y Hausrath, los autores que más se han ocupado de la Fábula griega, sin que esto sea obstáculo para sus decisivas aportaciones, han estado dominadas por el prejuicio romántico, procedente en el fondo del *Tierepos* imaginado por Grimm, de que la fábula tenía en principio un carácter popular y narrativo más que didáctico. En con-

(1) Este breve resumen recoge algunas ideas de mis *Estudios...*, pero plantea la cuestión en términos más generales.

secuencia, el epimitio o moraleja es para ellos de origen reciente, siendo así que, por el contrario, la conclusión de la fábula con un consejo, introducido por ἀτὰρ οὖν καὶ ἡμῖν (ο ὑμῖν) δεῖ..., que se halla en la Augustana, remonta a Aristóteles (1) y se encuentra también en el papiro Rylands; y que, sobre todo, siempre que en la literatura griega clásica se aduce una fábula es con intención ejemplar: es un consejo, una norma de conducta que se inculca por este procedimiento netamente expresivo, del mismo modo que en la epopeya se prefiere dar un consejo con un mito: recuérdense las figuras de Néstor o de Fénix. Lo que no quiere decir que a veces no se haya suprimido el epimitio por innecesario ni que luego se imponga con caracteres de generalidad más absoluta. Al tiempo que narrativa, la fábula ha sido didáctica desde sus comienzos (2); y si su raíz es popular, recordemos primero que hoy día se tiende a considerar los elementos de cultura popular como creados por personalidades destacadas y luego difundidos —la fábula es sabiduría, al fin y al cabo, aunque sea sabiduría popular—; y además, que este producto popular, como siempre en Grecia, ha sido convertido en típicamente literario desde muy antiguo, en nuestro caso desde Hesíodo.

A estas mismas ideas que combatimos responde la supuesta existencia en la Antigüedad de un *Volksbuch* o Libro Popular que contaba una serie de fábulas enlazándolas con una Vida de Esopo. El que, de una parte, haya desde época antigua una serie de fábulas puestas en boca de Esopo —tradición conservada en Fedro y la Augustana— y, de otra, conozcamos una Vida novelada de Esopo que remonta al menos al siglo III d. C. (posiblemente al I) y que introduce en el curso de ella unas pocas fábulas enlazándolas mejor

(1) *Estudios...*, ps. 235-7. El que da el consejo es el personaje principal de la fábula.

(2) Cf. W. Wienert, *Die Typen der griechischrömischen Fabeln*, Helsinki, 1925.

o peor, no autoriza a la conclusión de que la primera colección de fábulas presentó la forma de una Vida de Esopo (1). De que se atribuyeran anécdotas a Esopo a que las colecciones de fábulas hayan surgido por este procedimiento hay mucha distancia. No hay tampoco fundamento alguno para pensar que en la primera época imperial la colección de fábulas existente —modelo de Fedro —era de este tipo (2); en una Vida no pueden tener entrada más que muy pocas fábulas, y de otro lado, nuestra Vida de Esopo es un producto característico de la novelística griega tal como la conocemos desde el siglo I d. C. Por si fuera poco, nuestro papiro no deja ahora lugar a dudas sobre este punto al ofrecernos una colección de fábulas con una disposición semejante a la de la Augustana.

Por otra parte, por consecuencia de esta misma tendencia y con el fin de justificar frente a ella los innegables elementos cultos y puramente literarios de nuestras colecciones de fábulas, se ha pretendido que en ellas confluye, además de la tradición fabulística popular, otra tradición que se califica de retórica. Los autores de los *Progymasmata* (Teón, Hermógenes, etc.) recomiendan, en efecto, el empleo de las fábulas en la enseñanza de la retórica y, sobre todo, de lo que nosotros llamaríamos redacción y composición literaria. Hausrath (3) creyó poder demostrar que nuestras colecciones de fábulas son «ejercicios de los discípulos de los rétores», juzgando por ciertos artificios retóricos que creía encontrar en ellas. En realidad son rarísimos (4) y no llaman la atención

---

(1) Contra Hausrath, art. «Fabel» en *R. E.* VI 2, col. 1717.

(2) Contra Hausrath, *Hermes*, 1936, p. 72 y art. «Phaedrus» en *R. E.* XIX 2, col. 1480; y Dora Bieber, *Studien zur Geschichte der Fabel in den ersten Jahrzehnten der Kaiserzeit*, Munich, 1905, p. 53.

(3) Cf. su edición, p. V, y su trabajo «Das Problem der Aesopischen Fabel», *NJhb*, 1898, ps. 314 sgs.

(4) Cf. mis *Estudios...*, ps. 16-7, y Perry, *Studies in the Text History of the Life and Fables of Aesop*, Haverford, 1936, ps. 157 sgs.; *Aesopica* I, Urbana, 1952, ps. 296-7.

dentro de la prosa de la época imperial. El texto de las fábulas que utilizaban los rétores en su enseñanza era el que circulaba corrientemente, como ocurría con Homero (1). Así, por ejemplo, nuestro papiro nos demuestra ahora que la fábula «Hércules y Pluto», que Thiele, como vimos, atribuía a una fuente cínica, se hallaba ya sin grandes diferencias, sea cual sea en definitiva su procedencia, en una colección corriente de fábulas ya al comienzo del siglo I después de C. (2). De igual forma, no hay duda de que las fábulas de aspecto reciente —desarrollos de un refrán, elementos tomados de los paradoxógrafos, etc.— se han introducido igualmente poco a poco en las colecciones corrientes de fábulas. No hay prueba ninguna de que en las Fábulas Anónimas confluyan dos *corpora* antiguos de fábulas (3). Tampoco se puede atender a Crusius cuando sostiene una teoría semejante respecto a Babrio (4); ni a Hausrath cuando sienta que Fedro tiene dos clases de fuentes: el *Volksbuch* o vida novelada de Esopo, y las colecciones «de los rétores helenísticos» (art. «Phaedrus», en *R. E.* XIX 2, col. 1480; aún añade una tercera fuente: colecciones helenísticas de

---

(1) *Estudios...*, p. 18.

(2) Este hecho, caso de que la fábula en cuestión tenga efectivamente carácter cínico, confirma la idea de Hausrath *(Hermes* 1936, p. 83 sgs.) de que los elementos cínicos que se encuentran en las colecciones de fábulas que han llegado a nosotros se introdujeron en ellas poco a poco. En cambio, Thiele *(Hermes* 1906, ps. 581 sgs.) sostiene que Fedro utiliza una colección estrictamente cínica; le precedieron en este camino Joel, *Der echte und der Xenophontische Sokrates* II, p. 805, y Gerhard, *Phoinix von Kolophon*, ps. 83 sgs. Zeitz *(Aegyptus*, 1936, ps. 230 sgs.) sostiene ideas que coinciden en substancia con las mantenidas por Hausrath aquel mismo año.

(3) Así Hausrath, *NJhb*, 1898, ps. 312. Menos aún se puede admitir que la colección Augustana represente la tradición de la colección retórica y la Vindobonense la de la popular *(Estudios...* página 8).

(4) *R. E.* II 2, col. 2661 sgs. Christofferson pretende que el primer libro de Babrio contenía originalmente (hoy ambos estarían mezclados) la colección popular y el segundo la retórica.

anécdotas, sentencias, etc., que en realidad se deslizaron desde antiguo y poco a poco en las Colecciones de fábulas).

Si insisto sobre este tema es porque todavía Perry, en su reciente libro *Aesopica* (p. 295), cree que el fin de la colección de fábulas de Demetrio Faléreo era constituir un repertorio para el orador. Esto es un rastro del viejo prejuicio, así como el creer que la enseñanza de la fábula en las escuelas retóricas tenía por finalidad enseñar a usarla adecuadamente en los discursos. El que Babrio o Fedro versificaran las fábulas sistemáticamente prueba de modo contundente que el interés por las colecciones de fábulas, desde su creación por Demetrio Faléreo, era un interés literario, y si las fábulas se empleaban en la enseñanza era por la misma razón por la cual hoy, frecuentemente, se enseña el latín comenzando por Fedro: por su sencillez. Ahora bien, la fábula no es excepción en el proceso de retorización de toda la literatura antigua, sobre todo desde la segunda sofística. Pero no hay que partir de la coexistencia de colecciones populares y colecciones retóricas, sino de la existencia de una sola colección constantemente ampliada y constantemente retocada estilística y lingüísticamente conforme al gusto de los tiempos. Porque, como nuestros romances españoles, la fábula vive en sus variantes y en su evolución. No es lo normal copiar un manuscrito de fábulas, sino dar en él una nueva redacción introduciendo ocasionalmente incluso variaciones argumentales.

Una vez llegados a este punto podemos plantear el problema de las fuentes de la colección Augustana. Doy por sentados para esta colección los resultados de mi libro, que son los siguientes: fecha, el siglo IV o V d. C.; lengua y estilo (1), no unitarios, sino denotando la mano de un redac-

(1) En lo concerniente al vocabulario, que es lo único estudiado por mí. Sobre Sintaxis y demás no se ha trabajado nada posteriormente.

tor con tendencias poetizantes, pero al tiempo incapaz de evitar el léxico vulgar de época tardía. Sin embargo, quitando este barniz, el resto presenta un vocabulario completamente normal en el siglo I d. C. (1). Cabían dos posibilidades de interpretación: o redacción por obra toda ella de un escritor pretencioso y poco culto del siglo V, o adaptación por éste de un texto de la primera Koiné, posibilidad esta última que me parecía preferible dadas las especiales características del género fabulístico y la analogía de las refundiciones bizantinas de la Augustana. Hoy día poseemos en el papiro Rylands un texto de cuatro siglos al menos (2) antes que la Augustana y evidentemente —veremos— emparentado con ella (3). Por tanto, hemos de admitir desde ahora la segunda posibilidad que yo proponía en mis *Estudios...*: la Augustana es una refundición de un texto de la primera Koiné, aunque no sabemos si ha habido o no redacciones intermedias. Pero el problema es más complicado de lo que parece a primera vista si descendemos al detalle de los hechos en la comparación de R —nombre que desde ahora daremos al papiro Rylands— con la Augustana y del uno y la otra con Fedro, Babrio y otras fábulas. Descubriremos que la tradición de las fábulas en prosa tiene varias ramificaciones, que no faltan las contaminaciones, y otros varios datos interesantes. Sólo cuando hayamos iluminado este complejo cuadro podremos intentar penetrar más a fondo en el origen de la Augustana y también en el de R.

---

(1) *Estudios...*, sobre todo ps. 269 sgs.

(2) Según Roberts, el papiro es de la primera mitad del siglo I después de Cristo, fecha que constituye, por tanto, el *terminus ante quem* de la redacción allí recogida.

(3) En cambio, carecemos en absoluto de elementos de juicio para afirmar (como considera verosímil Perry, *Aesopica* I, p. 295) o negar su dependencia de la colección de Demetrio Faléreo ni para fijar la posición de la Δεκαμυθία de Nicóstrato (siglo II d. C.) dentro de la tradición fabulística antigua.

II.—ESTUDIO COMPARADO DE LAS FABULAS DEL PAPIRO RYLANDS 493.

Hay en el papiro Rylands 493 varias fábulas conservadas tan fragmentariamente, que su identificación no es posible. Realmente sólo tres, «Hércules y Pluto» (=Perry. 111), «El pastor y las ovejas» (=Perry 208) y «La lechuza y los pájaros (= Perry 39) están conservadas con la extensión suficiente para ser útiles a la comparación. Las dos primeras, por las que comenzaré, son las que más claramente dejan ver el parentesco de R con A (1); como apéndice trato de «El jabalí, el caballo y el cazador» (=Perry 269), demasiado fragmentaria para probar nada por sí sola. Finalmente estudio «La lechuza y los pájaros», que presenta importantes diferencias entre sus diversas redacciones y que gracias a ello permite precisar el cuadro logrado mediante las anteriores fábulas.

I. «Hércules y Pluto».

Vamos a empezar nuestra comparación con la fábula «Hércules y Pluto», poniendo a dos columnas el texto de nuestros manuscritos, según la edición de Perry (número 111), y el del papiro. Para mayor comodidad divido el texto de la fábula en unidades de sentido intentando de paso algunas restituciones nuevas (2):

	R (l. 75-94):	A:
1.	Πρὸς τὸν πλούσιον ἴσχ καὶ πονη[ρὸν] ὅδε λόγος ἐφαρμόζει.	Ὁ λόγος λεχθείη ἂν ἐπὶ ἀνδρὸς πλουσίου μὲν τὴν τύχην, πονηροῦ δὲ τὸν τρόπον.

(1) Designo con A la colección Augustana y con R el papiro Rylands 493.

(2) Además, añado la puntuación y acentuación. Encabezo la versión de A con el epimitio, a fin de compararlo con el promitio de R. En el texto de esta versión conservo las líneas del papiro.

2.	Ὁ Ζεὺς τ[ὸν] Ἡρακλῆ [ὡ]ς εἰς θεοὺς ἀ̣ν̣ῆ̣γ̣[ε, εἰσ]τία (1) καὶ τ̣[οὺ]ς ἄλλους θεοὺς ἐκάλεσεν ἐπ[ὶ] τ̣ὸ δεῖπνον.	Ἡρακλῆς ἰσοθεωθεὶς καὶ παρὰ Διὶ ἑστιώμενος
3.	Ἐπίοη̣[τα δὲ] ἕκαστον τῶν θεῶ̣ν ὑ[π]ερβολ[ῇ] ἠσπάζετο ὁ Ἡρ̣α̣[κλ]ῆ̣ς,	ἕνα ἕκαστον τῶν θεῶν μετὰ πο̣λλῆς φιλοφροσύνης ἠσπάζετο.
4.	[τ]ο̣ῦ [δὲ Πλού]τοῦ ἐσχάτου προ̣σ̣[ιόντ]ο̣ς	Καὶ δὴ τελευταίου εἰσελθόντος τοῦ Πλούτου
5.	[ἄφνω κύ]ψας κάτω ὁ Ἡρακ̣λ̣ῆ̣ς	κατὰ τοῦ ἐδάφους κύψας
6.	ο̣ὐ̣ πρ̣[οση]γόρευσεν αὐτόν.	ἀπεστρέψατο αὐτόν.
7.	Τ̣οῦ Διὸς θαυμάσαντος	Ὁ δὲ Ζεὺς θαυμάσας
8.		τὸ γεγονὸς,
9.	καὶ ἐρω̣τ̣ήσαντος τὸν Ἡρακλῆ	ἐπυνθάνετο αὐτοῦ
10.	διὰ τί	τὴν αἰτίαν, δι' ἣν
11.	τοῦ̣[το ἐ]ποίησεν̣,	πάντας τοὺς δαίμονας ἀσμένως προσαγορεύσας μόνον τὸν Πλουτον ὑ̣ποβλέπεται.
12.	ἀ̣πεκρείνατο̣ <ὅ>τι	Ὁ δὲ εἶπεν·
13.	ὦ̣ πάτερ ἔγ̣ω̣γ̣ε	ἄλλ' ἔγωγε

(1) Roberts lee α̣.εδ[...]/τία, pero cf. su nota a esta línea. La reproducción fotográfica del papiro muestra que las letras que cree leer Roberts no presentan seguridad.

14.		διὰ τοῦτο αὐτὸν ὑποβλέπομαι, ὅτι,
15.	τοῦτον ἐπίσταμαι	παρ' ὃν καιρὸν ἐν ἀνθρώποις ἤμην, ἐώρων αὐτὸν
16.	ἀεὶ	ὡς ἐπὶ πλεῖστον
17.	μετὰ τῶν πονηροτάτων ἀνθρώπω[ν δ]ι-ατρείβοντα καὶ μετὰ τούτω[ν συ]ν-βουλόμενον. Ἀτὰρ ὁ Π[λοῦτος εἶπε· ἄνθρωπε πονη[ρότατε, ἔργῳ ὅτ]-αν ὁ Πλοῦτος παρα[γε]ίν[ηται, ἐᾷς,] (1) νῦν τῷ λόγῳ παρ[οξύν]ῃ (2) (Siguen dos líneas ilegibles).	τοῖς πονηροῖς συνόντα.

Cualquiera que tenga algún conocimiento de las reelaboraciones que sufren las fábulas en nuestras colecciones anónimas se dará cuenta de que estas dos redacciones, que se siguen paso a paso y casi literalmente, dependen una de otra o las dos de una tercera. Eliminamos inmediatamente una posibilidad: la de que la fábula del papiro sea el modelo de la de la Augustana, pues la moraleja, que es común y va perfectamente a la fábula de la Augustana, no es oportuna en la del papiro, lo que prueba que el número 19, en que Pluto responde que la culpa no es suya, sino de los que no saben aprovechar la buena fortuna, es un añadido de éste, siendo más antigua la versión de A.

Al estudiar ahora las demás diferencias vamos a poner un nuevo término de comparación: la fábula IV 12 de Fedro, titulada *Malas esse divitias*, que ya Thiele (3) vió que de-

(1) Roberts lee πονη[ροτατε.....]/αν ο πλουτος παρα[..]·ν[.....]. Sobre el iotacismo que admito, cf. *supra* ἀπεκρείνατο, δικτρείβοντα. Sobre la falta de δὲ tras el νῦν, cf. *supra* (7) τοῦ Διὸς....

(2) Roberts: πα.[...]η.

(3) Cf. p. 341.

pendía de un original griego emparentado con nuestra fábula de la Augustana de que venimos hablando. Nuestro estudio tratará de demostrar que, ahora que conocemos un original griego emparentado con la Augustana, es precisamente de esta colección (de la forma que tenía en el siglo I después de C.) de donde hemos de hacerla derivar. En cuanto a R, coincide frecuentemente con la Augustana contra Fedro, esto es, es completamente independiente de éste. Veamos:

1. Mientras que observábamos que las moralejas de A y R concordaban, la de Fedro es nueva:

1. Opes inuisae merito sunt forti uiro,
quia diues arca ueram laudem intercipit.

2. Claramente se ve que A representa un texto más antiguo que R, pues lo normal en las fábulas es comenzar por el protagonista en nominativo. R se ve obligado a ampliar para restituir la claridad perdida. Fedro coincide con A:

3 Caelo receptus propter uirtutem Hercules

3. No podemos decidir si A o R dan lo más antiguo. Fedro, como en 2, introduce un toque romano:

4 cum gratulantes persalutasset deos

4. Fedro suprime el detalle de que Pluto llega el último y añade que es hijo de la Fortuna; no se ve si coincide con A o con R:

5 ueniente Pluto, qui Fortunae est filius

5. Suprimido en Fedro.
6. Fedro va con A:

6 auertit oculos.

7 y 8. Suprimidos en Fedro (8 es quizá un añadido de A).
9 y 10. Fedro va con A:

Causam quaesiuit pater.

11. Suprimido en Fedro. No sabemos si aquí ha reducido Fedro o si A ha desarrollado apoyándose en 14.

12, 13 y 14. Fedro va con A. Se deduce claramente que 14 es suprimido por R:

7 Odi, inquit, illum quia...

15 y 16. Faltan en Fedro 15 y la indicación temporal de 16, que la concordancia A-R demuestra ser antigua. Creo que en 15 lo antiguo lo da A: es por haber vivido entre los hombres por lo que se hace a Hércules protagonista de la fábula.

17. Fedro es paralelo a A y R:

... malis amicus est,

pero añade:

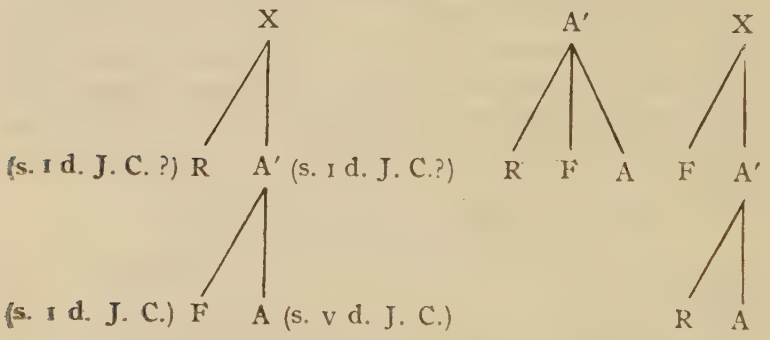
8 simulqne abiecto cuncta corrumpit lucro.

18. No está en Fedro; ¿Lo ha substituído por *simulque*... y era antiguo? ¿Es añadido de R? Esto es lo probable.

19. Falta en Fedro, lo que confirma nuestra conclusión anterior de que es un añadido de R.

Resumiendo, vemos que el texto de Fedro es igual al de A, pero abreviado, y que el de R depende de igual fuente que A, pero introduce notables variaciones por abreviación, cambio o adición. Digo «de igual fuente» porque naturalmente R no puede venir de A, que es un texto del siglo v, siendo él del I d. C. Procediendo más despacio, descubrimos que Fedro deriva directamente de una forma antigua del texto de A, que llamaremos A'. En efecto, Fedro coincide siempre con A cuando ésta difiere de R, pero a veces innova respecto a A'—sobre todo por reducción—, como se demuestra por las coincidencias de A y R contra él: luego F y A derivan de A' (otro estadio de esta colección), siendo A el texto más conservador. Toda esta argumentación reposa en el supuesto de que R depende igualmente de una fase antigua del texto de A, aunque innovando bastante; la suposición contraria —A dependiente de R— vimos que era imposible.

Nuestra fábula no nos deja precisar más este supuesto, que la sola comparación de A y R hace irrebatible. Dado que no es demostrable que R haya innovado respecto a A' y no respecto a otra fase de esta colección, quedan abiertas tres posibilidades que se reflejan en los siguientes esquemas:



Sólo el estudio de «La lechuza y los pájaros» nos demostrará que R contiene elementos que ya no estaban en el modelo de A (o sea A') en que se inspira Fedro (y Babrio): o sea, que el esquema verdadero es el primero. La misma colección de fábulas que hoy conocemos con la forma que alcanzó en el siglo V —Augustana— fué utilizada por R y F en dos momentos sucesivos de su evolución.

2. «El pastor y las ovejas».

Después de nuestro estudio de «Hércules y Pluto» podemos comprender fácilmente la relación que une a esta fábula (que no se encuentra en Fedro) con la redacción correspondiente de la Augustana. He aquí la comparación (texto de Perry número 208 para la Augustana):

R (l. 35-45):	A:
1. [K]ạ[τὰ] ṭῶν [τοὺς μὲ]ṇ ἄ[λ]λους εὖ ποιοῦ̣ντων, τοὺς δὲ φίλους κακῶς ὅδε λόγος ἐφαρμόζει.	Οὕτω καὶ τῶν ἀνθρώπων πολλοὶ δι' ἄνοιαν τοὺς μηδὲν προσήκοντας εὐεργετοῦντες κατὰ τῶν οἰκείων φαῦλα ἐργάζονται.

2.	Ποιμὴν	Ποιμὴν
3.		ἐλάσας τὰ πρόβατα εἴς τινα δρυμῶνα, ὡς ἐθεάσατο δρῦν παμμεγέθη μεστὴν βαλάνων,
4.	θεὶς	ὑποστρώσας τὸ ἱμάτιον
	τὸ ἱμάτιον,	
5.	ἀναβὰς ἐπὶ δρῦν	ἐπὶ ταύτην ἀνέβη καὶ
6.	ἐρά-	τὸν καρπὸν κατέσειε (2).
	βδιζεν τῶν βαλάνων	
7.	τοῖς προ-	
	βάτοις.	
8.	Τ[ὰ] δὲ πρόβατα	Τὰ δὲ πρόβατα
9.	περὶ τε τῶν βα-	ἐσθίοντα τὰς βαλάνους ἔλαθε
	λάνων ἐμαχήσαντο	καὶ τὰ ἱμάτια συγκαταφάγοντα.
	καὶ τὸ ἱμάτιον αὐτοῦ διέ[φθειραν (1).	
10.	Κατα-	Ὁ δὲ ποιμὴν καταβὰς
	βὰς δὲ	
11.	καὶ ἰδὼν τὸ συμβεβηκὸς	ὡς ἐθεάσατο τὸ γεγονὸς
12.	[εἶπεν]·	εἶπεν·
13.	ὦ κάκ[ιστα] πρ[ό]β[α]τα	ὦ κάκιστα ζῷα
14.	[ὑμεῖ]ς (3)	ὑμεῖς τοῖς λοιποῖς ἔρια
	[ἄ]λλοις τὰ ἔρι[α]	

(1) Corrección propuesta por Roberts. El texto del papiro, que está corrompido, es των τε βαλανων και το ιματιον αυτου εμαχησαντο και διεφθειραν.

(2) Creo equivocado en este punto el texto de Perry, que iee ἀντέσειε, fundándose en ἀνέστιεν G y ἀντισείοντα Pc; nuestra lección está testimoniada en todas las familias de manuscritos y es la que acetpan Chambry y Hausrath. Ἀντισείω sería un *hapax*.

(3) Roberts: [...].

15. (el final de la fábula es ilegible). εἰς ἐσθῆτα παρέχετε, ἐμοῦ δὲ τοῦ τρέφοντος καὶ τὸ ἱμάτιον ὑφείλεσθε.

La línea general de la fábula está conservada en ambas versiones, pero la redacción de la moraleja, por lo demás de sentido idéntico, difiere: es, notoriamente, la parte más alterable de la fábula. Aparte de esto, 2 falta en R (lo que le obliga a introducir 7): seguramente hay aquí una eliminación de R (lo que no quiere decir que A no haya podido introducir alguna innovación), pues el borroso θεὶς es, sin duda, un substituto de ὑποστρώσας, que no podía continuar una vez suprimido 2. Θεὶς τὸ ἱμάτιον no puede, en efecto, significar por sí sólo «dejando su vestido en el suelo». Finalmente, en 9 las dos redacciones divergen: para A, las ovejas comen el vestido al tiempo que las bellotas, mientras que para R lo que hacen es destrozarlo al pelearse por las bellotas. Es evidente que la versión de A concuerda mejor con la moral de la fábula, y que aquí quien innova es R. En cambio, es probable que el genitivo partitivo de 6, propio de R, remonte a lo antiguo. Sin embargo, en conjunto podemos afirmar igual que antes: que A y R tienen una fuente común, más fielmente conservada en A que en R.

3. «El jabalí, el caballo y el cazador».

Estudiadas estas dos fábulas, sólo la de «La lechuza y las aves» nos puede aportar nuevos elementos de juicio. En efecto, fuera de ella la única de las del papiro que presenta fragmentos identificables es la de «El jabalí, el caballo y el cazador»; pero lo que nos conserva el papiro es sólo el comienzo, en bastante mal estado por cierto, que, desde luego, tiene igual fuente que la redacción de A (texto de Perry, fábula 269).

	R (l. 19-24):	A:
1.	Πρὸς τὸ[ν] ἰσχυ[ρὸν] τὸν καὶ [ἄ]λλους ..κα.τα[.]χ[.]εθητα[...]..λε νον ὅδε λόγος ἐφ[α]ρμόζει.	Οὕτω πολλοὶ δι'ἀλόγιστον ὀργὴν, ἕως τοὺς ἐχθροὺς ἀμύνασθαι θέλουσιν, ἑαυτοὺς ἑτέροις ὑπορρίπτουσιν.
2.	['Ι]ππος καὶ ὗς	Σῦς ἄγριος καὶ ἵππος
3.	λειμώνος ἐκοινώνη[ο]υν, Ὁ δὲ ὗς	ἐν ταὐτῷ ἐνέμοντο. Τοῦ δὲ συὸς
4.		παρ'ἕκαστα
5.	ἐλυμαίνε[τ]ο τ[.....]ας καὶ τὰ πόη(?)τοῦ ἵππο[υ]	τὴν πόαν διαφθείροντος καὶ τὸ ὕδωρ θολοῦντος
6.	(siguen cinco líneas y media ilegibles).	(siguen seis líneas).

El estado de la fábula en R no permite nuevas conclusiones; pero si se pone en duda el parentesco de ambas redacciones, como hace Roberts, compárense con la de Aristóteles *Retórica*, II 20(=Halm 175), totalmente diferente, y se verá que están relativamente próximas. Este pasaje de Aristóteles hace ver claramente que la moraleja antigua de la fábula es la de A, mientras que R innova evidentemente (aunque el texto está muy deteriorado), constituyendo un ataque al fuerte que abusa del débil.

Todavía puede pensarse con verosimilitud que el epimitio que se lee en R 72-4 (τὴν γνώμην φαίνεται ει.[....]/εἰρηκέναι λέγων· οὕτως [ἁμαρ]/τάνων ἕκασ[τ]ος αἰτιᾶτα[ι θεούς]) corresponde al de Perry 110; esto daría igual orden de fábulas en el papiro y la Augustana, como ya notó Roberts, pero fuera de aquí no existe esta igualdad de orden, lo que no tiene nada de extraño, pues también en Babrio el orden que dan los manuscritos es reciente, a juzgar por los papiros. Véase:

R (l. 72-4):	A:
τὴν γνώμην φαίνεται εἰ .[....]	οὕτω πολλοὶ διὰ τὴν ἑαυτῶν
εἰρηκέναι λέγων·οὕτως [ἅμαρ]	ἀβουλίαν δυστυχοῦντες τὴν αἰ-
τάνων ἕκαστος αἰτιᾶτα[ι θεούς].	τίαν ἐπὶ τοὺς θεοὺς ἀναφέρουσιν.

Es el mismo tipo de correspondencia que ya vimos en otras moralejas. Por lo demás, cf. las fábulas 61 y 174 Perry, que también pueden ser las reproducidas en nuestro papiro.

4. «La lechuza y los pájaros».

a) Las dos versiones de Dión Crisóstomo.

Conocemos numerosas versiones de esta fábula; y una vez reconocido, como veremos, que la de R es la más antigua de ellas, podremos seguir con cierta facilidad la evolución del tema. Ninguna otra fábula griega nos deja seguir su historia de un modo tan perfecto. Al mismo tiempo, nos será posible determinar por este medio la relación entre las diferentes colecciones de fábulas, descubriendo fuentes e influencias. Desde luego, el equivalente en la Augustana de esta fábula es la titulada «La golondrina y los pájaros» (P. 39), que Roberts no logró localizar por el cambio de ave protagonista. Pero antes de estudiar la relación entre A y R, hemos de estudiar la que tienen con R dos versiones de la fábula que se hallan en Dión Crisóstomo y que nos prueban que R es una colección ampliamente difundida en el siglo I d. C. y es fuente de nuevas versiones.

Me refiero a dos pasajes de Dión Crisóstomo (XII 7 sigs., y LXXII 14 sigs.) recogidos por Perry en su edición de las Fábulas bajo los números 437 y 437 a y que citaremos en adelante como D. C.-A y D. C.-B. Dión reelabora el lenguaje de ambas fábulas de tal modo que apenas hay entre ellas correspondencias literales, razón por la cual, además de su extensión, las analizaré a continuación sólo esquemáticamente. Pero no se puede dudar de que ambas versiones de-

penden de redacciones preexistentes, y sus diferencias no deben ponerse a la cuenta de Dión: la más importante de ellas, la introducción del tema del lino en D. C.-A, aparece también en otras versiones posteriores; y lo mismo, el motivo de por qué la lechuza vive en los desvanes (en D. C.-B).

Dión Crisóstomo da las dos veces la fábula en un contexto semejante: los hombres, que antes despreciaban la filosofía, acuden a ella ahora que está degenerada. Igual hacen los pájaros con la lechuza, pues no es la misma la de ahora que la de la fábula. Analicemos las dos versiones:

	D. C.-A	D. C.-B
1.	Por ello compuso Esopo su fábula.	Por ello compuso Esopo su fábula.
2.		Los pájaros invitan a la lechuza a no vivir en los tejados y poner su nido en un roble.
3.	La lechuza aconseja a los pájaros:	La lechuza aconseja a los pájaros que no hagan esto por causa de la liga.
	a) Arrancar el roble ahora que acaba de nacer, para evitar el peligro de la liga.	
	b) Comer la semilla del lino ahora que lo siembran, pues no nacerá para bien.	
	c) Les anuncia que un arquero que ve les cazará con sus propias plumas.	

4. No la creen	No la creen y se posan en el roble.
5. Luego por la experiencia la reconocen sabia.	Son cazados con la liga, se arrepienten y admiran a la lechuza.
6. Por eso se acercan a ella a fin de obtener consejos.	Por ello se acercan a ella a fin de obtener consejos.
7. Pero ella no hace más que gemir.	Pero la lechuza de ahora ya no es sabia.

No hay duda de que nos encontramos ante una fábula etiológica —tipo bien frecuente— que explica el porqué los pájaros rodean a la lechuza cuando la divisan y, al mismo tiempo, el canto semejante a un lamento de dicha ave. Se apoya la fábula en la fama de sabia de la lechuza. La comparación de estas dos versiones nos permite al mismo tiempo reconocer el núcleo original de la misma. Veamos:

2. Es innovación de D. C.-B. Lo normal es que la fábula comience con la indicación del protagonista, es decir, con 3.

3. Por tanto, el consejo de D. C.-A «arrancad el roble» es lo original. Por lo demás, el no posarse en él no impediría que el hombre cogiese el muérdago y fabricase la liga. La fuente de D. C.-B no distingue entre muérdago y liga (en griego tienen igual nombre: ἶξός).

Los consejos *b)* y *c)* son una ampliación de D. C.-A, no contento con la simplicidad de la fábula primitiva.

4, 5 y 6. Conservan lo antiguo.

7. D. C.-B ha perdido de vista que se trataba también de explicar el lamento de la lechuza. En cambio, ha introducido (cf. 2 y 4), aún tímidamente, un nuevo motivo que tendrá éxito: la explicación de por qué la lechuza vive en los tejados.

b) La versión de R.

A pesar de que no está muy bien conservada, procede sin duda de la fuente de los originales de D. C.-A y D. C.-B. La moraleja misma, que concluye atacando a los que buscan remedio a las cosas cuando ya no lo tienen, lo hace creer así. Pero veamos más despacio: en R, tras cuatro líneas ilegibles que correspondían al promitio (según la costumbre de esta colección), tenemos al comienzo:

3. (l. 106). ιξο-
[φόρον δ]ρῦν ἀναφ[υομένην] ἤσ-
[θετο τοῖ]ς ὀρνέοις (1) ε..[....]ιλυ
[.....] ἀναφυεῖσαν μὲν ἔσεσ-
[θαι κακ]ὸν τῷ γένει τῶν ὀρν[έ]ων.

Habla la lechuza (cf. l. 116). No dudo que el consejo sea cortar o bien arrancar el roble que nace, ya que a continuación se explica que el roble creciera porque los pájaros no escucharon el consejo. Como se ve, el texto de R nos da lo que considerábamos antiguo en D. C. Pero además presenta un rasgo más arcaico que las dos versiones de éste al hablar de δρῦν ἰξοφόρον, que no sólo coincide con A, sino que denota el conocimiento de que sólo algunas especies de roble (y desde luego no la encina, que tiene el mismo nombre de δρῦς) crían el muérdago (2). Asimismo, creo que ἀναφύεσθαι es una expresión más apropiada para denotar el nacimiento de una planta que el borroso τῆς δρυὸς ἐν ἀρχῇ φυομένης de D. C.-A o δρῦν ἄρτι ταυτηνὶ φυομένην de D. C.-B, que re-

(1) Roberts: ιξο/[..... δ]ρυν αναφ[υ.....]ησ/[....τοι]ς ορνεοις. Creo evidente mi restitución ἰξοφόρον, que coincide con la versión de la Augustana. Roberts sugiere ἀναφυεῖσαν ἤσθετο, pero ἀναφυομένην tiene estas ventajas: *a)* mejor adaptación al espacio; *b)* casi coincidencia con D. C.-A τῆς δρυὸς... φυομένης y D. C.-B δρῦν... φυομένην; *c)* es lógica la oposición entre el presente y el aoristo de dos líneas más abajo: la lechuza da el consejo cuando nace el roble, que sólo será peligroso una vez nacido.

(2) Cf. Steier, art. «Mistel» en *R. E.* XXX 1 col. 2065.

presentan el punto de mayor proximidad de estas dos versiones.

4. (l. 111). [τὴν βουλὴ]ν δ'αὐτῶν ὀλιγω[ρούντω]ν (1).

Coincide con D. C. La redacción es bastante torpe en la construcción en μὲν...δὲ (cuyo primer término depende sin duda de un ἔφη o εἶπε, y contiene la amenaza para si los pájaros no cumplían el consejo).

5. (l. 112) [ἡ δρῦς] ηὐξήθη, λαβὼν [δὲ τι]ς ἀν-
[ὴρ .....]. ἀπὸ τῆς δρυὸς τὸν ἰξὸν
[ἐθήρασ]εν, τὰ δὲ ὄρνεα ὁρῶντα
[μετενόουν] καὶ ἔφησα[ν] δεινὴν
[εἶναι τὴν] γλαῦκα τὸ μέλλον προ-
[μαντε]ύε[σ]θαι.

Coincide con D. C., pero concreta más la fama de la lechuza: es un ave agorera que con su canto prevé las desgracias futuras, como en efecto se creía. (Cf., por ejemplo, en este sentido Menandro, fr. 534 K.) El canto de la lechuza, además, servía para obtener presagios. (Cf. las diversas referencias recogidas por Wellmann en *R. E.* VI 1 col. 1070.) La fama de sabiduría de la lechuza, por lo demás, se deduce en época antigua de su adscripción al culto de Atena, o más bien tal vez proceda de dicha adscripción; en época posterior es testimoniada expresamente por nuestra fábula y también por la fábula 31 de Aftonio (ed. Sbordone) = 200 Halm. (Cf. también pág. 20, testimonio de Aristóteles.)

6. (l. 117): καὶ νῦν ὅταν ἴδω-
[σι τὴν γ]λαῦκα περίπετον εἰ (2) καὶ ἀ-
[πὸ τῶν ἀλλ]ων ἀπέχει συμ[βουλ]εύ-
[ειν λίσ]σ[ονται].

---

(1) Roberts: ολιγ.[....]η. Según él, la η final es muy probable y no hay espacio para ὀλιγωρούντων ἢ (ni da sentido); pero no presenta otra objeción a ὀλιγωρησάντων que la falta de espacio, de modo que parece admitir que la η puede ser una ν (no da reproducción fotográfica).

(2) Roberts: ηι; es una falta de iotacismo. No creo que equivalga a ἤ, como quiere Roberts. Sobre περίπετον, cf. pg. 387.

Hay coincidencia con Dión Crisóstomo.

7. (l. 120): ἡ δὲ λέγει [[π]] ὦ πονη-
[ρὰ . αἰσχ]ύ̣[ν]εσθε νῦν καὶ̣ μιμνή-
[σκεσθ]ε̣ ὅτ[ι] οὐδὲ λι̣ .[..]η ἔτι̣ πλει-
[.....]ην, ὅτε δ'ἦν [.]οθλ̣[.]. α[.]
[.ὥραν οὔ]κ ἔσχετε τῆς ἐ̣[μῆς συμ-]
[βουλῆς]. Ἀτάρ οὖν καὶ ὑ̣μ̣[εῖς τότε]
[οὐ μνησ]θ̣έντες ἐμοῦ, νῦ̣ν [....] κ̣ (1)
[.....] ὅ̣τε οὐδε.[.....]
[.....]

A pesar de las lagunas, el sentido se sigue muy bien. La lechuza se queja de que antes la desoyeron y dice que ahora no hay ya remedio posible. El terminar la fábula con las palabras del protagonista, que tras una introducción dan la moral por medio de una frase con ἀτὰρ οὖν y un pronombre personal, pertenece al más antiguo tipo de la Fábula griega (cf. mis *Estudios...*, ps. 235-6). En cambio, como hemos visto arriba, en nuestra versión se elimina toda alusión al canto de la lechuza.

8. (l. 128). τού[τ]ῳ τοίνυν τῷ λ[όγ]ῳ
[ἐπλήγ]ησαν καὶ τὴν γνώμην
[λέγον]ται α[ὐ]τ̣ῶν εἰρηκέναι λέ̣[γ]ο̣ν-
[τες· οὕ]τ̣ως (2) οὐδὲν ὄφελος ὕστερον

R añade, como vemos, una conclusión que da la verdadera moral de la fábula, la que la hizo útil para Dión Crisóstomo: la inutilidad de un remedio que se quiere aplicar

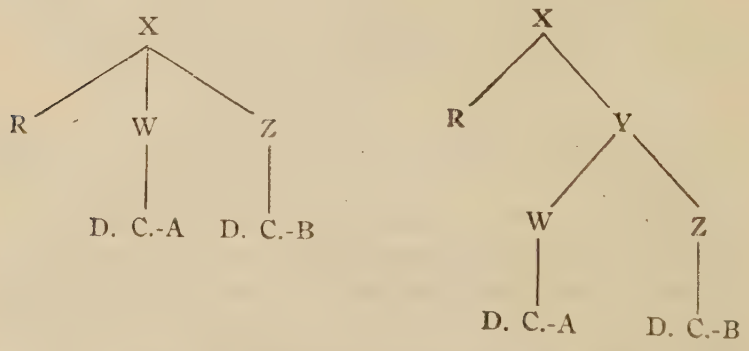
---

(1) Roberts: υ̣π̣[.....]/[.....].εντες. La lectura ὑμεῖς es evidente, cf. mis *Estudios...*, ps. 235-6, donde todos los ejemplos recogidos son muy semejantes. Ἀτάρ se encuentra también en l. 49 y 91; en 49 no tenemos elementos de juicio para saber en qué lugar de la fábula está, mientras que en 91 abre curiosamente el nuevo final añadido por R a la fábula. No cabe, pues, duda de que también aquí ἀτάρ era sentido como un elemento propio del fin de la fábula.

(2) Roberts: α̣[.]ω̣ν/[.....].ως

tarde. La lechuza, que supo prever la fabricación de la liga con el muérdago, no sabe ahora poner remedio porque es simplemente un ave agorera que predice el mal. Con esto no obtenemos ningún dato nuevo sobre la relación de R y D. C.

Se nos ofrecen desde ahora dos esquemas posibles para relacionar R, D. C.-A y D. C.-B (W y Z son los originales que sigue Dión Crisóstomo en sus dos versiones):



Todo depende de si reconocemos entre D. C.-A y D. C.-B suficientes elementos comunes para sentar que proceden de un modelo ya diferenciado del de R. Más adelante hemos de volver con nuevos datos sobre esta cuestión; en todo caso, es ya evidente que R ha permanecido más fiel en general al original de la fábula según lo hemos reconstruído.

c) La versión de la Augustana (Perry 39; manuscritos G Pa y Pb).

Hemos visto que R reproduce en lo esencial un modelo anterior más alterado por las redacciones utilizadas por D. C. Tan sólo deja perder en la fábula la etiología del lamento de la lechuza, conservando en cambio la de la costumbre de los pájaros de congregarse junto a ella. Es curioso que Aristóteles, que la conoce, la interprete igual que nuestra fábula, esto es, como una manifestación de admiración de la lechuza por parte de los pájaros (*HA* 609ª): τῆς δ'ἡμέρας καὶ τὰ ἄλλα

ὀρνίδια τὴν γλαῦκα περιπέταται, ὃ καλεῖται θαυμάζειν Es muy verosímil que esto signifique que ya en la época de Aristóteles existía una fábula modelo en último término de la nuestra; al menos, es evidente que su interpretación era general en la época.

En cambio, en D. C.-B hallamos la introducción, aún tímida, de otro tema: por qué la lechuza vive en los tejados y edificios. D. C.-A, por su parte, amplía el arte adivinatorio de la lechuza introduciendo los motivos del lino y el arquero. Veamos ahora cómo evoluciona en la Augustana el tema de la fábula.

Sucede que los manuscritos de la Augustana se dividen aquí en dos grupos: los mejores, G, Pa y Pb, dan una versión de la fábula muy diferente y a todas luces más antigua que la de los demás. Comencemos por esta versión: como dadas las alteraciones introducidas por la Augustana no existen apenas coincidencias literales (1), nos contentaremos con hacer una comparación esquemática entre X, o sea el modelo último de todas nuestras redacciones tal como lo hemos reconstruído, y A:

Augustana.	X
3. La golondrina ve nacer el muérdago y el peligro que ello representa: convoca la asamblea de los pájaros y les aconseja: *a)* Cortar los robles que crían muérdago. *b)* Si no, suplicar a los hombres.	La lechuza ve nacer un roble de los que crían muérdago y el peligro que ello representa: aconseja a los pájaros arrancarlo.
4. Ellos se burlan de la golondrina, que suplica a los hombres, los cuales la acogen en sus moradas.	Ellos desprecian el consejo.

(1) Cf., sin embargo, R ἰξοφόρον δρῦν = A τὰς ἰξοφόρους δρῦς y R ἀναφυεῖσαν μὲν ἔσεσθαι κακὸν τῷ γένει τῶν ὀρνέων = A τὸν ἐνιστάμενον τοῖς πετεινοῖς κίνδυνον.

5. Los pájaros son cazados y sólo la golondrina vive con los hombres.	Los pájaros son cazados y admiran a la lechuza por su previsión del futuro.
6 y 7.	Por eso la rodean y le piden en vano consejo; ella les increpa y les dice que ya no hay remedio (explicación de su lamento).
8. Moraleja: Los que prevén el futuro, escapan a los peligros.	Moraleja: si se acude tarde, no hay remedio.

En la Augustana, la fábula ha cambiado completamente de intención. Ahora es una explicación de por qué la golondrina es el único pájaro que vive con el hombre sin sufrir daño de su parte. Se puede dudar que esta fábula y la de la lechuza tengan relación entre sí y también que, de tenerla, sea la de la lechuza la versión más antigua. Pero tenemos a nuestro favor los siguientes argumentos (1 y 2 para lo primero, y 3, 4 y 5 para lo segundo también):

1. Las fábulas conservadas en R con cierta extensión tienen claramente igual fuente que las correspondientes de A. Habría que pensarlo mucho antes de admitir una excepción.

2. Hemos señalado (p. 365, nota 3) coincidencias casi literales entre las versiones de nuestra fábula en A y R.

3. La etiología de las relaciones entre la lechuza y los pájaros parte de la fama de agorera y sabia de dicha ave. La etiología de por qué la golondrina vive con los hombres arranca de una inteligencia (σύνεσις) sólo aquí atribuída a este pájaro y que no es más que un recuerdo del antiguo protagonista de la fábula: la lechuza (1). Lo mismo hay que decir sobre el hecho de que la golondrina continúe reuniendo a los pájaros en torno suyo.

---

(1) En el comienzo (ilegible) de la fábula en R hay un εσει (l. 106) que, sin duda, hay que restituir [συν]έσει. Cf. también las líneas 115 y 116.

4. D. C.-B introduce el motivo, aquí desarrollado mejor, del sitio donde vive el ave protagonista. Este motivo no ha sido introducido independientemente por A y D. C.-B, como veremos ahora; pues bien, en D. C.-B se ve claramente que es un desarrollo secundario. En cuanto a la substitución de la lechuza por la golondrina, ello depende de que la lechuza se adaptaba muy mal a este nuevo motivo, pues no es la casa del hombre su sitio de vivir más característico, contra lo que ocurre a la golondrina.

5. Por lo demás, hay que recordar que la fábula de R es tipológicamente más antigua que la de A.

Pasemos ahora a ver en detalle cómo tuvo lugar la evolución de la fábula. La versión de A no viene directamente de X ni de R, puesto que contiene el motivo del sitio donde vive el ave protagonista, presente también en D. C.-B, lo cual no puede ser casual. Pero tampoco viene de D. C.-B, porque coincide con X contra él en los siguientes detalles:

a) Conocimiento de que hay robles «criadores de muérdago» (ἰξοφόροι), lo que da sentido a la fábula.

b) Consejo de cortar la δρῦν ἰξοφόρον que nace (A usa el plural, innovando sin duda). El de no posarse en ella es un consejo absurdo, ya que esto nada remediaría.

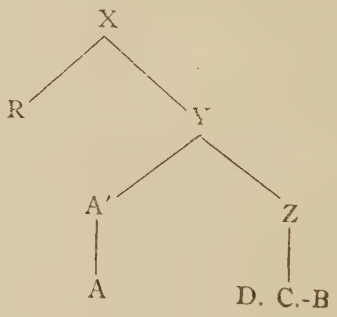
Por tanto, A coincide en parte con X y en parte con D. C.-B. Hallo la explicación de ello no en una contaminación de X (o R) por D. C.-B, sino en que A es una versión derivada de una intermedia entre X (prácticamente igual a R) y D. C.-B, que llamaré Y. Comparemos ahora el consejo del ave protagonista en X y D. C.-B:

X	D. C.-B
Cortad el roble que cría muérdago.	No os poséis en el roble; venid conmigo a los tejados.

El estadio intermedio (Y) no puede haber sido otro que el siguiente: cortad el roble y venid conmigo a los tejados. D. C.-B (o, mejor, su original, que llamaremos Z) quiso racio-

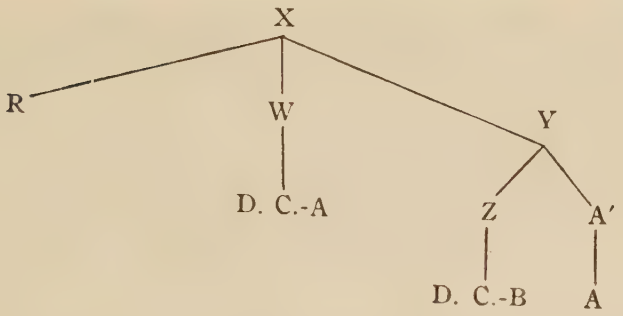
nalizar la fábula quitando el corte del árbol por los pájaros; A vió que una vez cortado el roble no interesaba dejar de vivir en los árboles e introdujo la disyuntiva: o cortad el roble o venid conmigo. Como dije antes, aquí se produjo el cambio de protagonista: la golondrina es más típicamente un ave de las casas, y la costumbre general de no causarle mal acaba de hacerla más apropiada a la fábula.

Obtenemos, pues, un primer esquema de la relación de las diversas versiones entre sí, que es como sigue:



Para completar este esquema investiguemos la situación en él de D. C.-A. Como vimos, hay duda de si viene de X directamente o por el intermedio de Y. Para afirmar esto último habría que demostrarlo estableciendo que hay rasgos comunes a D. C.-A, de un lado, y D. C.-B (y también A), de otro, y que de ellos no participa R. Sólo podríamos aducir en este sentido la eliminación del discurso final de la lechuza que cuenta R, dato que no prueba mucho. En cambio, habríamos de suponer que D. C.-A eliminó el detalle «y veníos conmigo», que hemos atribuído a Y. Podríamos pensar si acaso que D. C.-A τῆς δρυὸς ἐν ἀρχῇ φυομένης = D. C.-B ἄρτι ταυτηνὶ φυομένην, frente al δρῦν ἀναφυομένην de R, depende de igual fuente que A ἄρτι τοῦ ἰξοῦ φυομένου; pero ello es demasiado incierto. Todos estos hechos se explican bien con el siguiente esquema (1):

(1) El que A coincida con D. C.-B en eliminar el motivo del lamento de la lechuza es el único dato que impide aceptar que D. C.-A dependa directamente de R, ya que está en D. C.-A y no en R.



d) La versión de Babrio.

Hemos demostrado en la fábula de «La lechuza y los pájaros» y también en las anteriores, que la Augustana deriva de la misma fuente que las fábulas de nuestro papiro.

Una vez sentado esto, hay, *a priori*, dos posibilidades: que nuestra redacción de la Augustana (siglo v d. C.) sea la que ha introducido las innovaciones que hemos encontrado en «La golondrina y los pájaros», y que entre Y y A haya una serie de versiones que vayan conformando poco a poco la fábula. La comprobación que hicimos de que Fedro en su fábula «Hércules y Pluto» se había inspirado en la Augustana tal cual existía en su tiempo, no nos resuelve esta pregunta, puesto que en aquella fábula la Augustana presentó siempre una versión conservadora. En cambio, en «La lechuza y los pájaros» la Augustana introduce importantísimas innovaciones, y si logramos demostrar que Fedro las conoce ya, queda probado que en el siglo I d. C. la Augustana presentaba para esta fábula al menos una redacción que sólo lingüística y estilísticamente fué retocada después. Por lo demás, no hay que olvidar que es peligroso extender a toda la colección de fábulas la conclusión obtenida para una de ellas.

Seguidamente veremos que, efectivamente, Fedro se inspiró en nuestra fábula tal como la presentaba, ya profundamente transformada, la Augustana de su tiempo; pero antes hemos de hacer observar que también Babrio (s. II d. C.) conoce esta nueva versión en que interviene la golondrina.

En la llamada Paráfrasis Bodleiana existe la fábula de la golondrina en una forma que depende indudablemente de la Augustana. Héla aquí (texto de Chambry, núm. 350):

"Οτε δρῦς ἰξὸν ἔφυε, βλάβην ὀρνέων, ἡ φρονιμοτάτη χελιδὼν εἶπε πᾶσιν ὀρνέοις τοῦτο κωλύειν. Τὰ δ'ὡς οὐδὲν φρονοῦσαν ταύτην παρελογίσαντο καὶ ἠμέλησαν. Τότε ἡ χελιδὼν ἱκέτευσε τοὺς ἀνθρώπους σύνοικον αὐτὴν εἰσδέξασθαι. Διὰ τοῦτο μόνης αὐτῆς τοῖς πτεροῖς ἰξὸς οὐδέποτε ἐκολλήθη.

El hecho de que intervenga la golondrina y se hable de su súplica a los hombres, nos impone la conclusión de que el modelo es la Augustana. Hay una tímida variación al suprimirse el corte de los árboles por los pájaros, y también una bastante absurda al final, procedente, quizá, del prosificador bizantino de la fábula. Porque nuestra fábula es una prosificación de una original en verso de Babrio, fabulista griego del siglo II d. C. Es bien sabido, en efecto, que la Paráfrasis Bodleiana no es más que una prosificación de las fábulas de Babrio (cf. Marc, *Byz. Zeit.*, XIX, 1910, p. 410; Crusius, *Fleck. Jahrb.*, CXXVII, 1883, p. 239, así como su edición de Babrio, p. XIV; Perry, *Studies in the Text History of the Life and Fables of Aesop.*, p. 204, etc.). La mayoría de las fábulas de la Paráfrasis se encuentran en nuestros manuscritos de Babrio, pero también hay algunas que no nos han llegado en su redacción original, y entre ellas se encuentra la de «La golondrina y los pájaros». Crusius, en su edición de Babrio (fáb. núm. 164), ha logrado, sin embargo, reconstruir algunos coliambos de nuestra fábula:

"Οτε δρῦς ἔφυεν ἰξὸν, ὀρνέων λύμην
también τὰ δ'ὡς οὐδὲν φρονοῦσαν ἠμέλει ταύτην
y finalmente τότε δ'ἡ χελιδὼν ἱκέτευεν ἀνθρώπους
σύνοικον αὐτὴν...

Aunque estas restituciones no son algunas de ellas absolutamente seguras, lo que no puede dudarse es que esta fábula no es una excepción y que, por tanto, remonta a Babrio, esto es, al siglo II d. C.

e) La versión de Fedro.

La fábula de «La golondrina y los pájaros» vuelve a aparecer en la colección medieval de fábulas latinas en prosa del llamado Rómulo. Thiele (1) ha sostenido que la mayoría de las fábulas de esta colección no depende de Fedro, sino que proviene de un antiguo Esopo Latino en prosa que fué a veces utilizado por el propio Fedro y que deriva de un original griego del siglo I d. C. lo más tarde. Este sería el caso, concretamente, de nuestra fábula (cf. p. LXI). Otras veces Thiele admite que el texto de Rómulo ha sido secundariamente contaminado con Fedro. Por el contrario, Zander (2) ha establecido: *a)* que no es demostrable que haya existido nunca el llamado Esopo Latino y que, concretamente, el Prólogo de la Colección de Rómulo (supuestamente derivado del modelo griego del «Esopo Latino») no es más que un centón de Fedro, y *b)* que una gran parte de las fábulas de Rómulo que no tienen un correspondiente en nuestros manuscritos de Fedro son prosificaciones de fábulas perdidas de éste. Zander, partiendo de los casos en que conocemos el original de Fedro, ha hecho un detenido estudio de los procedimientos del prosificador (cf. páginas XXXVIII-LV), que sencillamente utilizaba un ejemplar de Fedro que no escribía los senarios en líneas independientes, por lo que sus faltas contra la métrica son involuntarias y se producen sencillamente al modernizar el lenguaje, alterar el orden de palabras y hacer pequeños añadidos y eliminaciones. Nada de lo esencial de la fábula se altera.

No debemos ocultar, por lo demás, que Hausrath ha negado (en *R. E.* XIX 2, col. 1483 sgs.) que nuestra fábula provenga de Fedro. A pesar de Zander, continúa creyendo

---

(1) *Der lateinische Aesop des Phaedrus und die Profassungen des Romulus*, Heidelberg, 1910.

(2) *De generibus et libris paraphrasium Phaedrianarum*, Lund, 1897, y, sobre todo, *Phaedrus solutus*, Lund, 1921.

en el Esopo Latino de Thiele, aunque al aceptar a Zander que el proemio titulado *Aesopus ad Rufum* es un centón de Fedro, quita a la hipótesis de Thiele su único apoyo verdadero. Por otro lado, aumenta mucho respecto a Thiele el número de fábulas de Rómulo que considera derivadas de Fedro, entre ellas muchas que no se conservan en nuestros manuscritos de este autor, y reconoce el valor científico de las restituciones métricas de Zander, aunque le parecen a veces duras. Con todo, deja un pequeño resto de fábulas que atribuye al «Esopo Latino»: esta colección sería muy desigual y tendría varias fuentes. La única razón de seguir admitiendo la existencia de esta colección son motivos estilísticos y literarios puramente subjetivos; en el caso de *Hirundo et aues* podemos afirmar con tranquilidad que equivocados. Hausrath (col. 1485) reconoce, de un lado, que tiene un «guten volkstumlichen Fabelstil»; pero llama a la fábula «ein sentimentales Tiergesprech ohne jede Pointe» y nota que falta en ella el espíritu helenístico, presente aún en Fedro, así como el sabroso tono conversacional de los fabulistas latinos. El lector podrá juzgar por sí mismo estas apreciaciones, que considero erróneas. Por lo demás, hay argumentos concretos a favor de la dependencia de Fedro: así, fragmentos de senarios tan claros como *pro nihilo hoc habuerunt, conuocatis auibus rettulit, omnes disimulantes, deinde ut fruticauit, nam cum creuerit, at quae respuerunt monita.* Zander (páginas 63-4) recoge también una serie de expresiones de esta fábula coincidentes con las de otras de Fedro. No hay duda, pues, de que nos hallamos ante una fábula de Fedro levemente alterada. Doy a continuación la restitución de Zander (1):

---

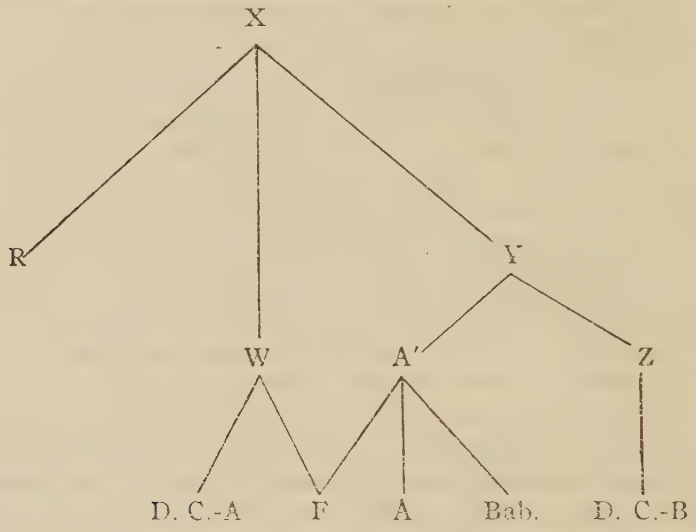
(1) Pág. 63. La cursiva indica las alteraciones o añadidos al texto de los manuscritos. Anotemos que no existe hoy una buena edición crítica de éste: Zander (p. 62) se limita a recogerlo como lo ofrece el Ms. B y Thiele (ps. 76-8), aunque estudia todos los manuscritos, no logra reconstituir un texto unitario, sino sólo dos recensiones del mismo, cosa que ya le criticó Hausrath (*PhW* 1910, ps. 1406 y sigs.). Pero el estudio de los aparatos críticos de Thiele nos convence de que, de haber que introducir variaciones, serían muy pequeñas.

Bonum consilium qui non aud*ier*it, malum
in se*se* inueniet; haec ut fab*ell*a approbat.
Spargi *atque* arari lini semen *ceterae*
aues uidere; <*sed*> pro nihilo hoc habuerunt.
Hirundo, <quo spectaret> hoc intelligens,
<continuo> conuocatis auibus rettulit
hinc nasciturum *cunctis magnum* <auibus> malum.
<At> omnes dissimulantes <illam> riserunt.
Deinde ut fruticauit, <sic> hirundo iterum *monet:*
«Malum eruamus illud. Nam cum creuerit,
<laqueos> exinde <et torta> facient retia,
quibus artibus possimus humanis capi».
<At> omnes derris*ere* verba hirundinis
consilium respuentes *et* contempserunt.
Quod illa ut uidit, sese ad homines transtulit
eorum ut <*semper*> tuta sub tectis *foret.*
At quae respuerunt monita <et> consilium *illius,*
cadunt <dolosa> semper <hominum> in retia.

El ser el protagonista la golondrina y el hecho de irse a vivir segura con los hombres cuando los pájaros rechazaron su consejo, nos dice inmediatamente que Fedro utiliza la versión de la Augustana (esto es, A'). Pero lo curioso es que el motivo del muérdago ha sido substituído aquí por el del lino, que antes habíamos encontrado junto al primero en D. C.-A; sin duda, Fedro elimina conscientemente el detalle poco verosímil del corte de los robles por los pájaros, detalle que como vimos, también apartan con otros procedimientos D. C.-B y Babrio. Fedro lo que ha hecho es utilizar el procedimiento tan romano de la *contaminatio* (1), tomando

(1) De modo semejante, la fábula I 3 de Fedro *Graculus superbus et pauo,* parece representar una contaminación de dos modelos griegos que han llegado ambos a nuestra Augustana: Κολοιὸς καὶ ὄρνεα (Perry 101) y Κολοιὸς καὶ κόρακες (Perry 123). En Perry 101 (a la que es casi igual Babrio 72) el grajo se pone plumas de diversas aves, las cuales luego las reconocen por suyas y frustran su intento de ser elegido rey (o, según Babrio, de conseguir el premio de belleza); y en Perry 123 el grajo intenta juntarse con los cuervos, que le rechazan, después de lo cual tampoco los suyos quieren admitirle. Esta última fábula, con la adición del motivo de las plumas, que

de D. C.-A (de su modelo W mejor) el motivo del lino. En lo demás sigue a A', pero abreviándolo como de costumbre. Nuestro esquema es ahora como sigue:



Este esquema decide la cuestión que quedó planteada en la página 354 respecto a la fábula de «Hércules y Pluto»: mientras que F viene, efectivamente, de A', R procede de una forma aún más antigua de la Augustana. Sólo que aquí se nos muestra cómo F utiliza también una segunda fuente, que en nuestro caso viene igualmente de la misma tradición fabulística.

f) La segunda versión de la Augustana y las latinas anónimas.

La llamada edición menor de la Augustana, reelaboración de esta colección realizada en fecha ignorada, pero sin duda

---

ahora se dicen de pavo real, da origen a la nueva versión de Fedro, en la cual el grajo se pone plumas de pavo real, y al ser descubierto es rechazado tanto por los pavos reales como por los grajos.

ninguna ya en la edad bizantina, presenta una extraña versión de «La golondrina y los pájaros», que ha penetrado en algunos manuscritos de la Augustana propiamente dicha: es la versión que Hausrath imprime con el número 39 b.

La golondrina propone a los pájaros hacer amistad con los hombres, pero ellos prefieren comer la simiente del lino para que aquéllos no puedan fabricar redes. La golondrina se refugia en la amistad de los hombres; y los pájaros comen la simiente, y al engordar son cogidos y comidos por el hombre (!!). Más absurdo aún es el final: entonces se arrepienten, y en vez de quedarse con el hombre prefieren volar por el aire. El autor ha querido sin duda dar también un αἴτιον de por qué los pájaros no viven con el hombre.

Creo evidente que el redactor de esta variante no ha trabajado sobre textos escritos, sino sobre versiones orales mil veces deformadas. Pero me parece igualmente cierto que estas versiones orales derivan en último término—a través quizá de alguna escrita— de Fedro, pues no es de creer que hayan combinado de por sí rasgos de A y D. C.-A (W). La fábula de Fedro, creada sobre originales griegos, vuelve indirectamente a dar nuevos originales griegos. Para que se vea hasta dónde pueden llegar las deformaciones de una fábula, resumo a continuación la fábula *Hirundo et passeres* de los manuscritos parisinos 347 b y 347 c (1):

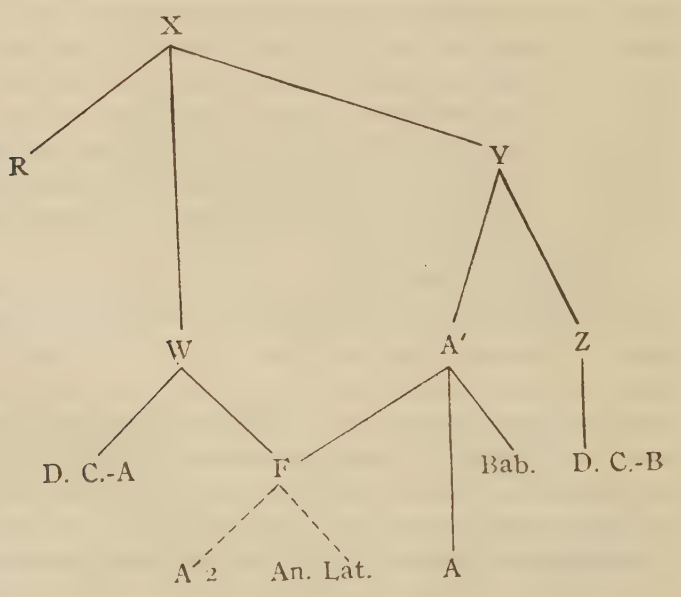
La golondrina vive en un granero y ve cómo el dueño pone lazos para cazar a los pájaros que entran a comer el grano. El labrador, entonces, dice en voz alta, para que lo oiga la golondrina, que no quiere hacer mal a los pájaros, y pone los lazos en secreto. La golondrina les cuenta las palabras del labrador y ellos son cazados. Cuando se quejan a la golondrina diciendo que les ha engañado, ésta dice que también ella fué víctima de un engaño.

Por lejos que esté de ella, creo firmemente que esta versión medieval anónima viene por caminos indirectos y orales

(1) Véase el texto en Perry, *Aesopica* I, p. 668 (núm. 656).

en gran parte, del original de Fedro o de su prosificación por el llamado Rómulo (1). No se trata en modo alguno de una reelaboración consciente como las que hemos atribuído a A' y a Fedro. Aún podemos citar otra versión latina anónima de nuestra fábula: la segunda de la colección de Rómulo (núm. LXXVII de Thiele). Esta redacción, que evidentemente no es una prosificación de Fedro, pertenece al grupo de las fábulas de Rómulo de fuente desconocida. Su contenido es tan general y vago, que no puede decirse de que versión arranca en último término, sin duda por vía oral; por ello es imposible colocarla en el *stemma* que damos a continuación. Se habla sencillamente en dicha versión de que una ave (no se dice cual) previene a las demás contra un cazador que pone varetas de liga.

Prescindiendo de esta redacción, nos resulta pues el siguiente esquema de la relación entre las demás:



(1) O, mejor dicho, por la colección que comienza con la carta titulada *Aesopus ad Rufum*, que él utiliza.

III. MAS PRECISIONES SOBRE EL P. RYLANDS 493 Y LA HISTORIA DE LA AUGUSTANA

A la vista del *stemma* anterior se podrá ver hasta qué punto queda enriquecida la idea tradicional de que tanto Fedro como Babrio y las Fábulas Anónimas de nuestros manuscritos proceden de una fuente común. Como era de esperar, surge ante nuestros ojos un pulular de colecciones, y como también era verosímil, se da a veces el fenómeno de la contaminación—lo hemos vista en Fedro—. Claro está que el *stemma* que hemos reconstruído no responde más que a unos pocos datos. Y ello nos hace pensar que la tradición fabulística era más compleja todavía. De un lado, entre cada dos colecciones conservadas o reconstruídas de las que figuran en el *stemma* puede haber habido otras varias que no hayan dejado rastro, como también es muy fácil que hayan existido colecciones que ni por sí ni por medio de sus descendientes hayan llegado hasta nosotros. Y, de otra parte, no podemos garantizar ni mucho menos que el *stemma* en cuestión se adapte a todas las fábulas de nuestras colecciones una a una, puesto que los modelos pueden variar, sin duda, de fábula a fábula.

Dentro de este cuadro general, vamos a insistir un poco en la situación que en él ocupan nuestra colección Augustana (A) y la del papiro Rylands 493 (R). Contra lo que a primera vista parecía, A no deriva directamente de R, sino uno y otro de una fuente común, de la que separan a A al menos dos refundiciones sucesivas; para el caso de R no tenemos elementos de juicio para decidir si es mediata o inmediata su dependencia de X. De los dos eslabones conocidos entre X y A podemos fechar el más reciente (A′) dándole un *terminus ante quem* determinado porque es conocido por Fedro: es, por tanto, la de comienzos del siglo I d. C. la fecha más moderna que podemos atribuirle. En esta fecha A′ presentaba, a juzgar por las tres fábulas que hemos podido estudiar, una casi identidad de fondo con nuestra Augustana del siglo V.

Más difícil es fijar las diferencias de lengua y estilo que pudieran existir entre ambos estadios de las Fábulas Anónimas. Sabemos, de un lado, que A sufrió una refundición en el siglo V, refundición que introdujo en esta colección una cierta proporción de términos cultos y vulgares inexistentes en la prosa griega antes del año 100 d. C. y algunos de ellos no explicables hasta el V; claro está que puede haber habido no sólo una refundición en el siglo V d. C., sino también otras anteriores.

Según la estadística que hice (1), había en la Augustana los siguientes vocablos introducidos en la prosa después del año 100: 12 aticismos (frente a 92 de introducción anterior), 37 poetismos (frente a 108), tres palabras que es dudoso si eran sentidas como áticas o como poéticas (frente a 24), y 57 términos de koiné (frente a 126). Aunque a primera vista los términos introducidos tardíamente parecen pocos, hay que tener en cuenta que es muy posible que muchos de los términos documentados antes del año 100 d. C. no entraran en muchas fábulas hasta después de dicha fecha, dado que allí aparecen en gran abundancia y con mezcla de tipos de vocabulario que antes sólo se encontraban aisladamente en escritos muy distintos entre sí. Además hay que hacer notar que en mi estadística tomé como punto de separación el año 100 d. C. (aproximadamente), siendo así que A' es al menos casi un siglo anterior. En cuanto a la Sintaxis, la Augustana aún conserva en general un carácter sencillo y poco complicado que no debe estar muy lejos del que suponemos en A'.

Sin embargo, todo esto no es más que puras conjeturas. La comparación del vocabulario de A y de R puede, en cambio, llevarnos a algunas precisiones sobre el de su fuente común, mediata o inmediata: X. Y conocidos A y X se podrá tal vez concretar algo más sobre el escalón intermedio: A'.

---

(1) *Estudios...*, p. 228. A esta estadística no se le puede dar un valor absoluto, pero sí uno aproximado.

Desgraciadamente, las coincidencias entre A y R—en pasajes correspondientes, se entiende—, si bien nos dan términos que indudablemente eran usados ya por X, no nos aclaran las características del vocabulario de esta colección, pues se trata de términos comunes a todo el griego.

Se puede, en cambio, estudiar los casos en que un mismo modelo de X ha sido alterado por A o por R—o por ambas colecciones a la vez—, resultando una no coincidencia de vocabulario (1). Las más veces no hay diferencia de lengua o estilo entre los términos de A y de R y la alteración se debe a razones de sentido, construcción, etc.; pero en unos pocos casos sí la hay, y ello no deja de resultar significativo, porque a veces podemos sospechar cuál de las dos colecciones es la que innova. Esto sirve para caracterizar las tendencias de A y R y al tiempo las del fondo sobre el que trabajan (X). Veamos, pues, los casos a que nos venimos refiriendo (2):

1. A (P. III) ἰσοθεωθείς = R (l. 77) εἰς τοὺς δαίμονας ἀνῆγε. No encuentro ἰσοθεόω fuera de aquí. Cf. *Estudios...*, p .254, donde lo considero una creación de tipo poético posiblemente existente en lengua aticista. Ἀνάγω es común: seguramente lo eliminó A sustituyéndolo por el cultismo estudiado.

2. A (P. III) φιλοφροσύνης = R (l. 80) ὑπερβολῇ. Ὑπερβολή en el sentido de «alto grado de algo» sin la noción de «exceso», se encuentra sobre todo en locuciones adverbiales, la más común καθ'ὑπερβολήν, ya en Sof., *E. T.* 1196, Isoc. 5. 11, que recoge un sentido de ὑπερβολή ya ático. Luego está en koiné popular (LXX, N. T., P., Ph. M.) y literaria (Arist., Plb., Plu., D. Cas., no en Ba., Epict.); en cambio, ὑπερβολῇ «grandemente» es de uso más restringido; sólo lo localizo en

---

(1) Sólo trabajo sobre «Hércules y Pluto» (Perry 111) y «El pastor y las ovejas» (Perry 208), que son las únicas fábulas que permiten esta comparación.

(2) Las siglas empleadas son las del diccionario de Liddell-Scott, y cuando no, fácilmente inteligibles. P designa el diccionario del griego de los papiros de Preisigke.

koiné literaria antigua (Aristóteles, donde es frecuente, y los cómicos Menandro, Filemón y Moscón). Φιλοφροσύνη (cf. *Estudios...*, ps. 149 y 187) se encuentra en A también en 247 (sin correspondencia en las otras versiones, al igual que 111). Es jónico y poético, aparece al final del ático (Plat., *Leg.*, Xen.), luego en koiné literaria (Plb., Phil. J., Plu., Luc., Epict.; no en Arist., Ba., D. Cas.), pero no en la popular (LXX, N. T., Ph. M.; en P., tres veces en el siglo I d. C.).

Resumiendo: φιλοφροσύνη es poetismo en koiné literaria, bastante fuerte a juzgar porque es raro en la primera koiné; ὑπερβολῇ es una forma del comienzo de la koiné (siglos IV y III) que no se mantuvo ante καθ'ὑπερβολῆν, pero que al existir esta expresión en todo el griego siempre hubo de ser sentida como más normal. Tal vez sea resto de una redacción helenística de las fábulas.

3. A (P. 111) = R (l. 91) συμβουλόμενον. Fedro prueba que aquí añadió R, quien con una construcción poco correcta introduce un vocablo que se encuentra alguna vez en poesía y ático (Eur., Plat., Dem., Xen.) y que luego sólo localizo en una inscripción de Efeso del siglo III a. C. y en Plutarco. Clarísimamente es un aticismo buscado, como se ve por la misma ignorancia de la construcción.

4. A (P. 208) κατέσειε = R (l. 39) ἐράβδισε. Ῥαβδίζω ha sido siempre vocablo poco usado. En ático se pueden citar dos ejemplos de Ar. y uno de Ferecr., y luego se halla alguna vez en koiné popular (dos en LXX, una en P., dos en N. T.; también en Theophr.), pero no lo localizo en la literaria (falta, por ejemplo, a más de en Ph. M., en Arist., Plb., D. Cas., Plu., Ba., Epict., así como también en las Fábulas Anónimas). Creo que con estos datos podemos establecer que se trata de una forma ática conversacional que no pasó de la primera koiné popular.

En cambio, κατασείω (cf. *Estudios...*, p. 161) es un término común a toda la koiné, procedente del jonio (en ático sólo en Thuc., II, 76), lo que explica (cf. *Estudios...*, p. 272) que se encuentre indistintamente en las tres colecciones de Fábulas Anónimas. Está, en efecto, tanto en la koiné popu-

lar como en la literaria. En suma, es un caso semejante al de ὑπερβολῇ, aunque el correspondiente de ῥαβδίζω en A sea un término común en koiné, pero de abolengo literario, mientras que allí lo era un poetismo. En 1, la Augustana introduce una creación culta en vez de un término común. En cambio, en 3 innova R con una frase nueva y busca el aticismo. Parece, en resumen, que R conserva más el léxico de la primera koiné, pero no es extraño al aticismo en algún raro toque tímido (no para sustituir, sino para añadir). Sin embargo, el grueso de correspondencias es de palabras comunes a todo el griego, en las que no sabemos quién cambia, o si lo hacen los dos; suele haber alguna diferencia de sentido que es, en general, la responsable del cambio.

Aunque el material manejado es en exceso escaso, la conclusión deducida para X es que poseía un vocabulario literario menos extenso que A e incluso que R, pues συμβουλόμενον es innovación de este último.

Pero no sólo el estudio de los cultismos nos inclina a esta conclusión; si pasamos a los términos populares, veremos que en X hay dos mantenidos por R, que, por lo demás, reduce sin duda su vocabulario popular con relación a X: los dos términos de koiné que indicaremos que remontan a X, son, como veremos, los únicos de R. En cuanto a A, sabemos que además de su abuso de aticismos y poetismos, permite muchos vulgarismos, lo que da un cuadro lexicológico muy diferente.

Volviendo a X, al hablar de sus términos populares nos estamos refiriendo a las dos palabras ya estudiadas, ὑπερβολῇ y ῥαβδίζω, la una de la primera koiné (siglo III a. C.) y la otra popular en ático y koiné; ambas cayeron pronto en desuso.

Como dijimos antes, es posible que estas palabras sean rastro de una antigua redacción de las fábulas de los comienzos de la koiné, dado que, debido a su desaparición posterior y a su carácter más bien popular, son eliminadas por A. Nos llevarían, pues, a la época de Demetrio Faléreo; pero la conclusión no es absolutamente sólida, pues ῥαβδίζω se halla aún en el Nuevo Testamento. A la misma fecha o a una anterior nos remonta el uso de ἀτάρ en la introduc-

ción del consejo final de la fábula (líneas 49, 91 y 121): en mis *Estudios...*, ps. 255-7 quedó probado (1) que ya para Aristóteles esta manera de acabar las fábulas (ἀτὰρ οὖν καὶ ἡμᾶς δεῖ... y fórmulas semejantes) era una tradición antigua. Bien es cierto que estas fórmulas se transmiten independientemente de las fábulas, sobre cuya antigüedad no prueban nada: en «Hércules y Pluto» la fórmula en cuestión está en un añadido de R; de otro lado, como sabemos, llega incluso a la Augustana. Pero, con todo, la frecuencia mucho mayor de este tipo de fin de fábula con relación a la Augustana, y su uso como consejo dado por el protagonista de la fábula y no como epimitio independiente, nos hace pensar en que a veces la fórmula puede en R perpetuar la de X en la fábula correspondiente. Es curioso que ἀτάρ tenga características lexicales en cierto modo semejantes a las de ῥαβδίζω y ὑπερβολῇ: es un coloquialismo del ático que no salió de este dialecto, mientras que ῥαβδίζω es también un coloquialismo ático pero que pasó a la koiné popular, y ὑπερβολῇ es de koiné popular, pero de raíces áticas. Todo ello nos introduce en el ambiente lingüístico en que nacen las primeras colecciones de fábulas; añadamos la falta en X del cultismo συμβουλόμενον.

Estas conclusiones ganan más fuerza al comprobar mediante un análisis del vocabulario de R, que esta colección, aunque no propiamente aticista en sentido estricto, presenta ya una tendencia hacia el vocabulario literario y, sobre todo, hacia la eliminación de los términos de koiné. Empecemos por el vocabulario literario.

Al estudiar las correspondencias entre nuestro papiro y

---

(1) Después de publicado mi libro he visto que ya antes Thiele (en *Hermes* 1910, p. 391) estableció que la fórmula en cuestión se halla en una fábula en Aristóteles y que, por tanto, remonta a una época muy antigua. Sin embargo, Thiele no vió que ἀτάρ no se encuentra ni en nuestras colecciones de fábulas ni en Aristóteles fuera de la susodicha fórmula, lo que acaba de probar que ésta, como extraña que es al lenguaje de las obras en que aparece, es más antigua que las mismas.

la Augustana, vimos que el caso de συμβουλόμενον, que era sin duda alguna una innovación del papiro, denotaba que en éste no faltaba la tendencia al vocabulario literario en el más amplio sentido, que abarca tanto los aticismos estrictos como los poetismos. Συμβουλόμενον, concretamente, se nos mostraba tanto en prosa ática como en poesía. En esto hemos de ver una característica del léxico de R, que le distingue claramente del de la Augustana. Contra lo que en ésta ocurría, en R no hay prácticamente aticismos puros. Sólo puedo citar dos palabras áticas y no poéticas, pero ambas se hallan en Heródoto. Son:

1. οὐδετέροις (l. 33). Se halla en Hdt., en Ar., Thuc. y Xen., y es frecuente en Plat. y Dem.; falta en LXX, N. T. y Plb., pero se halla en papiros (B. 1037.35 y Ox. 1278.28), Ph. M. (99) y Arist. (frec.), o sea, que tuvo mucha difusión en koiné aun sin ser estrictamente popular. Luego está en D. H., Plu., Epict., D. Cas., etc.; no en Ba. ni en las Fábulas Anónimas.

2. [Συμβουλῆς] (l. 124). Uso semejante en época antigua, faltando luego en LXX, N. T., P., Ph. M., y Plb. Se halla en Aristóteles (frec.) y luego lo encuentro en D. Cas., pero no en Ba., Epict., Plu. ni en las Fábulas Anónimas. Es un aticismo más caracterizado, pero no pasa de ser una restitución en el texto (1); además figura en la moraleja de la fábula, lugar donde es más frecuente este tipo de vocabulario, que depende del aumento del léxico de carácter moral y abstracto (2) en dicha parte de la fábula.

Si en lo relativo a los aticismos «puros» vemos que el nivel de R es inferior, por ejemplo, al de Polibio y al de toda la koiné antigua no totalmente popular—puesto que hablando estrictamente no presenta ninguno—, esto no quiere decir que nos hallemos ante un texto de carácter popular.

---

(1) Podríamos muy bien suponer συμβουλίας, más usado en todas las épocas.

(2) *Estudios...*, p. 259 y todo lo anterior desde la p. 239.

Tiene, en efecto, un número relativamente importante de términos que son simultáneamente áticos y poéticos y otros solamente poéticos. Empecemos por los primeros:

1. Γε (l. 57). Aunque no excluído totalmente de la koiné popular, disminuye mucho su empleo y casi siempre—no como aquí—es un simple refuerzo de otras partículas (1); es característico que falte en la colección Vindobonenses de fábulas, pero no en la Augustana ni en la Acursiana.

2. Ὅδε (varias veces; siempre ὅδε λόγος). También pierde terreno en koiné popular (en P sólo dos veces!), donde subsiste principalmente en el giro τάδε λέγει (2). En las Fábulas Anónimas sólo está en la Acursiana (fábs. 137 y 183 Hausr. solamente).

3. Τοίνυν (l. 128). Como la anterior partícula, ésta tiene algún uso incluso en koiné popular (pero falta en Plb. y en P sólo hay un ejemplo del siglo VI); sin embargo, es un uso muy reducido y, además, con frecuencia no clásico, por empezar τοίνυν la frase (3), contra lo que ocurre en R. Es característico que en las Fábulas Anónimas sólo la Acursiana presente τοίνυν (fábs. 96, 143, 183, 269 Hausr.), con la excepción de un ejemplo en la Vindobonense (fáb. 57 Hausr.) con el uso no clásico citado.

Estas tres palabras son propias de la koiné literaria antigua e incluso en cierta medida de la popular. Es verosímil que su uso provenga del ático, pero al existir también en todo el griego antiguo, no podían ser sentidas como especialmente áticas. Ahora veremos otras varias de iguales características, pero más marcadamente literarias:

1. [Εἰσ]τία (l. 77). Término ático, jónico y poético de uso raro y literario en koiné. Falta en LXX, N. T., P. y Ph. M.; se halla en Arist., Plb., Plu., etc., y en la Augustana y Acur-

---

(1) Cf. Blass-Debrunner, *Neutestamentalische Grammatik*[8], página 198, y Mayser *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolomäerzeit* II 3, pág. 123.

(2) Blass-Debrunner, pág. 31.

(3) Blass-Debrunner, pág. 106.

siana (fáb. 106; no hay redacción correspondiente de la Vindobonense).

2. Ὄφελος (l. 131). En LXX sólo está en *Job* 15.3 (libro lleno de poetismos), en N. T. sólo en la frase hecha τί ὄφελος, y en P únicamente desde el siglo II d. C. Falta en Ph. M. Se halla en koiné literaria antigua: Arist., Plb., etc. En las Fábulas Anónimas se encuentra en la Augustana y Acursiana (fábulas 48 y 114).

3. Πόη (πόαν?) (l. 24). Cf. *Estudios...*, p. 186: es jónico y poético, y sin duda también ático, faltando luego en N. T., P., Ph., M., pero hallándose en LXX, Arist., Theophr., Plu., D. Cas., etc. Puede que incluso sea común en koiné. Se halla en la Augustana (fábs. 157 y 269, que sólo pertenecen a esta colección).

4. Συμβουλόμενον. Ya estudiado.

Hasta aquí nada de lo que llevamos dicho chocaría en ningún texto escrito de koiné no excesivamente popular. No se deja ver ninguna tendencia aticista especial. En lo relativo a los poetismos propiamente dichos veremos que la cosa varía ligeramente:

1. Ἐφαρμόζει (varias veces en promitios). Se halla en poesía, falta absolutamente en prosa ática y en koiné popular (LXX salvo una *v. l.* en *IVMac.* 11. 10, N. T. y P.; está en Ph. M.), y es frecuente desde antiguo en la literaria (Xen., Arist., Plb., D. H., Plu., Luc., etc.). Falta en las Fábulas Anónimas.

2. Ἐθήρασεν (l. 114). Frecuente en jonio y poesía, es rarísimo en ático (Dem. 61. 21; dos veces en Ar.), falta en koiné popular (LXX, N. T., P., Ph. M.) y se halla como el anterior en toda la literaria: Xen., Arist., Plb., Philodem., etc. No está en las Fábulas Anónimas.

3. [Λίσ]σ[ονται] (l. 120). En prosa es rarísimo: sólo encuentro *Job* 17. 2 *(v. l.)* y el papiro SB 4324. 6 (conjuro mágico).

4. προ[μαντε]ύε[σ]θαι (l. 116). De Heródoto y los trágicos pasa a Arist., Plu., D. C., Luc., P. (siglo IV d. C.); falta en LXX, N. T., Ph. M., Plb. Ba., Epict., etc. Tal vez fuera el

término común, y el poco uso se deba a su mismo significado. Cf. *Estudios...*, p. 157. En las Fábulas Anónimas se halla en las tres colecciones.

5. [ἼΩραν]. Palabra jónica y poética, que no se halla hasta época muy tardía (P. Amh. 142.4 en el siglo IV d. C., Eliano). Falta en las Fábulas Anónimas.

Los dos poetismos realmente fuertes, λίσσονται y ὥραν, no pasan de ser restituciones en el texto, al igual que el aticismo συμβουλῆς; las tres palabras se hallan en un espacio de seis líneas del papiro, siendo la más segura λίσσονται; por ello no creo prudente tomarlas demasiado en cuenta. En suma: el vocabulario literario de R es el de la koiné literaria desde sus comienzos y antes del movimiento aticista propiamente dicho y no permite una fecha más concreta.

Más interesante es el dato que suministra el estudio de los términos de koiné de la colección: no hay ninguno fuera de los dos ya estudiados. La diferencia del trato dispensado a los términos literarios y a los populares es lo que más nos inclina a creer que la redacción de las fábulas que nos ofrece la colección de R data de los comienzos del movimiento aticista, que no es aquí claramente visible, pero deja sentir su influjo; en otras palabras, el texto de R no debe ser muy anterior a su copia en el papiro.

En efecto, el único término—fuera de los mencionados—cuyo uso podría atribuirse a influjo de la koiné popular es [μετενόυν] (l. 115) con el significado de «arrepentirse» (en A responde μετενόησαν); aunque no es más que una restitución, parece bastante segura. Este cambio de sentido es atribuído a la acción del cristianismo por Moulton-Milligan, *The Vocabulary of the Greek Testament* (*s. u.* μετανοέω), y no hay duda de que gracias a él alcanzó amplia difusión; pero posiblemente es anterior, pues aunque la diferencia de matiz es pequeña a veces entre «mudar de opinión» y «arrepentirse», este segundo sentido está ya a mi ver en Men. *Epitrep.* 113 y *O. G. I.* 751.9 (siglo I a. C.); en cambio, no me parece sea éste el caso de Antifón 2.4.12 y 5.91 (como cree el dicciona-

rio de Liddell-Scott) ni veo ejemplos claros de papiros antes del siglo II d. C.

Para terminar el análisis del vocabulario de R anotemos el *hapax legomenon* περίπετον (l. 118), que responde al περιπέταναι del texto de Aristóteles (*HA* 609ª) en que se habla del vuelo de los pájaros en torno a la lechuza. Releyendo el texto del papiro me da la impresión de que se trata de una falta del copista, pues, en efecto, quien vuela alrededor son los pájaros y no la lechuza. Se esperaría un participio.

La conclusión de mayor interés que podemos obtener de este estudio que hemos hecho es el término de comparación que nos da para una mejor comprensión del léxico de la Augustana. Las fábulas del papiro Rylands nos ofrecen un vocabulario más aproximado al de X, el original común en última instancia de A y del propio R, pero, sin embargo, con características propias ya bien definidas. Se caracteriza por un vocabulario literario semejante al de la primera koiné literaria: no presenta aticismos, pero sí algunos términos comunes al griego antiguo y caídos en desuso en koiné popular, e incluso algún poetismo. Como junto a ellos apenas hay términos de koiné popular (y ello es lo más característico), esto nos hace calificar la colección de prosa literaria del fin de la primera koiné.

No es pequeño el interés de conocer ahora una versión de las fábulas vertida en la lengua literaria helenística. La Augustana, en efecto, no puede presentar un panorama más diferente con su abundancia de aticismos y de poetismos claramente determinables y el gran número de sus términos de koiné. Aunque buena parte de estas palabras fueron localizadas por nosotros en la primera koiné —en textos de muy distinto carácter, naturalmente—, la comparación con el papiro Rylands nos hace ver que las más de ellas sólo tardíamente entraron en la Augustana. Incluso, si hemos visto que A elimina dos términos de koiné de X, es que cayeron en desuso en la segunda koiné; en cambio, los términos nuevos usados en toda la koiné irrumpen en A en abundancia. Ahora bien, en cuanto al fondo de las fábulas, hemos visto que en

el siglo I d. C. dicha colección había alcanzado casi la fisonomía con que hoy la conocemos. No hay duda, pues, de que entre esta fecha y el siglo V, del que procede la versión más antigua que se nos ha conservado, las reelaboraciones de la colección (si realmente hubo más de una) se refirieron casi sólo a la lengua y al estilo, pero afectaron bastante profundamente a ambos. Sin duda, el proceso que sufrió la Augustana entre los siglos I d. C. y el V d. C. es absolutamente semejante al que dió nacimiento posteriormente a las colecciones Vindobonense y Acursiana. Este proceso está determinado por dos hechos: de un lado, por la extensión e intensificación progresiva que a partir de la primera de ambas fechas toma el movimiento aticista, y de otro, por el descenso de la cultura literaria al fin de la Antigüedad, causante de las grandes desigualdades que se aprecian en el léxico de la colección Augustana y que faltan en el del papiro.

F. R. Adrados.

SCINTILLA Y LIBRA

Ante todo he de reconocer que la idea de que *scintilla* y σπινθήρ remontasen a un tema común **stint(h)-* del substrato mediterráneo (así Niedermann, *IF* XXVI 58, de acuerdo con una indicación de Curtius, *Grundz.*, p. 552, y posteriormente Cuny, *Rev. des études anc.*, XII 156) presenta a primera vista un aspecto seductor. Por lo menos el fenómeno de la distinta disimilación del tema en cada una de las lenguas creo que queda suficientemente justificado con los ejemplos aducidos por Niedermann (aparte de que podría documentarse con otros, que de momento sería largo enumerar). Y la alternancia entre oclusiva y aspirada es un fenómeno que se da dentro de Italia misma en un grupo numeroso de palabras. Así, por ejemplo, para no citar más que algunas de las más típicas, en *pala* «redondo», de donde *palatum*, *Palatinus*, etc.: *fala; Tiberis: θeprie; febris*, *Fibrenus*, *Tifernus; pons: fons* «vía de agua»; *penum*, -i/*penus*, *-oris* «interior», *Praeneste* «paso»: etr. *festra*, lat. *fenestra* «ventana», lit. «*entrada*» (Emerita, IX, 102 sgs.; XI, 364 sgs.; *Notas al Vocab. Jur. Lat.*, página 19 sgs.); *Pescennius: Fescenna; Plexina: Flexina; Porsenna: φ ursa θ ne Pulfennius*, etr. *pulfna*, *pulfnei: Fulfēnius; Purius*, *Purnius*, etr. *pure: Furius*, *Furinius*, etc.

Y así también, por supuesto, el tan discutido *libra* < **lidhra;* λῖτρᾶ. Formas que, sin duda, como se suele admitir descansan sobre una base común, pero de las que no creo que hasta ahora se haya dado una explicación satisfactoria. Hoy, por ejemplo, se suele creer, sobre la hipótesis ascoliana de que las aspiradas *i-e* pasaron en itálico por una

etapa de espirantes sordas (*KZ* XVII 241; XVIII 417), y ante el hecho indiscutible de que los griegos transcribieron casi siempre por τρ el θρ de nombres propios iranios, que *libra* y λῖτρᾱ remontaron a un originario **lidhra*, de donde, por una parte, **lifra* > *libra*, y, por otra, el siciliano λῖτρα (como Μιτρα- < iranio *miθra*): es decir, se supone como origen de ambas palabras una base mediterránea de forma **lidhra* (así Schulze, *KZ* XXXIII 223; y de acuerdo con él Walde, *Wb*[2]. Walde-Hofmann, *Wb*[3], Stolz-Leumann, *H. Gr.*[5], p. 136; Sommer, *Hb.*[2], p. 177, etc.) (1). Y no sólo esto, sino que dando por segura esta explicación (a pesar de no ser más que una hipótesis) se la cita como prueba de la tesis ascoliana y de que el paso de *dh* a labial (*f-* o *-b-*) se verificó a través del grado *p̄*. Pero ya indiqué en otra ocasión (Emerita, XI, 375) que en latín no existe la menor prueba, ni de que el paso de la aspirada dental a labial se hubiese verificado en el grado *p̄*, ni de que las aspiradas sonoras interiores *i-e* hubiesen atravesado en latín por un grado de espirantes sordas (ni, por lo tanto, del paso en interior de *-f-* a *-b-*). No importa nada en absoluto lo que ocurriese en los dialectos. Pues el desarrollo a espirantes sordas en los dialectos pudo ser un fenómeno exclusivamente dialectal, producido directamente a partir de las aspiradas y sin relación con el latín. Como no significa nada en relación con el paso de *-dh-* a *-b-* el que en inicial siempre *dh-* se hiciese *f-*. Pues precisamente el hecho de que *dh-* > *f-* fué general, mientras que el paso *-dh-* > *-b-* sólo tuvo lugar en circunstancias especiales, demuestra que los dos fenómenos se realizaron de manera distinta y tuvieron una causa distinta. Más aún, yo hasta creo, según indiqué en otra ocasión (*Estudios de Fonética*, p. 123 sgs.), en contra de la opinión hoy generalizada, que formas como *formīca*, *formīdo*,

(1) Sobre la hipótesis de Ribezzo, *RIGI* XVIII 91; Bonfante, Emerita II 72 sgs., etc., sólo puedo decir que comparto la opinión de Walde-Hofmann, Wb.[3], y que por eso no la tomo aquí en consideración.

fraces «heces del aceite» y *fraceo* «estar rancio», *fremo/frontesia* «ostenta» (y naturalmente *breuis)*, procedieron, no de disimilaciones directas del grupo **mr̥m* (como hoy se suele admitir) (1), sino de unos grados intermedios **^{m}bhr̥mīca*, **^{m}bhr̥mīdo*, **^{m}bhraces*, **^{m}bhremo* (y **mreghu̯is* > **^{m}bhreghu̯is*, disimilado luego en **^{m}breghu̯is)* con desarrollo parasitario de una *bh*. Lo que, naturalmente, nos obliga a suponer que también *hibernus* procedió de **hei^{m}bhr̥nos* <**heim(e)r(i)nos* gr. χειμερινός (2). Pero esto no quiere decir que el **hei^{m}bhr̥nos* con *-bhr-* interior tuviese que pasar como en inicial por

---

(1) Así, entre otros, Brugmann, *Curtius Stud.* VII 332; *Grundr.* I 369; Prellwitz, *Etym. Wb. d. Griech. Sprach.* 203, 206; Grammont, *Diss. conson.*, ps. 44, 46, 47, etc.; *Traité de Phonétique*, p. 290; Schopf, *Fernwirk*, p. 109; Meillet, *MSL* XX 115; Boisacq, *DEG*; Walde, *Wb.*^{2}; Walde-Hofmann, *Wb.*^{3}; Walde-Pokorny, *Vergl. Wb.* II 306 y 308; Stolz-Leumann, *H. Gr.*^{5}, p. 150; Juret, *Phon. lat.*, p. 240; Meillet-Vendryes, *Gramm. comp.*, p. 84, etc.

(2) Como *Septembris*, *Decembris* (hasta ahora inexplicados) debieron proceder de **dece^{m}bhris* <**decem-ris*. El que la nasal ante *bhr* cayese en *hibernus* y se mantuviese en *Septembris*, *Decembris*, pudo ser un efecto de que el recuerdo de *decem*, *septem* reforzó esa nasal, a la que el sonido parasitario robó parte de su articulación, y que por eso quedaba débil y con tendencia a la desaparición. O pudo ser también (y es lo que yo creo más probable) que la nasal tendió a conservarse, en general, pero que en **hei^{m}bhr̥nos* cayó por disimilación con la *n* siguiente. Y lo mismo aproximadamente hay que decir de *sr-* > *fr-* *(frīgus*, gr. ῥῖγος y *frango*, *frēgi* < **srăg-*, *srēg-*: ῥήγνυμι, frente a **mulies-ris* > **mulie^{s}bris* > *muliebris*, o **temes-rai* : skr. *támisrāh* «oscuridad» > **tene^{s}brae* > *tenebrae*. El que la *s* ante *br* no alargase la vocal anterior pudo ser un efecto de que esa *s*, lo mismo que la *m* del grupo *mbr-*, quedó debilitada, porque el sonido parasitario la robó parte de su articulación. O pudo ser también que la *e*, en un primer momento larga, se confundiese con las largas por posición ante oclusiva más *r*, y que al abreviarse éstas en un momento posterior siguió su evolución.

En todo caso el que el sonido parasitario robase parte de su articulación a los sonidos de al lado es un hecho natural y que se encuentra, además, comprobado por el cambio *-tt-* o *-dht-* > *-ss-* de *sessus*, *passus*, *iussus*, etc. Cambio que, indudablemente, no pudo producirse más que a través de un grado *^{t}s^{t}* (con las dos *t* debilitadas), de donde

un grado **hei^{m}fr̥nos*. Pues la distinta evolución de la aspirada (inicial a *f-* e interior a *-b-*) pudo verificarse en cada caso de manera diversa, ya que las circunstancias fonéticas eran diversas. Lo mismo que el paso de *-dh-* a labial pudo verificarse en condiciones especiales en el grado de aspirada *(dh > bh)*, con independencia de cómo se verificase el paso de *dh-* a *f-*. Es decir, que si prescindimos de *libra*, en latín no hay el menor fundamento para afirmar que las aspiradas interiores *i-e* hubiesen atravesado nunca por un grado de espirantes sordas, ni que el paso *-dh-* > *-b-* presupongan grado *p̄* (según indicó ya Juret, *Phonet. lat.*, p. 171 sgs., con cuya teoría en lo esencial estoy de completo acuerdo). Y claro está que en estas circunstancias es un caso manifiesto de *petitio principii* el decir que un supuesto **lip̄ra* constituye la prueba de esos hechos. Para que **lip̄ra* tuviese esa fuerza sería preciso, o que efectivamente estuviese atestiguada, o que fuese una hipótesis necesaria por cualquier razón.

Ahora bien, descartada la existencia de **lip̄ra* en cualquier testimonio directo, a mí me parece que de hecho una hipótesis como **lip̄ra*, no sólo no es necesaria y obligada, sino que al contrario, tropezaría con la forma siciliana λῑτρᾱ. No importa que en griego aparezca de ordinario el iranio θρ transcrito por τρ y no por θρ. Pues como reconoce el mismo Schulze, el θρ aparece de hecho en algunos casos. Lo que indica que no fué ninguna dificultad insuperable lo que llevó a los griegos a transcribir el iranio θρ por τρ. Por lo demás, hoy parece asegurado que el paso *-tr-* > θρ en iranio no fué un fenómeno general, sino que en algunos dialectos siguió usándose *tr* (cfr. Benveniste-Meillet, *Gramm. du vieux perse*,

---

-^{s}s^{s}- > *-ss-*. Pues de lo contrario sería incomprensible cómo la *s* interior asimiló a la *t* siguiente.

Y esta misma debilidad pudo ser una de las causas que contribuyeron a la caída de la *m* y de *s* en los grupos iniciales *mbhr-* y *sbhr-*. Aunque, por supuesto, aquí la causa principal debió estar en que tras consonante final de la palabra anterior esos grupos eran impronunciables (como en gr., βροτός frente a ἄμβροτος).

página 29 sgs. y el mismo Schulze, *loc. cit.*, p. 217). Luego debemos suponer que escrituras como Μιτριδάτης se debieron, no a la imposibilidad del griego para reproducir el sonido iranio, sino a la existencia en iranio de formas paralelas con θρ y con τρ. Y claro está que si los griegos pudieron transcribir el iranio no se comprende porqué los griegos de Sicilia iban a transcribir **liθra*, no por **λιθρα*, sino por λιτρα. Forma ésta que, en cambio, se explica por sí misma si suponemos que remonta a un **lītra* originario. Es decir, que la hipótesis de un originario **liθra* no sólo nos obligaría a admitir una evolución completamente gratuita para explicar el latín *lībra*, sino que además nos enfrentaría en λίτρα con un problema irresoluble. Y el problema es el mismo, tanto en la hipótesis de un **liθra* i-e como en la de un **liθra* alógeno. Aunque, por supuesto, dado que no se le ha encontrado correspondencia en las lenguas i-e, y dada la significación de la palabra, lo natural es que procediese del substrato mediterráneo (así Walde, *Wb.*²; Walde-Hofmann, *Wb.*³; Niedermann, *Ess.*, p. 32; Güntert, *Labyrinth*, p. 20). En cambio, es evidente que, por lo demás, el siciliano λῑτρα se comprendería por sí mismo a partir de un **lītra*. Por otra parte, sabemos que uno de los hechos más típicos del consonantismo etrusco fué el paso de las oclusivas sordas a aspiradas y luego a espirantes sordas (cfr. Pallotino, *Elementi di lingua etr.*, p. 22). Sabemos también que las aspiradas interiores i-e se convirtieron en latín en oclusivas sonoras. Luego no tiene nada de extraño que un **lītra* se convirtiese en etrusco en **līthra/*līdhra:* y que entrado en latín con esta forma, y de acuerdo con la evolución de las aspiradas i-e, terminase convirtiéndose en *lībra*. El que el etrusco no tuviese más que una serie de oclusivas y aspiradas indica que la articulación de esa serie debió ser fluctuante, probablemente en función de los fonemas de al lado (cfr. Hammarström, *Beitrage zur Gesch. des etr. lat. und griech. Alphabets*, p. 8). Es decir, que todos los problemas de *lībra* y de λῑτρα se resolverían sin la menor violencia, con sólo suponer una forma originaria **lītra*, de donde etr. **līthra/*līdhra* > lat. *lībra*. Y el que un término

de la civilización material pasase del etr. al latín me parece que no puede ser más natural. Luego creo que la conclusión no admite dudas: hay que suponer que hubo una época antigua en la historia del latín en la que los préstamos etruscos o del substrato mediterráneo con aspirada siguieron la evolución de las aspiradas i-e. Y de acuerdo con esto creo que tampoco puede ofrecer dudas la evolución de los otros ejemplos arriba citados. Lo cual no quita que en época posterior al cambio de las aspiradas pudiese el latín dar otro tratamiento a los préstamos (del etrusco o del griego) con aspirada.

En todo caso, y cualquiera que sea nuestra opinión sobre el tratamiento latino de los préstamos etruscos, el hecho es que en Italia se dan grupos de palabras con los mismos elementos, pero con distinto tratamiento fonético, unas veces con espirante y otras con oclusiva. Por lo tanto, no tiene nada de extraño que esa diferencia pudiese haberse dado también entre un sufijo itálico *-int-* y el gr. -ινθ- (con independencia del valor que queramos atribuir al sufijo minorasiático -ινδα-). Y que la solución de *scintilla* no puede estar en ninguna otra de las hipótesis propuestas lo indica ya Niedermann, *loc. cit.*, y lo reconocen implícitamente los críticos posteriores (por ejemplo, Walde, *Wb.*[2]; Walde-Hofmann, *Wb.*[3]). Así es que tampoco pienso ahora detenerme a examinarlas.

Lo que yo no sé es hasta qué punto se puede deducir la existencia en el substrato mediterráneo de un tema **stint(h)-* sólo por el parecido externo entre dos palabras, una griega y otra latina. Y menos aún tratándose de una idea como la de *scintilla* y σπινθήρ, que de por sí no tenía relación ninguna especial con el ambiente cultural del mediterráneo. El caso, a mi juicio, es enteramente distinto del de ἀστήρ: *stella*. Pues la raíz de este grupo se encuentra atestiguada en otras varias lenguas de dentro y fuera del dominio mediterráneo, mientras que los vestigios de **stint(h)-* quedan reducidos a estas dos palabras.

Y en último término, y sobre todo, no hay que olvidar que precisamente en la forma *-int-* del sufijo no parece que

quedase huella ninguna del mismo en la toponimia itálica. Así es que no se ve con qué derecho vamos a suponerle en un apelativo. Es decir, que la hipótesis de Niedermann, por lo demás perfectamente razonada, tiene el inconveniente de que no justifica debidamente el supuesto fundamental en que se basa.

Frente a esto, a mí me parece que precisamente una forma como la supuesta por Niedermann tal vez no fuese tan difícil justificarla en latín mismo. Porque en latín existió un verbo, *stingo* «punzar», atestiguado directamente por las glosas *(stingo;* στίζω, CGlL II 437, 62) e indirectamente por el griego στίζω y por los compuestos a que dió origen: *distingo/ distinctus, instingo/instinctus/interstingo).* Verbo que naturalmente debió tener un p. p. p. *stinctus* = punctus, sobre el que se concibe perfectamente la formación de un substantivo **stinctum* o **stintum* = punctum. La caída de la *c* en el grupo *-nct-* puede explicarse, o como un fenómeno parecido al de *quintus* < **quenqutos*, *spinter* < σφιγκτηρ, o como el resultado de una disimilación al producirse la forma **scinct-*.

En todo caso es sabido que el lenguaje conversacional, en latín como en general en todas las lenguas, debido a su carácter eminentemente afectivo, sintió siempre una gran predilección por los diminutivos; diminutivos que por esta misma frecuencia de uso terminaron muchas veces desvalorizándose y convirtiéndose en meros alargamientos fonéticos sin matiz semántico especial (cfr. Wölfflin, Phil. XXIV (1876) 153 sgs.; Hofmann, *Umgangssprache*, ps. 139, 195, 200). Proceso que sin duda debió alcanzar su máxima intensidad, como ya notó Wölfflin, *loc. cit.*, en las capas sociales más incultas y bajas. Y de ahí toda esa multitud de formas romances derivadas no del positivo, sino del diminutivo: esp. *abeja* < *apicula, oveja* < *ouicula, oreja* < *auricula, artejo* < *articulus, manojo* < *maniculus:* frz. *soleil* < *soliculus, oiseau* < *auicellus, cerveau* < *cerebellum:* ital. *fratello* < *fratellus, sorella* < *sorella*, etc. Pero claro está que el proceso venía desarrollándose de muy atrás; evidentemente desde

la época anterior a Plauto y a la separación entre la lengua literaria y la lengua popular (o la lengua familiar) (cfr. Conrad, *Glotta*, XIX, 127 sgs.; XX, 74 sgs.). Y de ahí toda esa serie de nombres sobre los que se han propuesto las hipótesis más diversas, pero que yo no creo que puedan explicarse más que en la forma que propuse en mis *Estudios de Fonética; scāla* < **scans-ola* (p. 25), *pālus* < **pass-olos* (p. 26), *pāla* < **pass-ola* (p. 28), *tēlum* < **tens-olom* (p. 35), *iaculum* < **iaclom/iacclom* < **iactlom* < **iactolom* (p. 36); y de igual forma *pessulus* < **pers-olos* < **persom* «travesaño» *(Estudios Clásicos*, I, p. 181 sgs.), y *satellites* < **statell-ites* < **stat-elli* = *stati* (sc. *milites)* «soldados de guardia», con el desarrollo semántico de *statio* «puesto de guardia» (Emerita, XIX, p. 31 sgs.). Por lo tanto no tiene nada de extraño que sobre un *stinctum* = punctum, y con su mismo sentido, se formase un **stint-illum*, en plur. **stint-illa:* de donde luego el femen. **stint-illa, -ae:* fenómeno, como es sabido, corrientísimo en lat. (cfr. Zimmermann, *Glotta*, XIII, 232 sgs.). Como tampoco tiene nada de extraño que **stint-illa*, por un fenómeno disimilatorio parecido al propuesto por Niedermann, se convirtiese en *scintilla*. Más aún, es evidente que una forma como ésa no podría haber tenido más sentido que el de «puntos, puntitos (luminosos)». Pero precisamente se ve que con dificultad podría encontrarse otra significación más en armonía con la de *scintilla* «chispa, centella». Es decir, que *scintilla* podría explicarse perfectamente con una hipótesis en sus líneas generales idéntica a la de Niedermann, pero que tomase como punto de partida no una forma espectral del substrato, sino una forma concreta latina. Ahora bien, yo no voy a negar que tampoco esta forma latina está directamente atestiguada. Pero me parece que el porcentaje de probabilidades en favor de la misma supera con mucho a las probabilidades de la forma supuesta por Niedermann. Creo, pues, que las ventajas de una hipótesis como la mía, por lo menos en lo que se refiere al problema particular de *scintilla*, son innegables. Y desde luego que mi explicación nos obliga a dejar a un lado a σπινθήρ. Pero esto tampoco

representa ninguna dificultad; pues σπινθήρ (cfr. Walde-Hofmann, *Wb.*[3]) parece que tiene la misma raíz que se ve en lit. *spìndžiu, spindéti* «brillar», let. *spuôdrs* «brillante, limpio».

A. PARIENTE.

NOTA A *SUBLICIUS*

Que *Sublicius(pons)* «el puente de madera o de las vigas de madera» se formó sobre *sublica* «estaca» y «viga» (Ces. b. c. III 49; Liv. XXIII 37; Vitr. III 3; Ces. b. g. IV 17; VII 35; Liv. I 37) es una idea que parece se les ocurrió ya a los antiguos (cfr. F. 347,25), y que los diccionarios manuales venían admitiendo hace tiempo, y que además parece imponerse con la fuerza de lo evidente. Por lo tanto, en principio no tiene nada de extraño que también los diccionarios etimológicos (Walde, *Wb.*[2]; Ernout-Meillet, *DEL*[3]; Walde-Hofmann, *Wb.*[3]) la hayan acogido. Lo que no se explica ya tan fácilmente es que estos autores no hagan la menor observación sobre esta etimología. Y lo más chocante es que Walde-Hofmann, *Wb.*[3] supone un tipo de derivación parecido hasta en *solium* «asiento, féretro y baño», que él pretende derivar de *solum,-i* «suelo, fondo plano de algo». No sé si creerá que la formación responde a un tipo normal de derivación. Pero lo cierto es que el *-ius* normalmente no dió en latín derivados de substantivos más que sobre temas personales. El hecho hace tiempo que fué reconocido, y es tan evidente que Schulze le tomó como base de su monumental obra sobre onomástica *(ZGLEN)*. Así es que no voy ahora a detenerme a demostrarlo. Lo único que quiero indicar es que indudablemente a la luz de este hecho no se concibe cómo *sublicius* iba a formarse sobre *sublica*.

Y de ahí que algunos autores hayan tratado de llegar a una solución por otros caminos. Así, por ejemplo, Stolz-Leumann, *H. Gr.*[5], p. 208, y Hopkins, *I-E *deiwos. Lang.*

Diss. XII 30, quienes, invirtiendo el orden de la derivación, quieren explicar a *sublica* como un regresivo de *sublicius*, que a su vez sería un compuesto de *sub* y *liquēre*, con el sentido originario de «lo que está bañado por el agua» (algo así como *illud sub quo liquet*, o cosa parecida). Interpretación evidentemente artificiosa, y que no creo resista a la crítica. Por lo menos yo no comprendo por qué, si todos los puentes están bañados por el agua, sólo a los de madera se les iba a haber dado esta denominación, por lo demás tan peregrina. Aparte de que yo tampoco creo que *liquere* significase ni «bañar», ni «mojar», ni «salpicar», ni nada por el estilo, sino sencillamente «estar líquido». Lo que hace aún más inverosímil esa denominación. Por lo demás es claro que una significación como esa nos obligaría a suponer un tipo de derivación extrañísimo, y que en latín yo no sé con qué ejemplos podría documentarse. Pero con todos sus inconvenientes es indudable que esa hipótesis está inspirada en un principio gramatical irrefutable, a saber: que un *sublicius* < *sublica* sería una formación inconcebible dentro de las normas regulares de la morfología latina.

Lo que pasa es que en todas las lenguas hay una multitud de formaciones que no se ajustan a los tipos regulares de derivación. Un detalle que ni Soltz-Leumann ni Hopkins han tenido aquí en cuenta (ni, con más motivo, Walde, Ernout-Meillet, Walde-Hofmann), pero sin embargo de cierto interés. Porque claro está que aunque por los caminos normales no se hubiese podido llegar de *sublica* a *sublicius*, ¿cómo probar que la derivación no se realizó por algún otro camino anómalo? Es decir, que el problema que un caso como *sublicius* nos plantea es: ¿existe en la historia de la palabra algún elemento que permita explicarle como una formación anómala? Ahora bien, yo he indicado en otras varias ocasiones (EMERITA IX, 73 sgs; XI, 409 sgs.) que en latín hay una zona típica, y por cierto bastante extensa, de nombres, en los que el *-ius* dió derivados secundarios sobre temas no personales. Me refiero a los nombres propios de lugar. Pues, indudablemente, a pesar de lo que creyese Schulze *(ZGLEN)* y de lo

que haya venido repitiéndose después de él, en latín hay topónimos de ese tipo al parecer anómalo; por ejemplo: *Capitolium* < *Capito,-onis* «cabezón y cabezo», *Latium* < **lătus* «extenso» (de donde también *lătus,-eris* «lado») paralelo a *lātus*, *palātium* < *palātum* o **palantum* < **pala* «redondez» (de donde *falado* etr. «cielo», Falerii, etc.); *Samnium*, osco *Safinim*, gr. Σαύνιον < **Sam-no* / **Sab-no* < **Sabo-* «río» (de donde *Savo,-onis*, «río de Campania», hoy el *Savone:* cfr. K. Meister, *Lat.-Griech, Eigenn.*, ps. 51-52); *Spoletium* (de donde *Spoletinus)* < *Spoletum* (de donde *Spoletanus)*; *Brundusium* | *Brundisium* | *Brendesium* | *Brentesium* < < * *Brend-uso-* < **Brenda-* |**Brenta-:* etc. Y desde luego que mientras no se dé una explicación general del hecho tal vez algunos se resistan a admitirlo. Lo que hace falta ver es cómo ellos explican esas palabras, que dentro de mi principio se aclaran con toda sencillez. De todas formas, y con independencia de cómo queramos interpretar esos hechos, lo cierto es que en *Sublicius* sí que hubo una causa que pudiera dar razón de la formación anómala. Me refiero al hecho de que en Roma fué una costumbre general y corriente el designar a los puentes por el nombre del magistrado que los construyó: *pons Aemilius, Aelius, Aurelius, Cestius, Fabricius, Muluius*. Porque, claro está, supuesta esa costumbre, no tiene nada de extraño que a un *Sublicae* (que pudo tomarse, no en su sentido *directo y propio*, sino como nombre propio de un puente) se le cambiase, por analogía de los otros nombres de puentes, en un *Sublicius (pons)*. Y no vale decir que el *pons Sublicius* fué el más antiguo de Roma, y que en esa época antigua es lo más probable que no hubiese otros puentes, y que aún no hubiese arraigado la costumbre de dar a los puentes nombres de magistrados. Pues nosotros tampoco sabemos que el nombre de *Sublicius* proceda de la época antigua. Al contrario, y a pesar de que fuese el puente más antiguo de Roma, en literatura la primera vez que se le menciona con ese nombre es en Varr. l. l. V 83; es decir, en una época cuando ya la costumbre de llamar a los puentes con nombres de magistrados

se había generalizado. Por lo tanto, no tiene nada de extraño que ya entonces se hubiese producido la asimilación de *sublicae* a *sublicius*. Como se ve, es una interpretación bastante natural, y es, por supuesto, la única manera de explicar una formación como *sublicius* < *sublica*, que, por otra parte, parece imponerse como evidente. Creo, pues, que tenemos motivos bastantes para darnos con ella por satisfechos. Lo que no veo es la causa que en *solium* podría haber llevado a una formación parecida. Por lo tanto, y mientras no se dé alguna justificación de ella, creeré que la etimología de *solium* aceptada por Walde-Hofmann no puede ser la verdadera (por lo menos en la forma como él la presenta).

A. Pariente.

OSSERVAZIONI SULLA LINGUA DI CRIZIA

La figura del tiranno Crizia è stata per vari motivi e da vari punti di vista oggetto di studi, come quella che occupa un posto interessante anche se non di primo rilievo, non solo nella vita politica greca ma anche nel movimento del pensiero e della cultura nell'Atene della seconda metà del V sec.

Codesto singolare uomo scrisse, com'è noto, tragedie ed elegie, composizioni in esametri e opere in prosa di vario genere (politico e grammaticale, oratorio e gnomico), senza mai, a come pare, impegnarsi a fondo in una determinata ricerca (1), ché caustico e penetrante fu il suo ingegno piuttosto che sistematico e costruttivo.

Le sue opere in prosa non pare fossero di eccezionale interesse, per quanto giustificato appaia anche il sospetto del Momigliano (2) che il contesto, in luogo dei frammenti, «potrebbe restituire dignità di pensiero a quelle che, così come ci son pervenute, ci sembrano talvolta delle inezie».

Di eccezionale valore poetico non furono neanche—e que-

---

(1) Appare in effetti giustificata nei suoi riguardi la qualifica di «dilettante» che, a quel che noi sappiamo, gli fu attribuita per la prima volta dal BLASS, *Die attische Beredsamkeit*, Leipzig, 1868, I, 255, e che poi è stata ripetuta un po' da tutti. Un apprezzamento analogo pare peraltro adombrato in Plat., *Tim.* 20 A: Κριτίαν δέ που πάντες οἱ τῇδε ἴσμεν οὐδενὸς ἰδιώτην ὄντα ὧν λέγομεν, e nello scolio a 21 A: ὁ δὲ Κ. ἦν μὲν γενναίας καὶ ἀδρᾶς φύσεως, ἥπτετο δὲ καὶ φιλοσόφων συνουσιῶν, καὶ ἐκαλεῖτο ἰδιώτης μὲν ἐν φιλοσόφοις, φιλόσοφος δὲ ἐν ἰδιώταις.

(2) Cfr. A. MOMIGLIANO, *Ideali di vita nella Sofistica-Ippia e Crizia*, «La Cultura» N. S. IX (1930), pp. 321-30.

sto possiamo affermare con maggior certezza — i suoi versi, ché anzi, tolto qualche raro luogo dei frammenti tragici (1), non ci è lecito parlare di essi come di poesia nel senso nostro.

Se una ricerca sull'arte di Crizia sarebbe quindi vana, ci pare tuttavia che i frammenti in versi del tiranno, che sono stati finora studiati quasi esclusivamente per il loro contenuto (2), presentino un certo interesse dal punto di vista linguistico (3). La sua infatti è una lingua (4) da una parte sgraziata e contorta, dall'altra ricercatissima e studiata, e si presenta spesso ridondante e artificiosa e, nella sua artificiosità, talora riesce affatto oscura. Pur risentendo di vari influssi essa ha spesso una caratteristica spiccatamente personale.

* * *

(1) Si veda, per esempio, qualche verso del *Sisifo*, *fr.* 25 Diels-Kranz[4], 12 ss., o del *Piritoo*, *fr.* 19, 3 ss., notevole, come pure qualche altro, per certa vivace, anche se piuttosto barocca, robustezza di immagini. La paternità criziana dei tre drammi *(Tenne, Radamanto, Piritoo)* tradizionalmente attribuiti ad Euripide, e del *Sisifo* di attribuzione meno dubbia, fu dimostrata, è noto, dal WILAMOWITZ, *Analecta Euripidea*, Berolini, 1875, 161-75; «Hermes» LXII (1927), pp. 291-92.

(2) Il lavoro d'insieme fondamentale su Crizia rimane quello di W. NESTLE, *Kritias-Eine Studie*, «Neue Jahrbb. für d. kl. Altertum Gesch. und deutsche Lit.» VI (1903), pp. 81-107, 178-99. Con profitto si legge anche la prolusione del VON BLUMENTHAL, *Der Tyrann Kritias als Dichter und Schriftsteller*, Stuttgart-Berlin-Leipzig, 1923. Cfr. anche, oltre alle pagine sul Nostro nelle varie storie della filosofia greca, M. UNTERSTEINER, *I sofisti*, Torino, 1949; V. FOSSATI, *Il mito nelle tragedie di Crizia*, «Dioniso» N. S. XIII (1950), pp. 105-17. Non mi è riescito di consultare: MARIA MAYKOWSKA, *De Critiae moribus, fortunis, litteris* in «Charisteria G. Przyckocki a discipulis oblata», Varsoviae, 1934, pp. 130 ss.

(3) Qualche accenno di sfuggita alla lingua di Crizia si può vedere in BLASS, *o. c.* 266 e VON BLUMENTHAL, *o. c.* 23 ss.

(4) A parte il fatto che, p. es., l'elegia di Crizia — e ciò ha in comune con tutta l'elegia greca del V-IV sec. — si distacca del tutto dai modi dell'elegia arcaica e risente gl'influssi della lirica corale e della prosa sofistica. Cfr., a riguardo, «Riv. Fil. Cl.» N. S. XXX (1952), pp. 193 ss.

Prima di entrare nei particolari ci pare opportuno soffermaci sull'esame di talune testimonianze antiche su Crizia interessanti dal punto di vista della nostra ricerca. Infatti gli antichi ebbero già a notare la singolarità della lingua del tiranno e spesso con alcune loro osservazioni colsero nel giusto nel caratterizzarla. L'interesse di codeste testimonianze è per noi duplice, in quanto esse da una parte ci permettono di comprovare alcune delle osservazioni che possiamo fare sui frammenti pervenutici, dall'altra ci mettono in grado di aver notizia di qualche fatto che a noi oggi sfugge.

Filostrato (1) nel suo profilo di Crizia ci parla anche dello stile del Nostro e dice tra l'altro che esso è ricco di sentenze, *fähig*, patetico, ma non alla maniera ditirambica; la lingua poi non è poetica, ma improntata a naturalezza e semplicità; il dialetto l'attico, ma né puro né ἔκφυλος; speciali caratteristiche l'impiego dell'asindeto e di espressioni strane e paradossali. Il tono generale del discorso sarebbe sostanzialmente, secondo Filostrato, alquanto modesto, ma piacevole e levigato, «ὥσπερ τοῦ Ζεφύρου ἡ αὔρα».

Dionigi di Alicarnasso menziona Crizia in due luoghi, dicendo una volta (2) che la lingua di Crizia non è l'attico arcaico, che impiegano Platone e Tucidide, bensí l'attico

---

(1) PHILOSTR., *V. soph.* I, 16: τὴν δὲ ἰδέαν τοῦ λόγου δογματίας ὁ Κ. καὶ πολυγνώμων σεμνολογῆσαί τε ἱκανώτατος οὐ τὴν διθυραμβώδη σεμνολογίαν, οὐδὲ καταφεύγουσαν ἐς τὰ ἐκ ποιητικῆς ὀνόματα, ἀλλ' ἐκ τῶν κυριωτάτων συγκειμένην καὶ κατὰ φύσιν ἔχουσαν. ὁρῶ τὸν ἄνδρα καὶ βραχυλογοῦντα ἱκανῶς καὶ δεινῶς καθαπτόμενον ἐν ἀπολογίας ἤθει. ἀττικίζοντά τε οὐκ ἀκρατῶς, οὐδὲ ἐκφύλως (τὸ γὰρ ἀπειρόκαλον ἐν τῷ ἀττικίζειν βάρβαρον), ἀλλ' ὥσπερ ἀκτίνων αὐγαὶ τὰ Ἀττικὰ ὀνόματα διαφαίνεται τοῦ λόγου. καὶ τὸ ἀσυνδέτως δὲ <χωρίον> χωρίῳ προσβαλεῖν Κριτίου ὥρα, καὶ τὸ παραδόξως μὲν ἐνθυμηθῆναι, παραδόξως δ' ἀπαγγεῖλαι Κριτίου ἀγών, τὸ δὲ τοῦ λόγου πνεῦμα ἐλλιπέστερον μέν, ἡδὺ δὲ καὶ λεῖον, ὥσπερ τοῦ Ζεφύρου ἡ αὔρα.

(2) DIONYS., *Lys.* 2: καθαρός ἐστι [Lysias] τὴν ἑρμηνείαν πάνυ καὶ τῆς Ἀττικῆς γλώττης ἄριστος κανών, οὐ τῆς ἀρχαίας ᾗ κέχρηται Πλάτων τε καὶ Θουκυδίδης, ἀλλὰ τῆς κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐπιχωριαζούσης, ὡς ἔστι τεκμήρασθαι τοῖς τε Ἀνδοκίδου λόγοις καὶ τοῖς Κριτίου καὶ ἄλλοις συχνοῖς.

moderno, del quale si serve Lisia, l'altra (1) che Crizia ha le stesse qualità di purezza e di λεπτότης di linguaggio di Zoilo, Trasimaco, Policrate ateniese, Antifonte di Ramnunte e altri che si riconnettono a loro volta ad Iseo.

Ermogene (2) trova nella scrittura di Crizia chiarezza e insieme ampiezza se non pure ampollosità (διηρμένος πρὸς ὄγκον), e loda soprattutto i proemi dei suoi discorsi politici per la verità e la capacità di convincere. Per un aspetto (la σεμνότης) lo paragona ad Antifonte, come già Dionigi.

Frinico (3) pone Crizia, assieme ad Antistene, Platone, i dieci oratori, Tucidide, Senofonte, nel canone degli scrittori εἰλικρινοῦς δὲ καὶ καθαροῦ λόγου.

Cicerone (4) afferma infine che Crizia, e con lui Teramene e Lisia, seguirono nell'oratoria Pericle, Alcibiade, Tucidide.

In quasi tutte codeste testimonianze si connette Crizia con Lisia. Evidentemente sarà da interpretare la connessione soprattutto, anche se non esclusivamente, sotto il rispetto oratorio. Può ben essere infatti che Crizia nei suoi discorsi, peraltro poco notevoli per quel che noi si sappia, abbia seguito Lisia. Ma dato il carattere composito delle compilazioni erudite dell'epoca imperiale si verifica talvolta che l'utilizzazione delle fonti non sia fatta con discernimento. Così, p. es., presso Filostrato, troviamo l'affermazione della «levigatezza» dello stile di Crizia, ch'è quasi contradditoria

---

(1) DIONYS. *Isae.* 20.

(2) HERMOG. *de ideis* II, 11, 10 p. 415, 27 Sp.: Περὶ Κριτίου ἔστι γὰρ καὶ οὗτος σεμνὸς μὲν παραπλησίως τῷ Ἀντιφῶντι καὶ διηρμένος πρὸς ὄγκον καὶ τὰ πολλὰ λέγων ἀποφατικῶς, καθαρώτερος δὲ τὴν λέξιν καὶ ὅτε περιβάλλοι, διευκρινῶν, ὥστ'εἶναι καὶ σαφῆς ἅμα τῷ μεγέθει καὶ εὐκρινής· ἔχει δὲ πολλαχοῦ καὶ μάλιστα ἐν τοῖς Δημηγορικοῖς προοιμίοις καὶ τὸ ἀληθινόν τε καὶ πιθανόν. ἐπιμελὴς δὲ ὢν οὐ μετρίως ὅμως οὐχ ἁπλῶς χρῆται τῷ τοιούτῳ κόσμῳ οὐδὲ κατὰ τὸν Ἀντιφῶντα προσκόρως καὶ σαφῆ τὴν ἐπιτήδευσιν ἔχοντι, ἀλλ'ὥστε μετέχειν καὶ κατὰ τοῦτο τοῦ ἀληθοῦς. τοῖς δ'ἄλλοις τοῦ ἤθους εἴδεσιν οὐ σφόδρα τι χρῆται οἷον ἐπιεικείαι ἢ ἀφελείαι ἢ ὅσα τοιαῦτα.

(3) PHRYNICH. *Praepar. sophist.* [PHOT. *Bibl.* 158, p. 101^{b} 4 Bekk].

(4) CIC., *de orat.* II 23, 93.

rispetto a quanto poco prima si dice del suo παραδόξως ἐνθυμηθῆναι. Contraddizioni si potrebbero trovare anche nel passo di Ermogene. Ma non è codesta analisi minuta che qui c'interessa, bensí il rilevare che, accanto ad apprezzamenti strettamente retorici, gli antichi emisero dei giudizi di piú vasta portata che noi possiamo ben applicare ai frammenti di Crizia rimastici, sieno essi prosastici o no. Tali, per esempio, quelli a riguardo della «tumidezza» dello stile, della speciosità del periodare, dell'influsso della lingua corrente. Inoltre come giustamente osserva il von Blumenthal (*o. c.*, 9), quanto Filostrato afferma di Crizia potrebbe dirsi di tutta la prosa sofistico-retorica. Prova questa dell'influsso della sofistica sul Nostro anche sotto il rispetto linguistico-stilistico, e della coscienza di codesto fatto presso gli antichi.

* * *

Stabilito dunque che già nella critica letteraria antica fu notato il carattere particolare della lingua di Crizia, daremo ora conto delle singole caratteristiche che ci è accaduto di notare.

Esamineremo anzitutto i frammenti elegiaci.

Fr. 2 (1) (*): v. 5 εὐναίου λέχους: espressione ridondante del genere prediletto da Crizia.

— 7 χρυσότυπος φιάλη: formazione (χρυσ-) del tipo, p. es., di χαλκοκόδων (Bacch., XVIII 3) e simili in Bacchilide, nelle quali è solo la prima parte del composto che ha valore; sconosciuta all'elegia antica.

— 9 γράμματ' ἀλεξίλογα (cfr. Phot. *Lex.*, ed. Reitz.; *Lex.* Bekk.): il Diels traduce «Gedankenhelfer»; l'espressione è coniata da Crizia.

— 10 ἁρματόεντα δίφρον: altra espressione ridondante nella quale l'aggettivo ripete il concetto del sostantivo; cfr. la variante in Xenoph., *Cyr.* VI 4, 9: ἁρματείου δίφρου. Per queste

(*) La numerazione è quella di DIELS-KRANZ, *Vorsokr.*[4] II 313 ss., che, per comodità, ho adoperato invece della 6.ª edizione. Fra parentesi è il numero corrispondente nel DIEHL[3].

«Spilereien» sinonimiche, tipico frutto della sofistica, cfr. Plat., *Charm.* 163 A, B, D (a proposito di Prodico).

— 12 τὸν δὲ τροχὸν γαίας τε καμίνου τ'ἔκγονον: tipo di espressione nella quale si rivela il gusto per la perifrasi barocca caro a Crizia; cfr. *fr.* 1 (8), 9: πλάστιγξ θ'ἡ χαλκοῦ θυγάτηρ.

Sulla stessa linea è certa ricercatezza nelle denominazioni, uso anch'esso sconosciuto alla lingua dell'elegia antica, di cui si ha un esempio al verso che segue: κλεινότατον κέραμον, χρήσιμον οἰκονόμον. Esempi del genere è lecito riscontrare un po'in tutto quello che ci rimane dell'elegia del V sec., in quanto si distacca dalla maniera antica e precorre l'alessandrinismo. V., p. es., Dion. Chalc., *fr.* 4, 2: τὸν ἀρχαῖον τηλεδαπόν τε φίλον (detto di Dioniso) (1); *fr.* 5, 2: συμποσίου ναῦται καὶ κυλίκων ἑρέται (detto dei convitati); *fr.* 7: κραυγὴ(ν) Καλλιόπης (= la poesia).

— 14 ἡ τὸ καλὸν Μαραθῶνι καταστήσασα τρόπαιον: cioè Atene; espressione di carattere oscuro, che rivela il gusto per la ricerca esteriore della profondità di cui si hanno vari esempi nella lirica corale e che anticipa l'estrema diffusione del γρῖφος presso gli Alessandrini.

Fr. 4 (2): Questo frammento è notevole piú che sotto il rispetto linguistico sotto quello metrico: il primo distico infatti vi è chiuso da un trimetro giambico invece che da un pentametro (2), altrimenti il nome di Alcibiade non avrebbe potuto entrare nel verso. Il gusto per codesto genere di variazioni metriche è piuttosto comune nell'elegia del *V* sec. Per esempio, Dionisio Calco inizia i suoi distici col pentametro invece che con l'esametro (composizione proodica

---

(1) Cfr. J. M. EDMONDS, *Elegy and Iambus*, I, London, 1931, p. 32: «it is interesting to note in him [Dionisio Calco] the growth of the use of riddling phrases». Nello stesso gusto per l'«over-cleverness» l'Edmonds accomuna a Dionisio Eueno e Crizia.

(2) E'questo il primo esempio, evidentemente casuale (cfr. DIEHL in PAULY-WISSOWA, 11^2, 1906), di quella che sarà poi la così detta strofe pitiambica. Altra peculiarità di Crizia è, nella prosodia, l'ammissione sempre piú larga della *correptio attica* davanti a muta piú liquida. Cfr. A. v. MESS, *Rh. M.* LVIII (1903), 279 s.

piú imitabile. Tipicamente criziano ci appare comunque l'impiego—pur nei pochi versi che abbiamo, frequentissimo—di imagini ricercate e talora ampollose e di vocaboli rari, anche se non sconosciuti al lessico trágico (1). Cfr., p. es., *frr.* 18, 4 (dove c'è la stessa ridondanza riscontrata piú volte nei frammenti elegiaci; infatti ῥιπαί significa già di per sé «colpi d'ala»—cfr. Aesch,. *Ag.* 893—e la presenza di πτερύγων è superflua); 19, 1 (αὐτοφυῆ); 25, 33 (ἀστεροπὸν οὐρανοῦ δέμας), 35 (λαμπρὸς ἀστέρος... μύδρος).

* * *

Accenneremo infine ai frammenti da opere in prosa. Tra i pochissimi che dagli autori son citati direttamente—spesso si tratta infatti, come avviene, solo di riassunto dell'originale—vi è pur materia per qualche osservazione interessante. Si tratta di una «im ganzen schlichte, jedoch gewandte Sprache» (2); è lecito anche notare però degli arcaismi come σμικρός *(frr.* 34, 42); l'impiego di sostantivati come Θετταλικός *(fr.* 33), στρατιωτικός *(fr.* 34), accanto alle forme sostantive Θετταλός, στρατιώτης; perifrasi insolite come ὁ φυτεύων (= padre) *fr.* 32; espressioni come ἀπὸ γενετῆς, invece della piú comune ἀπὸ γενεῆς: fatti tutti che confermano la ricercatezza della lingua del Tiranno anche negli scritti in prosa. Inoltre peculiare è l'uso dell'asindeto (cfr., per tutti, il *fr.* 34) che conferisce alla lingua un tono particolare di secchezza, e caratteristica l'assenza di armonia fra le varie parti del periodo, p. es., riguardo al numero; cfr. *fr.* 33: ... ὁ δὲ Θετταλικὸς ἐκπώματα προπίνει, ὅτῳ ἂν βούλωνται μεγάλα. Λακεδαιμόνιοι δὲ τὴν παρ'αὑτῷ ἕκαστος πίνει, dove nel giro di poche parole il numero cambia

(1) Non manca qualche espressione tipica del linguaggio famigliare, come μηδὲν ὑγιές *(fr.* 15, 5) che si trova frequentemente in EURIPIDE (cfr. *Andr.* 448) e nella prosa (v. THUC. III, 75; PLAT. PHAID. 69), ed è comune nella commedia (AR. *Ach.* 736, *Pl.* 50 ecc.).

(2) Cfr. BLASS, *o. c.* I, 266.

ben quattro volte; così *fr.* 37: Σπαρτιάτης... ἐξαιρεῖ... περιέρχεται.. μεμηχάνηνται. Vi è anche una predilezione pel iato *(fr.* 51) e pel costrutto organato in modo chiaro e spesso a κλῖμαξ *(frr.* 32, 33, 34, 49).

* * *

Interessante è infine rilevare come l'abitudine di Crizia, di usare o ben anche di coniare termini nuovi e composti rari e arditi o di variare una voce impiegata tradizionalmente in una data forma, trovi testimonianza, oltre che nei vari esempi da noi precedentemente addotti, in numerosi lemmi dell'*Onomastico* di Polluce (i *frr.* 53-73 di Diels-Kranz[4]), come, p. es., λογεύς (II, 122), ταχύχειρ (II, 148), ὀψονομεῖν (VI, 38), χορδοπώλης (VII, 154) e moltissimi altri composti in -πώλης, ἀστύτριψ (IX, 17), εὐξυνεσία (IX, 161), e numerosi altri per i quali si rimanda al lessicografo.

* * *

In conclusione i resultati della nostra indagine ci portano alle seguenti osservazioni:

1) Gli scritti di Crizia pervenutici, sieno essi in versi o in prosa, sono interessanti sotto il rispetto linguistico; constatazione questa che non contraddice al giudizio, in merito, degli antichi (1).

2) Soprattutto interessanti sono i frammenti in distici, i quali ci permettono di aver nozione non trascurabile della lingua dell'elegia greca del V sec., lontana ormai dai modi dell'elegia arcaica, e influenzata da una parte dalla lirica

---

(1) In generale Crizia fu prediletto dagli atticisti. Su Erode Attico come *sospitator Critiae*, v. PHIL. *V. Soph.*, II, 1, 14, p. 72, 7 ss. K.; *ib.* 71, 32 s. Lo stile di Erode è detto κριτιάζουσα ἠχώ. Sulla moda del κριτιάζειν, accanto al γοργιάζειν e all' ἱππιάζειν, cfr. SCHMID STAEHLIN, *Gr. Litg.* I, 3, 55 n. 7, 182.

corale e dalla retorica sofistica, dall'altra dalla poesia conviviale.

3) Nonostante i vari influssi che risente, la lingua di Crizia ha di spiccatamente personale la persistenza in alcuni motivi ed usi particolari, in genere raggruppati intorno al gusto per la forma oscura e ricercata. I pochi frammenti pervenutici infatti ci forniscono numerosi esempi di ἅπαξ e di innovazioni ardite dovute al Nostro.

4) Se studiatissima è la lingua del Tiranno sotto il rispetto soprattutto lessicale e semasiologico, semplice essa si presenta—e piú che altrove nella prosa—in fatto di costrutti e di organatura del periodare. Non ebber torto pertanto gli antichi, da codesto punto di vista, a rilevare su di lui l'influsso di Lisia, del quale però Crizia non raggiunse mai —ed è naturale— la lucida purezza del discorso e la proprietà del linguaggio.

5) Varie caratteristiche della lingua del tiranno ci permettono di considerarlo fra i precursori di taluni aspetti dell'alessandrinismo.

ANTONIO GARZYA.

Napoli.

LAS PRIMERAS TRADUCCIONES ESPAÑOLAS DE SALUSTIO

En la reciente obra de E. Bolaffi (1), consagrada en gran parte al estudio de la posteridad literaria de Salustio, así en la antigüedad como en los tiempos modernos, se nota como en otros trabajos de esta índole la falta de datos referentes a la literatura española.

No era difícil, sin embargo, obtener alguna noticia, y ya que se da cuenta de las primeras traducciones del historiador latino, hechas en Italia y en Francia, cabía recoger la mención que de pasada hizo Menéndez Pelayo en su *Historia de la poesía castellana en la Edad Media* (2) de la más antigua versión española que parece ser la del arcediano de Toledo Vasco Ramírez de Guzmán, realizada a instancias de su pariente el famoso Fernán Pérez de Guzmán, señor de Batres (3).

Esta traducción se conserva manuscrita en el códice 8724 de la Biblioteca Nacional (signatura antigua X-129) y en el G, III, 11 de El Escorial. Otro manuscrito de la misma Biblioteca Nacional, el 10445, contiene sólo una parte de ella, a saber: la *Conjuración de Catilina* y los cuatro primeros

---

(1) Ezio Bolaffi, *Sallustio e la sua fortuna nei secoli*, Perrella-Roma, 1949.

(2) Tomo II. Madrid, Suárez, 1914, págs. 55-56.

(3) 'A ruego et afincamiento de ti Fernan Perez de Guzman, caballero noble y zelador de saber', dice D. Vasco en el prólogo-dedicatoria que precede a la traducción.

capítulos de la *Guerra de Jugurta;* termina con las palabras: 'e yo con mayor libertad mas alta mente lo considero cuando he verguença de las maneras de la çibdad de las quales so enojado' (Iug. 4, 9). Este último códice perteneció al marqués de Santillana, sobrino, como es sabido, del señor de Batres.

Vasco de Guzmán debió nacer a fines del siglo XIV (después de 1387) y su testamento, conservado también en la Biblioteca Nacional, fué otorgado en 1438 (1). Su traducción de Salustio procede, pues, verosímilmente de la primera mitad del siglo XV, y es posterior, por lo tanto, a la italiana de Bartolommeo di San Concordio y a la más antigua francesa, anónima; ambas de la precedente centuria. Los códices que se conservan de ella son del mismo siglo en que se compuso.

Menéndez Pelayo, en su *Biblioteca de traductores* (2), traslada del citado códice X-129, hoy 8724, el encabezamiento de la obra y el prólogo dirigido a Fernán Pérez de Guzmán, así como el índice de los capítulos de la *Conjuración.* Al final anota lo siguiente: 'Asegura el Infante Don Gabriel que Francisco Vidal de Noya se apropió la versión de Vasco de Guzmán, pero esto no es exacto. El maestro del Rey Católico tuvo a la vista el trabajo de su antecesor, pero hizo una traducción nueva y casi siempre más fiel y ajustada al texto latino'. De esta traducción de Vidal de Noya y sus sucesivas ediciones, trata el mismo Menéndez Pelayo en la *Bibliografía hispano-latina clásica,* tomo VIII, recientemente publicado, pág. 19 y sigs.

He creído que no sería ocioso dilucidar la relación entre estas dos versiones, las más antiguas que tenemos en español de Salustio y fijar su valor respectivo. Para ello era necesario un cotejo del texto de Vasco de Guzmán con el de la edi-

---

(1) Véase PAZ Y MELIA, A., en *Homenaje a Menéndez Pelayo* II, página 34: *Noticia de D. Vasco Ramírez de Guzmán.*

(2) Gracias a la amabilidad del señor Sánchez Reyes he podido ver las pruebas de esta obra en la parte referente a la mencionada traducción de Salustio.

ción de Vidal de Noya. Me atengo para el primero al códice matritense 8724, que designo con la sigla *m*, pero anoto en el texto de la *Conjuración* las principales variantes del 10445, que distingo con la letra *s*. Por el momento no me ha sido posible utilizar el manuscrito de El Escorial. Las citas de Vidal de Noya están tomadas del incunable 623 de la Biblioteca Nacional, edición de Zaragoza, de 1493. La comparación hecha de diversos pasajes de la primera monografía abona, sin duda alguna, el aserto de Menéndez Pelayo.

He aquí, ante todo, el comienzo de la *Conjuración de Catilina* (1, 1):

VASCO DE GUZMAN	VIDAL DE NOYA
Todos los omes que quieren valer [1] mas que las otras alimañas [2] deuense esforçar a fazer algo por la que su vida [3] non pase sin fazanna [4] en sylençio asy como las [5] bestias fazen [6] a [7] las quales la natura formo inclinadas a obedesçer al vientre.	Todos los hombres que dessean ser mejores que los otros animales, con sobirana diligencia deuen trabajar, en que no passen la vida en silencio como las bestias, las quales la naturaleza formo enclinadas a obedescer a la sensualidat e apetito del vientre.

[1] valer *seg. man. m:* ser *s.*
[2] alimañas *m:* animalias *s.*
[3] la que su vida *m:* que la su vida *s.*
[4] sin fazanna *m: om. s.*
[5] las *m: om. s.*
[6] fazen *m: om. s.*
[7] a *seg. man. m: om. s.*

Mayor diversidad que este comienzo ofrecen la mayoría de los pasajes. Véase una muestra, Cat. 4, 1:

Quando el mi coracon ovo folgura de muchos peligros e mezquindades pense de alongar la mi bivienda e la hedat	Assi que despues que el animo de muchas miserias e peligros resollo (ya que tenia deliberado passar el restante

que me quedaua bevirla alexos [1] de la cosa publica.

de mi vida lexos de la cosa publica) no me parescio bien, etc.

[1] alexos *m:* lexos *s.*

Curioso es cómo trasladan uno y otro traductor las palabras 'cum uirgine nobili, cum sacerdote Vestae' de Cat. 15, 1:

Con una virgen noble en habito de Religiosa.

con una donzella noble, con una monja de la deessa Besta.

donde evidentemente Vasco de Guzmán ha leído en el original 'ueste' por 'Vestae'.

Véase ahora el exordio del discurso de Catilina a los conjurados (Cat. 20, 2 y sigs.):

Si por ventura [1] yo non ouiera asaz considerado la vuestra vertud e se et otrosi [2] la cosa publica non fuera tanto decayda en vano fuera la grand esperança de ensennorear [3] que tenemos en las manos ni yo locamente o [4] por vanos engennos [5] de consejeros tomara las cosas dubdosas por las çiertas.

Si la virtud y lealtad vuestra no me fuessen assaz manifiestas de balde este auinenteza nos seria contecida, e la grande esperança del señorio que tenemos en la mano seria vana ni yo por negligencia y animos vanos cosas inciertas por ciertas emprendría.

[1] ventura *m:* aventura *s.*
[2] et otrosi *m:* otrosi *s.*
[3] ensennorear *m:* sennorear *s.*
[4] locamente o *m:* loca pena *s.*
[5] engennos *m:* ingenios *s.*

Cat. 22, 2:

Dizese que les descubrio sus consejos ca lo fiziera asin por que unos a otros fuessen

Dezian otrosi, que a este fin lo hauia fecho que los unos a los otros fuesen mas

mas fieles la ora que en [1] tan grand fazanna de maldat eran [2] particioneros todos.

fiados sabiendo el uno del otro tal crimen.

[1] en *m:* *om. s.*
[2] eran *m:* fueron *s.*

Veamos a continuación cómo vierten uno y otro la animada entrevista de Umbreno y los embajadores alóbroges (Cat. 40, 2 y sigs.):

E la primera vez que vido a los embaxadores en el mercado preguntoles algunas cosas del estado de la cibdad. E commo doliendose de la cayda della escomenço los requerir [1] diciendo que pensades que salida [2] avra en estos fechos. E en este mal escomençado [3] e como los viese quexar [4] de la grand avariçia de los magistrados e acusar al senado por que en el [5] non fallavan reparo nin ayuda a sus menguas e que non esperauan si non la muerte visto esto unbreno [6] dixoles agora si queres ser varones amos-

Porende sin tardanza luego que los embaxadores vio en la plaza demandandoles algunas cosas del stado de su ciudad e quasi doliendose del caso de aquella, comenzo les a preguntar que fin a tantos males sperauan viendo que se quexauan de la avaricia de los officiales e que acusauan el senado, que en el ninguna ayuda hauian fallado, e por remedio de sus miserias atendían la muerte, yo dixo si hombres quereys ser, vos buscare manera de salir de tantos males.

[1] escomenço los requerir *m:* començoles a requerir *s.*
[2] que pensades que salida *m:* que salida pensays *s.*
[3] escomençado *m:* començado *s.*
[4] quexar *m:* quexarse *s.*
[5] el *m:* ella *s.*
[6] unbreno *m:* pumbrenno *s.*

traros he[1] rrazon[2] commo salgades e escusedes[3] todos estos males e dannos.

---

[1] amostraros he *m:* mostraros e *s.*
[2] rrazon *m: om. s.*
[3] salgades e escusedes *m:* salgays e escuseys *s.*

Finalmente, he aquí las últimas líneas de la *Conjuración*. Cat. 61, 8 y 9:

Muchos de los que auian uenido de los Reales por ver e por aver despojos de los cuerpos muertos de los enemigos unos fallauan sus amigos otros sus huespedes e[1] parientes. Otros fueron que alli conoscieron sus enemigos de tal guisa que en la hueste por diuersa manera eran lloro e alegria llanto[2] e gozo.

Muchos otrosi que del real por mirar o por despojar los muertos al lugar de la batalla eran ydos, bolviendo los cuerpos fallaron los unos a sus amigos otros a sus parientes. Huvo tambien algunos que a sus enemigos conoscieron e assi diuersamente en todo el exercito tristeza e gozo e alegria e llanto se fazia.

---

[1] e *m:* o *s.*
[2] llanto *m:* e llanto *s.*

Creo que bastan los pasajes transcritos para asegurarnos de que, por lo que respecta a esta primera monografía, Vidal de Noya, conforme a lo dicho por Menéndez Pelayo, hizo una traducción nueva y directa del original, con mejor inteligencia del mismo que el arcediano de Toledo, en consecuencia de lo cual aparecen en aquélla subsanados errores, omisiones y redundancias de la versión de este último; también es evidente la diferencia de estilo. Con todo, resulta probable, por lo que veremos después, que el de Noya tuviera a la vista el texto de Vasco de Guzmán, bien que en principio las coinci-

dencias de expresión de uno y otro pudieran explicarse partiendo del texto latino y teniendo en cuenta que las dos traducciones están hechas en el mismo siglo.

Pero todo cambia al pasar a la segunda monografía, la *Guerra de Jugurta*, pues desde las primeras líneas aparece claro que el texto del incunable no es otro que el del manuscrito de Vasco de Guzmán con escasísimas modificaciones. Véase el principio, Iug. 1, 1:

Sin razón se quexa el linaje umanal de su naturaleza diciendo que su hedat flaca e de breue durar sea mas rregida por suerte o por ventura que non por virtud. Antes digo que es el contrallo, ca non fallaras ser mas presciado nin de mayor grado lo primero que lo otro e antes fallesçe la industria a la naturaleza de los omes que el tiempo o las fuerças para se bien gouernar.

Sin razón se quexa el linaje umanal de su naturaleza diciendo que su edad flaca e de breue durada sea mas regida por suerte o por ventura que no por virtud. Antes digo que es al contrario. Ca no fallaras ser mas preciado ni de mayor grado lo primero que el otro. E antes fallesce la industria a la naturaleza de los hombres que el tiempo o fuerças para se bien gouernar.

La misma conformidad se observa a través de la obra toda. Bastará citar un par de ejemplos más. Sea 35, 1:

En esa sazon estaua en rroma un numidiano que auia nonbre masyua fijo de gullosa e nieto de masynisa el qual por que auia seydo contrario de jugurta en el primer desabenimiento que entre los Reyes ovo desque se dio el castillo de cirthan e fue muerto adherbal auiase venido fuyendo de africa al qual aconsejo espurio albino el qual

En esta sazon staua en roma un numidiano que hauia nonbre Masiua fijo de Gulusa e nieto de Maximisa el qual porque auia seydo contrario de Jugurtha en el primero desabenimiento que entre los Reyes huuo desque se dio el Castillo de Cirtha e fue muerto Adherbal hauiase venido fuyendo de Affrica. al qual aconsejo Espurio el

auia de rregir el consulado despues de bestia el anno mas çercano con quinto minuçio rrufo que pues que era del linaje de masynisa que acusase a Jugurta por sus maldades e le apretase poniendo enbidia contra el e miedo e que pidiese al senado el Reino.

qual hauia de regir el consulado despues de bestia el anno mas cercano con Quinto minucio rufo que puesque era del linaje de Maximissa que acusasse a Jugurtha por sus maldades e le appretasse poniendo embidia contra el e miedo e que pidiesse al senado el Reino.

Como última muestra copiaremos el principio del discurso de Mario, 85, 1 y sigs.:

Se yo caualleros que hay muchos los quales non gouiernan el inperio del consulado por las vias e maneras que lo alcançan de vos ca quando lo demandan amuestranse industriosos homildes e de poco estado en los gastos. E, desque lo alcançan biven como omes de poco saber e de otra parte con mucha sobervia enpero a mi paresçe que es de fazer el contrario ca quanta mayoria ha toda la cosa publica mas el consulado nin la pretoria tanto se deue aministrar con mayor cura e diligencia que non ser demandados.

Se yo caualleros que hay muchos que no gouiernan el inperio del consulado por las vias e maneras que lo alcançan de vos. Ca quando lo demandan demuestranse industriosos homildes e de poco stado en los gastos. E, desque lo alcançan viven como hombres de poco saber e de otra parte con mucha soberuia. Pero a mi parece que se deue fazer el contrario ca quanto toda la cosa publica es major que el consulado o la pretura, tanto aquella se deue administrar con mayor cura e diligencia que aquesta ser demandado.

Como se ve, el texto impreso sigue punto por punto a Vasco de Guzmán sin más que deshacer el enredo de alguna frase confusa e ininteligible. Menéndez Pelayo a propósito de lo que se lee al fin de la edición de Vidal de Noya: 'Fue la

presente obra acabada e de nouo emendada' dice (*BHLC*, VIII, pág. 20): 'Las palabras *e de novo emendada* pueden dar a entender que esta edición no es la primera, pero nadie ha visto otra más antigua'. Y a continuación señala el error de Gerónimo Borao que, interpretando mal a Latassa, hablaba de una edición de este Salustio de 1475. Todo se explica, sin embargo, y esas palabras, que sólo deben referirse a la *Guerra de Jugurta*, constituyen una velada confesión de que el texto impreso no es labor original, sino tomado con algunas enmiendas de otro autor, que no es sino Vasco de Guzmán. Esto resulta tanto más claro cuanto que al principio—y es cosa en que no se ha reparado—, sólo aparece atribuída a Vidal de Noya la traducción del *Catilina*, pues si en el primer folio se anuncia: 'El Salustio Cathilinario e Jugurtha en Romance', en el segundo se lee: 'Este libro se llama Salustio Cathilinario el qual fue traduzido de latin en romançe castellano por maestre Francisco Vidal de Noya en stilo assaz alto e muy elegante e segund se sigue'. Sólo la edición de Logroño de 1529 parece haber establecido la confusión (1).

Las opuestas afirmaciones del infante don Gabriel (o sea de su mentor Pérez Bayer) y de Menéndez Pelayo se resuelven, pues, en que el primero tiene razón por lo que se refiere a la *Guerra de Jugurta*, salvo en lo del intento de apropiación de Vidal de Noya, y el último en lo que toca a la *Conjuración de Catilina*. Vasco de Guzmán, en el prólogo dirigido a Fernán Pérez, había ponderado la dificultad de la empresa y su falta de preparación para ella. Y verdaderamente son dignos de admiración y gratitud esos antiguos traductores que con el primer mal códice que les caía en las manos iban vertiendo penosamente frase por frase en una lengua que aun

---

(1) Ya que en su encabezamiento se dice: *El Cathilinario e Jugurthino de Salustio historiador Romano, traduzido en castellano por maestre Francisco Vidal de Noya en estilo elegante* (B. N.-R. 9045). Tanto esta edición como la posterior de Medina del Campo, de 1548, reproducen el texto de la de 1493, con ligeros retoques. Vidal de Noya no hizo, pues, traducción propia de la *Guerra de Jugurta*.

no había alcanzado la ligereza y agilidad necesarias para reproducir las calidades del período latino. En Vidal de Noya se halla otra cosa: no es sólo que se le revele mejor el contenido del original, sino que alcanza el sentimiento de su estilo, y el hipérbaton y otras figuras, bien que no siempre acertados y de forma propia a sobrevivir, señalan el proceso de imitación que va a crear la gran prosa castellana de la siguiente centuria. Por ello, aparte de otras muchas consideraciones, creo que no sería inútil la edición o reedición crítica de estas antiguas versiones.

JOSÉ M. PABÓN.

HORACIO, I 32

El hecho de que aun recientemente (W. Alexander, *Horace's Odes and Carmen Saeculare*, Berkeley and Los Angeles, 1947, pág. 191) se plantee el problema de la atribución de la palabra *cumque* del v. 15, me hace pensar en la conveniencia de un repaso e intento de interpretación total de la oda para fijar el valor de la referida palabra (y consiguientemente de la poesía) de una manera, a ser posible, más terminante.

La oda tiene dos graves problemas de texto: el *poscimur* o *poscimus* del verso primero y el citado *cumque*. La mayoría de los editores contra el parecer de algunos (así Heinze que en su edición escribe *poscimus* y *medicumque;* Schütz en su edición; Ferrarino en su artículo de *Athenaeum*, 1935, página 219 ss.: *La preghiera alla lirica eolica;* Gunnar Carlsson en el trabajo publicado en *Eranos*, 1944, pág. 9 ss.: *Zu einigen Oden des Horaz;* Pasquali en su famoso *Orazio lirico*, página 141, que admiten *poscimus*, aunque conservan el *cumque)* han adoptado la grafía *poscimur* y *cumque*. Creemos que difícilmente se encontrarían razones de crítica textual que anularan estas lecturas. Sin embargo, pensamos que aun podemos ofrecer una razón nueva que afiance estos motivos externos. Se trata de la interpretación de las palabras *Carmen Latinum* (vv. 4-5). Esta expresión admite dos valores, como muy acertadamente señala Gunnar Carlsson en la pág. 10 del trabajo anteriormente citado: *a)* el de Kiessling: «Den Übergang von dem leichteren Lied zur Behandlung ernsterer, wenn man will politischer, Themen»: parecer con el que con-

cuerdan Wickham, *The works of Horace*, Oxford, 1896, y Plessis, *Odes et Epodes*, París, 1924; y *b)* el de Heinze: «Die Absicht, gerade jene leichtere Dichtung nach früheren poetischen Versuchen ernstlich aufzunehmen». A nosotros nos parece, aun comprendiendo las razones adversas, más acertada la teoría de Kiessling. Naturalmente este *Carmen Latinum* es algo más que una canción de amor o de vino. Estas quedan indicadas por el *lusimus vacui* del v. 2 y el *sub umbra* del v. 1. Recuérdense a este propósito los versos de Ovidio *Am.* II 18, 3-4 que nos hablan de una situación parecida: *Nos, Macer, ignaua Veneris cessamus in umbra et tener ausuros grandia frangit amor.* Como en esta poesía, hemos de pensar en las instigaciones de algunos amigos, que sabemos tan frecuentes, a que sobrepasara Horacio los estrechos límites que había puesto a sus temas poéticos. Horacio cede a ello, pero no espontáneamente, de ahí el *poscimur*. Este *poscimur* está perfectamente avalado por los dos lugares citados por Heinze (Ovidio *Met.* V 333 *poscimur Aonides* y IV 274 *poscitur Alcithoe)* por más que a él no le aparten de la lectura *poscimus*. Esta misma es también la interpretación del Pseudo-Acrón. Por lo demás la resistencia a cantar temas guerreros es un *topos* elemental de la poesía erótica.

Con lástima, y en esto coincidimos con Ferrarino *(l. c.*, página 223 y nota) nos tenemos que apartar de lo que pudiera ser una bella interpretación para los defensores del *poscimur;* me refiero a la de Mitscherlich: *Poscimur: poscor, impellor, impelli me sentio ad canendum*, θυμὸς ἐποτρύνει ἀείδειν, *Apollinis uel Musarum impulsu.* Sin embargo, poniéndose objetivamente ante la poesía, no cabe más que pensar, aunque sea menos poético, en incitaciones externas: la expresión *Carmen Latinum*, que creemos que no puede tener otra interpretación que la de Kiessling, obliga a ello: el paso a la poesía seria, a la poesía política nos parece indiscutible; si ponemos *poscimus*, supondría un paso espontáneo; si *poscimur*, a la fuerza, lo que es más natural en un poeta erótico. Pero creo que la estrofa tercera nos da claramente la clave en favor de esta

última posición. Porque es muy interesante la introducción de Alceo en esta imprecación a la lira; pues en Alceo tenemos dos modalidades como poeta, o, al menos, así era en la mente de los antiguos: el poeta de los στασιωτικά (poesías políticas) y el de los σκόλια (poesías de vino y amor). La introducción de Alceo puede tener, por tanto, una doble motivación: una aparente, la de proponérselo como modelo de la poesía seria (el *Carmen Latinum* que correspondería a los στασιωτικά de Alceo), y otro real, que es el de disculpar bajo su nombre y elevar de categoría a aquella poesía ligera a la que hacía referencia en el *lusimus vacui* y en el *sub umbra* (correspondientes a los σκόλια de Alceo). Toda la parte central de la oda está dedicada a hacer notar cómo el maestro Alceo no ha desdeñado estas poesías alegres, que en él tenían la misión de hacerle olvidar sus angustias guerreras y políticas (confróntese Schmid-Stählin, *Gesch. griech. Lit.*, tomo I, pág. 413); esta misión de la literatura convival de Alceo es la que queda resaltada en la última estrofa de la poesía de Horacio con el *dapibus* y el *dulce lenimen*. Al final vuelve aún una referencia al *poscimur* y con ello entramos en la otra grave dificultad de la oda: el *mihi cumque*. Las ofertas de corrección son bastante numerosas, pero contra ellas está el *consensus* de los manuscritos. ¿Qué podría significar entonces este *cumque?* Pietro Ferrarino en su artículo citado ofrece tres interpretaciones: 1) *cumque* = *quandocumque* referido al *vocanti* (así también recientemente Alexander, *op. cit.*, pág. 191); 2) *cumque* = ποτέ unido a *salve*, y 3) *cumque* que conservando su valor generalizador va unido al *mihi*. En esta unión, que es la aceptada por Ferrarino, parece estar el recto camino, pero en ella acentúa éste, a mi parecer equivocadamente, un sentido de modestia: «Orazio, dice, en la página 234, transferisce con passaggio naturalissimo, l'abituale generalizzazione delle lodi divine (il *quocumque nomine* della III 21, 5 e casi consimili) al senso profondo di modestia e di riverenza da cui si sente pervaso di fronte a tanta grandezza, lui conscio de non aver punto da sperare, si dalle sue forze solo dipenda, il dono richiesto» (en este mismo sentido, pág. 231). Sobre este

tono de «estrema umiltá» insiste aún al final del artículo en la página 236, aunque, justo es confesarlo, atisbando una cierta relación con el *vacui lusimus* inicial. Aun todavía podemos decir que la traducción que propone («a me, qualunque io mi sia, concedi benigna») nos parece adaptada al texto latino, pero nuestra discrepancia está en la interpretación que da a su propia traducción. Nosotros no creemos en un sentido de modestia, sino que el sentido generalizador del *mihi cumque* se refiere a los dos posibles Horacios, el del *uacui sub umbra lusimus* y el del *Carmen Latinum*, que corresponden al doble Alceo de los σκόλια y de los στασιωτικά con esa misma doble personalidad que también subraya Athenaeus XIV 627 *a* y recoge Heinze en una de sus notas: Ἀλκαῖος ὁ ποιητὴς... πρότερα τῶν κατὰ ποιητικὴν τὰ κατὰ τὴν ἀνδρείαν τίθεται, μᾶλλον τοῦ δέοντος πολεμικὸς γενόμενος.

ANTONIO MAGARIÑOS.

HEXAMETERSTUDIEN V

VERSE OHNE SEMIQUINARIA ODER MIT ÜBERWIEGENDER SEMISEPTENARIA

Dieses Kapitel bietet eine Zusammenstellung der Verse ohne semiquinaria als Hauptcaesur, mit Ausnahme derjenigen mit trochaeischem Wortschluss im dritten Fuss, die bereits in Teil I behandelt worden sind. Der Zweck dieser Zusammenstellung ist der, die Entscheidung über den rhythmischen Charakter eines Verses dadurch zu erleichtern, dass man hier die verschiedenen Formen mit den sämtlichen Stellen des in diesen Studien herangezogenen Materials belegt findet, d. h. der je 1000 ersten Verse von Lucan, Ovid. met., Vergil Aen., Horaz sat. I und Lucrez, der 500 ersten Verse von Horaz epist. II (bis zum Anfang der ars poet., die als Hor. ep. 3 zitiert wird), von 400 Versen des Catull, nämlich Gedicht 64 und 62, 1-5, und alle verwendbaren Verse des Lucilius und Ennius (1).

Was hier geboten wird, ist keine einfache Materialanhäufung, sondern in der Anordnung der Verse ist eine Entscheidung über den rhythmischen Charakter jedes einzelnen Verses enthalten, die folgende Zusammenstellung beansprucht daher gelesen zu werden, wenn dies auch weder eine leichte noch eine angenehme Arbeit ist; und natürlich wäre es sehr erwünscht, wenn man nicht nur die im Wortlaut ausgeschrie-

---

(1) Zitiert wird nur mit dem Namen des Dichters und der Verszahl, mit Buchangabe nur bei Buch II.

benen Verse ansähe, sondern wenigstens zum Teil auch diejenigen, bei denen nur die Versziffer angegeben ist: sämtliche Verse auszuschreiben, war, wie sich versteht, unmöglich. Die Prinzipien der Entscheidung sind in dem Aufsatz 'Caesur und Diaerese' (1) entwickelt worden, auf den hiermit verwiesen sei. Der schwierigste Punkt ist dabei die Synaloephe. Wie ich denke, wird man ohne weiteres zugeben (2), dass z. B. Verg. 220 und II 137:

praecipue pater Aeneas nunc acris Oronti,
nec mihi iam patriam antiquam spes ulla videndi,

rhythmisch gleichwertig sind. Aber nicht überall liegen die Dinge so einfach. Zwar kann m. E. kein Zweifel bestehen, dass z. B. Lucil. 460 (S. 457).

quanto antiquius, quam facere hoc, fecisse videri!

rhythmisch zu verstehen ist wie Lucil. 468 und Verg. 115 (S. 456):

in terra fuit, lucifugus, nebulo, id genus sane.
in puppim ferit: excutitur pronusque magister

Auch Verg. 96 (S. 457) wird man nicht anders beurteilen:

contigit oppetere! o Danaum fortissime gentis

Neben Verg. 158 (S. 457)

contendunt petere, et Libyae vertuntur ad oras.

kann man stellen Verg. 82:

impulit in latus: ac venti velut agmine facto,

---

(1) Aevum, Rassegna di scienze storiche, linguistiche e filologiche, XXIV 1950, 332-366.

(2) Zur Synaloephe vor *et* oder *atque* vgl. jetzt Nils-Ola Nilsson, Metrische Stildifferenzen in den Satiren des Horaz (Studia Latina Holmiensia I), Uppsala 1952, 7. Derselbe hat S. 44 ff. m. E. die These, dass in Fällen wie *talibus adfata Aenean* die semiquinaria «nicht fehle, sondern nur durch Elision verdunkelt sei», sicher widerlegt. Über 'Kompositionsfuge als Caesurersatz' (Ersatz!) ebendort S. 47 ff. mit besonnenem Urteil.

Man wird auch noch anfügen Lucil. 61 (S. 458):

ceteri item, in capulo hunc non esse aliumque cubare,

weil hinter *esse* das Ende eines syntaktischen Kolons liegt und sich *hunc* und *alium* entsprechen. Aber in Verg. 323 z. B. liegt eindeutig semiquinaria vor:

succinctam pharetra et maculosae tegmine lyncis,

und dazwischen stehen Verse wie die folgenden aus Vergil:

90 intonuere poli et crebris micat ignibus aether
193 corpora fundat humi et numerum cum navibus aequet.
520 postquam introgressi et coram data copia fandi,
35 vela dabant laeti et spumas salis aere ruebant.

bei denen ich ohne Bedenken, vor allem bei den beiden letzten, semiquinaria angenommen habe und die daher im folgenden nicht mit aufgeführt sind. Wo liegt hier die Grenze? Nun, es liegt im Wesen der Sache, nämlich an dem im Caesuraufsatz aufgestellten Grundsatz: 'Caesur ist nicht gleich Caesur', dass eine scharfe Grenze nicht gezogen werden kann und dass sich in der Mitte Verse finden, bei denen eine Entscheidung nach der einen oder anderen Seite schwer oder unmöglich ist. Vor eine solche Aporie werden wir uns unten S. 459 gestellt sehen. Es ist eine der Aufgaben von Teil VI dieser Studien, das Problem der Synaloephe in der Caesur zu behandeln und nach Möglichkeit zu klären. Man möge bis dahin die Anordnung des Materials im folgenden als meine vorläufige Entscheidung hinnehmen. Immerhin, über das Prinzip, nach dem die Entscheidung gefällt worden ist, bin ich in der Lage Rechenschaft zu geben. Im Caesuraufsatz ist dargelegt worden, dass die Caesur durch die παλίντονος ἁρμονίη zweier Prinzipien konstituiert wird, erstens des Gewohnheitsrechts der Versstelle als eines metrischen Prinzips, zweitens der syntaktischen Gliederung des Satzes. Dies letztere Prinzip ist dort an dem Beispiel von Verg. 2:

Italiam fato profugus Lavinaque venit

ganz ähnlich 32

errabant acti fatis maria omnia circum.

entwickelt worden. Diese Verse haben für eine rein metrische Betrachtung alle drei männlichen Caesuren, aber es kann aus syntaktischen Gründen gar kein Zweifel sein, dass die semiquinaria vollständig hinter der semiternaria und semiseptenaria zurücktritt, dass die Verse daher als durch diese beiden Caesuren dreigegliedert zu verstehen sind. Es ist für das rhythmische Verständnis des lateinischen Hexameters von grundlegender Bedeutung, dass man dieses letztere Prinzip, das syntaktische, anerkennt. Wer es nicht tut, wer an dem metrischen Formalismus festhält, wird niemals zwingend zu widerlegen sein. Das syntaktische Prinzip kann nur durch seine innere Evidenz überzeugen. Aber allein der, der es sich zu eigen macht, ist imstande, das innere Leben des lateinischen Hexameters zu erfassen.

Teil IV a und b enthalten eine Statistik der Formen der beiden Vershälften bei überwiegender semiquinaria mit besonderer Berücksichtigung der syntaktischen Gliederung. Die Formen sind diese, nämlich in der ersten Vershälfte;

	Vor der Caesur	
	ein spond. (oder anap.) Wort	ein iamb. Wort
1.	lu¹ctanti²s vento³s	A¹lbani²que patre³s
2.	interea magno	incubuere mari
3.	quam Iuno fertur	urbs antiqua fuit
4.	per varios casus	gens inimica mihi
5.	quippe vetor fatis	arma virumque cano
5*a*.	iam quot apud Sacri	non es avarus abi
5*b*.	prima quod ad Troiam	unde per ora novem
5*c*.	sed quid ego haec autem	tunc quoque ut ora dei
6.	quarum quae forma	tantae molis erat
7.	incute vim ventis	ostia dives opum
8.	ad quem tum Iuno	si qua fata sinant
9.	et soror et coniunx	vix ea fatus erat

Vor der Caesur ein molossisches (oder choriambisches) Wort.

1.	olli respondit	4.	at pius Aeneas
2.	Troïus Aeneas	5.	fronte sub adversa
3.	vix e conspectu	6.	sed neque in arctoo

In der zweiten Vershälfte. Die Bildung der 4. Senkung ist durch römische Zahlen bezeichnet worden, in folgender Weise:

I	1. componere fluctus	IV	1. sub imagine terras
II	1. nox incubat atra	V	1. super aethera notus
III	1. Aquilonibus actam	VI	1*a*. quid id attinet ad te?

Die Bildung der beiden letzten Versfüsse durch arabische Zahlen, in folgender Weise:

I	1. componere fluctus	II	4*b*. atque imperiosas
	1*a*. contingere non est	II	5. ne paeniteat te
	2. imponet honorem	I	6. gentes opulentae
	2*a*. Iunonis et iras	II	6*aa*. auro atque argento
	2*aa*. percontor an et cum	I	6*a*. aetate in agunda
	3. corpus mihi laevom	I	7. deprensa egomet mi
V	4*a*. cruor armentorum	I	8. munita virum vi

Ich hatte in einer ersten Fassung des Manuskripts dieser Arbeit die vorstehenden Ziffern als Exponenten vor und nach die Verszahl der folgenden Sammlung gestellt, habe sie dann aber wegen der drucktechnischen Schwierigkeiten wieder fortgelassen. Die Frage bleibt bestehen, welche Formen des Versanfangs und des Versausgangs bei den verschiedenen Verstypen ohne semiquinaria vorkommen. Am Schluss dieser Arbeit ist das Problem wenigstens an einem Beispiel dargestellt worden. Den an einem weit reicheren Material gewonnenen Ergebnissen von Teil IV hätte sich in diesem Kapitel keinesfalls etwas Gleichwertiges an die Seite stellen lassen. Ich habe mich deshalb für berechtigt gehalten, es mit einer Probe genug sein zu lassen.

Die folgende Zusammenstellung umfasst Verse ohne semiquinaria als Hauptcaesur. Wir sind daher vorwiegend an den Caesuren interessiert. Aus diesem Grunde ist die Bildung der semiseptenaria und der semiternaria und des von ihnen um-

schlossenen Mittelstücks des Verses zum Prinzip der Anordnung gemacht worden.

A. Semiternaria und semiseptenaria.

I. Beide Caesuren ungefähr im Gleichgewicht.

1. Ohne Wortschluss nach der 3. Hebung.

Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Lucr. 779 naturam clandestinam caecamque adhibere,
Lucil. 379 Enn. 317 422 **4** (1)

b. Verg. 25 necdum etiam causae irarum saevique doloris
613 716 II 202 Lucr. 133 Lucil. 68 **6** *V.* ***4***

c. Verg. 220 praecipue pius Aeneas nunc acris Oronti,
II 2 137 Hor. ep. 1,64 1,66 2,188 sat. 2,122 6,3 Lucil. 54 72 103 1004 1035 Enn. 63 **14** *V.* ***3***

d. Lucil. 1067 quis totum scis corpus iam perolesse bisulcis
1

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Lucil. 540 num censes calliplocamon callisphyron ullam 260 - suam enim <rem> invadere <se> atque innubere censent **2**

b. Verg. II 151 quidve petunt? quae religio? aut quae machina belli?
Hor. sat. 5,13 Lucr. 547 Lucil. 185 195 249 351 **7** *V.* ***1***

c. Verg. 224 dispiciens mare velivolum terrasque iacentis
685 II 36 57 191 Lucr. 457 683 Lucil. 262 1027 Enn. 150 **10** *V.* ***5***

b. oder c.: unvollständig.
Lucil. 213 *** interea stat sentibus pectus.
ähnlich Enn. 104 **2**

46 *V.* ***13***

2. Wortschluss auch nach der 3. Hebung.

Spondeische Bildung des 3. Fusses.

---

(1) Die Fettgedruckten Ziffern bezeichnen jeweils die Summe der angeführten Verse, die fett und kursiv gedruckten die (in der ersten Zahl enthaltene) Summe der Verse bei Lucan, Ovid und Vergil. Kommt der betreffende Verstypus nur bei einem der klassischen Dichter vor, so ist der Anfangsbuchstabe des Namens: L., O., V., davorgestellt. Die Zahlen für Vergil werden in jedem Fall mitgeteilt.

a. Verg. 32 errabant acti fatis maria omnia circum.
Lucan. II 240 Ov. 142 195 663 Verg. 21 118 162 383 442 476 632 II 13 II 170 II 206 Hor. ep. 1,36 sat. 2,56 2,66 7,23 9,52 Cat. 311 Lucr. 253 412 585 800 817 886 905 942 982 Lucil. 459 Enn. 164 259 355 419 541 618 620
38 ***15*** *(V.* ***11****)*

Hor. sat. 1,84 non uxor salvom te volt, non filius; omnes 3,133 **2**

b. Verg. 88 eripiunt subito nubes caelumque diemque
Lucan. 254 332 464 627 (?) Ov. 236 322 Verg. 215 363 II 12 II 106 II 220 Hor. ep. 1,43 1,190 2,201 sat. 8,24 Cat. 147 240 Lucr. 802 Lucil. 427 Enn. 71 84 254 433
24 ***12*** *(V.* ***6****)*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 2 Italiam fato profugus Lavinaque venit
Lucan. 4 58 II 211 Ov. 671 748 Verg. 57 247 282 321 572 590 Hor. sat. 1,97 2,94 4,76 4,83 5,19 7,1 9,18 9,44 Cat. 23*b* 27 158 301 Lucr. 315 919 Lucil. 354 428 1205 Enn. 292
29 ***11*** *(V.* ***7****)*

b. Verg. 202 experti: revocate animos maestumque timorem
Lucan. II 249 II 279 Verg. 390 722 744 Hor. ep. 1,122 Cat. 145 Lucr. 324 571 615 Lucil. 990 1094 Enn. 253 452
15 ***6*** *(V.* ***4****)*

Lucr. 569 atmixtum quoniam semel est in rebus inane; **1**

Doppelsperrung zwischen dem 1. und 2., dem 2. und 3. Kolon. Die in Klamern beigefügten Buchstaben bedeuten: Zugehörigkeit zu den Gruppen a bis d.

Verg. 147 atque rotis summas levibus perlabitur undas.
Lucan. 107 (dact. a) Ov. 506 (dact. a) II 215 (dact. a) Verg. 217 (dact. a) 484 (sp. a) 619 (dact. a) Lucr. 310 (sp. a) 425 (sp. b) 593 (sp. b) **10** ***7*** *(V.* ***4****)*

Die semiseptenaria ist durch Bucolica verdunkelt.

Hor. sat. 6,13 Tarquinius regno pulsus fugit, unius assis
Lucan. 523 spes saltem trepidas mentes levet, addita fati
2 *L.* ***1***
121 ***52*** *(V.* ***32****)*

3. In der 3. Hebung ein Monosyllabon (1).

Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. II 58 pastores magno ad regem clamore trahebant
353 520 II 139 Lucil. 87 124 208 864 **8** *V.* ***4***
Lucr. 204 gignundis, e qua constat quid possit oriri?
Enn. 241 493 **3**
Lucil 204 hoc sat erat: nunc cum hoc non est, qui credimus
porro **1**

b. Verg. 416 laeta suas, ubi templum illi, centumque Sabaeo
Lucr. 89 248 Lucil. 126 261 1054 1070 **7** *V.* ***1***

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 148 ac veluti magno in populo cum saepe coorta est
318 Hor. sat. 2,127 Lucr. 446 715 **5** *V.* ***2***

b. Verg. II 203 ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
Hor. sat. 10,39 Cat. 231 Lucr. 426 Lucil. 992 Enn. 423
6 *V.* ***1***

a. oder *b.* Lucil. 1225 *** nondum etiam <hic> haec omnia
habebit, **1**

31 *V.* ***8***

Summe A I: **198** ***73*** *V.* ***53***

II. Überwiegende semiseptenaria.

1. Ohne Wortschluss nach der 3. Hebung.

Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Lucr. 573 principio fundamenti natura carebit. Enn. 200
Lucil. 179 adsequitur nec opinantem, in caput insilit, ipsum
3

b. Verg. 421 miratur molem Aeneas, magalia quondam,
709 II 212 Hor. sat. 5,83 7,24 Lucr. 766 Enn. 258 344
8 *V.* ***3***

c. Hor. sat. 2,99 ad talos stola demissa et circumdata palla.
1

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

b. Verg. II 88 dum stabat regno incolumis regumque vigebat
Cat. 248 **2** *V.* ***1***

---

(1) Den ausgeschriebenen Versen ist zu entnehmen, dass verschiedene Formen der Gruppenbildung erscheinen.

c. Verg. 263 bellum ingens geret Italia populosque ferocis
427 738 II 65 II 244 Hor. sat. 3,129 **6** *V. 5*

20 *V. 9*

2. Wortschluss nach der 3. Hebung.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 178 expediunt fessi rerum, frugesque receptos
177 294 397 695 II 129 Hor. sat. 1,21 10,18 Lucr. 160
837 890 Lucil. 1378 Enn. 188 284 **14** *V. 6*
Lucr. 709 fingere res ipsum per se, terramve creare
Lucr. 459 tempus item per se non est, sed rebus ab ipsis
2

b. Verg. 123 accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt
Lucan. 602 Hor. sat. 1,90 3,10 4,33 10,44 Lucr. 70 250
572 Lucil. 426 1216 1370 Enn. 443 **13 2** *(V. 1)*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Lucan. 92 nulla fides regni sociis omnisque potestas
409 Ov. 311 331 761 Verg. 439 650 II 19 II 73 Hor. ep.
2,210 sat. 4,68 4,135 Lucr. 543 **13 9** *(V. 4)*
Lucil. 504 cum tecum est, quidvis satis est: visuri alieni
(Lucil. 355 Ἄρες Ἄρες Graeci ut faciunt. ***) **2**
b. Lucan. 137 exuvias veteris populi sacrataque gestans
470 Ov. II 119 Hor. ep. 1,229 sat. 2,37 Lucr. 262 Enn. 465
7 3

50 20 *(V. 11)*

3. Sperrung, attributive Verbindung oder Bimembre 2-4.
Ohne Wortschluss in der 3. Hebung.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Enn. 228 parerent, observarent, portisculus signum **1**
b. Verg. II 173 luminibus flammae arrectis, salsusque per artus
Lucr. 348 Lucil. 1038 Enn. 503. **4** *V. 1*
c. Hor. ep. 2,69 hic extremo in Aventino, visendus uterque;
1
d. Verg. II 222 clamores simul horrendos ad sidera tollit:
Lucr. 65 Lucil. 1118. **3** *V. 1*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

b. Lucr. 191 quisque sua de materie grandescere alique. 404
2

d. Verg. 230 aeternis regis imperiis et fulmine terres,
661 Lucil. 159 **3** *V. 2*
14 *V. 4*

4. Dasselbe. Wortschluss in der 3. Hebung.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 686 regalis inter mensas laticemsque Lyaeum,
Lucan. 204 215 II 68 Verg. 446 Hor. sat. 3,60 Lucr. 14 103 252 275 285 640 Lucil. 369 Enn. 474 479
15 *5 (V. 2)*

b. Verg. 146 et vastas aperit syrtis et temperat aequor.
Lucan. 184 455 562 Verg. 59 II 134 II 221 Hor. ep. 2,50 sat. 4,138 Lucr. 111 171 193 309 932 Enn. 147
15 *7 (V. 4)*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 73 conubio iungam stabili propriamque dicabo,
Lucan. 244 263 682 II 91 Ov. 160 II 159 II 185 Verg. 703 754 Hor. sat. 4,7 Lucr. 48 146 512 Enn. 515
15 *10 (V. 3)*

b. Lucil. 276 huncine ego umquam Hyacinto hominem, cortinipotentis 559 **2**
47 *22 (V. 9)*

5. Zwei Monosyllaba vor der 3. Hebung.

a. Hor. ep. 2,200 nave ferar magna an parva, ferar unus et idem.
Lucr. 642 inversis quae sub verbis latitantia cernunt,
270 646 737 Lucil. 355 **6**
6

6. Die semiternaria nicht wesentlich stärker als die semiquinaria.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Lucan. 109 dividitur ferro regnum, populique potentis
Ov. 28 45 294 493 Verg. 571 Hor. sat. 8,43 9,24 Lucr. 721 906 Lucil. 207 1021 Enn. 398 593 **14** *6 (V. 1)*
Lucil. 987 sed tamen hoc dicas quid sit, si noenu molestum est. **1**

b. Verg. 214 tum victu revocant viris, fusique per herbam
Lucan. II 61 Verg. 701 II 207 Hor. sat. 4,121 Lucr. 656 783 973 Lucil. 1014 1296 Enn. 224 298 **12** *4 (V. 3)*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 31 arcebat longe Latio, multosque per annos
Lucan. 178 542 692 Verg. 8 145 153 175 706 747 II 172
II 235 Hor. ep. 1,209 Lucr. 470 Lucil. 284 Enn. 24
16 ***12*** *(V.* ***9****)*

b. Lucan. II 174 ma[6]nes/ pla[1]catos Catuli refera-n? cum victima tristis
Ov. 18 Hor. sat. 2,129 4,131 Lucr. 379 884 Lucil. 175 Enn. 617 **8** ***2***
Lucil. 120 conturbare animam potis est quicumque adoritur.
1
52 ***24*** *(V.* ***13****)*

7. Die semiternaria schwächer als die semiquinaria.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 189 ductoresque ipsos primum, capita alta ferentis
601 II 69 Hor. sat. 3,90 4,64 10,33 Lucr. 75 115 274 288
972 Lucil. 365 561 **13** *V.* ***3***

b. Verg. 327 o, quam te memorem virgo? namque haud tibi vultus
Hor. sat. 1,105 3,91 5,57 Cat. 26 Lucil. 182 534 Enn. 249
8 *V.* ***1***

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 107 terram inter fluctus aperit, furit aestus harenis.
Ov. II 120 II 184 Verg. 182 218 724 II 132 II 199 Hor. sat. 3,85 Lucr. 300 328 Lucil. 97 Enn. 16 483
14 ***8*** *(V.* ***6****)*

b. Verg. 750 multa super Priamo rogitans, super Hectore multa;
Lucan. 2 II 47 Ov. 499 560 Lucr. 119 Enn. 403
7 ***5*** *(V.* ***1****)*
42 ***17*** *(V.* ***11****)*

Summe A II: **231** ***96*** *(V.* ***57****)*

III. Überwiegende semiternaria. Zum Teil besteht über die semiseptenaria hinweg enge syntaktische Verbindung.

1. Ohne Wortschluss nach der 3. Hebung.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Lucil. 526 transibit quadraginta cubita altus Tarento.
1

b. Verg. 37 haec secum: mene incepto desistere victam
II 59 Hor. ep. 2,125 sat. 1,86 Lucr. 79 148 247 601 708
959 Lucil. 798 **11** *V.* **2**
Lucr. 787 nec cessare haec inter se mutare, meare 911
2

c. Verg. 581 ardebant. prior Aenean compellat Achates:
631 Hor. ep. 2,149 2,154 sat. 7,11 Lucr. 208
6 *V.* **2**

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

b. Lucr. 336 res possent; namque officium quod corporis exstat,
712 774 Lucil. 31 **4**
Lucr. 570 at contra, si mollia sint primordia rerum,
1

c. Verg. 180 Aeneas scopulum interea conscendit, et omnem
II 78 Hor. sat. 3,79 Lucr. 156 239 540 **6** *V.* **2**
Hor. sat. 3,5 si peteret per amicitiam patris atque suam, non
Lucr. 850 et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat.
2

Dasselbe, die semiseptenaria durch Bucolica verdunkelt.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

b. Hor. sat. 1,17 mercator; tu, consultus modo, rusticus: hinc
vos **1**

c. Verg. 198 o socii (neque enim ignari sumus ante malorum),
1 *V.* **1**

Daktylische Bildung des 3. Fusses. Spondeus im 4. Fuss.

b. Lucr. 635 qua propter qui materiem rerum esse putarunt
1

c. Lucr. 705 qua propter quia materiem rerum esse putarunt
1

36 *V.* **7**

2. Wortschluss nach der 3. Hebung.
Spondeischer Wortschluss vor der semiseptenaria.

a. Ov. 214 longa mora est, quantum noxae sit ubique repertum,
Lucan. II 76 Ov. 454 656 II 187 Hor. sat. 3,53 Cat. 386
Lucr. 325 **8** **5**

b. Lucan. 385 illa licet, penitus tolli quam iusseris urbem,
Hor. ep. 1,54 sat. 1,44 Lucr. 303 870 Lucil. 551
6 *L.* **1**

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 11 impulerit. tantaene animis caelestibus irae?
Lucan. 228 237 Ov. 440 721 II 99 Verg. 122 149 447 504 II 61 II 128 Hor. ep. 1,35 1,123 Cat. 95 Lucil. 978 1066 Enn. 231 277 **19** ***12*** *(V. 7)*

b. Verg. II 49 quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes.
Ov. 369 421 Verg. II 144 Lucr. 266 562 **6** ***4*** *(V. 2)*

39 ***22*** *(V. 9)*

3. Zwei Monosyllaba oder ein pyrrhichisches Wort und ein Monosyllabon vor der 3. Hebung.

Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Ov. 175 hic locus est, quem, si verbis audacia detur,
Hor. sat. 2,28 Lucr. 130 451 743 775 935 Lucil. 470 481 Enn. 65 **10** *O. 1*

b. Verg. 644 passus amor) rapidum ad navis praemittit Achaten,
58 656 Hor. ep. 1,113 2,197 sat. 1,67 8,28 **7** *V. 3*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 237 pollicitus. quae te, genitor, sententia vertit?
Lucan. 123 138 411 631 II 42 Ov. 77 II 57 Verg. 461 515 549 582 II 89 II 92 Hor. ep. 1,175 sat. 6,55 Cat. 140 Lucr. 157 Enn. 46 131 **20** ***14*** *(V. 7)*

b. Verg. 361 conveniunt quibus aut odium crudele tyranni
Ov. 750 Hor. sat. 6,22 Lucr. 127 544 943 Lucil. 1029 **7** ***2*** *(V. 1)*

Die semiseptenaria durch die Bucolica verdunkelt.

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Hor. sat. 9,16 persequar hinc quo nunc iter est tibi.' 'nil opus est te **1**

45 ***20*** *(V. 8)*

Sperrung oder attributive Verbindung zwischen dem 2. und 3. Kolon.

Ohne Wortschluss in der 3. Hebung. Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Lucr. 243 contextum vis deberet dissolvere quaeque. **1**

b. Verg. 525 oramus: prohibe infandos a navibus ignis.
Cat. 193 Lucr. 927 965 **4** *V. 1*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 97 Tydide! mene Iliacis occumbere campis
II 55 Hor. ep. 1,73 **3** *V. 2*
b. Verg. 456 miratur, videt Iliacas ex ordine pugnas
Lucr. 844 Enn. 416 **3** *V. 1*
11 *V. 4*

5. Dasselbe. Wortschluss in der 3. Hebung.
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 635 terga suum, pinguis centum cum matribus agnos,
Lucan. 59 108 680 Verg. 652 II 122 **6 6** *(V. 3)*
b. Verg. 20 audierat Tyrias olim quae verteret arces;
Lucan. 690 II 269 Lucr. 298 **4 3** *(V. 1)*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 4 vi superum, saevae memorem Iunonis ob iram,
Lucan. 261 281 511 656 II 88 Ov. 35 202 465 Verg. 497
Hor. sat. 2,80 7,32 **12 10** *(V. 2)*
b. Verg. 512 dispulerat penitusque alias avexerat oras.
Ov. II 93 Verg. II 159 Lucr. 589 **4 3** *(V. 2)*
26 22 *(V. 8)*

6. Dasselbe. Monosyllabon in der 3. Hebung (1).
Spondeische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 241 insequitur. quem das finem, rex magne, laborum?
Lucan. 304 565 640 (F) Ov. II 36 Verg. 746 II 34 Hor.
sat. 7,5 **8 7** *(V. 3)*
b. Verg. 679 dona ferens pelago et flammis restantia Troiae;
Luc. 340 Verg. 584 (F) Hor. ep. 1,176 **4 3** *(V. 2)*

Daktylische Bildung des 3. Fusses.

a. Verg. 79 concilias, tu das epulis accumbere divum
II 79 II 112 Hor. ep. 1,25 sat. 2,87 Lucr. 826 Enn. 100
7 *V. 3*

(1) Mit F (= Fern- oder Enjambement-Sperrung) sind die Verse bezeichnet, in denen das zweite Kolon zum folgenden Vers in Sperrung steht.

b. Verg. 347 Pygmalion, scelere ante alios immanior omnis.
Lucan. 279 II 97 Verg. 100 (F) 463 Lucr. 4 (F)
6 **5** *(V.* **3***)*
25 **18** *(V.* **11***)*

Summe A III **182** **93** *(V.* **47***)*
Gesantsumme A: **611** **262** *(V.* **157***)*

B. Semiseptenaria mit schwächerer semiquinaria ohne semiternaria. Spondeisches Wort vor der semiseptenaria.

I. Molossisches Wort vor der semiquinaria.

1. Satz- oder Kolonschluss in der semiseptenaria.

Verg. 419 iamque ascendebant collem, qui plurimus urbi
Lucan. 659 Ov. 43 Verg. 640 II 43 II 74 II 116 Hor. sat. 1,96 ut metiretur nummos, 2,48 libertinarum dico. 6,101 atque salutandi plures, 7,22 Lucr. 69 178 dum tempestates adsunt et 369 588 nec commutatur quicquam; 713 989 999 Lucil. 34 48 156 423 465 1003 1060 Enn. 309 195 non cauponantes bellum **27** **7** *(V.* **5***)*

Dasselbe, attributive Verbindung zwischen dem molossischen und spondeischen Wort.

Verg. 129 fluctibus oppressos Troas caelique ruina.
238 498 639 arte laboratae vestes 742 Hor. ep. 3,3 3,131 4,28 Lucr. 139 propter egestatem linguae et Lucil. 318
10 *V.* **5**

Sperrung 1-4.

Verg. 184 navem in conspectu nullam, tris litore cervos
Lucan. 587 II 9 II 242 Ov. 715 Verg. 256 473 508 579 688 Lucil. 308 quarum et abundemus rerum et 528
12 **10** *(V.* **6***)*

Sperrung 1s-4 (1).

Lucil. 996 vir mare metitur magnum et se fluctibus tradit.
Verg. 544 **2** *V.* **1**

---

(1) 1s = Senkung des 1. Fusses, 1h = Hebung des 1. Fusses.

Das Wort vor der semiseptenaria steht ἀπὸ κοινοῦ:

Lucan. 252 orbe sub eoo sedem gelidaque sub arcto
Lucr. 318 saepe salutantum tactu praeterque meantum.
613 **3** *L.* ***1*** **1**
54 ***24*** *(V.* ***17****)*

2. Ohne syntaktischen Einschnitt in der semiseptenaria. Attributive Verbindungen 2-3-4.

Verg. 173 et sale tabentis artus in litore ponunt.
Hor. ep. 1,210 1,255 sat. 2,68 3,55 Cat. 75 Lucr. 184 582 639 Enn. 405 semper abundantes hastas **10** *V.* ***1***
Lucr. 933 deinde quod obscura de re tam lucida pango
1

Inversion:

Hor. sat. 5,45 proxima Campano ponti quae villula, tectum
1

Participium oder Adjektiv und Ergänzung:

Verg. 680 hunc ego sopitum somno super alta Cythera
Lucan. 151 Verg. II 153 Lucr. 877 **4** ***3*** *(V.* ***2****)*

'Natürliche' Wortfolge:

Verg. 726 atria; dependent lychni laquearibus aureis
Enn. 469 cum sese exsiccat somno Romana iuventus 537
3

Sperrung 1-4.

Hor. sat. 4,117 traditum ab antiquis morem servare tuamque,
5,16 Lucil. 1061 **3**

Sperrung 1s-4.

Verg. 535 cum subito adsurgens fluctu nimbosus Orion
1 ***V. 1***

Sperrung 3-6.

Verg. 495 dum stupet obtutuque haeret defixus in uno,
1 ***V. 1***

Sperrung 3-5 und 4-6.

Lucr. 175 vites autumno fundi suadente videmus,
1

Unsicher: 4-5 bimembre.

Verg. 756 omnibus errantem terris et fluctibus aestas.
Hor. sat. 4,61 = Enn. 267 belli ferratos postes portasque refregit, **3** *V. 1*

Verdunkelt durch Bucolica, attributive Verbindung 2-3-4.

Verg. 159 est in secessu longo locus: insula portum
1 *V. 1*
29 ***9*** *(V. 8)*

II. Choriambisches Wort vor der semiquinaria.

1. Satz- oder Kolonschluss in der semiseptenaria.

Verg. 68 Ilium in Italiam portans victosque penatis:
Ov. 16 41 230 II 114 Verg. 190 211 557 Hor. ep. 2,137 sat. 2,15 6,50 8,32 Cat. 102 180 Lucr. 464
15 ***8*** *(V. 4)*
Lucr. 695 unde hic cognitus est ipsi quem nominat ignem;
1

Attributive Verbindung 2-3-4.

Verg. 13 Karthago, Italiam contra Tiberinaque longe
Lucan. 450 Verg. 569 Hor. sat. 6,25 Cat. 118 ut consanguineae complexum, ut Lucr. 230 454 771 Lucil. 27 139
10 ***3*** *(V. 2)*

Sperrung 1-4.

Verg. 480 crinibus Iliades passis peplumque ferebant
698 Hor. sat. 7,26 Lucr. 735 **4** *V. 2*

Sperrung 15-4.

Verg. 120 iam validam Ilionei navem, iam fortis Achatae,
1 *V. 1*
31 ***14*** *(V. 9)*

2. Ohne syntaktischen Einschnitt in der semiseptenaria.
Attributive Verbindung 2-3-4.

Hor. ep. 1,105 cautos nominibus rectis expendere nummos,
Lucr. 343 473 583 innumerabilibus plagis 617 990 995 Lucil. 229 290 Enn. 358
?Hor. sat. 1,114 ut, cum carceribus missos rapit ungula currus,
11

Sperrung 1s-4.

Verg. 663 ergo his aligerum dictis adfatur Amorem:
1 *V. 1*

'Natürliche' Wortforge.

Enn. 211 vertitur interea caelum cum ingentibus signis.
1
13 *V. 1*

III. Spondeisches Wort vor der semiquinaria.

1. Satz- oder Kolonschluss in der semiseptenaria.

a. Dazu Einschnitt nach dem 1. Fuss.

Lucan. II 110 impetus, et visum lenti, quaesisse nocentem,
Lucr. 371 784 **3** *L. 1*

b. Inversion.

Hor. ep. 2,213 vivere si recte nescis, decede peritis.
Lucil. 1232 **2**

c. Gruppe 3-4 oder 2h-4.

Verg. 278 his ego nec metas rerum nec tempora pono;
Hor. sat. 5,36 Lucr. 46 364 **4** *V. 1*

d. Molossische Gruppe 2-3.

Lucan. 546 nec tulit in caelum flammas, sed vertice prono
Lucr. 666 Hor. sat. 6,39 Lucil. 178 Enn. 72 193
6 *L. 1*

e. Dasselbe mit schwächerer syntaktischer Beziehung.

Verg. 5 multa quoque et bello passus, dum conderet urbem
Ov. 15 II 76 Verg. 111 Hor. sat. 3,54 Lucil. 284
6 4 *(V. 2)*

f. Gruppe 1s-3 oder 1h-3.

Verg. 106 hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
331 Lucr. 949 **3** *V. 2*

Zwei Monosyllaba vor der semiseptenaria.

b. Lucr. 751 conicere ut possis ex hoc, quae cernere non quis
1

g. Gruppe 2s-3s+4h.

Lucr. 849 natura atque ipsae res sunt, aequeque laborant
1

26 9 *(V. 5)*

2. Ohne syntaktischen Einschnitt in der semiseptenaria. Durchweg Gruppe 3-4 oder 2h-4.

a. Einschnitt nach dem 1. Fuss.

Verg. 236 qui mare, qui terras omnis dicione tenerent,
Hor. sat. 5,18 **2** *V.* ***1***

b. Sonst.

Ov. 182 non ego pro mundi regno magis anxius illa
Hor. sat. 6,72 Lucr. 30 463 551 555 750 Lucil. 198 Enn. 313
9 *O.* ***1***

Enn. 338 ille vir haud magna cum re sed plenus fidei
1

c. Sperrung 1-4.

Lucil. 5 quo populum atque urbem pacto servare potisset
1

d. Gruppe 2-3.

Enn. 53 ut me de caelo visas cognata parumper.
327 quod quisque in bello gessit cum rege Philippo.
2

Ferner:

Verg. 564 moliri et late finis custode tueri. **1** *V.* ***1***
Nicht ganz sicher, aber die beiden letzten Wörter fügen sich eng zusammen, *late* und *finis* stehen jedes für sich in Sperrung zu *tueri*, schliesslich liegt hinter *moliri* Kolonschluss, wodurch der Vers eine Neigung zur Dreiteiligkeit erhält.

16 3 *(V. 2)*

IV. Anapaestisches Wort vor der semiquinaria.

1. Satz- oder Kolonschluss in der semiseptenaria.
Die Untergliederung ist, wo nicht anders bemerkt, dieselbe wie in III 1.

a. Hor. sat. 1,73 nescis, quo valeat nummus, quem praebeat usum?
6,118 Lucr. 6 **3**

b. Verg. 607 in freta dum fluvii current, dum montibus umbrae
II 178 Lucr. 206 **3** *V.* **2**

c. Ov. II 18 signaque sex foribus dextris totidemque sinistris.
Hor. ep. 1,96 **2** *O.* ***1***

d. Enn. 543 omnia per sonitus arcet, terram mare caelum
1

d. Verg. 385 Europa atque Asia pulsus. nec plura querentem
Hor. sat. 6,111 **2** *V.* ***1***

h. Schwächerer Einschnitt in der semiquinaria.

Verg. 573 urbem quam statuo, vestra est: subducite navis:
1 *V.* ***1***

Zwei Monosyllaba vor der semiseptenaria.

a. Lucr. 393 errat: nam vacuum tum fit quod non fuit ante,
1

d. Hor. ep. 1,53 Naevius in manibus non est et mentibus haeret
1

Pyrrhichisches Wort + Monosyllabon vor der semiseptenaria.

a. Hor. ep. 1,213 ut magus, et modo me Thebis, modo ponit Athenis.
1

15 **5** *(V.* **4)**

2. Ohne syntaktischen Einschnitt in der semiseptenaria.

Gruppe 3-4 oder 2h-4.

Verg. 136 post mihi non simili poena commissa luetis.
445 Hor. ep. 2,97 Lucr. 199 691 Enn. 485
6 *V.* **2**

Ausserdem Inversion:

Lucan. 22 totum sub Latias leges cum miseris orbem,
1 *L.* ***1***

Doppelsperrung 3-5 und 4-6.

Verg. 748 nec non et vario noctem sermone trahebant
1 *V.* ***1***

Sperrung 1s-4.

Hor. sat. 1,46 non tuus hoc capiet venter plus ac meus; ut, si

Einschnitt nach der 1. Senkung.

Hor. sat. 1,109 se probet ac potius laudet diversa sequentis,
1
10 ***4*** *(V.* ***3****)*

V. Iambisches Wort vor der semiquinaria.

1. Gruppe oder Kolon 2-4 oder 1-2-4.

Verg. 443 effodere loco signum, quod regia Iuno
Lucan. 354 Verg. 546 (Sperrung 1h-3) 611 614 (Sperrung 1-4) 710 II 97 Cat. 280 Lucr. 53 (Inversion) 195 444 Lucil. 430 Enn. 238 **13** ***7*** *(V.* ***6****)*

2. Sperrung 2-4 oder 1-2-4.

Verg. 143 collectasque fugat nubes solemque reducit.
Lucan. 88 527 Ov. 307 Verg. 66 179 610 670 Hor. ep. 1,86 2,47 Cat. 178 Lucr. 272 480 790 839 Lucil. 174 341
17 ***8*** *(V.* ***5****)*

3. Gruppe oder Kolon 1-3.

Lucan. II 233 praeteritique memor flebat metuensque futuri.
Verg. 562 solvite corde metum, Teucri, secludite curas.
2 ***2*** *(V.* ***1****)*

4. Gruppe 2-3.

Lucan. 618 terruit ipse color vatem: nam pallida taetris
Lucil. 1230 Enn. 406 **3** *L.* ***1***

5. Rhythmischer Einschnitt nach dem 2. Trochaeus.

Verg. 110 dorsum immane mari summo), tris Eurus ab alto
Lucan. 134 Ov. 432 Verg. 657 728 Hor. sat. 1,77 9,1 Lucr. 47 190 354 506 726 Lucil. 342 Enn. 39 349 470 495
17 ***5*** *(V.* ***3****)*

6. Interpunktion nach dem 2. Trochaeus.

Verg. 531 terra antiqua, potens armis atque ubere glaebae;
708 convenere, toris iussi discumbere pictis
Sperrung 3-6, Gliederung A B b a. **2** *V.* **2**

7. semiseptenaria verdunkelt.

Lucr. 759 deinde inimica modis multis sunt adque veneno
1
55 25 *(V.* **17***)*

VI. Monosyllabon in der 3. Hebung, davor Synaloephe eines syntaktisch eng verbundenen Wortes.

Lucil. 973 et saevo ac duro in bello multo optimus hostis
33 si me nescire hoc nescis quod quaerere dico
2

Anapaestisches Wort vor der semiseptenaria.

I. Molossisches Wort vor der semiquinaria.

1. Attributive Verbindung 2-3-4.

Verg. 200 vos et Scyllaeam rabiem penitusque sonantis
Lucan. 70 339 410 666 Verg. 160 310 654 II 63 Hor. ep. 1,95 nunc athletarum studiis, 1,157 1,188 2,104 2,136 2,208 sat. 3,21 3,26 cur in amicorum vitiis 6,62 esse in amicorum numero. 8,6 ast inportunas volucres Cat. 290 Lucr. 851 Lucil. 123 inde Dicarchitum populos 201 976 Enn. 209 215.
26 9 *(V.* **5***)*

Ov. 535 (alter inhaesuro similis iam iamque tenere
II 165 Lucil. 579 982 Enn. 428. **5** *O.* **2**

2. Sperrung 1-4.

Verg. 620 finibus expulsum patriis, nova regna petentem
Lucan. 152 Ov. 65 Verg. 423 Lucr. 436 Lucil. 1200 Enn. 307 308 flos delibatus populi **8 4** *(V.* **2***)*

1s-4.

Verg. 434 aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Lucan. 399 II 145. **3 3** *(V.* **1***)*

3. 'Natürliche' Wortfolge.

Verg. 345 cui pater intactam dederat primisque iugarat
Lucan. 661 II 129 Ov. 19 Verg. 350 696 II 21 II 118 II 160
Hor. sat. 3,2 9,12 Lucr 321 (? Sperrung 4-6) 795 in commutatum veniunt, 957 Lucil. 266 305 566 Enn. 67 87 sic exspectabat populus 424 436 hic insidiantes vigilant, 610
22 ***9*** *(V.* ***6****)*

4. Gruppe 1-3.

Hor. sat. 6,82 circum doctores aderat. quid multa? pudicum,
Lucan. 164 II 46 Verg. II 183 Hor. sat. 4,32 5,96 Lucr. 727
7 ***3*** *(V.* ***1****)*

Pyrrhichisches Wort und Monosyllabon vor der semiseptenaria.

Hor. ep. 2,127 dum mea delectent mala me vel denique fallant,
Cat. 219 eripit invito mihi te, cui languida nondum.
2
73 ***30*** *(V.* ***15****)*

II. Choriambisches Wort vor der semiquinaria.

1. Attributive Verbindung 2-4.

Verg. 22 venturum excidio Libyae: sic volvere Parcas.
Lucan. 614 688 Ov. 436 711 Verg. 138 598 Hor. sat. 3,73
Lucr. 987 Enn. 140. **10** ***7*** *(V.* ***3****)*

2. Natürliche Wortfolge.

Hor. sat. 9,10 dicere nescio quid puero, cum sudor ad imos
Lucr. 49 122 Lucil. 283. **4**

3. Gruppe 1-3.

Verg. 659 pro dulci Ascanio veniat, donisque furentem
Lucan. 428
Dasselbe mit Inversion:
Lucr. 362 corporis officiumst quoniam premere omnia deorsum,
3 ***2*** *(V.* ***1****)*

4. Vokativ vor der semiseptenaria.

Verg. II 117 cum primum Iliacas, Danai, venistis ad oras;
Lucan. II 57 **2** ***2*** *(V.* ***1****)*
13 ***11*** *(V.* ***5****)*

III. Spondeisches Wort vor der semiquinaria.

1. Attributive Verbindung 3-4, durchweg mit syntaktischem oder rhythmischem Einschnitt nach dem 1. Fuss.

Verg. 142 sic ait et dicto citius tumida aequora placat
Lucan. 255 420 447 Ov. II 126 Verg. 225 297 563 692 Enn. 550 626 **11** ***9*** *(V.* ***5****)*

2. Sperrung 1-4.

Hor. sat. 6,15 iudice quo nosti populo, qui stultus honores
1

3. Natürliche Wortfolge.

Verg. II 232 ducendum ad sedes simulacrum orandaque divae
Ov. 495 615 Hor. sat. 10,31 Lucr. 80 180 Lucil. 217 221 **8** ***3*** *(V.* ***1****)*

4. Gruppe 1-3.

Lucr. 117 Ennius ut noster cecinit, qui primus amoeno
(Invers.) 408. **2**

5. Vokativ vor der semiseptenaria.

Verg. 627 quare agite, o tectis, iuvenes, succedite nostris.
735 **2** *V.* **2**

6.

Lucil. 157 nobis, quam dextrae gladium dum accomodet alter:
Verg. 591 purpureum et laetos oculis adflarat honores;
Bei Lucil. stehen sowohl *dextrae* wie *gladium*, jedes für sich, in Sperrung zum Verbum, bilden also sozusagen eine Gruppengemeinschaft gleichen syntaktischen Schicksals: für die semiseptenaria gibt die Inversion den Auschlag. In Verg. 591 liegt von *laetos* an das Stellungsschema a b B A vor. In beiden Versen fällt syntaktischer Einschnitt ans Ende des 1. Fusses, wodurch eine Neigung zur Dreiteilung oder zur Verlagerung des Caesurschwerpunkts gegen das Versende entsteht. **2** *V.* ***1***

26 ***15*** *(V.* ***9****)*

IV. Anapaestisches Wort vor der semiquinaria.

1. Attributive Verbindung 3-4.

Lucan. 278 pellimur e patriis laribus patimurque volentes
367 Lucr. 163 Enn. 518.
Hor. sat. 2,108 transvolat in medio posita et fugientia captat.
L. **2**

2. Natürliche Wortfolge.

Verg. 281 consilia in melius referet, mecumque fovebit
Lucan. 37 Verg. II 17 Hor. sat. 1,108 2,82
Lucr. 159 (oder spond. + anap);
Ov. 510 aspera, qua properas, loca sunt. moderatius, oro,
Lucil. 203 nam si, quod satis est homini, id satis esse potisset,

Inversion:

Lucr. 265 nunc age, res quoniam docui non posse creari
9 ***3*** *(V.* ***2****)*

3. Vokativ vor der semiseptenaria.

Lucil. 1089 quanti nos faciant, socii, quom parcere possint.
1
15 ***5*** *(V.* ***2****)*

V. Iambisches Wort vor der semiquinaria.

1. Gruppe oder Kolon 2-4 oder 1~2-4.

Verg. 6 inferretque deos Latio - genus unde Latinum
Ov. II 124 Verg. 216 729 Hor. sat. 5,101 (Einschnitt nach dem 1. Fuss) Lucr. 507 781 **7** ***4*** *(V.* ***3****)*

Attributive Verbindung.

Lucan. II 80 terribilesque deos scelerum Mariumque futurum,
Lucr. 18
Lucr. 72 ergo vivida vis animi pervicit, et extra
3 *(L.* ***1****)*

2. Sperrung 1~2-4 oder 2-4.

Lucan. 687 arentemque feror Libyen, quo tristis Enyo
Hor. sat. 1,14 4,30 Enn. 473. **4** *L.* ***1***
Verg. 441 lucus in urbe fuit media, laetissimus umbrae,
Lucan. 621 Lucr. 280 498 530 549 **6** ***2*** *(V.* ***1****)*
Hor. sat. 3,71 si modo plura mihi bona sunt, inclinet, amari
1

Hierher auch, mit praedikativem Adjektiv:

Lucil. 189 si tam corpus loco validum ac regione maneret
1

3. Gruppe oder Kolon 1-3.

Verg. 364 Pygmalionis opes pelago: dux femina facti.
Hor. ep. 2,160 **2** *V.* ***1***

4. Gruppe 2-3 oder Sperrung 1-4.

Verg. 723 postquam prima quies epulis mensaeque remotae,
Lucan. 250 406 Cat. 84 **4** ***3*** *(V.* ***1****)*
Verg. II 44 dona carere dolis Danaum? sic notus Ulixes?
Lucan. II 75 **2** ***2*** *(V.* ***1****)*

5. Rhythmischer Einschnitt nach dem 2. Trochaeus.

Lucan. 128 victrix causa deis placuit, sed victa Catoni.
II 17 II 136 Ov. 643 (schwach: Einschnitt nach dem 1. Fuss)
II 194 Verg. 213 589 II 38 II 181 Hor. sat. 3,96 5,14 Lucr.
95 256 918 929 **15** ***9*** *(V.* ***4****)*

6. Syntaktischer Einschnitt nach dem 2. Trochaeus.

Hor. sat. 2,76 inmiscere, tuo vitio rerumne labores,
Enn. 75 178 **3**
Verg. 98 non potuisse tuaque animam hanc effundere dextra,
1 *V.* ***1***

Unsicher:

Verg. 543 at sperate deos memores fandi atque nefandi.
1 *V.* ***1***
50 ***25*** *(V.* ***13****)*

Gesamtsumme B: **434** ***180*** *V.* ***110***

C. Semiseptenaria ohne eine andere männliche Caesur.

I. Iambisches Wort vor der semiseptenaria.

1. Syntaktischer Einschnitt in der semiseptenaria.

a. In der Mitte ein längeres, mindestens in der 2. Hebung beginnendes Wort.

Verg. 636 munera laetitiamque dii. (Halbvers!)
Lucan. 488 Verg. 426 iura magistratusque legunt 510 (2. sp.)
Lucil. 1260 (2. sp.) Enn. 235 (2. sp.) **6 4** *(V. 3)*

b. Gruppe 1-3, Praeposition in der 2. Hebung.

Cat. 85 magnanimum ad Minoa venit sedesque superbas.
1

c. Wortschluss nach dem 2. Trochaeus ohne rhythmischen Einschnitt.

Verg. 85 una Eurusque Notusque ruunt creberque procellis
II 28 desertosque videre locos litusque relictum;
Sperrung 1~2-4. (1). *V.* **2**

d. Rhythmischer Einschnitt nach dem 2. Trochaeus.

Lucr. 542 de nihiloque renata forent quae cumque videmus.
(2). Lucil. 50 **2**
11 6 *(V. 5)*

2. Ohne syntaktischen Einschnitt in der semiseptenaria.

a. Längeres Wort.

Verg. 259 moenia sublimemque feras ad sidera caeli
Lucan. 124 (2. dact., Sperrung 3-6) 357 (2. dact., Sperrung 3-6) 610 (2. spond., Sperrung 3-6) Cat. 227 (2. spond., Gruppe 1-3)
Lucr. 847 adde quod inbecilla nimis primordia fingit:
Lucil. 391 languor, obrepsitque pigror torporque quietis.
Entweder Kolonschluss hinter *pigror*, oder, unwahrscheinlicher (denn *quietis* gehört nur zu *torpor*), bimembre, in diesem Fall Caesur κατὰ τρίτον τροχαῖον. **7 4** *(V. 1)*

---

(1) Vgl. zu diesen Versen Teil I S. 22 des Sonderdrucks=Aevum XXV 1951, 456.

(2) Über die Prosodie von *nihil* (einsilbig oder zweisilbig) ist eine erneute Spezialuntersuchung erforderlich. Siehe vorerst Lachmann ad Lucr. 1, 159. Th. Birt, Rhein. Mens. 54, 1899, 43. Lindsay, Early Lat. verse 121.

c. Wortschluss nach dem 2. Trochaeus.

Hor. sat. 2,119 non ego: namque parabilem amo venerem facilemque. **1**

d. Rhythmischer oder syntaktischer Einschnitt nach dem 2. Trochaeus.

Enn. 38 vires vitaque corpus meum nunc deserit omne.
Lucr. 399
Lucr. 158 perspiciemus, et unde queat res quaeque creari
3

11 **4** *(V.* ***1)***

II. Molossisches oder choriambisches oder längeres Wort vor der semiseptenaria und Wortschluss nach dem 2. Trochaeus.

1. Satz- oder Kolonschluss in der semiseptenaria.

a. Rhythmischer Einschnitt nach dem 2. Trochaeus.

Hor. ep. 1,204 divitiaeque peregrinae: quibus oblitus actor
1,147 (Sperrung 4-6)
Hor. sat. 4,90 et tibi comis et urbanus liberque videtur
7,30 Lucil. 63
Verg. II 167 corripuere sacram effigiem manibusque cruentis
Hor. sat. 1,76 6,35 imperium fore et Italiam,
8 *V.* ***1***

b. Unklarer.

Verg. 418 corripuere viam interea, qua semita monstrat.
1 *V.* ***1***

2. Ohne syntaktischen Einschnitt in der semiseptenaria.

a. ? Lucil. 1290 *** resu^{3}ltabant aedesque lacusque
Hor. sat. 3,111 iura inventa metu iniusti fateare necesse est,
ep. 2,101 Lucr. 732 749 (verbunden 4-6) Lucil. 417
Hor. ep. 1,129 asperitatis et invidiae corrector et irae;
Lucr. 349 (Sperrung 4-6) **8**

b. Unklarer.

Lucr. 975 quorum utrumque tibi effugium praecludit et omne
Lucil. 1082 quantas quoque modo aerumnas quantosque labores
Enn. 335 o Tite si quid ego adiuero curamve levasso

3
20 *V.* 2

III. Spondeisches oder anapaestiches Wort vor der semiseptenaria, Monosyllabon in der 3. Hebung, trochaeischer Wortschluss im 2. Fuss.

a. Syntaktischer oder Gruppen-Einschnitt nach dem 2. Trochaeus.

Lucr. 61 corpora prima, quod ex illis sunt omnia primis.
758 quorum utrumque quid a vero iam distet habebis.
854 Lucil. 353 527
Lucil. 319 hinc ancilia, ab hoc apices capidasque repertas,
1078 (ergänzt)

b. Untrennbare Gruppe 2-4.

Verg. 151 tum, pietate gravem et meritis si forte virum quem
Wohl eher daktylischer als trochaeischer rhythmischer Einschnitt im 2. Fuss. Vgl. S. 454 f. unter II 1 b und 2 b und S. 457 Verg. II 25 und Lucil. 1282. 8 *V.* 1

IV. Semiseptenaria und Einschnitt nach dem 2. Daktylus. 3-4 molossisches oder choriambisches Wort.

1. Satz- oder Kolonschluss an einer jener Stellen oder an beiden.

Verg. 534 hic currus fuit, (Halbvers!)
Lucil. 406 Enn. 305 318 552 5 *V.* 1

Hor. ep. 2,122 luxuriantia conpescet, nimis aspera sano

Lucil. 1002 quom me hoc tempore, nugator, cognoscere non vis.
Hor. sat. 5,97 Bari moenia piscosi: dein Gnatia Lymphis
6,61 Lucil. 289 (Einschnitt auch nach dem 1. Fuss) 800
1175 1236
Hor. sat. 9,9 ire modo ocius, interdum consistere, in aurem
ep. 1,29 Lucil. 269 1174
Lucil. 170 excoctum attulit, Eumenidum sanctissima Erinys?

13

Hor. ep. 2,9 quin etiam canet, indoctum, sed dulce bibenti.
sat. 2,84 3,64 Lucil. 93
Hor. ep. 1,167 sed turpem putat inscite metuitque lituram.
Hor. ep. 1,165 et placuit sibi, natura sublimis et acer;
2,214 sat. 4,105
Lucil. 468 in terra fuit, lucifugus, nebulo, id genus sane.
Lucil. 859 hic corpus solidum invenies, hic stare papillas
Verg. 115 in puppim ferit; excutitur pronusque magister
540 (Synaloephe) Lucr. 940 **13** *V.* **2**

Hor. sat. 6,47 nunc, quia sim tibi, Maecenas, convictor, sed olim
Hor. sat. 3,114 dividit ut bona diversis, fugienda petendis.
Lucil. 224 Lucr. 522 (dazu Einschnitt nach dem 1. Fuss)
Hor. sat. 4,81 vixi cum quibus? absentem qui rodit, amicum
(1) **5**
36 *V.* ***3***

2. Ohne syntaktischen Einschnitt in der semiseptenaria.

Lucr. 591 inmutabilis materiae quoque corpus habere Enn. 183
Lucr. 468 inrevocabilis abstulerit tam praeterita aetas.
3
Verg. 494 haec dum Dardanio Aeneae miranda videntur,
Hor. sat. 3,76
Lucr. 320 sed quae corpora decedant in tempore quoque, 778
Verg. 647 munera praeterea Iliacis erepta ruinis
Lucr. 87 301 329 895 Lucil. 1087 Enn. 9 **11** *V.* **2**

Hor. ep. 1,15 praesenti tibi maturos largimur honores
sat. 1,58 Cat. 18 128 (Sperrung 4-6) Lucr. 494
Lucil. 466 1073
Hor. ep. 1,247 dilecti tibi Vergilius Variusque poetae
sat. 3,89
Cat. 196 quas ego vae misera extremis proferre medullis
Lucil. 199 343 451 571
Verg. II 131 unius in miseri exitium conversa tulere.
15 *V.* ***1***
29 *V.* ***3***

3-4 Monosyllabon + spondeisches oder anapaestisches Wort.

---

(1) Das Komma hinter *rodit* scheint mir ganz zweifelhaft.

1. Satz- oder Kolonschluss in der semiseptenaria oder nach dem 2. Daktylus oder an beiden Stellen.

Hor. sat. 3,29 iracundior est paulo, minus aptus acutis
Hor. sat. 3,50 et iactantior hic paulo est; concinnus amicis
Lucr. 386 (Inversion) Lucil. 1032
Verg. 665 ad te confugio et supplex tua numina posco.
Lucr. 170 994 (Inversion) Lucil. 7 241 1186
Verg. II 25 nos abiisse rati et vento petiisse Mycenas.
Lucil. 1282 quidni et scruta quidem ut vendat scrutarius laudat, **11** *V.* **2**
Lucil. 460 quanto antiquius, quam facere hoc, fecisse videri!
Verg. 96 contigit oppetere! o Danaum fortissime gentis
Lucil. 795 Enn. 189 375 **5** *V.* ***1***
Hor. sat. 9,32 nec laterum dolor aut tussis nec tarda podagra:
Lucr. 889
Hor. ep. 1,221 sollicito damus aut fesso; cum laedimur, unum
sat. 1,30 per o^{8}mne/au^{1}daces mare qui currunt, hac mente laborem
Lucil. 1034 1246
Verg. 17 hic currus fuit; hoc regnum dea gentibus esse
52 54 144 168 171 283 400 475 704 II 29 II 104 II 169 Hor. sat. 3,125 4,80 4,102 5,95 6,63 6,95 10,9 Lucr. 427 631 730 777 980 Lucil. 501 549 1234 1349 **35** *V.* ***13***

Unsicher:

Lucr. 632 non possunt ea quae debet genitalis habere / materies, (oder semiternaria hinter *possunt*). **1**

Lucan. 649 quod cladis genus, o superi, qua peste paratis
Verg. 717 743 Hor. ep. 1,142
Lucil. 516 utilior mihi quam sapiens. ***
Verg. 158 contendunt petere, et Libyae vertuntur ad oras.
194 (Sperrung 4-6) II 23 II 125 Hor. ep. 2,119 sat. 3,19 4,101 Lucr. 33 162 433 Lucil. 444 **16** ***7*** *(V.* ***6****)*

Unsicher (siehe oben Lucr. 632):

Lucr. 796 ex aliis ea, quae nequeant convertier usquam,
1

Lucr. 17 denique per maria ac montis fluviosque rapacis
340 739 Lucil. 153
Verg. 82 impulit in latus; ac venti velut agmine facto,
116 Hor. sat. 1,64 4,111 Lucil. 1217 Enn. 336
Verg. II 30 classibus hic locus, hic acie certare solebant.
Hor. ep. 3,2 (Sperrung 4-6) **12** *V.* ***3***

81 ***26*** *(V.* ***25****)*

2. Ohne syntaktischen Einschnitt.

Lucil. 300 gallinaceus cum victor se gallus honeste (Invers.)
Lucr. 109 religionibus atque minis obsistere vatum:
Lucr. 210 esse videlicet in terris primordia rerum,
714 762 = 769 763 (Inversion) 857
Enn. 149 postquam lumina sis oculis bonus Ancus reliquit
Lucil. 1291 **9**

Cat. 229 quae nostrum genus ac sedes defendere Erechthei
Lucr. 740
Enn. 21 transnavit cita per teneras caliginis auras
3

Lucil. 511 trulleus pro stomide huic ingens de naribus pendet.
1

3-4 drei Monosyllaba oder Monosyllabon + pyrrh. Wort + Monosyllabon.

1. Syntaktischer Einschnitt nach dem 2. Daktylus oder in der semiseptenaria oder an beiden Stellen.

Hor. sat. 1,112 turbae comparet, hunc atque hunc superare laboret.
Hor. sat. 3,24 stultus et inprobus hic amor est dignusque notari.
2

Lucr. 458 haec soliti sumus, ut par est, eventa vocare.
Verg. 229 adloquitur Venus: o qui res hominumque deumque
Hor. sat. 1,40 Lucil. 474
Hor. ep. 1,118 hic error tamen et levis haec insania quantas
5 *V.* ***1***
Lucil. 61 ceteri item, in capulo hunc non esse aliumque cubare,
1
21 *V.* ***1***

V. Semiseptenaria und Wortschluss nach dem 2. Spondeus.

1. Syntaktischer oder Gruppen-Einschnitt nach dem 2. Spondeus.

Lucil. 294 muginamur, molimur, subducimur — ⏑
Lucil. 420 primo adulescens, posterius dare rectius sese.
Lucil. 1338 deinde parentum, tertia iam postremaque nostra.

Lucil. 471 quem metuas saepe, interdum quem utare libenter.

Verg. 653 praeterea sceptrum, Ilione quod gesserat olim,
Hor. sat. 3,119 (Sperrung 4-6, nur Gruppenende)
Lucr. 165 (nur Gruppenende) Lucil. 1248 **8** *V.* ***1***

2. Ohne syntaktischen Einschnitt nach dem 2. Spondeus. (Syntaktischer Einschnitt in der semiseptenaria ist bei den nicht ausgeschriebenen Versen in Klammern vermerkt).

Enn. 343 aspectabat virtutem legionis suai

Lucil. 1196
Lucil. 1375 saxum sudans nitendo neque proficit hilum
3
Verg. 251 navibus (infandum!) amissis unius ob iram
715 (nach semisept. *-que)* II 224 (Sperrung 2-6)
Hor. sat. 2,63 (nach semisept. *-ne)* Lucil. 536 Enn. 396
Verg. 594 tum sic reginam adloquitur cunctisque repente
II 84 (nach semisept. *quia)* **8** *V.* ***5***

Lucil. 519 legavit quidam uxori mundum omne penumque.
1
Verg. 46 ast ego, quae divum incedo regina Iovisque
210 387 451 694 Lucil. 1219 (nach semisept. *neque)*
6 *V.* ***5***
26 *V.* ***11***

Dieselbe Gliederung mit Monosyllabon in der 3. Hebung.

a. Syntaktischer Einschnitt nach dem 2. Spondeus.
Hor. sat. 9,39 aut valeo stare aut novi civilia iura:
Lucr. 197
Hor. ep. 2,91 carmina compono, hic elegos; mirabile visu

Unsicher:
Verg. 424 molirique arcem et manibus subvolvere saxa,
4 *V.* ***1***

b. Rhythmischer Einschnitt nach dem 2. Spondeus.
Lucr. 815 multarum rerum in rebus primordia mixta
Verg. 3 litora - multum ille et terris iactatus et alto
78 Lucr. 331 801 896 (bis semisept. = 815) Lucil. 57 1228
9 *V.* ***1***
Hor. sat. 3,72 si volet; hac lege in trutina ponatur eadem.
Lucil. 287
Lucil. 1274 Samnis in ludo ac rudibus cuivis satis asper
Enn. 334 sollicitari te Tite sic noctesque diesque

Gruppe 2-4:
Verg. II 67 namque ut conspectu in medio turbatur, inermis,
Vgl. Lucil. 973 S. 448 **5** *V.* ***1***?
18 *V.* ***3***

Gesamtsumme C: **261** ***60*** *V.* ***55***

Fortsetzung folgt in Vol. XXI.

Göttingen HANS DREXLER.

UN PASAJE DE ESTRABON, DISLOCADO. (DESCRIPCION DE LA PENINSULA IBERICA III, 3, 2)

El capítulo tercero del libro III lo dedica Estrabón a la región occidental de la Península Ibérica. Primeramente habla del trozo comprendido desde el mar, por el Sur, hasta el Tajo. Trata después de lo que él llama Lusitania, desde el Tajo hasta el mar, por el Norte. Pero en el texto conservado, la descripción de estas dos porciones aparece chocantemente cortada por la intercalación de un párrafo que se refiere a pueblos del interior: oretanos, carpetanos, vetones, vaceos y galaicos (estos galaicos puestos por Estrabón al este de los lusitanos). Y tal intercalación se hace todavía más extraña, por cuanto el párrafo en cuestión se abre con estas palabras: «de los que habitan más allá (o por encima) de *los citados montes*...» (1). Como en lo anterior no se mencionan montes, varios de los principales editores de Estrabón han corregido el texto, sustituyendo dicha lección por conjeturas: unos μερῶν, otros ποταμῶν. Hay quienes no corrigen el texto, porque proponen salvar la dificultad enlazando las palabras «los citados montes» nada menos que con unos montes a que, muy de paso, se alude, muchas páginas antes, en el capítulo precedente. Basta una lectura detenida, para darse cuenta de que este enlace es inadmisible.

Con la conjetura μερῶν tampoco se resuelve, ya que subsiste lo intempestivo de la referencia a los pueblos del inte-

---

(1) οἱ δὲ ὑπερκείμενοι τῶν λεχθέντων ὀρῶν...

rior. Porque, si se quiere suponer que el texto estraboniano, después de describir la región más occidental, pretendía enumerar los pueblos del exterior, lo natural era citar estos pueblos al terminar aquella descripción; y en este supuesto, además de cambiar de sitio al pasaje en cuestión, tendríamos que corregir el texto. (Y también es sospechoso que dichos pueblos vayan enumerados precisamente en el orden expresado, orden que, en cambio, se explica del modo más natural con la solución, que propongo en esta nota). No parece que vale la pena corregir el texto para tan pobre resultado.

Todo hace suponer que el párrafo en cuestión ha sufrido una dislocación.

El plan de Estrabón, bien considerado, se muestra así: 1) Turdetania. 2) Región occidental. 3) Resto de la península. Es el mismo plan, esencialmente, que el que vemos después en Ptolomeo: 1) Bética. 2) Lusitania. 3) Tarraconensis.

En el tercer tratado, después de la descripción del litoral desde las columnas de Hércules hasta los Pirineos, Estrabón pasa a exponernos los pueblos del interior (1). Empieza por decirnos que todo este interior está dividido por dos cordilleras, Idúbeda y Oróspeda. El dato tiene su finalidad, aunque, a mi juicio, no ha sido objeto de la atención debida: son las líneas de referencia de Estrabón para situar a los pueblos de esta parte de Iberia.

Empezando por la Idúbeda, entre ella y el Mediterráneo «hay varios pueblos»: son los principales los iacetanos, los ilergenses, los vascones. Al otro lado de estos montes habitan los celtíberos. Y después pasamos a la Oróspeda: a un lado,

(1) El señor Schulten (en F. H. A. VI, pág. 126 sigs.) tiene que imaginarse otra disposición, forzado por la dislocación del párrafo segundo citado, y además por no haber advertido, o no dar importancia, al carácter tan independiente de los capítulos de Turdetania y región occidental.

desde estos montes al Mediterráneo, se extienden los edetanos, los bastetanos y los oretanos.

Y ahora deberían venir los pueblos colocados *al otro lado de la Oróspeda*. Pues bien, nos encontramos con que *falta* la descripción correspondiente, que, *precisamente, es la contenida en el párrafo segundo* tan inoportunamente intercalado, como hemos visto. Al faltar la noticia de estos pueblos, queda coja la disposición que veníamos siguiendo y que indudablemente se había adoptado para el recorrido de la Península, a saber: pueblos a un lado y a otro de la Idúbeda y pueblos a un lado y a otro de la Oróspeda.

Pero la disposición queda, en cambio, completa trayendo a este lugar, después del § 14, el párrafo extrañamente colocado entre el § 1 y el § 3, con sus oretanos, carpetanos, vetones, vaceos y galaicos (1).

Consecuencias de este ajuste son:

Primera. Ya no hay necesidad de corregir el texto, porque, ahora, la frase «por encima o al otro lado de los montes» citados tienen su plena justificación.

Segunda. Además de completar la distribución cuatripartita, se explica perfectamente el orden en que se citan los pueblos del párrafo dislocado: oretanos, carpetanos, vetones, vaceos y galaicos, es decir, sucesivamente hacia el Noroeste, partiendo de la Oróspeda.

En Ptolomeo estos pueblos figuran en su lugar, en la Tarraconensis, que se corresponde con la tercera región de Estrabón (2).

Creo que en Plinio tal vez pueda encontrarse también un reflejo de esta colocación que señalo para el grupo oretanos, carpetanos, vetones, etc., como la que debió estar puesta por Estrabón. Plinio, en efecto, presenta también, con algu-

---

(1) Como se ve, el texto coloca oretanos a un lado y a otro de la Oróspeda, dato que no puede ser más exacto.

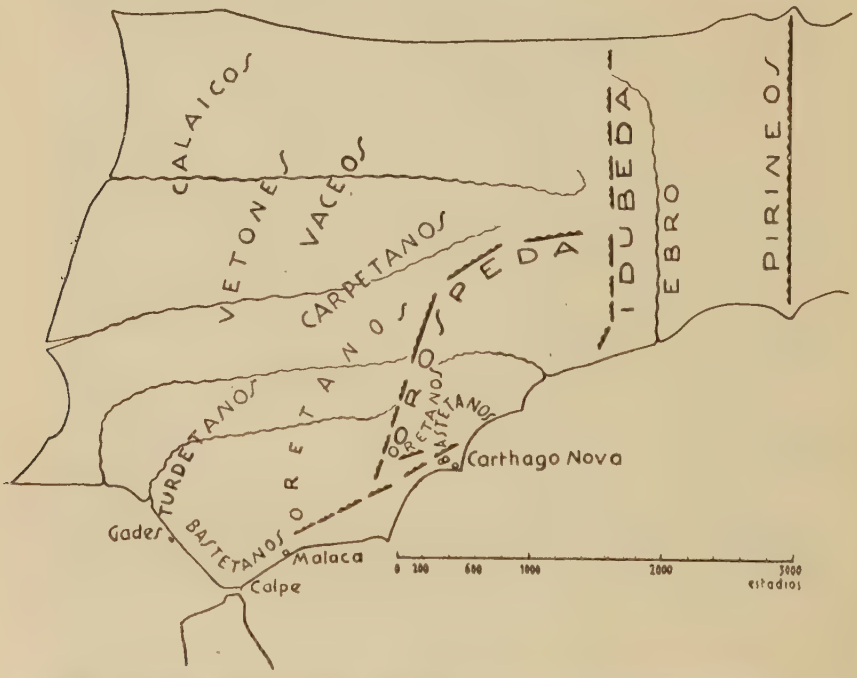
(2) Salvo que Ptolomeo registra a los vetones como pueblo lusitano.

nas diferencias, un grupo con esos pueblos, *partiendo de los oretanos*, y en su descripción este grupo va citado, *cuando pasa revista a la Citerior*.

Igualmente es de notar que, así como Estrabón establece oretanos meridionales y septentrionales, Plinio, después de registrarlos en el referido grupo, los cita también cuando describe la región S.E.

* * *

El accidente sufrido por el texto de Estrabón puede tener una explicación razonable por dos circunstancias: primera, la fortuita de que en el § 1, al hablarse de una población llamada Morón se dice que la utilizó como base de operaciones Bruto



La Península Ibérica según Estrabón (en lo relativo a este artículo). Interpretando muy bien la tesis de mi artículo que ha contrastado con su gran conocimiento de los geógrafos antiguos, ha dibujado este mapa D. Luis Monteagudo.

el Galaico; y en el § 2, entre los pueblos enumerados figura el galaico, y «este pueblo—dice allí el texto—fué del que tomó el sobrenombre Bruto el Galaico». Alguien seguramente tuvo la desgraciada ocurrencia de unir el § 2 al § 1 por el hecho de aludirse en ambos al mismo personaje.

Por otra parte, en la descripción de Turdetania, capítulo I, párrafo 6, para situarla, se citan los pueblos que están más allá de sus límites: por el oeste la región de los *Celtici* (oeste del curso inferior del Guadiana) y «más allá» (por el Norte) «al otro lado»—dice el texto—«carpetanos, oretanos y muchos vetones». Se ve aquí que la intención al citar estos pueblos es para delimitar la Turdetania; pero el hecho de hacerlo a continuación de los *celtici* acaso pudo influir en la redacción del capítulo 3, donde por hablarse de esta misma región quizá pareció obligado u oportuno encajar la mención de estos pueblos, aunque ampliada con los datos del párrafo que hemos estudiado.

Pero seguramente basta con la primera de las circunstancias alegadas.

Nota adicional sobre los oretanos.

En Emérita, XV, expuse el casi convencimiento que tenía por entonces de que la noticia de Estrabón, según la cual los oretanos ocupaban parte de la costa meridional del Mediterráneo, era simplemente un error. Y de este error intenté una explicación, apuntando determinadas particularidades del texto. También el señor Schulten en su reciente edición de la parte española de Estrabón considera inexacta la noticia (1).

Pero, ahora, al quedar más ajustado el texto estraboniano y más coherente, y tras las consiguientes nuevas reflexiones, mi opinión es que, realmente, no tenemos ningún dato suficientemente sólido para desechar por errónea la noticia en cuestión.

---

(1) *Fontes Hispaniae Antiquae*, VI, pág. 200.

Tres veces la da Estrabón: en una primera, al describir la costa entre Calpe y Cartago Nova (1), dice que «en parte la habitan oretanos»; por segunda vez cuando, hablando de los pueblos del interior (2), afirma que los oretanos ocupan parte del litoral al este de las Columnas, y, en fin, una tercera mención los hace llegar desde el S.E. «casi hasta Málaga» (3).

La impresión que se saca de una detenida consideración de estos pasajes coherentes y de su contexto es que la descripción de Estrabón parece reflejar un estado en el que los oretanos estuvieran establecidos en una cuña dentro del extenso dominio bastetano.

J. VALLEJO.

---

(1) III, 4, 1 (156).
(2) III, actual 3, 2 (152).
(3) III, 4, 12 (163).

CARTA DE CORUÑA ROMANA

II. COSTA (1)

Ptol. II 6, 2.

Viae fluvii ostia. 5° 40′ 44° 20′.

[4] Desembocadura del Ulla, es decir, la boca de la ría de Arosa.

Usando nuestra 1.ª corrección obtenemos un punto sito exactamente en el centro de la ría de Villagarcía, a un kilómetro al W. de la isla de Sálvora.

Teniendo en cuenta que, para los clásicos, no existía una clara diferencia entre río y ría, sino que el río, por muy amplia que fuera su desembocadura, llegaba, para los geógrafos antiguos, hasta el mar abierto, es digna de admiración la exactitud, no mejorable con los más modernos aparatos. Por ello, tanto menos nos explicamos cómo se le ocurrió a Müller referirlo al actual Umia *(Uma* equivocadamente en su comentario), de un curso tres veces menor que el Ulla y mucho menos importante por su caudal, al mismo tiempo que, extrañado, escribe: «Alius nemo hunc fluvium commemorat, sed alios tres huius tractus fluvios Mela habet, Laeronem (Lérez), Ullam (Ulla) et tertium

---

(1) Véase el número anterior de EMÉRITA. La continuación de la costa (III) aparecerá en próximo número en el cual se darán las abreviaturas bibliográficas.

qui Sars (Sar) vocatur»; con ello demuestra su desconocimiento acerca de la identidad del *Via* de Ptol. con el *Ulla* de Mela, sobre lo que ya no puede caber duda, después de nuestra localización de Ptol. A este desconocimiento acaso haya contribuído el transcribir las iniciales Οὐ- de Ptolomeo como V- latina, dándole un valor semiconsonántico, cuando en realidad le corresponde el vocálico.

La diéresis y el acento equivocados que presenta ya el cod. Ur, son los que originan la separación fonética entre el Οὐΐα de Ptol. y el *Ulla*, con correcta grafía, en Mela; en Ptol. se esperaba un Οὔια (en que la Οὔ- es vocal y la -ι- semiconsonante) o mejor un Οὔλλα o Οὔλια, teniendo en cuenta que consta *Ulia* en 1122 (GH. 140) y *Huliae* en el Cod. Calixt. 410. En los nombres antiguos de Oyarzun? (al E. de S. Sebastián) se presenta de nuevo la grafía con -l- en Plinio frente a otras con -i-: Str. III 4, 10 Οἰάσσον, Mela III 15 *Oeason*, Pli. IV 110 *Olarso*, Ptolomeo II 6, 10 Οἰασσῶ (cuya -σ- primera se explica sin esfuerzo paleográficamente por deturpación de una -ρ-, teniendo en cuenta la forma de la -σ- ante otra -σ- en la cursiva griega de la alta Edad Media).

La imprecisión típica de los geógrafos clásicos resalta en este mismo pasaje de Mela III 11, al nombrar en el mismo plano el Lérez, el Ulla, el Sar, afluente de éste, y el Tambre.

Nos explicamos que Ptol. no haya consignado las bocas de las rías de Vigo y Pontevedra, considerando que desde el mar no se ven claramente por estar en parte ocultas tras las islas Cíes y Ons respectivamente. Por la misma causa tampoco las cita Mela III 9, sino que incluye estas rías, más la de Villagarcía, en un *modico flexu*.

Idrisi V 1: «Seis millas [de hecho 18 km.] más allá [del *Wadi Firrar*, Umia, también llamado Ferreira en 1581] desagua el *Nahr Sant Yakub* [río de Santiago, Sar] llamado también [?] *Nahr Unast* [río de Honesto, Ulla; H. Comp.: Castellum Honesti, Castelo de Oeste, y hoy por etimología popular Torres del Oeste, Catoira, al parecer

de origen romano, reconstruídas por Alfonso III en el siglo XII, y hace pocos años restauradas], que es de mucho caudal y amplia desembocadura. Entra en él la marea y suben las grandes naves hasta unas 20 millas [de hecho 10 km.] donde hay un gran puente de cinco arcos [el de Pontecesures] de dimensiones considerables y tan altos que pueden pasar por debajo los buques sin abatir los palos. Cerca de este puente está la gran fortaleza denominada de Honesto, y de allí [desde el puente] a Santiago hay cerca de 6 millas [de hecho 20 km.; después viene una ligera descripción de la ciudad y catedral de Santiago; Saav. 169; Dubler 105].»

Ptol. II 6, 2.

Tamarae fluvii ostia. 5° 40′ 44° 40′.

[4] Desembocadura del río Tambre, o sea, la boca de la ría de Muros y Noya.

Nuestra 1.ª corr. nos da para esta desembocadura también un punto admirablemente exacto, situado en el medio precisamente de la boca de la ría, 3 km. al E. de la punta Caneiro, cabo situado al pie del monte Louro, y a otros 3 al W. de Porto do Son *(portus Ausoni* en la H. Comp.).

La coincidencia fonética de su nombre antiguo y del actual, apoyada en numerosos documentos medievales, hace que nadie dude de que se refiera al río Tambre. Sin embargo, Müller dice en su comentario a Ptol.: «Ab Uia fluvio distantia in Ptol. recte habet, si metiaris usque ad initium aestuarii sive sinus in quem exit Tamarus», por no haber hecho la oportuna corrección al situar la desembocadura del *Via;* y por situar éste en el Umia, se ve obligado a confesar que la desembocadura del Ταμάρα (arg. Τάμαρα, mejor lección) ptolemaico le da un punto situado al comienzo de la ría, ubicación que no puede resistir ni la más leve crítica, pues hay que tener en cuenta que las *fluvii ostia,* al menos en lo que a las costas galle-

gas concierne, corresponden siempre a la boca de la ría, como ya dijimos. Demuestra que Ptol. se refiere a la desembocadura, entre otras cosas, y precisamente con relación al *Via* y al *Tamara*, el hecho de ofrecerse al NE. de sus respectivas bocas, las ciudades de *Iria Flavia* (Ptol. II 6, 23) y *Novium* (Ptol. II 6, 21), que coinciden de manera bastante exacta con las actuales villas de Iria (Padrón) y Noya.

La raíz *Tam-* aparece como potamónimo o topónimo en las cinco partes del mundo. Cf. Ptol. II 3, 3 Τάμαρον o Ταμάρον, hoy Tamer, que desagua en Plymouth; Támesis; *Tamarus*, hoy Tamaro (o Tammaro) en el Samnio; Tamaro, montaña de 1.933 m. sobre el lago Maggiore, al S. de Locarno. La raíz es ligur para Schulten.

Hubschmid 138 estudia el tema prerrom. **támaro* «desprendimiento de tierra» en las palabras *támaro*, Sadrarín (Meira, Lugo) «montón grande de tierra corrida a consecuencia de las lluvias»; *támara*, Meira (Lugo) «cembo = cada uno de los caballones que hay a los bordes de un arroyo, canal o acequia, así como de los senderos o caminos»; diminutivo de este nombre, creemos, es el topónimo y potamónimo Tamarela (Carelle, Sobrado dos Monxes, Cor.; el arroyo desagua en el Tambre); *sutámbaro*, Moreira (Lugo) «cembo». (CEG 4, 194); montañés *sotámbaro* «pendiente rápida de una ladera». También cita algunos de los potamónimos antedichos, y para mostrar la posibilidad de la evolución semántica *desprendimiento de tierra* > *arroyo (o río)*, presenta la misma evolución en el lat. *labina* «desprendimiento de tierra» > suditál. *lavina* «torrente, arroyo»; y *sollavina* Pitigliano, como paralelo a *sotámbaro*. M. Förster relaciona el potamónimo Támesis con el air. *tam* «deshacerse, corrupción» y le asigna la significación primaria de «derretirse, disolverse, deshacerse». En consecuencia Hubschmid 139 cree que la base de todas estas palabras es la raíz verbal prerrom. **tam-* «fluir resbalando, deslizarse», quizá relacionable—si seguimos a Förster—al ide. **ta/*te-*, de donde derivan el címbr. *todi* «derretirse,

disolverse, deshelarse», alem. tauen «deshelarse», aind. *toyam* «agua». En cuanto al sufijo *-aro* de *támaro* y los potamónimos, no se decide Hubschmid a afirmar que sea el mismo sufijo colectivo que el de **senara*, **gándara*, etc. o que el de los potamónimos sea el mismo que el de *támaro*; pero cree posible una relación entre los sufijo de *támaro* y **lámara* «canto rodado».

Documentos: 1177 «Comes Gomet in Trastamara» (GH. 454); 1318 *Tamar*, Bembibre (BRAG. 277, 110); 1335 *Tamar*, Ames (BRAG. 277, 103); *Transtamara* (BO. V 95, 95).

Trastamara procede de *Transtamarica*, según opinión equivocada del P. Sarmiento (OE. 457).

La *ría de Tamarka* de Edrīsī V 1 debe de corresponder al *Portum Tambre* del cruzado Osberno (Dubler 106), que creemos puede localizarse en Noya; Saav. 170 lo llama *ría de Tamarco* y lo coloca en la ensenada de la Puebla del Deán (Puebla del Caramiñal), donde está el lugar de Postmarcos, *Pistomarcos* en la Edad Media.

Ptol. II 6, 2.

Artabrorum portus. 5° 20′ 45°.

[3] La ciudad «asolagada» de Duyo (la antigua *Dugium)*, Finisterre.

A continuación del Τάμαρα, y como epígrafe de los dos puntos siguientes, algunos códices presentan Ἀρτάβρων (arg.) o Ἀρταβρῶν (ΧΣΦΨΕ, este último en el margen), pero el Ur y otros varios lo omiten. Müller lo hace constar así: [Ἀρτάβρων]. En el hacerlo constar vemos la intención de hacer resaltar a los ártabros como tribu, a la cual pertenecen el *Artabrorum portus* y el *Nerium prom.*; pero según nuestra interpretación de Pli. IV 111 también deben ser encuadrados en esta tribu los seis puntos que siguen en Ptol. hasta la desembocadura del *Mearus* inclusive. La Arqueología tiende a comprobar esta extensión de la tribu desde los montes de A Barbanza (SW. de Noya) hasta la Serra Faladoira (SE. de Ortigueira), puesto que

ésta es precisamente el área de los torques áureos con alambre enrollado y terminados en perillas, tipo que bautizamos con el nombre de *ártabro* (Monteag.: *TCastr.* 292).

La corrección que proponemos para esta parte de la costa nos da un punto que corresponde a la actual aldea de Mallas, en pleno seno de Corcubión, costa N.

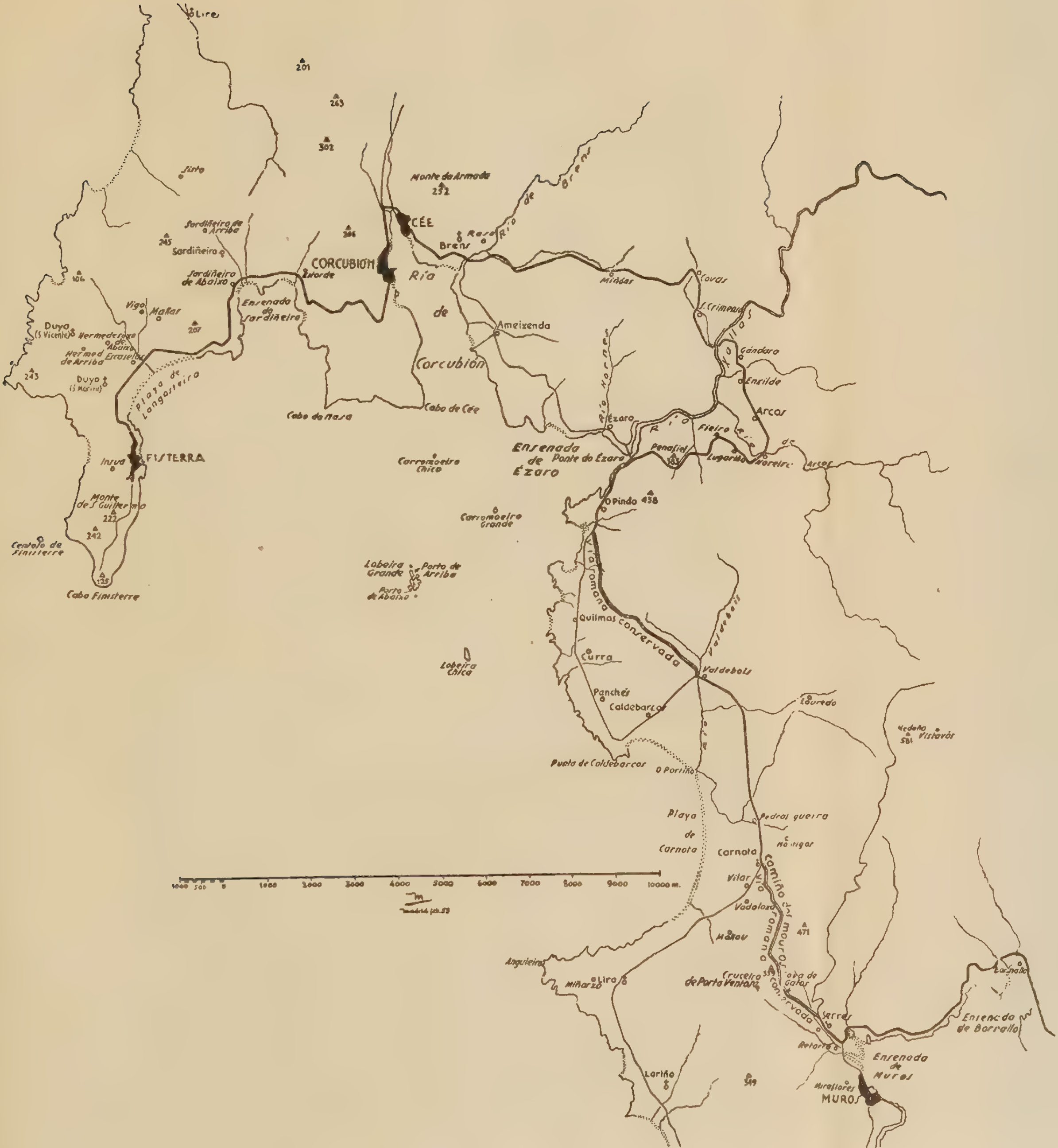
A un km. al W. existen las parroquias de San Martín y San Vicente de Duyo (la antigua Dugium), en el término de las cuales, a juzgar por los hallazgos, hubo una ciudad con cultura castreña romanizada, que, según las leyendas, fué «asolagada» por el mar en remotos tiempos. La tradición jacobea sitúa en ella a Filotro, gobernador o régulo de la comarca y sobrino de la célebre Lupa, reina del Castro Lupario.

J. Barrow *(La Biblia en España*, II 215, trad. del inglés), el pintoresco propagandista bíblico, a quien la Galicia del s. XIX debe su más completa y viva descripción, refiriéndose a su viaje a Finisterre en 1837—hecho acaso por su simpatía profesional hacia el apóstol Santiago, al igual que la excursión de Alejandro a Troya—dice así: «Avivamos el paso, siguiendo el profundo contorno de la bahía, dominada por montañas gigantescas. Singulares recuerdos comenzaron a invadir mi espíritu: en aquella playa, según la tradición de toda la antigua cristiandad, Santiago, el santo patrono de España, predicó el Evangelio a los idólatras españoles. En aquella playa se alzaba en otro tiempo una ciudad comercial inmensa, la más orgullosa de España. En la bahía, hoy desierta, resonaban entonces millares y millares de voces, cuando las naves y el comercio de todo lo descubierto de la tierra se concentraban en Duyo.

—¿Cómo se llama este pueblo?—pregunté a una mujer, al pasar por cinco o seis casas ruinosas en el recodo de la bahía, antes de entrar en la península de Finisterre.

—Esto no es un pueblo—dijo la gallega—. Esto no es un pueblo, señor caballero; es una ciudad, es Duyo.

¡Tales son las glorias del mundo! ¡Aquellas chozas eran


Lire
201
263
302
Sixto
Monte da Armada
252
CÉE
Brens
Sardiñeiro de Arriba
245
Sardiñeiro
CORCUBION
Sardiñeiro de Abaixo
Estorde
Ensenada do Sardiñeiro
106
Vigo
Mallas
207
Duyo (S. Vicente)
Hermed de Arriba
Duyo (S. Martin)
243
Playa de Langosteira
Ría de Corcubion
Ameixenda
Miñdar
Covas
S. Crimenzo
Gándara
Ensilde
Arcos
Cabo de Cée
Cabo da Nasa
FISTERRA
Insua
Monte de S. Guillermo
222
242
Centolo de Finisterre
Cabo Finisterre
Ézaro
Ensenada de Ézaro
Ponte do Ezaro
Penafiel
Fieiro
Carromoeiro Chico
Carromoeiro Grande
O Pindo
458
Lobeira Grande
Porto de Arriba
Porto de Abaixo
Lobeira Chica
Quilmas
Via romana conservada
Curra
Valdebois
Panchés
Caldebarcos
Punta de Caldebarcos
O Portiño
Playa de Carnota
Pedral queira
Carnota
Vilar
Vadalozo
Camiño dos mouros
471
Vistavós
581
1000 500 0 1000 2000 3000 4000 5000 6000 7000 8000 9000 10000 m.
Anguieira
Miñarzo
Lira
Cruceiro de Porta Ventana
Serres
Ensenada de Borrallo
Ensenada de Muros
Miraflores
MUROS
Lariño
549

todo lo que el rugiente mar había dejado de Duyo, la gran ciudad! Y ahora, derechos a Finisterre.»

Prescindiendo de abundantes fábulas más o menos inverosímiles respecto a la colonización griega y su capitalidad en Duyo, creemos oportuno citar aquí lo que dice Carré (GG. Cor. II 249) acerca de esta legendaria ciudad: «Nosotros nos inclinamos hacia la idea de que la primitiva Duyo fué una población lacustre, a juzgar por los restos de vigas que suelen encontrarse en algunas partes, como la llamada Brañas, cuyo nombre indica un lugar apropiado para esta clase de construcciones... Pero indudablemente es que *Dugium* no fué un mito: los considerables restos de viviendas y otros objetos que se encuentran por estos lugares al practicar excavaciones al roturar terrenos así lo confirman. El señor Esmorís cita abundantes hallazgos en diversos parajes, ora sean hachas de sílex y lanzas de cobre biseladas, ora pavimentos de ladrillos y tégulas y restos de vasijas romanas, todo lo cual prueba el paso de dos civilizaciones. Debió tener la ciudad gran extensión, a juzgar por los puntos donde se encuentran señales».

«Los naturales del país llaman *fornos* a los restos de antiguas construcciones por ser la mayoría de las descubiertas de forma circular, lo que nos da casi la certeza de que aquí, en el valle más feraz de la comarca, tuvo su asiento *Dugium*, otra *Citania* como la del monte de Santa Tecla, en la provincia de Pontevedra, *Citania* levantada indudablemente después del cataclismo—quizá del fuego, que fué el que devoró muchas de ellas—que sumergió a la población lacustre.»

Otras leyendas sitúan por Finisterre un templo al Sol, el *Ara Solis*, famoso hasta la predicación de Santiago, a cuya voz cayó el ídolo del templo.

Todo ello unido a la situación del promontorio que sigue en Ptol. y a la existencia, en la parroquia de S. Martiño de Duyo, del lugar de Vigo (del latín *vicus*, y por lo tanto indicando población campesina, bien de origen pre-

rromano o, mejor, procedente del descenso de la población de los castros a los valles por orden de Augusto [Str. III 3, 5 y P. Miguel de Oliveira, *As parroquias rurais portuguesas*, recens. por T. de Sousa Soares, Rev. Port. Hist. II 1943, 460; cf. también Leite, *Povoaçoes portug. vindas do passado*, AP. 1930, 189 y P. David, 17]), hace que nos inclinemos a situar en este lugar la población correspondiente al *Artabrorum portus* de Ptol.

La elección de este puerto natural (caso parecido al de Barizo, Malpica, que con el nombre de *Avaritium* ya aparece en los portulanos del s. XIV; v. infra) muestra una vez más la pericia romana en la fundación de puertos y ciudades; en efecto, se trata de una extensa y deliciosa playa (que aun hoy pide a gritos un gran establecimiento turístico) abierta sólo al templado y casi siempre maino Mediodía y protegida de los vientos marinos del SW. por el alto e histórico monte de S. Guillermo que domina el cabo Finisterre (cota de 242 m.; también llamado Facho y célebre por su ermita, construída al abrigo de un gran cancho granítico, y por las peregrinaciones penitenciales, jacobeas, medievales, que llegaban hasta ella, especialmente desde Alost y Gante, en Bélgica [L. Theo Maes: *Les pelerinages expiatoires et judiciaires des Pay-Bas Meridionaux a Saint Jacques de Compostelle*, BUS Compostela 1948, 16]), de los vientos del W. por el monte de Pión (cota 205 m., en S. Martín de Duyo) y especialmente de los frecuentes y fuertes vientos del NE. por los montes de Mallas (cota 207) y Seoane (cota 247).

Si comparamos la situación y el nombre de este puerto, dados por Ptol., con lo que expone Mela III 13 («in ea [en la costa septentrional] primum Artabri sunt etiamnum Celticae gentis») tenemos que sacar la conclusión de que los *Artabri* rodeaban a los *Nerii* por el E. y S., si bien lo más probable es que los *Nerii* formaran una subtribu dentro de los Artabri, gran tribu, según se colige del hecho de que Pli. IV 113 (v. p. 479) llame también *Artabrum* a este cabo.

Otros puertos más importantes actualmente son los de Corcubión y Cée, sobre los cuales hacen recaer varios autores este puerto, pero no debió ocurrir así, puesto que, además de estar 6 ó 7 km. al E. de lo que señalan las tablas de Ptol. no tienen restos arqueológicos importantes que los avaloren como puerto en la antigüedad. Tan sólo hemos podido notar que uno de los arroyos que desaguan en Cée lleva el nombre de Calzada, que hace alusión a una vía secundaria romana (derivada de la *per loca maritima*, IA. 20; HIS. 1275) que indudablemente debía pasar por allí por los abundantes vestigios que de ella quedan —y hemos estudiado—principalmente entre Muros (más concretamente Serres) y Carnota, vía que con propiedad debiera llamarse *per loca maritima*.

Müller es de los que asignan este puerto a la ensenada donde está sita Corcubión, al mismo tiempo que, erróneamente, descarta la idea de que pueda corresponder al golfo rodeado de numerosas ciudades y situado en el país de los ártabros por Estrabón, que aquél refiere, sin razón, al seno formado por las vías entre Coruña y Ferrol. Dice Str. III 3, 5: Ἔχουσι δὲ οἱ Ἀρταβροι πόλεις συχνάς ἐν κόλπῳ συνοικουμένας, ὃν οἱ πλέοντες καὶ χρώμενοι τοῖς τόποις Ἀρτάβρων λιμένα προσαγορεύουσι, lo cual comenta Müller: «Aperte his indicatur magnus ille et multifidus sinus, cuius ostio Coruña et Ferrol urbes appositae sunt, et in quo Magnum portum Ptolemaeus collocat, non vero exiguus ille recessus cui Corcubion adiacet.»

Después de la clara localización del Ἀρτάβρων λιμήν en Duyo, no puede caber duda de que éste también corresponde al de Estrabón, quien con claridad lo denomina también Puerto de los Artabros—sin el calificativo *grande* que le añaden muchos eruditos, gratuitamente. Müller y sus seguidores tienen que conceder que en un espacio relativamente corto de la costa del NW. calaico existían dos puertos con el mismo nombre, cosa imposible para el sentido común y a la vista de los restantes datos mencionados. La causa de que se asimile el Puerto de los Arta-

bros de Estrabón—y a veces incluso el de Ptol.—al conjunto de rías de La Coruña, Ares y Ferrol reside en que la mayoría de los autores, sin fundamento, deducen un *Artabrorum portus* (a través de un *Artabrorum sinus)* del *in Artabris sinus* de Mela III 13, que indudablemente se refiere a estas rías (Mont., *Mela*, 71).

Tampoco hay posibilidad de hacer coincidir fonéticamente el *Ebora portus* de Mela III 11, con el *Arotebrarum* (sic) *portus* de Ptol., como lo expresan las ediciones de Pinciano 1543 y de Henrique Stephano 1578, que corrigen aquel nombre con éste, lo cual aprueba Flórez (ES. XV 41), estando, pues, los tres conformes en bajar el *Artabrorum portus* hasta la desembocadura del Tambre, lo cual es opuesto a los datos del mismo Ptol., quien sitúa este puerto 28 km. al NNW. de la desembocadura de este río.

Schulten, Hispania 45, lo sitúa en el puerto de La Coruña, en el de Ferrol o en el golfo que comprende a ambos. Don Federico Maciñeira (BRAG. 1931, 304) lo sitúa en el de La Coruña o en el de Bares, Maañón, valiéndose sólo de datos arqueológicos. López Ferreiro sitúa este puerto en Muros, basándose simplemente en un ramal de vía procedente de la mansión *Grandimirum*, según él, Brandomil.

La Carta Pisana (c. 1270) presenta *Santa Maria de Finibus Terra*, otras cartas: *Finistera* (Cresques, 1375-7), *Finistere, Finisterna* (Gav. 50 y 51); *cavo finibustera* (Pietro Vesconte, c. 1320; Almagiá VII 14); *Cavo finis terre* (Cod. Vat. Lat. 5699 con la Geogr. de Ptol.; Almagiá XLIX); *Caput finisterre* y (separadamente) *S. maria* figuran en la *Hispania nova* de Leonardo Hol (A. E. Nordenskjöld: *Facsimile-atlas of the early history of cartography with reproductions of the most important maps printed in the XV and XVI centuries*, Stockholm 1889).

En cuanto a la tribu de los ártabros, según Pli. IV 111 («a flumine Navia Albiones, Cabarci [Cibarci cod.], Egovarri [o Aeguiarri, mejor que Egi, Varri de edic. Mayhoff, por falta de terreno para dos tribus] cognomine Marini [Namarini y Mearini cod.], Iadovi [Adovi en Mayhoff],

Arroni, Arrotrebae») su límite oriental debe ser la sierra Faladoira, que se extiende de S. a N. y paralela al Sur por el lado W. del río; los lapatiancos del *Lapatiancorum prom.* (V. 12, 13), de Ptol. II 6, 4 son la primera subtribu ártabra por esta parte, los cuales lindan al E. con los *Arroni* de Plinio, los Arrós de la alta Edad Media, que inferimos ocuparon el valle del Sor *(< Saurum)*. Frente a Pli., Ptol. restringe en el W. de Coruña la extensión de los ártabros, hasta el punto de no asignarles más que *Novium* (Noya), *Artabrorum Portus* (Duyo), *Promontorium Nerium* (cabo Touriñán) y *Clandio Nerium* (Xanzón, Muxía).

En los cod. B y D del parroquial suevo del s. VI aparecen interpoladas en el s. XII, y pertenecientes a la sede Iriense, las iglesias de *Prucios* (hoy arciprestazgo de Pruzos, bajo Eume), *Besancos* (Bezoucos, península de Mugardos y Ares; entre las rías de Pontedeume y Ferrol, por lo que algunos, con etimología popular, lo derivan de *bisaquis)*, *Trasancos* (entre Ferrol y S. Saturnino, relacionado con el castro existente en el monte o coto de Ancos, que domina a Jubia por el N. y que es un típico castro en espolón de alta llanura, circular, de 70 m. de diám., con dos parapetos y un foso intermedio), *Lapaciencos* y *Arros* (que debe leerse Arrós) (P. David, 42). Los arciprestazgos de *Bisancos, Trasancos, Lavacencos* y *Arros*, en el s. XII, fueron objeto de un largo litigio entre las mitras compostelana y mindoniense (H. Comp. en ES. XX 81 y 376; HIS. III 258 y IV 58; P. Fita, BRAH XXIV 299; Maciñeira, *Arros*, BRAG. 1911, 125, donde sitúa *Arros* entre Labacengos y Moogor [< Monachorum, Maañón]; Montero Díaz; *Colecc. diplomá. Jubia* 17; P. David, 49).

En la alta Edad Media, los ártabros orientales pertenecen al condado de Montenegro; entre los documentos falsificados y exhibidos a principios del s. XII, con motivo de las reivindicaciones de Lugo, figura uno en el que Savarico de Dumio pide en precario a Flaviano de Lugo, en 867, las iglesias del condado de Montenegro entre el *Eume* y el *Euve* (Risco: ES. XL 121).

Aproximadamente estos mismos territorios, entre Ferrol y el occidente de Asturias, habían sido ocupados, con una organización elástica, por los bretones que desde fines del s. v huían de la invasión anglosajona y constituyeron una diócesis hasta tiempos de Alfonso III (P. David, 57 y 61).

La última mención de los ártabros la encontramos en el falso cronicón del benedictino Walfrido (primer abad de Meira, Lugo, de la noble familia de los Pallares, en el siglo xi) que escribió un *Chronicon* o *Historia de Galicia* de los años 1048 a 1068, pero probablemente es superchería forjada en 1695 por Nicolás Maceda y Aguiar, regidor de la ciudad de Betanzos. Dice el falso cronicón refiriéndose a la aparición de la Virgen a Santiago en Muxía: *In mari Callaico* [cf. el *Callaicum oceanum* de Marcial: Epig. 10, 37] *Arotebrarum apparuit B. V. Maria Beato Jacobo in Cymba lapidea* (A. Riobóo y Seyxas: *La Barca más prodigiosa. Poema historial sagrado de la antigüedad invención, y milagros de el célebre santuario de N. S. de La Barca, colocado en los confines del puerto de Mugia...* Santiago, A. Frayz, Impressor de la Santa Inquisición, 1728; L. Roa: *Opúsculo histórico del santuario de N.ª S.ª de La Barca. Refutación de las causas a que se atribuye el movimiento de la piedra*, Santiago 1864, 42).

El límite occidental de los ártabros es el de los nerios, subtribu de éstos.

Aparte del hallazgo de tres fragmentos de vaso campaniforme tipo gallego-portugués (Bronce Ia mediterráneo, 2100-1800), que conocemos «de visu», y de un puñal de cobre de espigo, con ellas encontrado, y del cual sólo se conserva una fotografía en el archivo fotográfico del Museo de Pontevedra, F. Esmoris, ya citado, tiene catalogados varios castros en la zona de Finisterre y practicado excavaciones, encontrando viviendas circulares, con tégulas, ímbrices, *catillus* de molino circular, etc., todo de época romana, siendo este molino, de tipo romano, raro en Galicia por sus escotaduras radiales. Estos castros son

probablemente las «ciudades» a que se refiere Estrabón III 3, 5 (V. pág. 474). La existencia de restos de pequeñas casas (circulares seguramente) está patente en el topónimo As Escaselas, que creemos procede de *illas Casellas* > As Caselas > Escaselas (por cerrazón de *a* ante *e* a causa de la palatal *s)* más un nuevo artículo *As* redundante, por no haberse perdido entonces todavía el sentido de la pluralidad del topónimo; cf. Escabanas, Cée. Hace pocos meses y procedentes de Escaselas, fueron entregados al señor Esmorís un puñal de cobre sin espigo (roto?) ni perforaciones, fragmentos cerámicos y una muñequera de arquero (en piedra?) con dos perforaciones (como la de Moar, Ordenes y la del Museo de Orense). Probablemente proceden de un túmulo dolménico del Bronce I, allanado. (Amable comunicación del señor Esmorís). A la orilla N. de la carretera de La Coruña, al S. de Escaselas, al hacer una casa, hace pocos años, se descubrieron restos de una calzada, probablemente romana, que unía la playa con Escaselas, en dirección aproximada S.-N.

Por las repercusiones etnológicas y etnográficas resumamos lo bastante que hay escrito sobre la raíz de *Artabri*. Este gentilicio procede del ide. **arks-os* (gr. ἄρκ-τ-ος lat. *ur(c)-s-us;* con ampliación [?] *-t-* y *-s-* respectivamente). De la misma raíz procede, en inscripciones de nuestra Península, la diosa (mejor que dios) *Arco* y el antropónimo de la misma forma, que una vez aparece como *Arcco*, indicando probablemente asimilación *-ct-* > *-cc* (M.ª Lourdes Albertos, *Nuevas divinid. ant. Hisp.*, Zeph., III 1952, 50).

En cuanto a la discutida *-t-* o *-s-* de la raíz, para F. Specht *(Der Urspr. Indogerm. Deklin.* 239) las formas ἄρκος, Ἄρκιδος, Ἄρκαδες traslucen la raíz sin ampliación *-t-* o *-s-*, mientras que para M. Sánchez Ruipérez *(El nombre de Artemis dori-ilirio*, EMÉRITA XV 1947, 9) hubo reducción del grupo *-rkt-* > *-rt-* y ésta, he aquí lo interesante, es propia del celta e ilirio. En este amplio trabajo se explica la formación del nombre de Ἄρτεμις en ilirio con

sentido de «diosa ursina», su entrada en Grecia con la emigración de los dorios—que la habían tomado a los ilirios—, sus formas dialectales, su expansión por toda Grecia junto con un culto especial y su superposición a otras divinidades similares preexistentes, a las que absorbió.

La *-t-* de *Artabri* se relaciona, pues, con el celta (irl. *art*, galés *arth* «oso») y con el ilirio *art, artos* «oso», Ἄρτεμις, *Deae Artioni* (magnífico grupo galorromano en bronce de diosa de fecundidad [?], sedente frente a oso que mansamente se le acerca, encontrada en Muri, Berna; S. Reinach, *Surviv. totem. anc. celtes*, RCelt. 21, 1900, 288; M. W. Deonna, *L'Art romain en Suisse*, Genève 1942, fig. 34; hemos visto su excelente reproducción en Musée St. Germain en Laye, París). Además, la abundancia de antropónimos y topónimos teóforos celtas (**Arto-boduus, *Arto-branos, Arto-briga, Arto-dunum*, etc.) atestigua el culto al oso entre los celtas (D'Arbois, *Celtes* 212; Holder I 228). De *Artanius* o de *Artaius* (lápida a *Mercurius Artaius*—que trasluce divinidad ursina indígena absorbida por el Mercurio latino—en Beaucroissant, Narbonense; CIL XII, 2199) puede venir Arteixo, 12 km. SW. Coruña.

El carácter originariamente céltico de **artos* (= «destructor» [de panales de miel; cf. ai. *raksas-* «destrucción] es expuesto en otro documentado estudio por Sánchez Ruipérez (*La «Dea Artio» celta y la «Artemis» griega*, Zeph. II 1951, 92). Resumimos: 1.° Ἄρτεμις procede de la base celto-ilir. **artos* «oso». 2.° Ἄρτ. es un derivado de **artos* por medio de sufijos ilirios. 3.° La existencia de esta divinidad entre los ilirios está confirmada por Estrabón. 4.° Ἄρτ. es representada primitivamente como osa (culto de Braurón, introducido en Grecia por el elemento dorio-ilirio.

S. Reinach vió un totem en el oso de la diosa, que lo alimenta, pero D'Arbois y Vendryes insisten en el teriomorfismo de la diosa, y consideran la figura humana de ésta como obra de los escultores, que serían griegos o helenizantes.

Para nosotros, que preparamos un amplio trabajo so-

bre el matriarcado, es posible que en el paso de la idea «oso» (con primitivo sentido de «destructor», véase supra) a «diosa ursina» haya intervenido la reacción antimatriarcal, que atribuye a la mujer caracteres negativos, en especial crueles, y que se comprueba sobre todo en los comienzos de bastantes sociedades patriarcales: Babilonia (Gilgamesh), Egipto (Libro Muertos), Grecia (Ilíada), Germania (Nibelungos, Völuspa), Finlandia (Kalevala), Islandia (Saga Njal), etc.

La filiación celtoiliria de la diosa Artio está comprobada por el hecho de su afincamiento (y no emigración) durante un milenio, en el SW. de Alemania, región de la cultura iliria de los túmulos (Hugelgräberkultur), que Pokorny *(Urgesch. Kel. Illyr.* ZKF 20, 1936, 342) considera patria originaria de los celtas.

Paralelamente a *Artabri*, en *Cantabri* debe de estar la raíz *can-* «perro»; y nótese la misma ampliación [?] *-t-* de la raíz, que delata su celtismo.

Creemos, en fin, que *Artabri* tiene la misma raíz que el céltico *artos* «oso»—del cual Holder (s. v.) trae abundantes derivados—como en *Cantabri* debe de estar la raíz *can-* «perro», y ambos gentilicios tienen probablemente origen totémico.

Ptol. II 6, 2.

Nerium promontorium. 5° 15′ 45° 10′.

[4] Cabo Touriñán (Toriñana, castellanizado).

Esta ubicación y la del Limia son las que hemos tomado como puntos básicos extremos para nuestra 1.ª corrección.

Nuestra fijación está hecha de acuerdo con las precedentes desde el Limia, admirablemente exactas, como acabamos de ver; pero lo que más importa es que está conforme con la situación del *Artabrorum portus* en Duyo, Finisterre. En efecto, siendo acertada esta ubicación, como acabamos de demostrar, de ningún modo podemos, como quieren la mayoría de los autores modernos, hacer corres-

ponder el *Nerium prom.* con el cabo Fisterra (Finisterre, latinizado), a causa de que este cabo queda al S. de Duyo, mientras que Ptol. claramente lo sitúa al NNW. del *Artabrorum portus*, y según nuestros cálculos a 14 km., posición y distancia que coincide exactamente con el emplazamiento que le asignamos.

Ayuda a confirmar nuestra ubicación el hecho de que Estrabón sitúa el Νέριον ἀκρωτήριον a 3000 est. de la desembocadura del Tajo, lo cual nos lleva a un lugar todavía más septentrional que el Touriñán, por tanto más alejado de Finisterre. Este mismo dato de Estrabón refuerza igualmente nuestra opinión contra los que lo sitúan en la punta Nariga, puesto que estando ésta metida bastante hacia el E., y existiendo otros muchos puntos más hacia el W., y por tanto más salientes, es lógico que Estrabón usara alguno de éstos—sobre todo el cabo Touriñán, que es más occidental y más septentrional que el Finisterre—como punto de referencia para relacionarlo con la desembocadura del Tajo, y no la punta Nariga.

Para evitar todo asomo de duda sobre la seguridad de nuestra localización del Νέριον ἀκρωτήριον en Touriñán, basta considerar que el NNW. real era el N. en Ptol. y demás fuentes clásicas (error que origina nuestra 1.ª corrección), lo cual hace que la línea Touriñán-Ortegal, que presenta el frente al NNW., lo presentara en las fuentes clásicas *(Nerium-Lapatiancorum prom.)* casi exactamente al N., siendo entonces el Nerium (Touriñán) el único cabo al que se puede atribuir con perfecta precisión el papel de vértice de las costas exactamente occidental y septentrional, de las fuentes clásicas.

Respecto a este promontorio dice Pli. IV 113: *Excurrit* (la costa desde el río *Aeminium* hacia el S.) *deinde in altum vasto cornu promontorium quod alii Artabrum appellavere, alii Magnum, multi Olisiponense, ab oppido, terras, maria, caelum disterminans.*

Este pasaje pliniano, según ya advierte Cuevillas, 244, debe ser considerado como confusión y entrecruzamiento

de otros dos, seguramente pertenecientes a distintas fuentes, según creemos (una de ellas el comentario al *Orbis pictus* de Agripa, que también usó Mela, otra, acaso, Varrón), los cuales pasajes son aplicados por Plinio al mismo promontorio, el actual cabo Rocha, al W. de Lisboa. En realidad a este cabo sólo le corresponde: *alii (appellavere) Magnum, multi Olisiponense, ab oppido*; mientras que al llamado *Artabrum* le conviene el atributo: *terras, maria, caelum disterminans*, así como la 1.ª parte del párrafo siguiente: *Illo finitus Hispaniae latus, et a circuitu ejus incipit frons: septemtrio hinc, Oceanusque Gallicus, occasus illinc, et Oceanus Atlanticus*; a estos datos, una vez más, sólo conviene el Touriñán.

A esta confusión favoreció seguramente el que el *promontorium Artabrum*, ya en el tiempo de Plinio, había cambiado el nombre en *Arrotrebarum*, como aparece unos párrafos más adelante, nombre que según Hübner (RE. s. v. *Artabri)* es la romanización del anterior. Este mismo cambio es mencionado por Str. III 3, 5. El nombre *Artabrum* de Ptol., que vivió con posterioridad a Plinio, tiene que estar tomado de fuentes griegas de la época de César o Augusto, o acaso anteriores.

Para descartar la sospecha de que el prom. de los Artabros en Plinio pudiera corresponder al cabo Rocha, baste tener en cuenta que el mismo Pli. IV 119 sitúa en la región del promontorio de los Arrotrebas las seis islas de los Dioses, cuya latitud coloca Ptol. entre las desembocaduras del Limia y Miño, y que hay que situar más al N., identificándolas con las dos Cíes y las de Ons, Onceta, Sálvora y Arosa.

Alberto van Kampen y Sieglin en sus respectivos *Atlas Antiguos*, lo reducen al cabo Ortegal, lo cual, naturalmente, aprueba Maciñeira *(Arros*, BRAG. 1911, 133). Mencke lo asimila al cercano cabo Prior. Kiepert X lo coloca entre Lage y Corme.

Flórez ES. XV 52 lo coloca en Finisterre, diciendo, sin embargo, del Touriñán, que constituye la punta septen-

trional del mismo promontorio, en la cual fija Ptol., según él, el prom. de las Aras de Sestio.

Hübner (RE. s. v. *Arae Sestianae)* y Schulten (RE. s. v. *Nerium prom.* e *Hispania,* en cuya pág. 41 lo sitúa en el cabo Finisterre, mientras que en la 13, en la punta de Narija [sic]), y en gran parte Müller, lo sitúa en el, según ellos, *Kap Nariga,* que no aparece en los mapas más que como una simple punta sin importancia que apenas sobresale unos metros entre la punta del Roncudo y el cabo San Adrián. Ni ello se puede conciliar con las coordenadas geográficas asignadas por Ptol., como es fácil observar en el mapa adjunto, ni *Nerizan* o *Nariga* (un marinero de Camelle nos aseguró que se decía «punta Naringa») puede corresponder—como quieren las autoridades citadas—a ninguna palabra relacionada con *Nerium,* por no existir en fonética histórica gallega el caso de desarrollo espontáneo de una *-g-* epentética. En efecto, toda velar, al menos intervocálica, tiene que proceder de otra velar. **Neria,* con alguna dificultad, podría proceder de *Nariga,* pero al contrario nunca. La única esperanza de explicación de esta *-g-* estaría en la intervención del sufijo adjetival *-ĭcus* que formaría el compuesto **Neřica;* pero como este sufijo tiene su *-i-* breve, obtendríamos como derivado **Neria, *Neira* y más probablemente **Nérga,* pero nunca Naríga con acento en la *-ĭ-* sufijal.

Por otra parte es lógico que el cabo Finisterre no corresponda al *Nerium prom.,* según se desprende de lo que del *Celticum promunturium* (que no es otra cosa que el Nerio) dice Mela III 9: *tum reducta iterum iterumque recto margine iacens* (costa entre cabos Finisterre y Touriñán) *ad promunturium quod Celticum vocamus extenditur;* así como en el III 12: *hactenus enim ad occidentem versa litora pertinent, deinde ad septemtriones toto latere terra convertitur a Celtico promunturio ad Scythicum usque;* porque desde el Finisterre al Touriñán la costa corre todavía de S. a N., siendo en el cabo Touriñán y no en el Finisterre don-

de la costa dobla haciendo frente al NW., y, algo más adelante, al N.

De esta forma quedan de acuerdo los textos de Ptol. y Mela, corroborando a nuestra teoría también la siguiente ubicación.

De la toponimia actual no se puede sacar partido alguno; los dos lugares que llevan el nombre de Neiro y Neira, en la provincia de Coruña, pertenecen a los ayuntamientos de Enfesta y Vedra, respectivamente, situados en el S. de la provincia y en el interior. Claro está que podemos pensar en un desplazamiento del pueblo costero, cosa no del todo inverosímil, según otros datos que pudimos ir recogiendo, además de que la distancia entre estos dos puntos y la costa es relativamente pequeña. Por ejemplo, relacionado con el pueblo de los *Turodori* (Ptol. II 6, 39), al cual pertenece *Aquae Flaviae* (Chaves), puede encontrarse la parroquia de Tordoya, p. j. de Ordenes, por medio del compuesto **Turodobriga*, según de *Nemetobriga* procede Mendoya (Puebla de Trives). Este último pueblo puede estar relacionado con el arciprestazgo de Nendos, zona de Betanzos, que aparece como *Nemitos* en documentos de la alta edad Media, así como con los lugares de Nemenzo (Enfesta), Nemeño (Ponteceso) y Nemiña (Touriñán), todos en la provincia de Coruña. De **Caronense*, gentilicio de *Caronium* (por Guitiriz; Ptol. II 6, 22, IA 424; Rav. IV 43) procede probablemente Carnés (6 km. W. Vimianzo, Cor.). *Capori* (ríos Ulla y Tambre) y Cáparos (Rus, Carballo; v. EMÉRITA 1951, 218). *Baedyi* (río Lambre) y Bezoncos (arciprestazgo en la península de Ares y Mugardos; v. pág. 476). El ayuntam. de Sarreaus (S. de Orense) puede proceder de un desplazamiento de los de Sarria, p. j. de la provincia de Lugo, por medio de un **Sarrianos*, etc. En ámbito más amplio también son de tener en cuenta los topónimos Bascos (Lugo) y Bascones (Burgos), cuyo origen es evidente.

Los señores del castillo de Vimianzo se llaman Martelo y Paumán *del Nero* que pudiera ser la castellanización

de un *do* (= de O) *Neiro*. Desconocemos si esta *o* puede estar relacionada con las variantes 'Ονέριον Φ y pr. m. Σ, y *Onerium* cod. lat. 4803 y 4805. Por supuesto, el topónimo o antropónimo *Nerio* es imposible que exista, porque en romance gallego la *yod* después de la *r* metatiza.

Los nerios (cf. Ptol. II 6, 21) debieron de ser una de las tres subtribus que conocemos por las fuentes clásicas como pertenecientes a la tribu de los ártabros. Pli. IV 111 *(amnes Florius* [río do Castro o de Ponte nova?, que desagua por Lires, Cee]. Nelo [río Xallas o Ezaro?, que desemboca por Ezaro, Dumbría]. *Celtici cognomine Neri et super Tamarici* [Tamarci, ed. Mayhoff]) los incluye dentro de los célticos, que pueden corresponder a los ártabros, o bien al nombre de la nación (cf. Mela III 10). Nótese que a unos 30 km. al E. del Touriñán, y ocupando aproximadamente el ayuntamiento de Santa Comba, está el arciprestazgo de Céltigos, que ya aparece en el *Celticos* interpolado en el siglo XII en el provincial suevo (P. David, 41). El que los ártabros sean una tribu de la nación céltica tiende a confirmar su clasificación como pueblo indoeuropeo, si bien puede darse el caso de constituir un pueblo anterior sojuzgado. La base neri- y tamar- se encuentra, entre otras varias correspondencias, en los Alpes Itálicos (Montnery, Tamaro) por lo que pudieran apoyar la tesis ligurista (v. pág. 469 e infra).

La 2.ª subtribu es la de los brigantinos (cuyo gentilicio debe de proceder de la ciudad de Brigantia, La Coruña) en la comarca de Coruña y Betanzos (v. *Fravium Brigantium* infra), que en la Edad Media—bien los habitantes, bien el gentilicio—se fueron desplazando hacia el W. Un documento de 860 (Flor. I 302) dice: ... *uilla que dicitur Corissomario qui est in territorio Bragantinos... Corissumario iuxta Sanctum Martinum, et uillam quam obtinuit Felix que es inter Castrum et Nemenio... Corissomario*, creemos procede de **Cores-summario* (Cores de Arriba); S. Martín de Cores es parroquia 4 km. NE. Ponteceso. Nemeño está un km. W. Cores y tiene un célebre castro. Otro

documento del 867 dice: *in loco Armeretio* (monasterio de Almerezo—del que sólo quedan documentos—Graña, Ponteceso) *territorio Bragantinos... Seretio... Coris* (Flor. II 29, 30 y 31).

La 3.ª es la de los lapatiancos (v. pág. 000).

Mela III 11 *(cetera super Tamarici Nerique incolunt in eo tractu ultimi)* concreta la situación de los nerios como los más norteños de la costa occidental; por tanto en los alrededores del cabo Touriñán, y al S. hasta el Puerto de los Artabros. Interpretando las fuentes de distinta manera y dando la misma categoría a los nerios que a los ártabros, Schulten dice (RE. s. v. *Nerium promunturium)*: «Die Nerii wohnten südlich, die Artabri nördlich von Kap (Nariga)», lo cual creemos que carece de fundamento, en virtud de lo dicho.

Mela III 13 *(ad Cantabros paene recta [ora] est. in ea primum Artabri sunt etiamnum Celticae gentis)* afirma que los ártabros son aún (como otros pueblos más meridionales) de nación céltica; pero desconocemos el exacto matiz de la palabra *gens*.

Estrabón III 1, 3 dice que el tercer lado (de Iberia) es el occidental, que se extiende en sentido paralelo al Pirineo (gran error de Estrabón) desde el promontorio *Sagrado* hasta el de la parte de los ártabros llamado Nerio; de este texto, comparándolo con el de Plinio y Ptol. tenemos que inferir que los nerios eran una subtribu de los ártabros.

Desconocemos el límite occidental de los nerios; pudieron alcanzar hasta Vimianzo, donde, como dijimos, existe el apellido nobiliario *Nero;* por el S. atravesar el Tambre y ocupar el N. de la sierra del Barbanza, pues Ptol. II 6. 21 sitúa *Novium* (Noya) entre los ártabros; sin embargo, Pli. IV 111 coloca *Noela* (Noya) en los Cáporos, que están al S. y SE. de los nerios.

En cuanto a restos arqueológicos en Touriñán, unos metros más al N. del edificio del faro está la Fonte do Gaboteiro (sitio de gaviotas) y al lado, y avanzando hacia el

mar, la punta do Gaboteiro, que posiblemente corresponda a la de Buxeirados de la carta 927 de la Sección Hidrográfica, Madrid 1915 corr. en 1945. En la punta do Gaboteiro hemos observado, emergiendo poco de la tierra, restos de edificio de 10 × 6 m. aproximadamente, de piedras ciclópeas de 1 y 1,5 m. de largo por 0,5 m. de alto, entre muchos mampuestos sueltos grandes y pequeños e ímbrices de pasta roja y calcárea; de esta «casa»—como le llaman en el lugar—salían los «mouros» a buscar agua a la Fonte do Gaboteiro. Pudiera tratarse de un faro romano, pero también pudiera corresponder a las tan discutidas *arae*, habiéndolas situado Ptol. equivocadamente en el siguiente cabo. Sólo la excavación de tan interesante edificación aclararía la cuestión.

Flavius Nerius es antropónimo en la inscripción de Castello Branco (AP. 1907, 174).

El cabo Touriñán es todavía hoy donde toman la derrota los barcos que pasan por aquellas aguas, y fué siempre muy temible para la gente de mar; reza la copla: «Santo Cristo de Fisterra/Santo da barba dourada/Axúdame a remontar/A laxe de Touriñana».

Aunque confesamos que con muy poca probabilidad, debemos apuntar aquí la posibilidad de que Touriñán proceda de Turre Neriana (el edificio de que acabamos de hablar) > Torneriana > Torrerián > Torreñán > Touriñán, por asimilación a *touro* (toro) y cierre de *e* en *i* ante *ñ*. El difícil paso Torrerián > Torreñán está salvado considerando: lat. rosmarinu > port. ant. rosmarinho > portugués mod. rosmaninho (A. Nascentes, *Dic. etimol. ling. port.* s. v.). También pudo ocurrir la disimilación Torrerián > Torrelián y la *-ll-* resultante convertirse en *ñ*. En los cuernos de un toro, según la leyenda, los habitantes del cabo ponían durante la noche unas antorchas, que, de este modo, cambiaban fácilmente de lugar, con el fin de engañar a los barcos para que embarrancaran y fuera apresado el botín. Este espíritu pirático de los de Touriñán es una rara reliquia arqueológica conservada viva

hasta nuestros días. Leyenda semejante se conserva en algún cabo de Bretaña. Creemos más probable proceda de *Taurinianus (Piel, 373).

El prom. *Aryium* de Avieno v. 160, que *rursum tumescit prominens in asperum Septemtrionem*, por geografía comparada y acaso filológicamente *(Aryium* pudo perder la *N-* en los cod., por considerársela final de la palabra griega anterior), puede corresponder al Νέριον.

El *Rās al-Ṭarf* de Idrīsī V 1 es probablemente—por el parecido fonético y la situación geográfica—el cabo Touriñán; Saav. 170 lo sitúa en el cabo Corrubedo y Dubler 106 en el Finisterre.

Idrīsī dice seguidamente: «y luego [se llega] a *al-Mā' al-aḥmar* (o *wādī al-aḥmar)* [«Agua o Río Rojo», para Saav. La ría de Noya, para Dubler podría corresponder al *auricio* «dorado» de *Periplus* (portulano del s. XIV); mejor, creemos, el puerto de Lourido (= Rojizo), pequeña ensenada 1 km. al S. de Muxía]. Este es un río [?] considerable, junto al cual hay una gran iglesia [En la iglesia de Muxía hemos visto dos hermosos aunque muy deteriorados capiteles—corintios visigóticos de mármol con vetas grises de O Incio (SE. Lugo)—aprovechados para basas de las dos columnas de la portada principal; a 1 km. está el célebre santuario de N.ª S.ª da Barca con la «pedra d'abalar», que delata un culto lítico precristiano] cerca de *Burt Ṭāma* [pudiera ser Muxía; según Dubler 107 «podía coincidir con Puente del Puerto o Puente Ceso»] y en sus orillas hay muchos cantones con aldeas y campos cultivados, distando de Santiago 42 millas [casi exacto, porque entre Muxía y Santiago hay 38 millas romanas (= 60 kilómetros) en recta; también debió de haber entrambos puntos un camino antiguo (que pasaría por Ponte Brandomil, que tiene abundantes ruinas romanas) por ser ambos lugares de peregrinación, la de la Virxen da Barca documentada desde el s. XIV, GG, Cor. II 257]. Del Agua Roja hay 6 millas a Armada, castillo grande inmediato al mar, con campiñas y lugares numerosos. [Pudiera ser la

Torre da Moura—por Pedra da Moa—en Santiago de Traba, Laxe, donde hay recios cimientos de fortificación romana o de la Alta Edad Media; de aquí procede la familia del poderoso *imperator in orbe Galletiae* D. Pedro Froilaz de Traba, ayo de Alfonso VII el Emperador (GG, Cor. II 173), Saav. 170 lo localiza en el monte Armada que domina por el N. la villa de Cee, pero lo creemos improbable, por ser punto que se dejó atrás y al S.]»

Consideramos un italianismo náutico la forma castellana Toriñana. *Torignam* ya aparece en el Atlas de Tammar Luxoro, c. 1350 (Gav. 47) y *Torignana* en el mapa náutico catalán (pero de indudable origen italiano) de los hermanos Cresques, 1375-7 (Gav. 51).

LUIS MONTEAGUDO GARCÍA.

CARTA DE CORUÑA ROMANA

SIGNOS CONVENCIONALES

CORRECCIONES

+ Lugar sin corrección ptolemaica
q " con 1ª corr. "
x " " 2ª " "
.+ " " 3ª semicorr. "
---> Dirección de la correc. primaria
---> " " " " secund.

PROBABILIDADES

L Lugar localizado con 2 probabil.
+ " " " 3 "
+ " " seguridad

LIMITES

Convento jurídico
Tribu
Provincia moderna

VIAS ROMANAS

Segura
Probable
Secundaria
Puente romano

LUGARES MODERNOS

◎ Capit. prov. • Parroquia △ Aguas minerales
● Part. judic. • Lugar * Monte
○ Ayuntam.

En capital romana, los topónimos ptolemaicos; entre paréntesis los que proceden de las fuentes indicadas por las siglas (Me = Mela; IA = Itinerario Antonino; PS = parroquial suevo, etc).

5 10 15 20 25 30 35 40 millas de 1600 m.
0 5 10 20 30 40 50 km.

Luis Monteagudo
Madrid jun. 1949

APENDICE A «SUBLICIUS»

(Modius, congius y orcus)

En mi *Nota a Sublicius* (cfr. supra, pág. 00) he aludido únicamente a *solium*. Pero lo mismo que de éste hay que decir de *modius*, al que Stolz-Leumann, *H. Gr.*[5], pág. 207 y Walde-Hofmann, *Wb.*[3] quieren derivar directamente de *modus* con el *-ius*, y de *congius*, para el que Brüch, *IF* 60, 1949, 30 ha propuesto una etimología similar sobre un preindoeuropeo **congus:* κογχός. En latín se ve que el *-ius*, con esa forma, no dió nunca derivados sobre temas no personales, fuera de en los nombres propios de lugar. Por lo tanto es claro que ni *modus* ni *congius* pudieron tener el origen que esos autores quieren atribuirles. Y desde luego que *congius*, como indica acertadamente Brüch, *loc. cit.*, tampoco puede explicarse como préstamo del griego (a pesar de lo que han creído, entre otros, Walde-Hofmann, *Wb.*[3]; Walde-Pokorny, I 461, y con dudas Ernout-Meillet, *DEL)*. Pero esto tampoco creo que sea motivo para hacernos vacilar o para dar el problema como irresoluble. Pues al menos *modius* y *congius* se pueden explicar perfectamente dentro de los hechos conocidos del latín. Para ello basta con suponer que sus formas originarias fueron, no *modius*, *congius*, sino **modeus*, **congeus*. Formas que podrán o no estar atestiguadas, pero que se ajustan perfectamente a un tipo de derivación normal en latín: *moudus* > **modeus*, **congus* > **congeus*, como *aluos* > *alueus*, *nux* > **nuculus* > *nucleus*, *solum* > *solea*, *cauos* > *cauea*, **fouos fauos* «panal» (lit. «alvéolos, cavidades», cfr. mis *Estudios de Fonética*, pág. 322) > *fouea*, etc. (1). El paso de *e*

(1) Y así, a mi juicio, *urceus*. Forma que indudablemente no pudo proceder más que de un **urcus/orcus* «vasija u olla» (de donde **urc-*

a *i* ante vocal pudo ser un tratamiento rústico-dialectal. Tratamiento que en época tardía fué corrientísimo (cfr. el *Appendix Probi*, 55 sgs.: *uinea non uinia, cauea non cauia, lancea non lancia, calceus non calcius*, etc.), pero que se dió ya en las inscripciones de Pompeya *(ualiat, (h)abiat)*, y aun en inscripciones de finales de la república (por ejemplo *uinias* en I^2 1835). Y que el fenómeno debió tener un origen anterior se deduce de *Cerialis*, forma a mi juicio inexplicable si no es como variante popular-rústica en vez de *Cerealis* (cfr. mis *Notas al Voc. Jur. Lat.*, pág. 34). Por lo demás es sabido que una serie de fenómenos populares tuvieron su iniciación ya en la época más antigua (por ejemplo: la pérdida de *-s*, el cambio *-rs-* > *-ss-*, los apéndices de sufijos diminutivos sin valor de tales, los giros como *scio quod*, o como *ne facias*, etcétera). Por lo tanto yo no veo qué inconveniente puede haber en suponer que la confusión de *e* con *i* ante vocal remontase en la lengua popular a la época más antigua. Por otra parte parece evidente que tanto *modius* como *congius* debieron ser por esencia términos de la lengua rústico-popular. Luego tampoco se ve por qué su *i* no iba a poder proceder de una *e* anterior.

Y en cuanto a *solium*, yo creo que si hubo un *tertius* < **tertus*, y un *nuntius* < **nouo-uent-ios* < **nouo-uentus*, y un *alsius* < *alsus*, y un *anxius* < *anxus*, etc., lo mismo pudo sobre un adjetivo *solus* «entero» formarse un *sol-ium* «lo que es entero, lo que es de un bloque o una pieza (asiento, ataúd o baño»). Por lo menos yo entiendo que estas interpretaciones no violan ningún principio de la gramática latina. Y desde el punto de vista semántico me parece que con dificultad pudieran imaginarse etimologías más naturales y sencillas.

A. PARIENTE.

---

na > *urna)*, y luego, en especial, «vasija funeraria, donde se guardaban las cenizas de los muertos», y de ahí luego «el Orco (el lugar de los muertos»). La *u* de *urcus* frente a *orcus* debió ser un fenómeno de fonética rústico-vulgar, idéntico al de *furnus, furnax* frente a *fornus, fornax*, y al de *turdus, ursus*, etc.

DE NUEVO POLIBIO Y EL TRATADO DEL EBRO

Sendos artículos de los señores Hoffmann y Scullard sobre el texto de Polibio en lo tocante al tratado llamado del Ebro o de Asdrúbal ponen de nuevo sobre el tapete una cuestión sobre la que tanto se ha escrito (1).

Como es bien sabido, en un pasaje de Polibio (III, 21, 1) se dice que, cuando los embajadores romanos fueron a Cartago, después de la caída de Sagunto, a presentar su protesta y reclamaciones, los senadores cartagineses «en cuanto al Tratado con Asdrúbal callaban, como si no existiera, o como si no les afectase por haber sido ajustado sin su aprobación».

Casi todos los historiadores y filólogos que han estudiado y comentado este famoso pasaje están convencidos de que se corresponde con otro de Livio (XXI, 18, 9-11) que nos informa de lo mismo, si bien con la diferencia de que la actitud de los cartagineses fué la respuesta a *una explícita alegación* de los embajadores de haber sido violado el tratado en cuestión. Ahora bien, como en la fecha de esta embajada Aníbal no había cruzado todavía el Ebro, surgió la grave dificultad de explicar por qué entonces alegaban los embajadores la violación del tratado. Dificultad sólo en el texto de Polibio, donde no encontramos una justificación explícita, mientras que Livio, por el contrario, ofrece con toda claridad una: la existencia en el Tratado del Ebro de una cláusula garantizadora de Sagunto. Esta explicación no la podemos sobrentender en Polibio, so pena de producir grave contradicción en su relato.

---

(1) *Rheinisches Museum*, XCIV, 1, 1951 y XCV, 3, 1952.

Dicha dificultad ha dado origen a una bibliografía copiosísima, que se enriquece ahora con los dos trabajos a que nos hemos referido.

* * *

Para el señor Hoffmann la solución la tenemos, si admitimos el supuesto de que no hay prueba ninguna para asegurar, como se asegura corrientemente, que la presentación en Cartago del ultimátum fué en marzo del 218 ó incluso en fecha bastante anterior.

Considerándose, pues, el señor Hoffmann con derecho a establecer otra fecha, propone la de «mediados de junio, época en que *ya se sabía* que Aníbal había pasado el Ebro (fines de mayo)». De este modo queda salvada la contradicción.

Lo malo está en que provocamos otra y no pequeña. Con enérgica insistencia Polibio tiene mucho interés en convencernos de que los romanos en lo de Sagunto actuaron siempre con decisión y rapidez, y una de las manifestaciones de esta conducta fué, según él, enviar su embajada a Cartago *inmediatamente* después de la caída de Sagunto. Ahora bien, esta caída, ateniéndonos al relato del propio Polibio, debió tener lugar en el otoño del año anterior 219 (1).

Y es curioso que insistiendo muchísimo el señor Hoffmann en «la tendencia de Polibio a narrar cosas a posteriori» haga dato esencial de su artículo el *supuesto* de que los embajadores romanos *alegaron* el quebrantamiento del Tratado del Ebro, como si, precisamente, esto fuera artículo de fe.

* * *

El señor Scullard, combinando lo principal de la tesis del señor Hoffmann con otra expuesta hace ya tiempo por Hes-

(1) Schnabel, *Zur Vorgeschichte des zweiten punischen Krieges. Klio*, 1926. Tras un minucioso análisis de los pasajes pertinentes de Polibio, el autor pone el acontecimiento nada menos que en julio, pero nos parece más prudente la época que hemos indicado, el otoño.

selbarth (1) y Drachmann (2), entre otros, propone por su parte la solución siguiente: los embajadores romanos se presentaron en Cartago no a mediados de junio, como sostiene el señor Hoffmann, sino un mes antes, porque, en su opinión, el Senado mandó la embajada cuando se tuvo noticia de la salida de Aníbal de Cartagena con poderoso ejército en dirección norte (salida que pone el señor Scullard hacia fines de abril o primeros de mayo). Esta marcha de Aníbal determinaría también la invocación por los embajadores romanos del Tratado del Ebro, que ellos veían puesto en inminente peligro de violación por los movimientos de Aníbal (3).

Esta manera de imaginarse los hecho nos parece muy razonable, pero su exposición se sale, sin resolverlo tampoco, del punto que tratamos, o sea, si en esta parte del texto de Polibio *hay, o no, contradicciones insolubles*. Una embajada en mayo en lugar de en junio, sigue en idéntica contradicción con la expresa e insistente afirmación de Polibio de que el hecho tuvo lugar inmediatamente después de la caída de Sagunto; y ésta, ya lo hemos recordado, debió sucumbir en el otoño del año anterior, si no queremos seguir del todo al citado Schnabel que deduce de Polibio una fecha aun más temprana.

* * *

Mucho ingenio y mucha tinta se han derrochado—y siguen derrochándose, como se ve—sobre el Tratado del Ebro y cuestiones con él relacionadas. Pero en el caso concreto del texto de Polibio mucho de lo escrito lo ha sido con el defecto de no separar claramente dos cuestiones: de un lado, la posi-

---

(1) Hesselbarth, *Historisch- Kritische Untersuchungen im Bereich der dritten Dekade des Livius*. Lippstadt, 1882, pág. 8 sigs.

(2) Drachmann, *Sagunt und die Ebrogrenze* (Danske Videnskab. Selskab, hist- phil. Meddelelser III, 3 (1920), pág. 20 sigs.).

(3) A pesar de esta explicación, el señor Scullard no estima desechable completamente la idea de que el pensamiento de Polibio fuera realmente el mismo que leemos en Livio, esto es, la existencia de una cláusula saguntina en el Tratado.

ble reconstrucción de los hechos mediante la crítica de los datos transmitidos por *todas las fuentes;* de otro, la crítica interna *particular del texto polibiano.* Si nos ceñimos a esta segunda, hace ya mucho tiempo distinguidos filólogos e historiadores han venido manifestando su convencimiento de que en la versión polibiana está implícito el error de situar Sagunto al otro lado del Ebro (mirando desde el Sur): así Niebuhr, C. Neumann, Cunz, de Sanctis, Pareti (1).

Partiendo de este error, la versión polibiana es coherente: en Cartago se pudo hablar del Tratado del Ebro, porque la toma de Sagunto presuponía el paso del Ebro por los cartagineses.

Pero esta explicación tiene, dentro del mismo Polibio, un hecho en contra, y es otro pasaje, el III, 14, 9, en el cual frecuentemente se ha visto consignada la situación correcta de Sagunto. Y la consecuencia ha sido otra serie de ingeniosas explicaciones de tal contradicción, debidas a Niebuhr, C. Neumann (aceptada por de Sanctis), Cunz (2).

* * *

Toda esta discusión acerca de la existencia, o no, de dicho error geográfico, a mi entender, no debe girar, en realidad, sino sobre dos pasajes: de un lado, el citado III, 14, 9, y en oposición a éste el III, 30, 3 que da la completa impresión de tal error.

Y la verdad es que no es fácil vencer esta dificultad. El III, 30, 3 está, desde luego, mal redactado, pero no se puede

---

(1) Niebuhr, *Vorträge über römische Geschichte*, 2, 69, 1847-1851: C. Neumann, *Zeitalter der punischen Krieges*, pág. 357 y sigs. Cunz, *Polybios und sein Werk*, 1902, pág. 65 sigs.: de Sanctis, *Storia dei romani*, III, 429. Pareti, *Ancora sulle cause della seconda guerra punica, Atene e Roma*, XIII (1932), pág. 43.

(2) La posición verdadera de Sagunto es, ciertamente la indicada en el mismo Polibio III, 98, 5. (El III, 97, 6 es texto ambiguo.) El pasaje corresponde a sucesos lejanos ya de la declaración de la guerra, y por ello estimo muy acertado el criterio del señor Pareti no dándole cabida en la cuestión que hemos discutido. *(Loc. cit.*, pág. 43.)

eliminar el hecho de que han sido muchos los investigadores convencidos de que allí se localiza mal a Sagunto. Y más difícil todavía es no ver, por el contrario, en III, 14, 9 la localización correcta.

Pero lo que, después de todo, podemos preguntarnos nosotros es si, *para los efectos de la crítica interna del texto polibiano*, el pasaje III, 21, 1-2 requiere necesariamente una justificación mediante la suposición en Polibio bien sea del comentado error geográfico bien de la creencia en una cláusula de garantía de Sagunto, como se ha dicho y dice por otros investigadores.

Porque en dichos párrafos del III, 21 Polibio ni afirma ni da a entender que en Cartago, cuando el ultimátum, se hablara de una *violación consumada* del Tratado del Ebro. Tenemos, por consiguiente, derecho a hacer otras suposiciones, como las que ya hicieron hace muchos años Hesselbarth *(ib.*, página 452) y Drachmann *(ib.*, pág. 20) cuando escribían que en Cartago pudo muy bien ocurrir que los romanos expusieran únicamente sus aprensiones de una inminente violación, y exigieran conocer las intenciones cartaginesas sobre el particular. Ahora mismo, el propio señor Scullard en su artículo expone también esta idea, cuyos precedentes parece desconocer.

* * *

Con lo anteriormente dicho, el tema concreto que discutíamos está suficientemente aclarado. ¿Podríamos ahora permitirnos el apuntar, sin pretensiones, alguna consideración inspirada por detenida reconfrontación de Livio y Polibio en este asunto?

Ya hemos visto cómo la escena del ultimátum no está redactada en Polibio en términos suficientemente decisivos. ¿Procede esto de una seca concisión de su fuente o es una redacción hecha con estudiada cautela para no comprometerse, al no saber Polibio por qué o cómo se habló en Cartago, según leía en su fuente, del Tratado del Ebro?

El cotejo en dos puntos de ambos historiadores *da que*

pensar sobre la efectividad del segundo supuesto. Es verdad que la diferencia de tiempo entre ellos puede justificar el contraste, pero quizá no sea superfluo llamar la atención sobre la divergencia.

El citado pasaje de Polibio, III, 21, 1-2, está redactado con cierta vaguedad cautelosa, en contraste con su correspondiente en Tito Livio: afirma éste que los romanos no plantearon en Cartago una discusión jurídica sobre tratados; pero de su texto se deduce que los romanos habían alegado ya antes el Tratado del Ebro por contener una cláusula de garantía de Sagunto (XXI, 18, 9). Todo es igual en Polibio, salvo que *no dice explícitamente por qué los romanos habían alegado dicho Tratado.*

En Livio, XXI, 19, 1-2, se lee que si bien los romanos en Cartago se negaron a discutir, si lo hubieran hecho, *hubieran podido alegar la violación del Tratado del Ebro.* No así Polibio, en cuyo texto con fórmula hábil leemos: «[como *ahora*] *se dice* muchas veces y por muchos» (III, 29, 1) (1).

Las dos divergencias, ¿tienden, en suma, a presentar un relato hábilmente redactado para salvar sus dificultades? (2).

J. VALLEJO.

Nota adicional.—De otros puntos secundarios de los dos artículos comentados queremos llamar la atención sobre los siguientes:

1. El señor Hoffmann habla de un pueblo ibérico, los *torboletas*, como de cosa segura, pero ello no parece tan decididamente claro, como intenté explicarlo en EMÉRITA, XI.

2. El señor Scullard, por su parte, tampoco parece dudar de la identificación de la *Onusa* de Livio como la actual Peñíscola, identificación propuesta por el señor Schulten, pero sin fundamento para ello.

---

(1) III, 29, 1; λέγεται δὲ πολλάκις καὶ ὑπὸ πολλῶν.

(2) La prensa de Madrid del 24 de Mayo de 1953, dió noticia de que el día anterior había pronunciado en la Real Academia de la Historia una conferencia el profesor Carcopino sobre el tema *El Tratado del Ebro y la segunda guerra púnica.* No conociendo yo el tenor de ella y ante la eventualidad de alguna coincidencia quisiera hacer constar que el presente artículo estaba ya en la imprenta con bastante anterioridad.

SOBRE *INUIDIA, INUIDIOSUS* Y E *INUIDIAM FACERE*

El folleto que Odelstierna nos presenta viene a ser como una réplica al artículo que sobre el mismo tema publicó hace unos años Wistrand *(Eranos* 44, 1946, 355 sgs.) (1). Y en el fondo presenta características muy parecidas a las de aquél. En primer lugar, los materiales manejados, que en gran parte vienen a ser los mismos en ambas obras. Y, además, la orientación del trabajo y el modo de llevar la investigación. Fundamentalmente se ve que ni Wistrand ni Odelstierna han tratado de hacer un estudio histórico, sistemático y completo de los valores de *inuidia* e *inuidiosus*. Y de ahí que ninguno de los dos toque para nada el problema etimológico de estas palabras; problema sin duda espinoso, pero que ayudaría a establecer sobre base sólida el análisis semántico. Y de ahí que tampoco hagan la menor referencia a las relaciones de estas palabras con las demás palabras de la familia (por ejemplo, con *inuidere* e *inuidus)*; detalle éste a mi juicio esencial para obtener una idea clara de la evolución de *inuidia* e *inuidiosus*. Lo que ellos pretenden sobre todo es ver si se puede trazar una línea clara de división entre las diversas acepciones de las dos palabras, y en particular ver si se puede precisar el matiz exacto de cada una en una serie de pasajes más o menos ambiguos. Meta que ellos tratan de alcanzar más que por consideraciones gramaticales apriorísticas por el estudio directo de los textos. Es decir, que tanto el punto de arranque como el método de discusión y la orientación del trabajo en ambos autores son muy parecidos. Lo curioso es que sobre ese fondo de coincidencias los juicios de cada autor ante los casos particulares discutidos están separados por una serie de discrepancias tan frecuentes que llegan casi a constituir como una línea constante. Hecho sorprendente y que tal vez a alguno pudiera hacerle dudar del rigor de los métodos filológicos. Aunque tam-

---

(1) INGRID ODELSTIERNA, *Inuidia, inuidiosus and inuidiam facere.—A Semantic Investigation.*—Uppsala, Lundequist; Leipzig, Harrassowitz, 1949, 1 vol. en 8.°, 99 ps. (Uppsala, Universitets Arsskrift. *Recueil de travaux publié par l'Université d'Upsala*, 1949 : 10). Precio: 4 coronas.

poco hay que olvidar que esa aparente paradoja hasta cierto punto tiene su razón de ser. En realidad, lo que se trata de precisar son diferencias sutiles entre matices semánticos desarrollados sobre un valor central y por lo mismo íntimamente relacionados entre sí y muchas veces equivalentes o cuasi equivalentes. Se comprende, pues, que a veces no sea cosa fácil trazar los límites precisos entre los distintos valores. Y se comprende que en algunos casos no sea posible eliminar en absoluto toda sombra de ambigüedad.

De cualquier forma no cabe duda que para el corto lapso de tiempo que separa los dos trabajos las diferencias no pueden ser más acusadas. Wistrand, por ejemplo, creyó, partiendo de una tradición que llega hasta el Renacimiento, que el valor fundamental de *inuidiosus* fué «lo que provoca indignación». Y como al lado de él da la casualidad que existió la expresión *inuidiam facere* «provocar o excitar la indignación», pensó que *inuidiosus* no era más que un equivalente de *inuidiam faciens;* que se creó para traducir ese valor. Por lo demás, él se encontró con que además de esas expresiones con *facere, inuidia* tuvo a veces un sentido *praegnans* de «excitación del odio». Y por un razonamiento parecido al anterior dedujo que ese sentido debía ser un influjo de *inuidiam facere* y de *inuidiosus* sobre *inuidia*. En esencia es la concepción que se encuentra formulada ya el 1475 por Lorenzo Valla, *De Romani Sermonis Elegantia: inuidia autem praeter illam significationem notam est uel dicto uel facto in alterum maliuolentiae conciliatio... et hoc uocatur inuidiam facere... Inde inuidiosa res, quae, atrocitatem facti augens, inuisum illud uel illius auctorem facit; et inuidia quasi atrocitas et detractio*. De modo que la aportación personal y el mérito principal de Wistrand consistió en la aplicación de esas ideas a la interpretación de una larga serie de textos. Trabajo no tan sencillo, dada la multitud de acepciones, en que se desdoblaron ambas palabras, y que él llevó a cabo con la prudencia, sagacidad y maestría de un latinista eminente. A pesar de lo cual parece evidente que en algunos puntos no supo mantenerse en el justo medio. Seducido por el valor que al parecer se destaca con más relieve en esa teoría, no prestó la debida atención a otros matices, y en consecuencia tendió a dar al sentido *praegnans* una extensión que no siempre los textos parecen admitir.

Frente a esa actitud el trabajo de Odelstierna viene a representar como el movimiento pendular extremo hacia el lado opuesto. Odelstierna nota en primer lugar que si a veces, efectivamente, *inuidiam facere* significa «excitar el odio», pero en otros muchos pasajes habría que hacer una evidente distorsión al texto para reducirle a ese valor (p. 73 al final). Y ve también que en una serie de pasajes de sentido análogo a los anteriores, pero sin el giro *inuidiam facere* (en especial en pasajes en que un hombre desgraciado se enfrenta en son

de queja con los dioses) (p. 21), las expresiones correspondientes a *inuidiam facere* no aluden para nada al deseo de excitar la indignación. De donde deduce que los usos de *inuidiam facere* con el sentido de «provocar la indignación» tuvieron una extensión mucho menor de lo que hasta ahora se había creído. Observación fundamental y que conmueve todo el sistema de ideas construído en torno al problema.

Pero Odelstierna ve además que, para llegar al sentido de «lo que provoca odio» en *inuidiosus*, no es preciso acudir para nada a un influjo de *inuidiam facere*. Pues esa acepción se explica perfectamente a partir de la de «lleno de odio», mediante la aplicación a objetos inanimados del adjetivo, que por naturaleza decía referencia a seres animados (algo así como «día alegre, día feliz, día triste», etc.). Observación, sin duda, en el fondo acertada; pues, desde luego, fenómenos metonímicos como el supuesto por Odelstierna se dan corrientemente en todas las lenguas y porque no cabe duda que el sentido originario de los en *-osus* fué el de «lleno de» o cosa parecida. La que ya no parece tan clara es la conclusión que Odelstierna saca de ahí. Pues ella, sobre la base de que el sentido primario y más importante de la palabra fué el de «lleno de», pretende hacer con *inuidiosus* lo mismo que ha hecho en el campo de usos de *inuidiam facere:* es decir, explicar por el sentido de «lleno de» muchos pasajes, en los que la escuela tradicional, y con ella Wistrand, había visto el sentido de «lo que provoca indignación u odio» (ps. 47-55).

Y claro está que a la luz de estas ideas parece un poco difícil que el sentido *praegnans* de «excitación del odio», y las diversas formas que el mismo puede revestir, lo hubiese tomado *inuidia* por las causas que Wistrand indicó (y en particular por influjo de *inuidiosus)*. Y más aún, puesto que ese sentido se puede derivar perfectamente del de «acusación, reproche indignado», que por su parte se enlaza perfectamente con el fundamental de *inuidia* «pesar por el bien ajeno» y «odio o resentimiento (que acompaña a ese pesar)» y «odio resentido» en general. Por lo demás, Odelstierna observa que también muchos de los pasajes con *inuidia*, en los que Wistrand vió el sentido *praegnans* de «excitación del odio», se interpretan mejor por otras acepciones. Y por un razonamiento similar al empleado en *inuidiosus* propone rechazar: 1.° la explicación tradicional sobre el origen del significado *praegnans*, y 2.° la interpretación de muchos pasajes por ese sentido (ps. 25 sgs.).

Pero no sólo esto, sino que en su deseo de independizarse de la teoría tradicional parece como si Odelstierna quisiese negar cualquier valor metonímico de *inuidia:* no sólo el de «excitación del odio», sino aun el de «reproche, acusación, quejas indignadas». Por lo menos se ve que, aun sin rechazarlos categóricamente, procura rehuir esos

términos en sus traducciones, y si alguna vez los menciona como posibles, es con muchas salvedades, y subrayando que la idea fundamental exigida por el contexto es la de «indignación, resentimiento» (ps. 21-29). Lo cual, ciertamente, tiene un fondo de razón; pues no cabe duda que todas las acepciones de *inuidia* derivaron de dos valores primarios y paralelos: el de «envidia» y el de «odio o resentimiento que suele acompañar a aquélla». Pero claro está que en palabras del tipo de *inuidia* (es decir, en abstractos indicando disposiciones psíquicas) es un fenómeno corrientísimo y natural el uso de los valores metonímicos. Y sería cerrar los ojos a la evidencia el no querer reconocer que, efectivamente, también en *inuidia* se dieron esos valores, y que además alcanzaron un uso frecuentísimo. Y es mucho más extraño que Odelstierna no se dé cuenta de ello, puesto que precisamente con esa su actitud se cierra el camino para la inteligencia plena de un grupo numeroso de pasajes.

En todo caso no se puede negar que el trabajo de Odelstierna representa una inversión completa de los puntos de vista tradicionales sobre el problema. Como también hay que reconocer que sobre una multitud de casos particulares contiene observaciones interesantes y sin duda acertadas. Por lo menos como un acierto considero yo lo que Odelstierna indica sobre un grupo numeroso de pasajes con *inuidiam facere* (p. 73 al final), en los que venía viéndose un sentido de «provocar la indignación» y que, indudablemente, como propone Odelstierna, no pueden traducirse más que por «acusar, recriminar, hacer un reproche, insultar, etc.». Y la lástima es que ese acierto se encuentre empañado por el prejuicio acerca del sentido de «reproche», a que acabo de aludir; lo que la obliga a complicar su traducción con una serie de reflexiones a mi juicio poco afortunadas.

Y también como un acierto en lo esencial considero yo el análisis que Odelstierna hace de otro grupo de casos (con *inuidia* separada de *facere)*, y en particular de aquellos relacionados con la actitud del hombre perseguido por la adversidad frente a los dioses (Marc. 1 12, 9; VII 47, 7; IX 86, 9; Estac. *Silu.* III 5, 40; V 3, 64; V 5, 77; Tertul. *Apol.* 40, 1, 53; *De ieiunio* 16; *Adu. Herm.* 13; *De Orat.* 5; Estac. *Theb.* III 157; IX 722; Séneca, *Dial.* VI 17, 7). Aunque a veces el deseo de evitar el término de «reproches» la lleva algunas distorsiones. Indudablemente, aquí sería absurdo ya por el contexto el querer atribuir a *inuidia* el sentido de «excitación del odio» o cualquier otro parecido. Y además el paralelismo de los pasajes de sentido análogo pero sin *inuidia* (que Odelstierna cita tomándolos a Heraldus y Vollmer) parece que no deja el menor resquicio a la duda. Y lo mismo puede decirse de casi todos los pasajes estudiados por Odelstierna a continuación. De casi todos. Pues por lo menos en Petron. 14, 5, y en Suet. *Claud.* 38 y *Nero* 34 me parece claro que *inuidia* significa «mala in-

tención»; valor que a mi juicio no es más que una variante del sentido *praegmans:* «actos o dichos (mal intencionados), dirigidos a provocar odio». Pero sin duda que sobre Tact. *Ann.* III 67; XI 34; Estac. *Theb.* VI 43; Tac. *Hist.* I 82 parece que la interpretación de Odelstierna es la acertada.

Por lo demás ya indico a continuación que al estudio de Odelstierna sobre *inuidiosus* pueden hacerse algunos reparos. Pero me parece que tiene plena razón en su crítica de la doctrina tradicional; es decir, al negar que el sentido de «lo que produce odio» estuviese motivado por un influjo de *inuidiam facere*. Como tiene también plena razón al rechazar que el sentido *praegnans* de «actos encaminados a excitar el odio» lo tomase *inuidia* por un influjo de la expresión *inuidian facere*.

Pero ya digo que al lado de estos y de otros aciertos, y a veces entremezclados con ellos, el estudio de Odelstierna presenta también una serie de puntos de vista, o discutibles o claramente falsos. Así, en primer lugar, su interpretación morfológica de *inuidiosus*. Interpretación, sin duda, inspirada en unas premisas ciertas, pero en la que Odelstierna no tiene en cuenta todos los elementos del problema. Lo cual la lleva a dar como segura una hipótesis, que en el mejor de los casos pudiéramos calificar de «dudosa». Y esto tiene luego una repercusión en la interpretación del sentido de la palabra. Pues, naturalmente, una vez sentada la hipótesis, a Odelstierna no le queda más remedio que ver el modo de poner los hechos de acuerdo con aquélla. Pero claro está que en buen método el camino debiera haber sido el contrario; es decir, no someter los hechos a la hipótesis gramatical, sino contrastar ésta, antes de formularla, con los hechos. Y esa hipótesis, en que descansa toda la concepción de Odelstierna sobre *inuidiosus*, es que la palabra no pudo proceder más que de un primario *inuidiosus* «lleno de odio o envidia», de donde se habría desarrollado el sentido secundario de «lo que provoca odio o envidia» (ps. 47 sgs.). Hipótesis que, desde luego, como he dicho, se apoya en dos premisas ciertas, a saber: 1.ª, que el sentido normal de los adjetivos en *-osus* fué el de «lleno de», y 2.ª, que el paso del sentido de «lleno de odio» al de «lo que provoca odio» es facilísimo, mediante la aplicación del adjetivo propio de seres animados a los objetos inanimados. Hechos ambos, como digo, para mí indiscutibles y a los que por eso no voy a poner ningún reparo. Es decir, que en el orden de los principios gramaticales no hay ningún inconveniente en que la evolución de la palabra hubiese seguido la trayectoria descrita por Odelstierna. Pero lo que yo no creo es que de la mera posibilidad abstracta de esa trayectoria se pueda concluir que, efectivamente, los hechos se realizaron así. Porque para eso haría falta probar en primer lugar que no se pudo llegar al mismo resultado de otra manera. Que es lo que Odels-

tierna no prueba, ni creo yo que pueda probarse. Pues por lo menos al sentido de *inuidiosus* «lo que provoca odio» pudo indudablemente llegarse en latín por otros caminos. Uno a partir de *inuidia*, en el sentido *praegnans* de «hechos o dichos que provocan odio». Pues, naturalmente, si existió un *inuidia* con ese sentido, todo lo que provocase la envidia o el odio era por naturaleza y esencia *inuidiosus*. Claro está que precisamente Odelstierna parece abrigar algunas dudas sobre ese sentido *praegnans*, del que da una explicación algo ambigua (página 42), y cuyo campo en los textos ella quisiera limitar lo más posible. Pero que ese sentido existió en latín, y que además en el lenguaje retórico alcanzó un uso corriente, me parece que no puede obscurecerse con ningún razonamiento (cf. aparte de otros pasajes, Quintil. IV 2, 113; IV 2, 114; IV 2, 128; IV 3, 15; VI 1, 4; VI 2, 16, etc.). Luego parece claro que también pudo formarse *inuidiosus* «lo que provoca odio», directamente sobre *inuidia*, y sin necesidad de un primario *inuidiosus* «lleno de odio».

Pero no sólo es esto. En latín se ve que de *odium*, forma sinónima y puede decirse casi idéntica por el sentido a *inuidia*, la lengua no conoció más derivado en *-osus* que *odiosus* «lo que es objeto de odio» y «lo que provoca odio» (de ordinario atenuado en el sentido de «molesto o enojoso»). Luego es claro que al lado del tipo normal de derivación con el sentido activo de «lo que tiene en abundancia algo, lo que está lleno de algo», la lengua pudo a veces crear derivados en *-osus* con la significación de «abundancia o lleno de», pero sobre una idea pasiva: «lo que es objeto de...». Cosa, por lo demás, nada extraña en una palabra como *odium*, que tuvo un uso frecuentísimo en sentido pasivo *(est odio* = «es objeto de odio»). Pues sobre esa acepción se concibe perfectamente que se formase un *odiosus* «lo que es objeto de mucho odio, lo que provoca mucho odio». Ahora bien, es evidente que *inuidia* (sinónimo y casi idéntico a *odium)* admitió a veces los mismos usos que éste. Luego no tiene nada de extraño que también sobre ella se formase un *inuidiosus* «lo que es objeto de odio», que, naturalmente, llevaba implícita la significación activa «lo que provoca odio». Y esto no sólo por los usos de *inuidiae* (lat.) con sentido final, sino aun sencillamente por analogía de *odium: odiosus*. Es decir, que aparte del propuesto por Odelstierna, en latín hubo por lo menos otros dos caminos por los que se pudo llegar a *inuidiosus* «lo que provoca odio». ¿Que cómo decidir entre esas posibilidades? Ahora bien, yo no voy a negar que con datos incompletos (y el *Thesaurus* no creo haya llegado a esta palabra) una respuesta categórica es muy difícil. Pero creo que los datos que poseemos tienen por sí solos un valor orientador. Es, por ejemplo, muy significativo que el valor ese, por Odelstierna supuesto primario, de «lleno de odio», apenas se da en los textos literarios, pues los citados por Odelstierna en confirma-

ción de esto, como indico a continuación serían todo a lo más ambiguos. Y es doblemente significativo que, precisamente para ese valor primario y formado sobre el valor primario de *inuidia*, la lengua poseyó desde antiguo el adjetivo *inuidus* «lleno de odio o que siente odio». Pues, naturalmente, si estos hechos prueban algo es que el sentido de «lleno de odio» no debió ser ni el originario ni el fundamental de *inuidiosus*. Es decir, que *inuidiosus* debió crearse no para una idea que ya tenía expresión en la lengua, sino para otra que no la tuviese.

Por otra parte ya he dicho que esta concepción morfológica de la palabra tiene luego una repercusión en la interpretación que Odelstierna quiere dar de los textos en que figura. Cosa por lo demás natural. Porque, indudablemente, si el valor primario de la palabra hubiese sido el de «lleno de odio», como Odelstierna cree, sería incomprensible que ese valor apenas esté atestiguado y que en cambio sí lo esté el supuesto valor derivado. Es decir, que una vez admitida su hipótesis sobre el origen del sentido de «lleno de odio» en *inuidiosus*, a Odelstierna no le quedaba más remedio, para darla algún viso de verosimilitud, que apoyarla en el mayor número posible de testimonios. Por lo menos así me explico yo la actitud de Odelstierna ante ciertos pasajes, en los que hasta ahora solía interpretarse el *inuidiosus* por «lo que provoca odio», y que en cambio Odelstierna pretende traducir por *plenus inuidiae*. Por ejemplo, Cic., *Pro Mil.* 5, 12; Suet. *Augustus* 43; Quintil. IV 2, 120; IV 2, 62; los *inuidiose* de Servio y Donato con el sentido de «con mala voluntad»; Suet. *Augustus* 56; S. Cipriano, *De Inmortal.* 10[2]; Zeno Veronensis, *Tract.* I 16, 132; Tertul. *De pudic.* 14; *Aduers. Marc.* II 24, y finalmente, Ovid., *Met.* V, 512. Ahora bien, ya he indicado antes que entre matices tan sutiles, y por otra parte tan cercanos y tan íntimamente relacionados, no siempre es fácil trazar una línea segura y precisa de separación. Y por eso tampoco pretendo afirmar ahora que la interpretación de Odelstierna no sea en absoluto posible. No; indudablemente tal vez no sea imposible que un valor como el de «mala intención» (que es el fundamental en todos esos pasajes) hubiese derivado del de «lleno de odio, de resentimiento». Pues, naturalmente, el paso de la idea de «resentimiento» a la de «mala intención» es fácil. Pero a mí me parece que ese sentido de «malicioso o con mala intención» se explica mejor a partir de un *inuidiosus* < *inuidia* = «hechos o dichos para provocar odio, hechos o dichos mal intencionados». Ahora bien, acabo de indicar que ese sentido de *inuidia* existió, y que precisamente en el lenguaje retórico alcanzó gran uso. Por lo tanto, deduzco que al menos el *inuidiosus* de los pasajes oratorios y gramaticales no pudo constituirse más que sobre ese valor. Para el caso importa poco que en el contexto se mencione o no expresamente alguna persona, contra la que se dirija el odio o la mala intención. (Punto éste al que Odelstierna, sin

razón ninguna, quiere conceder una importancia decisiva.) Pues ese sentido de «malicioso» o «con mala intención» no es más que la especificación del sentido de la palabra en uno de los puntos esenciales de la representación primitiva. Especificación que llevó consigo el oscurecimiento de otros matices; entre ellos el de las personas en quienes se trataba de provocar el odio. Por otra parte, es claro que el sentido de *inuidiosus* = *inuidiam faciens*, como admite Odelstierna, le conoció ya Ovidio, *Ex Ponto* III 1, 87 y III 6, 13. Como es claro que en Ovidio, *Met.* V 512 la queja de Ceres *(inuidiosa)* ante Júpiter implica una protesta contra Plutón. Por lo tanto, hay que suponer que también aquí el *inuidiosus* debió tener ese matiz de «mala intención contra alguien» y derivar del sentido *praegnans* de *inuidia*. Donde el problema presenta, sin duda alguna, mayor dificultad es en los otros autores en prosa, y sobre todo en los cristianos. Pues como he dicho antes, al sentido de «con mala intención», en principio, lo mismo podría llegarse a partir de *inuidiosus* «lleno de resentimiento, lleno de mala voluntad o de mala intención», que a partir de *inuidiosus* «hechos que tienden a provocar odio, hechos mal intencionados». Pero como en retórica al menos parece seguro que el *inuidiosus* «malicioso» tuvo que derivar del sentido *praegnans* de *inuidia*, lo natural es suponer que todos los empleos con ese valor tengan el mismo origen. Y más aún, puesto que *inuidiosus* con el sentido activo de «lleno de odio» apenas parece que llegase a tener vida.

De cualquier forma, como fenómeno de conjunto, lo que tal vez sorprende más en la actitud de Odelstierna es su repugnancia a aceptar los usos metonímicos de *inuidia:* ni el uso del efecto para indicar la causa *(inuidia* «hechos que provocan odio o indignación» y «la provocación misma del odio»), ni el uso de la causa para indicar el efecto *(inuidia* «manifestaciones del odio o resentimiento», es decir, «quejas, protestas, reproches, acusaciones indignadas, reconvenciones»). Y no es que categóricamente los niegue, en particular el segundo. Pues el sentido de «insulto, afrenta», sin duda derivado del de «reproche», lo reconoce Odelstierna en algunos pasajes; por ejemplo: Pseud Quintil., *Declam. min.*, 283; 294; 301; Séneca, *Controu.* VII 3, 4; Pseud. Quintil., *Declam. mai.* 1. Y en p. 78, a propósito de διαβολή dice que en él se dan tres de los valores exigidos por *inuidia;* el de «reproche, acusación», el de «insulto, afrenta» y el de «odio». Y aparte de esto, en p. 26 afirma expresamente que el sentido de «acusación, reproche» se desarrolló directamente del de «resentimiento», y admite que una serie de pasajes (Tac., *Ann.* III 67, XI 34; Estac., *Theb.* VI 43; Tac., *Hist.* I, 84, aparte de otros que yo incluyo en otra categoría) se pueden traducir por ambos valores. Pero, a pesar de todo, se ve que ella siente un recelo invencible a valerse en sus traducciones del sentido de «reproche». No sé si será porque encuentra que esa palabra

está asociada a las concepciones de Wistrand sobre el valor *praegnans* de *inuidia*. El hecho es que siempre que el sentido primario de «resentimiento, odio, malevolencia *(ill-will)*» le ofrece una traducción medianamente pasable, prefiere acudir a él. Así, en Séneca, *Consol. ad liu.* 187; Marcial, VII 47, 7; IX 86, 9; Estac. III 5, 40; V 3, 64; V 5, 77; Tertul. *Apol.* 40, 15[3]; Tertul., *De Ieiun.* 16; *Adu. Herm.* 13; *De orat.* 5; Estac. *Theb.* III 197; IX 722. Y aun en los pasajes en que admite como posible la traducción por «reproche, acusación, quejas», ella, por su parte, prefiere siempre la de «odio, indignación, resentimiento, mala voluntad *(ill-will)*». Francamente, no se comprende porqué. A mí, al menos, me parece que en todos esos pasajes se alude c l a r a m e n t e , no tanto al «resentimiento», ni a la *ill-will* en sí, sino a los hechos concretos en los que el resentimiento se manifiesta (quejas, protestas, reproches, acusaciones indignadas, etc.), y que, por lo tanto, se traducen más exactamente por estas expresiones. Para el caso importa poco el que algunos hayan querido a veces considerar estos sentidos como variantes del de «excitación de la indignación». Pues como Odelstierna indica, yo tampoco creo que entre ellos haya ninguna relación directa.

Pero la prueba más chocante de esta animadversión (de esta *inuidia* pudiéramos decir) que Odelstierna siente contra los sentidos metonímicos de *inuidia* nos la ofrece la manera como ella explica toda esa larga serie de pasajes, en los que *inuidiam facere* no significa «provocar odio». Pasajes de los que por cierto Odelstierna nos da la única traducción que yo considero exacta y fiel; es decir, la de «acusar, recriminar» o algo parecido. Más aún, Odelstierna, hasta llega a apuntar que ese sentido podría explicarse a partir de un *inuidia* «reproche, acusación». Pero está en ella tan arraigado el prejuicio contra ese sentido, que no se da por satisfecha con esta interpretación. Y en consecuencia prefiere considerar el sentido de «acusar» como una atenuación del de «mostrar su indignación», que habría sido, según ella, el sentido originario y propio del giro (p. 72). Ahora bien, yo voy a examinar ahora si el paso de la idea de «mostrar su indignación» a la de «acusar» es o no posible o natural o verosímil. Aunque, sin duda, la indignación se puede manifestar de muchas maneras, y no se ve porqué una expresión como esa se iba a especificar en el sentido de «acusar». Lo que sí quiero notar es que la hipótesis de Odelstierna nos obliga a suponer en *facere* un sentido de «mostrar, manifestar, *ostendere, manifestum facere*». Sentido que hasta ahora no ha recogido ningún diccionario y que desde luego los ejemplos aducidos por Odelstierna no justifican. Pues eso de que *facere* en época tardía pudiese a veces acercarse al sentido de «decir», o si se quiere hasta confundirse con éste, fué el resultado último de un proceso de trivialización y generalización en los usos de *facere* (cfr. Loefstedt, *Komm.*

zu Peregr. Aeth., ps. 165-166). Se trata, pues, de un proceso tardío, y además relativamente raro, y además que se refiere expresa y exclusivamente a la idea de «decir». Por lo tanto, es completamente abusivo el querer deducir de ahí un valor de «manifestar», y más aún el tratar de llevar ese valor a principios del imperio y a autores clásicos. Lo que no puede razonablemente discutirse es que *inuidia*, desde fines de la república por lo menos, significó a veces «reproche, acusación». Significación que unida a la normal de *facere* nos da el sentido que los pasajes en cuestión exigen. Luego creo que la elección no deja lugar a dudas.

Y lo mismo aproximadamente pudiera decirse de los recelos que Odelstierna parece sentir frente al otro valor metonímico; es decir, el de «excitación del odio». Pero creo que lo apuntado basta para dar una idea de lo que constituye la nota característica de su trabajo. Odelstierna, por una parte, ha percibido bien las debilidades de la concepción tradicional; pero sugestionada por su descubrimiento ha llevado la reacción en sentido contrario más allá de lo debido. Un fenómeno por lo demás no tan raro en la investigación científica. Pero al menos en Odelstierna este defecto está compensado, en primer lugar, por el impulso renovador que trae al estudio de la cuestión, y además por la luz que derrama sobre una multitud de pasajes difíciles. Dos méritos que sin duda nadie la regateará, y que tampoco es necesario encarecer. El que sepa el peso que suele tener en filología la tradición, y más cuando esta tradición es varias veces secular, se dará perfecta cuenta de lo que esos méritos significan.

A. PARIENTE.

LAS ULTIMAS INVESTIGACIONES SOBRE LA LENGUA VENETA

Se trata de un dialecto indoeuropeo del mayor interés, a pesar de su reducida expansión geográfica (al menos así se nos presenta hoy por los restos que de él conservamos), con una evolución independiente e intermedia entre ramas lingüísticas tan importantes como la itálica y la ilírica. La fuente con que contamos hoy para el conocimiento de esta lengua es, prácticamente, sólo la epigrafía antigua de la región.

En nuestro trabajo queremos limitarnos a reseñar las investigaciones llevadas a cabo en estos últimos años. El lector que desee conocer la historia anterior de la filología véneta puede encontrarla sucinta y cómodamente expuesta en lugares de las publicaciones aquí analizadas, que ya indicaremos a lo largo de nuestro trabajo.

Esta última etapa en la historia de los estudios vénetos, a la que queremos limitarnos, abarca una duración muy breve, poco más de tres años. Está determinada por la aparición de un valioso manual debido a M. S. Beeler, cuyo contenido ha sido expuesto, de modo muy conciso y atendiendo a algunos aspectos, en una reseña redactada por el profesor A. Tovar y publicada en este mismo Boletín, tomo XIX (1951), página 304 ss., donde se cotejan sus resultados con los obtenidos por Hans Krahe en la obra de que nos ocuparemos después. Nuestro trabajo estudia con detalle estas dos obras y recoge después las ideas lanzadas por otros investigadores de última hora, basadas en parte en un importante hallazgo de nuevas inscripciones.

* * *

sonidos aspirados o fricativos. Al alfabeto véneto le faltaban los signos correspondientes a *b*, *d* y *g* porque tales signos habían dejado de emplearse en el alfabeto etrusco cuando de él derivó el véneto. El hecho de que para la dental sonora no se emplee el signo θ, como sería de esperar por la analogía de los otros dos, es para Beeler explicable teniendo en cuenta que tal signo θ, como se ha visto, tenía ya empleo representando el sonido *t*.

En la quinta sección trata Beeler del empleo de los signos san (M) y sigma. Afirma que tales signos son empleados indistintamente para representar un mismo sonido. Esta indistinción se remonta al griego, pasando por el etrusco al véneto. No admite como satisfactoria ninguna explicación de esta dualidad basada en la posición ocupada por la letra en la palabra.

Finalmente la sexta de estas secciones trata de la puntuación. Beeler se basa en la interpretación de ella dada por Vetter, que constituye un perfeccionamiento de la de Thurneysen, la cual a su vez se remonta a Deecke. Thurneysen señaló como letras puntuadas las vocales iniciales y las consonantes finales de sílaba. Vetter observa que hay un cierto número de grupos de consonantes cuyo primer elemento no aparece puntuado, lo que indica que se consideraban las dos consonantes como pertenecientes a la sílaba siguiente. Señaló además Vetter la puntuación de las vocales que constituyen el segundo elemento de un diptongo. Beeler admite estas conclusiones de Vetter y su aportación personal consiste en haber descubierto una norma que determina cuáles son los grupos consonánticos considerados como iniciales de sílaba: son los constituídos por las consonantes *r*, *l* y *n* precedidas de otra consonante distinta de ellas. Cuando el segundo elemento del grupo es la *s*, se observa una gran vacilación entre puntuación y no puntuación del primer elemento. Esta interpretación permite a Beeler dar una explicación exacta del contenido de las tablas alfabéticas vénetas, que hasta ahora había sido imposible; según esta explicación, las tablas tienen como finalidad servir de norma en la puntuación.

Beeler señala como origen de esta puntuación, de acuerdo con Thurneysen y Vetter, algún sistema silábico de escritura empleado por los etruscos antes de recibir el alfabeto griego, en el cual fuera necesario el empleo de los puntos, superfluo tanto en el véneto como en el etrusco que conocemos.

El capítulo IV enumera brevemente los rasgos de la lengua véneta que señalan su filiación indoeuropea.

El V estudia la fonética y morfología vénetas. Aparece dividido en cuatro secciones.

En la primera se trata del sistema véneto de nomenclatura personal, estableciéndose dos tipos regulares: en uno de ellos el nombre personal va acompañado de un patronímico formado con alguno de los sufijos que se enumeran; en el otro el patronímico es un nombre compuesto con el del padre y un segundo miembro que Beeler identifica como denotando «hijo» o «hija», sistema que se da en lenguas germánicas.

La segunda se ocupa de la correspondencia de los signos alfabéticos vénetos, estudiando por una parte su transcripción en el alfabeto latino y por otra su equivalencia indoeuropea. En este estudio se envuelve necesariamente también el de las flexiones y la derivación. Para cada letra se ponen a contribución todos los casos en que es posible señalar algún paralelo, con indicaciones especiales cuando la correspondencia no se ve fácilmente o ha sido objeto de discusión.

La sección tercera estudia la cuestión de la pretendida síncopa vocálica en véneto. Fué Conway quien supuso su existencia, apoyándose en argumentos que son sistemáticamente rechazados aquí.

La cuarta de estas secciones está constituída por un resumen de la segunda, que consta de dos partes, fonética y morfología. En la primera, al lado de cada uno de los sonidos indoeuropeos aparece su correspondiente véneto o un signo de interrogación cuando la correspondencia no ha podido ser establecida. En la segunda se resume lo conocido respecto a nombres, pronombres personales, verbos y preposiciones.

En el capítulo VI se presentan 11 inscripciones ilustrativas seguidas de la traducción del autor.

Finalmente, el VII se ocupa de la posición lingüística del véneto, problema que ha sido muy discutido entre los investigadores, si bien ninguno de ellos se ha ocupado de la cuestión empleando todos los datos de que podemos disponer. El problema gira en torno a la relación del véneto con el ilírico, profesada por unos, suponiendo a aquél un dialecto de éste y rechazada por otros; de entre estos últimos, algunos han señalado que el véneto está más estrechamente relacionado con itálico y céltico que con el ilírico. Era necesario un estudio a fondo, aprovechando todos los elementos disponibles, para dar una respuesta satisfactoria, y Beeler lo lleva a cabo en este capítulo de su libro.

El iniciador de la hipótesis ilírica fué Pauli, apoyándose en argumentos a los que la investigación posterior ha quitado todo valor, como demuestra Beeler. Después, nuestro autor estudia las fundamentales diferencias que se dan entre el véneto y el ilírico, señalando en cambio aproximaciones con el itálico, especialmente con el latín, y en un grado menor con céltico y germánico; la explicación más evidente de estas aproximaciones es, según él, admitir una estrecha relación genética.

* * *

Krahe había sido uno de los principales defensores de la hipótesis ilírica en los últimos tiempos. Sin embargo, como en todos los demás, su criterio no se basaba en un análisis lingüístico exhaustivo del material disponible. Ahora lleva a cabo este análisis, motivado y facilitado por la aparición del libro de Beeler.

El escrito de Krahe aparece distribuído en 10 capítulos. En el primero se analizan los paralelos latino-germánicos que hacen suponer una especial relación primitiva entre las dos ramas lingüísticas.

En el segundo se observa cierto número de paralelos entre el véneto y el germánico, por los que el primero aparece también primitivamente relacionado con el segundo.

El tercer capítulo estudia la posición del ilírico con res-

pecto a las otras ramas lingüísticas indoeuropeas. Se establecen relaciones especialmente estrechas con itálico, céltico, germánico y balto-eslavo.

El cuarto estudia especialmente los paralelos ilírico-germánicos, concluyéndose que la relación primitiva con el germánico, afirmada en los dos primeros capítulos para el itálico y el véneto, ha de extenderse también al ilírico. Así, las tres ramas lingüísticas a las que siempre se ha referido la discusión sobre la situación del véneto aparecen primitivamente relacionadas en este aspecto, lo que hace suponer una vecindad territorial prehistórica entre ellas.

En el capítulo quinto se descarta el valor demostrativo de la expresión Ἰλλυριῶν Ἐνετοί, en Herodoto I 196, 1, que había sido el principal argumento para la hipótesis ilírica sobre el véneto. Como es natural, ya Beeler había hablado en este sentido en su libro (pág. 50). A continuación se señalan en la onomástica de las inscripciones vénetas algunos nombres que son indudables préstamos de otras lenguas y por lo tanto deben ser eliminados en el estudio de la posición lingüística primitiva del véneto.

El capítulo sexto estudia el tratamiento de las sonoras aspiradas indoeuropeas en véneto. Tal tratamiento es sorprendentemente semejante al que se presenta en el latín en el caso de **bh* y **dh;* la única diferencia se da, para lo que hoy podemos conocer, en los términos vénetos *louzerai*, *louzeroφos*, que remontan a una raíz originaria **leudh-*, con respecto a los correspondientes latinos *Libera*, *liberi;* la *b* latina se explica por el hecho de haber precedido a la **dh* ide. una *u*, y supone una diferenciación entre véneto y latín que no fué tenida en cuenta expresamente por Beeler. Pero la principal discrepancia en el tratamiento de estas consonantes se da en el caso de la **gh*, que el véneto representa siempre por χ (= *g*), mientras que el latín, en posición inicial o intervocálica, la redujo a *h*. Aquí el véneto concuerda exactamente con el ilírico, como también con céltico, balto-eslavo y germánico, y en cambio se aleja del latín y del itálico en general. Tampoco esta diferencia fué tenida en cuenta por Beeler al aproximar véneto e itálico.

En el capítulo séptimo se aborda el tratamiento de las sonantes indoeuropeas líquidas y nasales en véneto. Ya Krahe había estudiado la cuestión en *Indogermanische Forschungen* 58 (1942), pág. 218 ss., señalando para el véneto el mismo tratamiento, en el caso de las líquidas, que el que aparece en latín. Beeler, como indica Krahe en la publicación que nos ocupa, no ha tenido en cuenta este estudio, puesto que no aduce este argumento para probar su tesis en que aproxima el véneto al itálico; puede observarse además en su resumen de fonética (pág. 45) que considera desconocida la correspondencia véneta de *$\underset{\circ}{r}$, *$\underset{\circ}{l}$ ide. y que el ejemplo aducido por Krahe, el elemento *volti-*, él lo hace derivar de un origen distinto, que no supone ya *$\underset{\circ}{l}$ primitiva (pág. 23). Ahora bien, este hecho no aproxima unilateralmente el véneto al itálico, puesto que, como señala Krahe, en ilírico, en lo que podemos observar, la correspondencia de las sonantes líquidas es la misma que en aquellas dos lenguas.

Respecto a las sonantes nasales, Krahe solamente puede señalar el tratamiento véneto de una de ellas, la *$\underset{\circ}{n}$, que es *an*, como en ilírico, en céltico británico y en algunos casos aislados de osco-umbro. Beeler considera también desconocida la equivalencia véneta de la *$\underset{\circ}{m}$, y para la *$\underset{\circ}{n}$ pone, como dudoso, un ejemplo en que la correspondencia véneta es *a;* esto en nada favorece su hipótesis itálica, pero además veremos más adelante la interpretación de tal ejemplo discutida en un escrito de M. Lejeune.

Pasando a otras particularidades fonéticas, en una breve nota se ocupa Krahe del diptongo primitivo **eu*, cuya correspondencia en véneto es la misma que en itálico *(ou)* y se aparta de la que puede señalarse en ilírico continental *(eu)*. En esto coincide con Beeler (pág. 54). En cuanto al mesapio, que Krahe considera en este punto de acuerdo con itálico y véneto y en discrepancia con el ilírico continental, creemos deben tenerse en cuenta algunas dificultades aducidas por Beeler que se oponen a esta interpretación, sin que por lo demás la cuestión pueda salir de la obscuridad en que la envuelven los cambios vocálicos especiales sufridos por este dialecto.

A continuación se ocupa Krahe del tratamiento de la *m* final, aspecto en que el véneto, que la representa por *n*, se separa del latín y el osco-umbro que conservan la *m*. Beeler ya señaló esta discrepancia, para él el único punto en que la fonética véneta se aparta de la latina. Ambos autores indican la coincidencia en este aspecto del véneto con el mesapio, por lo tanto posiblemente con el ilírico en general; también con el griego, céltico y germánico. Beeler quita valor a este hecho, el «único» que se opone en la fonética a su tesis itálica, señalando discrepancia en este punto entre lenguas en las que es indudable un estrecho parentesco (latín y céltico por ejemplo) y por otra parte coincidencia en lenguas no unidas por especiales lazos (griego e ilírico, etc.).

En el capítulo octavo se estudian las particularidades morfológicas que pueden servir para fijar la posición lingüística del véneto.

En lo que atañe a la declinación se fija Krahe solamente en dos desinencias de los temas en *-o:* la de genitivo singular, *-i*, y la de dativo plural, *-φos*. El véneto comparte la primera de estas desinencias con el latino-falisco y el céltico; según Krahe, también con el ilírico; pero para esta última lengua creemos que es digna de consideración la observación de Beeler, que anota una diferencia apreciable entre el genitivo en *-aihi* (según parece = *-aī*) mesápico y la sola *-i*, desinencia del mismo caso en las otras lenguas, diferencia que parece obedecer, según él, a la conservación de la vocal temática en mesapio ante esta *-i* desinencial. La desinencia *-bos* la tienen, además del véneto, itálico, céltico, ilírico y las lenguas arias.

Respecto a la flexión verbal, en primer término se estudia la desinencia *-to*, de tercera persona del singular del aoristo, conservada sólo en griego e indo-iranio, con la diferencia de que en estas lenguas tiene valor medio, activo en véneto. Beeler había señalado en este punto una aproximación con el itálico, suponiendo la desinencia latina *-tur* formada de esta terminación *-to* + *r;* Krahe rebate este acercamiento aduciendo que tal desinencia *-tor* es compartida por el latín con el céltico y con varias lenguas indoeuropeas orientales, lo que

indica que su origen está en una fecha muy antigua. En este punto el véneto concuerda con el griego y no con el itálico.

Se trata a continuación una desinencia *-r* de tercera persona del singular del presente, atestiguada, para Krahe, en un solo caso; paralelos se hallan en céltico y umbro.

En el capítulo noveno se estudian las correspondencias del léxico véneto con el de las otras lenguas. En este aspecto es el itálico la rama lingüística que ofrece con mucho el mayor número de paralelos y, dentro del itálico, el latín. Esto no obedece a una influencia de época histórica, como señala Krahe, remitiendo a otros autores, entre ellos a Beeler, quien demuestra esto por la gran antigüedad de la inscripción, para un caso determinado, en la página 21 de su libro.

A continuación se valoran los paralelos con el germánico, ya señalados en el capítulo segundo. Son también muy notables y, según Krahe, su valor es casi igual al de los itálicos para establecer las relaciones prehistóricas del véneto.

Respecto al ilírico, Krahe señala la limitación de nuestros elementos de juicio, motivada por la escasez de nuestros conocimientos de esta lengua, casi reducidos a nombres propios. En efecto, los paralelos que señala son tales nombres propios en las dos lenguas, y casi exclusivamente personales; teniendo en cuenta la gran capacidad de cambios y préstamos del nombre personal, poco valen estos paralelos para establecer una relación prehistórica entre las dos lenguas. Por otra parte, indica Krahe, los nombres personales ilíricos más extendidos no tienen paralelos en véneto.

En el capítulo décimo Krahe extrae las conclusiones de todo su estudio. El véneto ofrece diferencias esenciales con respecto al ilírico; ya Beeler demostró esto cumplidamente. Pero también con respecto al itálico. El véneto, por lo tanto, ha de considerarse como una rama lingüística independiente dentro del indoeuropeo, intermedia en muchos aspectos entre itálico e ilírico y mostrando, como estos dos, una vecindad primitiva con el germánico.

* * *

Del mismo año que la publicación de Krahe es un trabajo de Giovan Battista Pellegrini, titulado *Studi sul Paleoveneto*, aparecido en el *Archivio per l'Alto Adige* XLIV (1950), Firenze-Empoli.

El artículo se distribuye en cinco capítulos. En el primero se valoran las distintas fuentes con que podemos contar para el conocimiento de la lengua véneta.

Constituye el grueso del segundo capítulo una revisión de la obra de Beeler, ya analizada por nosotros, con alguna indicación propia.

La clasificación de las inscripciones vénetas en votivas y sepulcrales hecha por Beeler en el capítulo II de su libro es considerada por Pellegrini como posiblemente ampliable para incluir un tercer tipo de epígrafes, vistos corrientemente como sepulcrales. Ya Hempl, *Venetic*, en *Mediterranean Studies, Stanford University pubbl. in Lang. and Lit.* V (1930), página 343 ss., señaló el carácter terminal de dos inscripciones vénetas *(PID* (1), 143 y 161); la primera de ellas es interpretada también como terminal por el mismo Beeler (pág. 47). Pellegrini se inclina a creer también de este tipo otro epígrafe, *PID*, 159.

En el capítulo tercero Pellegrini da cuenta del último hallazgo de inscripciones vénetas, el llevado a cabo por G. B. Frescura en Làgole (Calalzo, Cadore) en 1949. Los epígrafes habidos en el mismo año fueron publicados por el mismo Frescura y E. De Lotto en el *Archivio Storico di Belluno, Feltre e Cadore* XX (1949), págs. 76 ss., y son estudiados por Pellegrini en el artículo *Iscrizioni paleovenete da Làgole di Calalzo (Cadore), Rendiconti Accademia Nazionale dei Lincei*, serie 8.ª, vol. V, fasc. 5-6 (1950), pág. 307 ss. En la publicación que reseñamos resume Pellegrini los resultados lingüísticos de su estudio, lo cual ocupa el capítulo cuarto del artículo.

En los nombres personales aparece muy frecuentemente,

---

(1) *The Prae-Italic Dialects of Italy* I, by R. S. Conway, Cambridge, Mass. 1933.

según Pellegrini, un sufijo para la formación de gentilicios, *-icos*, que constituye una novedad en la epigrafía véneta. Pellegrini señala como posible que esto obedezca a que las nuevas inscripciones han de referirse a una fecha posterior a la de las ya conocidas e indica el empleo del mismo sufijo en topónimos de la región que por su origen son nombres personales. Todo esto carece de fundamento; como veremos, monsieur Lejeune ha indicado que tal grafía leída *-ic-* no es sino una variación local y tardía de *-ii-*; el sufijo en cuestión es *-iio*, ya señalado por Beeler.

Las nuevas inscripciones, todas votivas, están ofrecidas a una divinidad que Pellegrini lee *icatei* (dat.) e identifica con Hécate. Esta idea, como se ve, también nace de lectura errónea *-ic-* por *-ii-*.

En la fonética se aducen unos ejemplos muy dudosos de síncopa vocálica; un caso de *e-* protética ante *-s-* + cons.; otro, inseguro en la lectura, de *u* > *iu* después de dental, como en osco; más ejemplos de *tonasto* por *donasto*, que confirman la alternancia *d/t* en posición inicial; una alternancia *m/b* en interior, pero en dos palabras, que Lejeune se inclina a creer de distinto origen.

En morfología, un acusativo en *-om* leído varias veces parece atribuíble a influencia latina, lo que sería otro indicio de fecha tardía para estos epígrafes; para el verbo, una nueva forma en *-sto* y dos más en *-r (trikikosto, vontar, tuler)*.

El capítulo quinto está constituído por la lectura y traducción de las 15 primeras inscripciones de las ya publicadas.

Ya en 1952 Pellegrini ha publicado un estudio de las inscripciones halladas después de sus trabajos anteriores: *Nuove Iscrizioni paleovenete da Làgole di Calalzo (Cadore)*, *Rendiconti Accademia Nazionale dei Lincei*, serie 8.ª, vol. VII, fascículos 1-2. Se trata de 16 epígrafes, cinco de ellos latinos. Después de descritas y leídas las inscripciones, Pellegrini pasa al estudio lingüístico de las mismas.

Se hace notar una forma especial de *h* en posición inicial, que ya había sido documentada anteriormente en dos ocasiones y aparece ahora por tercera vez. Pellegrini admite la po-

sibilidad de que este signo sea una mera simplificación del digrama *vh* de Este, sin dejar de representar una pronunciación *f; vh* no aparece nunca en Làgole. También considera posible que tal ortografía corresponda en realidad a un fenómeno fonético local, el paso de *f* a *h*.

El signo ⋎ o ⋏ fué identificado ya por Pellegrini en su estudio anterior sobre las inscripciones de Làgole como equivalente a san. En las nuevas inscripciones aparece en dos casos, las dos veces en la palabra *śainatei*, bien conocida como epíteto divino. Esta palabra muestra *ś* en todos los casos en que ha sido atestiguada. Pero para su correspondencia con la raíz del latín *sanare*, mencionada por Beeler, Krahe y Pellegrini, se verá más adelante la contradicción de M. Lejeune.

A continuación estudia Pellegrini la puntuación y la onomástica personal de las nuevas inscripciones, aspectos en los que éstas no ofrecen contradicción con lo ya sabido. Un topónimo del Cadore, *Resinego*, es explicado por medio de uno de los nuevos nombres personales vénetos, *resunkos*.

Varios de los objetos hallados con estas nuevas inscripciones son estatuillas apolíneas, y tres de los epígrafes latinos están constituídos por dedicaciones a Apolo. Pellegrini relaciona esta devoción a Apolo con la que supone su lectura *icatei* e interpretación «Hécate», hablando de una pareja divina Apolo-Hécate venerada en el lugar. M. Lejeune ha destruído la base de esta hipótesis al negar la existencia de tal «Hécate». Lo mismo puede decirse de sus razonamientos, expuestos a continuación, respecto a un supuesto epíteto divino *trumus*, como se verá más adelante.

La morfología muestra un nuevo hallazgo verbal de tercera persona de singular en *-r* y varios más de acusativo en *-m*. Uno de ellos está constituído por la palabra *vottsom*, con un discutido precedente en *votsos* de *PID*, 180; Pellegrini se inclina a pensar que estos términos son una evolución de **votius* 'votivo'. No nos parece desdeñable el reparo de Beeler (págs. 10 y 39) para admitir tal paso *ti* > *ts* en véneto, en vista de que son muy frecuentes los casos de conservación de *ti* ante vocal; Pellegrini no concede valor a esta objeción. La forma *vottsom*

podría leerse también *votzsom*. Con la primera de las dos lecturas, constituye el único caso de *s* detrás de *t*, pues por lo demás siempre que se da este grupo es con *ś* (Beeler, pág. 9); esto podría justificar la segunda lectura, improbable por su fonética; por otra parte nos encontramos con el citado *votsos*, lectura de Conway, que si Beeler rechazó (pág. 9) para volver a la lectura *vottos* de Pauli, fué por este mismo motivo, por tratarse para él de un caso único de *ts;* ahora, los dos ejemplos se refuerzan mutuamente, y la posibilidad de *s* y *ś*, bien notada en otras posiciones, aparece también atestiguada en el grupo *ts*, en apoyo de la tesis de Beeler de que la posición en la palabra no influye en el empleo de uno u otro de los dos signos.

* * *

De gran valor son los estudios sobre la lengua véneta que está llevando a cabo M. Lejeune. En varias ocasiones hemos aludido a conclusiones suyas, siempre fecundas en consecuencias y que suponen un punto de vista nuevo en cada caso.

En enero de 1950, en una comunicación a la Société de Linguistique de Paris, Lejeune dió una interpretación de las tablas alfabéticas vénetas coincidente con la de Beeler, habiendo llegado ambos investigadores a la misma conclusión independientemente uno del otro.

De abril del mismo año son unas notas etimológicas suyas aparecidas en el *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XLVI (1950), págs. 37-47.

En la primera de ellas se ocupa de un término *adan* (acusativo) que aparece en *PID* 5, 6 *a*, 17 y 24. Todos los investigadores anteriores coinciden en pretender explicar esta palabra como nombre sustantivo; Beeler, con Pauli, la equipara con lituano *adata* 'aguja' (pág. 20). Lejeune hace notar que en dos de los casos (5 y 6 *a*) no aparece la inscripción en objetos que puedan equipararse a una aguja, sino en una placa; por el mismo motivo (aparte de dificultades lingüísticas) rechaza otras correspondencias con nombres sustantivos propuestas por Torp y Conway. Lejeune no niega la posibilidad

de que se trate de un sustantivo; sería un sustantivo de valor general, como en el latino *donum dedit*. El autor piensa en una raíz primitiva **ghad-*, atestiguada con el sentido 'bien'. Para admitir esto tiene que suponer que la **gh* inicial indoeuropea dió *h* en véneto, una *h* que llegó después a perderse. Comprueba este hecho por medio del, según él, único ejemplo comparable, que son los nombres personales vénetos de raíz *osti-*, correspondiente a la latina *hosti-* y que remonta a **ghosti-*. Beeler considera que la representación véneta de la **gh* ide., en cualquier posición, es *g*, y concretamente tratándose de posición inicial da el ejemplo *χalχnos*, que aquí Lejeune no tiene en cuenta, como tampoco Beeler la etimología *osti-* < *hosti-* < **ghosti-*. La opinión de Lejeune sobre este punto favorece notablemente la aproximación del véneto al itálico propuesta por el propio Beeler y quita a Krahe en parte uno de sus principales argumentos para contrarrestar tal aproximación.

Pero Lejeune considera preferible otra hipótesis para explicar el término *adan*. Este aparece en el texto de las inscripciones en el lugar que en otros epígrafes de formulario análogo ocupa el acusativo del pronombre personal de primera persona. El véneto está emparentado con las lenguas ide. que emplean la preposición **ad* para indicar la dirección, aunque en véneto tal preposición no está atestiguada. Hay lenguas que han formado un demostrativo de primera persona sobre la preposición de dirección. El término *adan* podría ser un caso más, siendo el acusativo femenino de un tema **ado-*; la traducción de *adan* sería «ésta».

En otra de las notas etimológicas que comentamos se ocupa Lejeune de una forma verbal *atraest* de *PID* 152. Torp consideró que eran dos palabras, *atra est*, y lo interpretó como '*intra est*'; Beeler sigue a Torp y toma el supuesto *atra* como ejemplo, único y dudoso, de tratamiento *a* en véneto para la sonante ide. *n̥* (pág. 45). Ya vimos que Krahe señaló para esta sonante un tratamiento *an*, haciendo caso omiso del ejemplo de Beeler e independientemente de esta crítica de Lejeune. Naturalmente, Beeler identificó el supuesto *est* con el latín

est. Las dificultades opuestas por Lejeune a tal interpretación son convincentes. De acuerdo con ellas, prefiere leer una sola palabra, *atraest*, que considera como un verbo en pretérito activo con significación de '*mandauit*' o '*sculpsit*', de acuerdo con el contexto y con un paralelo hitita que cree descubrir en el verbo *ˇatrami*. Tal verbo hitita, considerado por Pedersen un préstamo asirio, puede así ser concebido como un término autóctono, indoeuropeo en vista de su correspondencia véneta. El sujeto de *atraest*, según la concepción de Lejeune, tiene que ser un nombre personal; en la inscripción tiene la forma *ermonios zeivos*, siendo dudosa la lectura de esta segunda palabra. Fué Thurneysen quien la leyó *deivos*, y, de acuerdo con él, también Beeler, que considera la inscripción como perteneciente a un santuario; *ermonios* sería el epíteto de tal *deivos* 'dios', para el cual epíteto halla correspondencia en germánico (pág. 27); Krahe no se hace eco de tal correspondencia.

Bajo el título *Problèmes de philologie vénète* ha publicado Lejeune un artículo en la *Revue de Philologie, de Litterature et d'Histoire anciennes* XXV (1951) fasc. II, págs. 202-234. En él trata varias cuestiones rectificando en algunos puntos la lectura de las inscripciones vénetas. Comienza con una breve exposición de los estudios vénetos anteriores. A continuación se ocupa del «problema de la *h*». Ya vimos que Beeler estableció la imposibilidad de distinguir en cada caso por la simple lectura si el signo véneto ·|· representa *h* o *i*. Lejeune añade que también las formas de *h* más arcaicas (||| y ⊟) han de ser leídas en ciertos casos como *i*, aduciendo ejemplos convincentes. Según Lejeune no se ha de basar la distinción del valor del signo en cada caso en criterios etimológicos, como propuso Beeler (pág. 5), ya que a éstos deben anteponerse otros basados en motivos más irrecusables, que son la fonética general, la puntuación y la transcripción en alfabeto latino. Empleando estos tres criterios, afirma Lejeune, es posible, en cualquier posición, determinar con exactitud el valor del signo. Así, hallamos que sólo es posible el valor *h* en posición inicial ante vocal y en alguna ocasión para señalar un hiato interior; en todas las demás posiciones se trata de *-i-*.

Esto destruye numerosas etimologías y paralelos señalados para las palabras vénetas. Lejeune indica con especial extensión algunos casos en que esto sucede: una pretendida diosa *lahvna* resulta ser en realidad una mujer llamada *laivna;* el epíteto divino *śa·|·nate·|·*, siempre interpretado '*sanatrix*', al ser leído *sainatei* no admite ya este cotejo; en cambio, Lejeune lo identifica con un étnico del Lacio, que aparece en Plinio en las formas *Macnates*, con una variante *Maenales*, y *Manates* y con un nombre personal *Zanatis* en una inscripción latina de Dalmacia. Queda destruído también un paralelo véneto-germánico, vén. *ahsun*, *ahsus PID* 166 = germ. **ănzus* 'dios' (Beeler, pág. 21) al tener que leerse *ais-* la forma véneta. Este paralelo fué utilizado por Krahe.

Trata Lejeune a continuación de la grafía |<, que hasta ahora ha sido leída como *k* o como *ic*. Demuestra que tal grafía es una representación local y tardía de *ii*. Según esto, la forma *icatei* que Pellegrini leía en las inscripciones no es tal, sino *iiatei*, que por otra parte no es una palabra completa, sino la terminación del término *trumusiiatei* / *tribusiiatei*, que ya Pellegrini tuvo que leer en esta forma para algunos casos. No existe, pues, «Hécate» en estos epígrafes, ni epíteto Τριπρόσωπος, que es como Pellegrini interpretaba el *trumus-|tribus* inicial, según él una palabra aparte. Lejeune supone que estos términos son epítetos divinos derivados de un étnico, como en el caso de *śainatei*. Con su lectura de las nuevas inscripciones, E. De Lotto *Archivio Storico di Belluno, Feltre e Cadore* XXI (1950), pág. 9 ss., vió claramente en el supuesto término *musicatai* de *PID* 163 (vid. Beeler, pág. 25), para el que se habían propuesto varias interpretaciones, una parte de un *trumus icatei* mal leído anteriormente; con la nueva lectura *trumusiiatei* de Lejeune nos alejamos más aún de la interpretación antigua.

Promete Lejeune una continuación de su trabajo, cuya aparición en la *Revue de Philologie* es digna de ser esperada con gran interés.

Como se ha visto, en el breve espacio de poco más de tres años que aquí nos propusimos estudiar han sido muy nota-

bles los progresos de la filología véneta, hasta el punto de que el manual de Beeler necesita ya una revisión a fondo de acuerdo con los nuevos puntos de vista.

M. PALOMAR LAPESA.

Salamanca 1952.

Reseñas de libros.

CARLO TAGLIAVINI.—*Introduzione alla Glottologia*, 4.ª edizione ampliata, con 73 illustrazioni, Casa Editric. Prof. Riccardo Pàtron, Bologna, 1950. 506 páginas.

El presente libro obedece a la necesidad de suministrar a los estudiantes un manual que les guíe en el estudio de la lingüística, la cual, como es sabido, forma con carácter general una asignatura en las Universidades italianas. Es una tradición que, si en un tiempo pudo parecer poco rigurosa al lado de materias anteriormente organizadas como la lingüística indoeuropea, la lingüística románica, etcétera, hoy se puede considerar respondiendo a una ciencia constituída en su aspecto más amplio y general. En una revisión, cada día más necesaria, de nuestros planes de enseñanza, sin duda que sería muy útil en nuestras Facultades de Filosofía y Letras una cátedra de lingüística, que por la persona que la sirviese podría adjetivarse como indoeuropea, vasca, americana, etc., pero dejando bien puesto el acento sobre el sustantivo, más que sobre el adjetivo.

Por lo demás, si fuera necesaria una prueba de la sustantividad de la lingüística general como ciencia, la tendríamos en este manual escolar, muy bien equilibrado en sus diferentes capítulos y con un cuadro que nuestros estudiantes sólo saltuariamente llegan a dominar, y al cabo de largos estudios, muchas veces, cuando ya han salido de las aulas.

La lingüística como disciplina general es la que de una vez es capaz de borrar los límites que, por ejemplo, forman una muralla de China entre nuestras secciones de filología clásica y de filología románica. Sin lingüística general los clásicos o indoeuropeístas descuidan la fonética viva, y para los romanistas son chino las etimologías indoeuropeas o no indoeuropeas del latín. Bien está la especialización, dado que el hombre es limitado, pero siempre que no se pierda de vista que la especialización no es más que un método de trabajo, y que las distintas ramas de estudio no son reinos separados. Para probar esto podremos repasar el índice del presente manual de Tagliavini.

Tras un capítulo general sobre lo que es la lengua, y lo que es la lingüística y su distinción de la filología, el autor presenta una his-

toria breve de la lingüística desde el Antiguo Testamento y la gramática sánscrita hasta los actuales cultivadores italianos y de otros países de esta ciencia. En esta historia, contra lo que suele ser costumbre en los sabios italianos, notamos algunas omisiones de autores españoles como Nebrija en el Renacimiento, autor de la primera gramática de una lengua románica, Menéndez Pidal, etc. En cambio sí está bien citado Hervás y Panduro, que, como es sabido, desarrolló en Italia su actividadad.

Excelente es el tercer capítulo, sobre las lenguas y su clasificación. El autor, conocedor de las lenguas más diversas, presenta los distintos criterios de clasificación y da un cuadro muy completo en resumen de las lenguas del mundo. La psicología, la fonética en general, son tratadas en sendos capítulos, de gran utilidad para los que se interesan en cualquier campo de la lingüística. Al contemplar el cuadro tan amplio de las posibilidades de sonidos y su clasificación, no podemos menos de lamentar la limitación de estos estudios en nuestro país, donde apenas nos atrevemos a mirar fuera del campo acotado por Navarro Tomás.

Más original es el capítulo VI titulado «Preliminari morfologici», donde a la luz de diversas lenguas se analizan las posibilidades de expresión del pensamiento humano de un modo muy fecundo para quienes, precisamente por consecuencia de la limitación humana, nos hemos de limitar al cultivo especializado de parcelas del inmenso dominio de la lingüística.

A. T.

KRAHE, HANS.—*Sprachverwandtschaft im alten Europa.* Heidelberg, Winter, 1951. 30 págs.—Tras criticar como esquemáticas ya históricas las dos grande teorías sobre la diferenciación lingüística—la genealógica y la de las ondas—, Krahe pasa a basar en la toponimia, prescindiendo de especulaciones generales, el estudio del parentesco lingüístico de la antigua Europa. Al hecho bien conocido de la existencia de abundantes topónimos no indoeuropeos en la cuenca mediterránea, que prueba que ésta no fué la sede primitiva del pueblo indoeuropeo, añade los resultados de los estudios de estos últimos años sobre los nombres de los ríos europeos. Se trata de estudios del propio Krahe publicados principalmente en la Revista *Beiträge zur Namenforschung.* Dichos resultados se resumen diciendo que al Norte de una línea imaginaria que prolonga los Alpes hacia el Este y el Oeste, no hay nombres de ríos de origen no indoeuropeo, y que se logra descubrir una capa de nombres «europeos» absolutamente uniformes, capa que se encuentra también, aunque mezclada ya con nombres preindoeuropeos, en el Norte de España, en Italia y en

el Noroeste de la Península de los Balcanes. Si al Aesontius (hoy Isonzo) italiano responde en Noruega un Eisand o al Aubance francés también en Noruega un Alfund-, se demuestra que estos nombres existían antes de actuar la «Lautverschiebung» germánica, esto es, antes de que «das Germanentum als selbständige Grösse sich konsolidierte». La alternancia regular entre *-antia* y *-ara* (cf. junto al Aesontius el Aesaro) también nos lleva a una época muy primitiva.

Los trabajos de Krahe a que aludo abren una nueva etapa en el conocimiento de la toponimia indoeuropea y pueden calificarse de muy importantes desde el punto de vista de la historia de las lenguas indoeuropeas, puesto que aportan datos muy antiguos no utilizados hasta ahora. Sin embargo, no creemos que la consecuencia que de sus descubrimientos deduce Krahe en el folleto que comentamos, sea completamente ineludible. Esta consecuencia es que al Norte de la línea señalada se habló en época antiquísima una lengua indoeuropea unitaria. Krahe cree confirmada su teoría por el hecho de que las lenguas que han nacido en el territorio antes mencionado—el germánico, el celta, el ilirio y el véneto, el «itálico» y el báltico—presentan entre sí efectivamente ciertas semejanzas de estructura; claro está que este «parentesco» sería muy antiguo (anterior a la «Lautverschiebung») y por ello no se refleja bien en la fonética. La proximidad local de los antepasados de celtas e itálicos, por otra parte, explicaría los rasgos comunes que han hecho pensar en la existencia de un ítalocelta; y hay otros casos parecidos. Krahe da, en efecto, precisiones sobre la situación relativa de las lenguas europeas o de sus antecesoras en la época de comunidad europea. En dicha época no existirían de ellas, por lo demás, más que ligeros esbozos moldeables en varios sentidos. Habría, por otra parte, una cantidad infinita de dialectos aún poco diferenciados, tanto que no se podría aún saber si uno determinado de entre ellos habría de ser luego céltico o itálico. Es más, su fundamental semejanza permitiría la existencia del sistema hidronímico unitario.

Hay entre éstos, sin duda, hechos dignos de ser tenidos en cuenta, pero de otro lado no es fácil concebir una unidad lingüística ni siquiera aproximada sin unidad política, administrativa y económica, unidad sin duda inexistente en aquella época. Si examinamos más despacio el problema de los hidrónimos, veremos que la existencia de los mismos en Italia, por ejemplo, demuestra que vinieron del Norte: por tanto, tampoco en el Norte la existencia de iguales hidrónimos demuestra que haya habido nunca una unidad lingüística. Por otra parte, los celtas y germanos, cuyos territorios están divididos por el mar, hubieron de crear su lengua en un lugar único y luego emigrar: luego no todo es evolución *in situ* al Norte de la línea de Krahe. El hecho de que en la zona que circunscribe no haya nombres de ríos

preindoeuropeos, es un dato negativo sin duda provisional y que por sí mismo no puede oponerse a argumentos positivos como el que he dado; además, saliéndonos de la hidronimia, podemos citar en contra estudios como el de J. Pokorny «Zum nichtindogermanischen Substrat im Inselkeltischen» en *Die Sprache* I, 1949, págs. 235-45.

Con todo, queda ante nosotros el hecho nuevo de la uniformidad de la capa lingüística descubierta por Krahe; mis dudas se refieren únicamente a la interpretación de este hecho nuevo. Es fácil que dicha capa uniforme deba interpretarse como originaria de una zona territorialmente reducida. Sus creadores, pueblos preindoeuropeos (los llamados ilirios, ligures, preceltas, etc.), la extenderían luego por otras partes, y también sin duda harían lo mismo con los topónimos en cuestión los pueblos indoeuropeos históricos, al modo como los españoles llevaron a América toponimia de muy varios orígenes (Toledo prerromano o Guadalajara árabe). Aceptemos esta interpretación o la del autor, en todo caso se trata de un dato nuevo importante, muy de agradecer en una ciencia tan necesitada de nuevos datos para seguir progresando.

F. R. ADRADOS.

MYRES, JOHN L.—*Scripta Minoa. The written Documents of Minoan Crete with special reference to the Archives of Knossos by Arthur J. Evans.* Volume II. *The Archives of Knossos. Clay Tablets inscribed in Linear Script B edited from notes, and supplemented by* —. Oxford. Clarendon Press, 1952, VIII + 114 págs., 72 hojas sin foliar. Láminas XIV-XCVII (sin la XCII).

En el *prefacio* de esta obra tan largo tiempo deseada, su ilustre editor, profesor Myres, hace una sucinta historia de su génesis. El primer volumen, publicado por Arthur Evans en 1909, estaba dedicado fundamentalmente a la escritura jeroglífica cuyos documentos reproducía y estudiaba; en el mismo anunció que dos volúmenes más tratarían de los de las dos escrituras lineales de Creta, A y B, sin que el autor pudiese llevar a cabo su plan: se interpuso aplazando sin anular el propósito inicial, la publicación de su monumental obra dedicada a Creta, *The Palace of Minos at Knossos*, en la que incluyó las descripciones de ambas escrituras lineales que por largo tiempo han constituído la base principal para su conocimiento, sólo superadas por la obra de Pugliese-Carratelli sobre la líneal A y la que es objeto de esta reseña sobre la B. A la muerte del fundador de la Epigrafía cretense en 1941, sus notas y dibujos fueron transferidos al actual editor que, a su vez, encomendó a la Universidad de Oxford la continuación de *SM*, de modo ejemplar llevada a cabo bajo su dirección.

Breves estudios que constituyen claras exposiciones del estado actual de las cuestiones tratadas, preceden la parte gráfica y fundamental de la obra. En ellos, sin perjuicio de la objetividad deseable y conseguida, expone el editor apreciaciones e hipótesis con frecuencia luminosas, y siempre dignas de meditación. En *Desarrollo de la escritura sobre tabletas de arcilla en Creta* traza la evolución de esta manifestación intelectual en la isla, fiel al concepto que expuso Evans y que, ya clásico, se ha impuesto y han hecho suyo cuantos en adelante se han ocupado de estas cuestiones. No totalmente convincente es la explicación del uso de monogramas y nexos en la escritura lineal A por la falta de espacio. De interés su interpretación de la reforma que dió lugar a la escritura lineal B, no como una simple sistematización y perfeccionamiento de la A, sino como una medida enérgica de unificación ante la diversidad de signarios locales—Knossos, Tylissos, Palaikastro, Hagia Triada—que florecían en Creta. La opinión de que el silabario chipriota deriva esencialmente del signario lineal A no es una novedad y debería imponerse sin más a todo el que compare objetivamente las manifestaciones epigráficas de ambas islas, pero es grato verla expuesta por persona de la autoridad de Myres, tan familiarizado con los problemas de Chipre y, en general, del Egeo. De excepcional interés es su punto de vista de que las tabletas, a pesar de guardarse en cajas de madera o yeso, no constituyeron un archivo permanente, sino sólo temporal, meros comprobantes en espera de ser reducidos a pulpa en cuanto dejasen de presentar interés. Así se explicaría el hecho de que sólo con débil frecuencia se dan las repeticiones de nombres propios, cosa que ocurriría inevitablemente si abarcasen varios años, debiendo consignar en cada uno las transacciones de los mismos individuos. Pertenecerán, por consiguiente, al año del desastre o poco más, y aunque suene paradójico, a este desastre debemos su conservación.

En *El signario lineal minoico*, cuyo cuadro comparativo de los signarios A y B, publicado en *JHS*, 1948, págs. 1-4, fué comentado ya en estas páginas, hace el autor, tras una historia de la cuestión y de la fundamentación de la ordenación real y genética de los signos, un cuidadoso estudio monográfico de cada uno de ellos, de sus variantes gráficas, apariciones, posibles orígenes, equivalencias y valores fonéticos, pues aunque explícitamente no se declare, es manifiesta la tendencia del autor a ver en los signos representación de fonemas con preferencia a ideogramas o determinantes. Sería excesivo pasar revista a tantas cuestiones de detalle como se suscitan en este análisis de signos, baste señalar la tendencia a considerar como signos distintos algunos que hasta ahora podían estimarse como homófonos o variantes de uno mismo, tales los B31-33 que se leían como *pu*. A veces, sin embargo, se inclina por la identidad, como entre los A38 y AB10 que

siempre defendí; por el contrario, estimo infundada la unificación del AB29 «árbol» con el AB30 «tridente», de muy escasa aparición en la lineal B. Tras los signos comunes a ambas lineales, pasa revista a los peculiares de cada una, sean fonéticos silábicos—apuntando la posibilidad, aunque improbable, de que algunos representen consonantes dobles o sílabas cerradas—, *rebus* o tipos parlantes con el valor fonético de lo que representan—acierto, la identificación del B69 con el «minotauro sentado»—e ideogramas especificativos de las materias de las transacciones: no solamente objetos, vegetales, ganado animal, sino también ganado humano, esclavos, mujeres y, quizá, eunucos.

Los archivos del Palacio de Knossos es la sección siguiente destinada al estudio de las características que ofrecen las 1650 tabletas que constituyen el objeto de la obra. Cuidadosamente clasificadas de *A* a *Z*, según el ideograma que indica su contenido, con un apartado para las que carecen de ideogramas constando sólo de grupos de signos, al parecer listas de nombres propios, son también agrupadas en otra lista por los lugares de hallazgo, en una completa relación de cámaras, galerías, corredores, almacenes y nichos de Palacio en que se distribuían, en general por contenidos. Otros rasgos de la escritura B, su mayor número de signos correspondiente a más precisa distinción de sonidos, puntuación cuidada, trazado más alto y estrecho de los signos, escasez ya que no ausencia total de nexos, la caracterizan como más evolucionada y refinada que la precedente. En cuanto a contenido, para el Profesor Myres las tabletas de la clase lin. B son de dos órdenes: *a)* listas de nombres de personas que deberán interpretarse como representando una especie de comercio de esclavos, y *b)* tabletas que consignan tratos sobre materias entre personas, algunos de cuyos nombres reaparecen en las listas anteriores. La nota común a estos dos géneros de tabletas es, siempre para el editor, la ausencia de sintaxis, pues aun los verbos que expresan la transacción eran tan presumibles qne fácilmente se los suplia. En este aspecto, la escritura B, manifiesta sólo en tabletas, presenta una decidida inferioridad frente a la A con sus largas inscripciones votivas sobre copas y mesas de libación que constituían textos gramaticales. Merece mención por lo bien fundado el análisis de los grupos de signos de las tabletas *a)* y su defensa como antropónimos contra los que ven en ellos topónimos sin que pueda excluirse totalmente la presencia de algunos de esta última categoría. Son, en este sentido, sus principales argumentos: lo numeroso de los nombres, más lógico que corresponda a una gran diversidad de personas que de lugares; la presencia de los mismos nombres, unas veces en posición principal, otras en secundaria, pues únicamente los individuos podían figurar en esta cambiante relación; el hecho de que los nombres compuestos están formados por elementos que reaparecen en otros, como acontece en los nombres

propios de tantas lenguas; el entrar a constituirlos «tipos parlantes» que representan animales u objetos, también usual en antropónimos; la formación por reduplicación y aun por triplicación de una sílaba que traiciona los *Lallnamen* característicos del Asia Menor; mientras la mayoría de los nombres solamente se repite dos o tres veces, otros figuran con más frecuencia de quince a veinte. Esto último se explicaría como series de tratos entre gran número de personas privadas y uno escaso de oficiales que a su vez pueden figurar como particulares. Ilustra esta explicación con las diversas y numerosas apariciones de un nombre que podría leerse *Šena-Tezi*. Las tabletas de «ruedas» y las de «carros» constituyen ejemplares un poco más complicados del tipo sencillo de transacción descrito; en aquéllas figuran dos o más nombres secundarios como si hubiese rotación entre los oficiales adscritos a ese servicio; las de «carros» son aún más complejas y, debido a lo incorrecto de su escritura, de lectura incierta; quizá aquí sea excesivo el escepticismo del editor respecto a la ausencia de sintaxis. Con razón recalca Myres las amplias perspectivas que ofrece la presencia de antropónimos en las tabletas B y la necesidad de especular sobre ella: fueron la clave para los desciframientos de las escrituras egipcia y persa, y deben serlo—ya lo están siendo—para el de la minoica.

Volviendo la atención a los elementos constitutivos de los nombres o grupos de signos, analiza los *prefijos*, *sufijos* y supuestas *terminaciones gramaticales*. De los primeros encuentra 95 comunes a las escrituras A y B: fuerte presunción de identidad entre la lengua de ambas. Los más frecuentes son los constituídos por el signo inicial «doble hacha» que comienza más de 250 grupos; en otro tiempo se interpretaba cómodamente como determinante, interpretación que nos ha extraviado largamente. Hoy se ve en él una parte de un tema, de dos signos que representan fonemas, y si estos temas se manifiestan tan numerosos es por razón de la preferencia de su adopción en nombres compuestos; así resultan—añado—los múltiples nombres compuestos con *Kuba-*, *Kuka-*, *Kuza-*, *Kubu-*, *Kuni-*, *Kuma-*, *Kuli-*, *Kuha-*, etc., para limitarnos únicamente a los que comienzan por el signo aludido. Su juicio respecto a los signos y grupos frecuentes en posición terminal está, como es lógico, determinado por su concepto de las palabras como nombres propios; por tanto, más que inflexiones vé en ellos segundos términos de compuestos o variantes de nombres. Este mismo criterio extiende a los signos finales tan frecuentes, AB7, 20 y B40, para la doctora Kober terminaciones casuales, a los que rehusa esta categoría hasta más concluyente demostración. Igualmente escéptica es su posición frente a la posibilidad de que algunos breves grupos puedan representar nombres, adjetivos o verbos, ya que las posiciones en que se hallarían son análogas a las que ocupan los nom-

bres propios, o figuran además de aislados como componentes de estos antropónimos. Y, sin embargo, aun admitiendo que la totalidad o la mayoría de los nombres sean antropónimos, no puede excluirse el análisis de sus elementos componentes como medio de conocer el léxico de la lengua, que eventualmente puede figurar además en estado aislado, cfr. Θεόδοτος, lat. *Donatus*, fr. *Dieudonné*, esp. *Diosdado*, hurr. *Ari-Šen*, todos formados con un verbo de significación «dar».

Como las tabletas *a)*, las *b)*, o de transacciones, son motivo de detallados análisis sobre los numerales, signos de pesos y medidas y materias representadas por los ideogramas que en estas tabletas figuran, pudiendo algunos de ellos figurar también como signos fonéticos.

No puede faltar un capítulo dedicado a la *lengua*, al que sirve de introducción la tan citada caracterización lingüística de Creta por Homero (τ 173 s.), y de contenido el análisis de los indicios utilizables en los nombres de lugar y persona prehelénicos, y de las diversas teorías sobre la naturaleza de la lengua cretense, resultado de los correspondientes ensayos de desciframiento conocidos por Myres al componer su estudio. Aun absteniéndose de proponer un sistema personal de lectura, a base de la estructura de la lengua, perceptible sin que sea necesario leerla, por dos veces manifiesta su criterio acerca de la misma: al tratar de los *Lallnamen*, ya citados, rasgo característico de las lenguas minorasiáticas posteriores, y a propósito precisamente de su estructura, rehusando la posibilidad de que posea un sistema de sufijos gramaticales como el griego, se inclina más bien por los primitivos lenguajes de Anatolia «asociados con las culturas arqueológicas de Alaja Huyuk I («proto-hattita») y de Hissarlik II y Yortan («euvita»)». Señalemos con satisfacción esta indicación hacia la dirección fecunda en la investigación. Postula la existencia de un estado de bilingüismo en Creta, después de la conquista e introducción de los dialectos griegos —el último, el dorio—importados ya formados. A propósito de este estado de cosas en la Creta postminoica, hace una apreciación cronológica muy interesante: admite que las dinastías aquellas en ella establecidas, a base de las genealogías, sólo precedieron a la guerra de Troya en dos generaciones y en cinco a la llegada de los dorios. Con esto se aproxima al punto de vista mantenido por M. Jean Bérard en *Recherches sur la Chronologie de l' Epoque Mycénienne*, París, 1950, y del que he tratado en *Cronología del Egeo*, *Arch. Esp. de Arq.*, 81,401. Para que la coincidencia sea total, sólo falta contar las dos generaciones a partir de 1400 y situar la guerra de Troya en el *akmé* de la potencia aquea en el siglo XIV, abandonando la cronología eratosteniana. Nuevas seccioues se destinan al inventario de las tabletas y su minuciosa tipología—recordemos las de «hombres» y «porcentajes»—, a la concordancia con las ya reproducidas en las obras ya clásicas de Evans, Sundwall, Hall, Maranghiannis y re-

gistro del Museo de Herakleion. (Candia), y a la corrección de algunos errores deslizados en la más completa y utilizada de ellas, la de Evans.

La parte gráfica de la obra a la que lo anterior sirve de preparación, aparte de las tablas comparativas ya mencionadas, comprende: el *vocabulario*, constituído por los 2.395 grupos de signos diferentes que forman el tesoro lingüístico de la fase lineal B, con especificación de las tabletas en que aparecen. La *transcripción* en dibujo lineal de las 1.650 tabletas sacadas una u otra vez del Palacio de Knossos, material único por su riqueza e instrumento de trabajo inapreciable por la facilidad de manejo y claridad de la disposición, y, finalmente, ochenta y tres láminas en colotipo con la *reproducción fotográfica* de una selección de las principales tabletas, garantía de la exactitud de las transcripciones lineales siempre más fáciles de consultar. Es preciso añadir que esta suma de elementos fundamentales para la investigación—grupos de signos y tabletas—no encierran en sí ningún factor o situación que por su carácter singular sea capaz de arrojar una luz rápida sobre la naturaleza de la lengua objeto de nuestras pesquisas. No hacen sino multiplicar el material ya conocido que Evans había seleccionado, publicando los ejemplares más notables; hay que esperarlo todo, por consiguiente, del trabajo interno y perspicacia de los investigadores.

Tal vez sea preciso señalar la ausencia de una fe de erratas tan fáciles de surgir en obras de esta índole, lo que obliga al lector a una constante atención y comprobación de pasajes aludidos. Sólo en una primera y rápida lectura han sido advertidas las siguientes:

Pág. 36, lín. 11: cita B57, debe ser B51.

Pág. 36, lín. final: en lugar de Late Minoan III, deberá ser Middle Minoan III.

Pág. 45, en el análisis del nombre que he leído *Šena-Tezi*, el 3.° signo es representado siempre por AB30 cuando en las reproducciones de las tabletas claramente se ve que es el AB29.

Pág. 46, lín. 30, col. derecha: en lugar del signo AB30, el inicial del grupo debe ser el AB49, como se aprecia en la transcripción de la tableta.

Pág. 64, lín. 13: del grupo de tres signos reproducido, el 2.°, en lugar del AB29, debe ser el B51.

Para terminar, la presente nota fallaría si no diese idea de la importancia de la obra y de la trascendencia que puede tener para la Epigrafía cretense y Lingüística del Egeo y Próximo Oriente. Puede decirse que con ella se abre plenamente una nueva etapa en el estudio de las inscripciones minoicas caracterizada por hacer accesibles a los estudiosos de todos los países las colecciones completas de documen-

tos con reproducciones que excluyen la más ligera duda sobre la exactitud de su texto y disposición. La primera, iniciada por Evans, fué jalonada por sus obras citadas al comienzo y las de Sundwall dedicadas a aspectos monográficos de la escritura A; su eficacia consistió en hacer entrever los contornos de este gran enigma histórico, atrayendo hacia él la atención de cuantos se sintieron captados por la magnífica aventura de su resolución. La actual, marcada por Pugliese-Carratelli con su ejemplar publicación de las tabletas de H. Triada, y por Bennett con su estudio preliminar de las de Pylos, halla ahora su digno complemento en esta obra dedicada a la clase lineal B de Knossos. Con ella la escuela inglesa mantiene un lugar digno de sus prestigiosos comienzos.

BENITO GAYA NUÑO.

VAN WINDEKENS, A. J.—*Le pelasgique. Essai sur une langue indo-européenne préhellénique*. Bibliothèque du Muséon, Louvain 1952. 179 páginas.

La presente obra del Prof. Van Windekens, conocido por sus libros sobre el tocario y por diversos artículos sobre lingüística pregriega, es un alegato en favor de la tesis de Georgiev (cf. EMERITA X, 366 sgs. y XV 275 sgs.) de que existe en Grecia, Asia Menor, los Balcanes e Italia un substrato propiamente indoeuropeo. Van Windekens precisa y corrige la fonética de esta lengua—convencionalmente llamada pelásgico—tal como la había sentado Georgiev; en un segundo capítulo dedicado a la formación de nombres, estudia esta parte de la Gramática por primera vez de una manera completa, y, finalmente, hace un estudio sistemático del vocabulario griego (y latino) que se puede atribuir al pelásgico. En este estudio del vocabulario hay interpretaciones nuevas del autor, y, sobre todo, se rechazan muchas de las propuestas por Georgiev, a fin de contar con un material más seguro y poder llegar a una definición más satisfactoria de la lengua estudiada, definición que es la que se da en las dos primeras partes.

Al hacer la recensión de un libro como este, no hay más remedio que tomar posición frente a la tesis de la existencia de una lengua pregriega indoeuropea y no ya protoindoeuropea a la manera de Kretschmer. La mía es favorable a esta tesis y creo que el libro de Van Windekens, librándola de ciertos extremismos—como la negación por Georgiev de que también existieran lenguas pregriegas no indoeuropeas—y precisándola y dándole mayor rigor, representa un verdadero progreso.

Para empezar por la Fonética, hagamos un resumen de las aportaciones del libro. Frente a Georgiev, Van Windekens no admite que

junto a las formas con mutación consonántica haya otras sin ella, por ejemplo, πίσος. Tampoco acepta que **k* esté representada a veces por τ y no por δ (y así rechaza, por ejemplo, τένθω como pelásgico) ni que el resultado de **ŗ*, **ļ* sea ocasionalmente *ir*, *il* y no *ur*, *ul*, lo que se basaba en poquísimos ejemplos no muy convincentes por lo demás. Nuevas son algunas leyes fonéticas como el paso de *u̯* intervocálica o tras **l*, **r* a *b*, convertida a veces en *m* por disimilación: ejemplos **τέρβινθος (cf. Apolo Τερβινθεύς) y τέρμινθος de **der-u̯-*; Georgiev admitía esta solución sólo en el caso de λαβύρινθος (cf. λᾶϝας «piedra»), que consideraba introducido tarde, procedente del dialecto «creto-cario». Señalemos también la ley de § 40: tras nasal, una sonora indoeuropea se mantiene inalterada (por ejemplo, Πίνσος < **bend*, cf. mir. *benn* «cima») y una sorda da sonora (cf. θάμβος < **top*, junto a τάφος con disimilación de aspiración).

Esta última evolución fonética no me parece, por lo demás, convincente del todo. El ejemplo que doy (θάμβος) es paralelo a formas griegas como θρόμβος junto a τρέφω en que hay que partir de **bh*, de manera que parece difícil atribuirlo al pelásgico; ciertamente podría ponerse a su lado τύμβος (junto a τάφος «tumba»), procedente de **tṃp* según Georgiev (Van Windekens no trata de esta palabra). Fuera de este ejemplo, Van Windekens utiliza los sufijos -νδ- (en Εὐρυβάλινδος), -γγ- (en φόρμιγξ) y -μβ- (en κόλυμβος), que vendrían respectivamente de **-nt-*, **-nq-* y **-mp-*: de ellos el segundo es para mí propiamente griego y el tercero es etimológicamente difícil de explicar; sólo el primero tiene posiblemente validez, aunque, como dice nuestro autor, únicamente en el pelásgico oriental.

Problema muy interesante de discutir sería el de los límites entre lo que en la fonética es pelásgico y lo que es griego. No dudo de que el paso esporádico de β a μ por asimilación de que hablé antes es propiamente griego, a pesar del testimonio inciertísimo del latín *plumbum*, forma que partiría de **ml-* (cf. gr. βόλυβδος y μόλυβδος; raíz **bhel*, cf. lat. *fuluus)*; a época griega hay que atribuir posiblemente ciertas asimilaciones de vocales (ὄλονθος junto a ὄλυνθος) y metátesis de líquidas (βάτραχος junto a βόρταχος), e incluso tal vez las disimilaciones de aspiraciones; en todo caso, es indudable que estos fenómenos, aun suponiendo que empezaran a producirse en época propiamente pelásgica, continuarían una vez adoptadas por el griego las palabras en cuestión. Van Windekens procede en este aspecto de un modo un poco simplista al atribuir todos estos fenómenos al pelásgico. En cambio, varias de sus etimologías aceptan evoluciones fonéticas griegas sobre formas pelásgicas con *ϝ-* inicial (ἕλμινς < *u̯el* «dar vueltas»), con los grupos **rį*, etc. (πείρινς < **per* «trenzar» con disimilación **φ-θ* > π-θ), con -λν- (πηλός, dor. πᾶλος < **bol-n*, cf. checo *blana* «pradera»), etc. La aplicación de este criterio de distinguir

entre lo pelásgico y lo griego sería útil para ver si el substrato pelásgico se extiende también por los Balcanes e Italia, como cree Van Windekens. Particularmente difícil a este respecto es el sufijo -σσός, que nuestro autor hace venir de **tį̄*, **kį̄* y **khį̄* con verosimilitud innegable (cf. βολισσός junto a βόλινθος, Παρνασσός junto a Πάρνης, -ηθος etcétera). Como esta evolución no nos era conocida más que por el griego, podría pensarse que ha tenido lugar en fecha griega.

Van Windekens no presta gran atención al problema de la transcripción en griego de las palabras pelásgicas. La explicación que da de la vacilación entre *u* y *o* como resultado de la **u* indoeuropea (él afirma que sólo en la primera sílaba, pero el material para las demás es escaso), más que a diferencias dialectales dentro del pelásgico creo que se debe a vacilación en la transcripción de una *u* abierta, según la primera de las hipótesis que al respecto formula Georgiev (*Vorgriechische Sprachwissenschaft* I, pág. 64-5). Lo mismo digo de la vacilación entre υρ y ορ como resultado de **ṛ* y de υλ y ολ como resultado de **ḷ*. Tal vez, incluso, debiéramos ir más lejos y sentar que **o* indoeuropea da en pelásgico ya α, ya ο: esto es, una *o* abierta. En efecto, dobletes como βόλινθος βάλινδος (que son frecuentes) encontrarían tal vez así una explicación mejor que la basada en una diferencia del grado vocálico difícilmente justificable (vendrían respectivamente de **bhal* y **bhol*).

Paso con esto a la parte dedicada a la formación de los nombres, primer tratamiento sistemático de la cuestión, como dije antes. Señalemos entre otros aciertos el considerar el sufijo -μν- como una forma de *-men-* o el -ρν- como procedente de antiguos temas en **-r-/*-n-*; también el descubrimiento de trazas de temas vocálicos o consonánticos sin sufijos en el vocabulario pelásgico, con tal que dichos temas se atribuyan a una época remota de dicha lengua. Con frecuencia, sin embargo, como no podía ser de otro modo, las ideas de Van Windekens no satisfarán a todos. El pretendido sufijo **dh* (pág. 35), que sería la base de los temas griegos en ιδ-, υδ-, no existe: se trata de formaciones propiamente griegas con **d*, y las palabras pelásgicas κορυδών, κόρυδος, etc., no bastan para demostrar su existencia en pelásgico.

En realidad, el problema más grave dentro del capítulo de la formación nominal, es el de aislar el pelásgico del griego de un lado y de otro de diversas lenguas prehelénicas. La dificultad se basa en dos razones: primera, posible coincidencia casual dado el número relativamente limitado de combinaciones fónicas que se pueden dar en los sufijos; segunda, facilidad del préstamo de sufijos entre diversas lenguas. Este estado de cosas se nos presenta siempre que estudiamos una lengua conocida sólo por palabras sueltas; Van Windekens no estudia en forma sistemática el problema, que constantemente surge en el libro. Vemos, por ejemplo, que el sufijo -μν-, no sólo aparece

en términos pelásgicos como θέλυμνα (raíz **tel)*, sino también en otros griegos como τέραμνον y en muchos ininterpretados hasta ahora como Μάθυμνα; el sufijo -ηνη se encuentra en formas al parecer pelásgicas como 'Αθήνη (según Van Windekens de **at*, cf. gr. ἄττα), pero también en Μυκήνη, que parece griego (de μύκη «hongo») y en muchas palabras obscuras. Más complicado es el caso del sufijo -σσός, que Van Windekens admite que a veces en Asia Menor puede ser de origen hitita; la problemática de este complicado sufijo es tratada por él demasiado rápidamente. Piénsese también en un caso como ἀφελής, en que una raíz al parecer pelásgica (< **pel* «piedra», cf. φελλεύς) entra en una palabra de formación puramente helénica.

Como se ve, el problema más grave que se nos plantea una vez que admitimos la existencia de una lengua indoeuropea en época pregriega, es el del aislamiento de esta lengua del griego y de las demás lenguas que pudieran haber precedido también a los griegos. Algo semejante ocurre con el vocabulario; concretamente en la toponimia, Van Windekens renuncia a la interpretación de muchos topónimos que por la formación son semejantes a los pelásgicos. En todo caso, era necesario sentar previamente un núcleo de interpretaciones relativamente seguras, que es lo que ha hecho Van Windekens. Estas interpretaciones son una selección de las de Georgiev, unas pocas de otros autores y muchas propias (a veces ya publicadas antes en revistas). Entre estas nuevas hay muchas excelentes. He aquí algunos ejemplos: Βάτραχος deriva con una asimilación vocálica de βότραχος (en jon.), junto al cual existen βρόταχος (jon.), βόρταχος, βρύτιχος y βύρθακος (Hesiq.), y lat. *bruscus*. La palabra deriva de **bher*, **bh̥r*, **bhru* «de color obscuro»: cf. gr. φρύνη «sapo», aaa. *bero* «oso», ai. *babrú* «moreno», lat. *fiber* «castor», etc. Βόλινθος «toro salvaje» viene de **bhel* como aisl. *boli* «toro», gr. φαλλός, etc.; cf. también las formas grecopelásgicas βούβαλος «búfalo», Εὐρυβάλινδος (epíteto de Dioniso), etc. Βραβεύς viene de **mraų* como el ai. *brávīti* «él habla», sin necesidad de pensar con Georgiev en un préstamo del iranio. Πείρινς < πείρινθς viene de **(s)per* «trenzar», es decir, de la raíz de σπάρτον, σπεῖρα y, también, de φόρμιγξ, que encuentra ahora una etimología mejor que la que tenía. Σῦριγξ, σωλήν y σαῦρος, σαυρωτήρ vienen de las diversas formas de la raíz **keu* «ahuecarse» *(*ku, *kō(u), *kou)*, como el gr. κυέω, κοῖλος. Φοῖβος viene de **pō(i)* «guardar» y tiene que ver con gr. ποιμήν, πῶυ. Y muchos más ejemplos.

Otras veces las etimologías de Van Windekens no nos atraen de una manera tan clara, lo que no quiere decir que no puedan ser verdad. De las más dudosas son ἄνδηρον y Ἄνδρος (< **odh* «seto de estacas»), la relación de lat. *asinus* con gr. ἄσιλλα < ide. **u̯ogh* (es insalvable el problema de la caída de **u̯-* en latín), la derivación de ὅσιος de **i̯ŭs* (cf. lat. *iūs)*, etc. A veces, por otra parte, Van Winde-

kens sacrifica algunas etimologías de Georgiev muy convincentes: por ejemplo la de ταμίας < **dom-iiās*, o la de φύλαξ de πύλη (Van Windekens cree pelásgico πύλη < **bel* «cavar», sin mucha garantía).

En la conclusión, el autor expone sus resultados sobre el pelásgico, muy aceptables: es una lengua arcaizante, cuyas isoglosas coinciden sobre todo con el balto-eslavo y el germánico, grupos entre los cuales debió hallarse en un tiempo. Lo que no está tan claro es la extensión del área que un día ocupó esta lengua, que Van Windekens supone llevada por una población que sería menos densa en los Balcanes e Italia; en realidad, casi todo el material utilizado procede del griego. También queda pendiente el problema de la relación del pelásgico indoeuropeo con el etrusco, rético y demás lenguas consideradas por Kretschmer como protoindoeuropeas.

El libro constituye en conjunto un nuevo avance en el problema de las lenguas pregriegas; no son obstáculo a ello las objeciones y dudas expuestas, que derivan de lo problemático del tema.

F. R. ADRADOS.

MAYRHOFER, MANFRED.—*Handbuch des Pali.* Indogermanische Bibliothek, Heidelberg, Karl Winter, 1951. Dos tomos de 214 y 83 páginas.

El Indio es con el Griego la única lengua indoeuropea cuya evolución se puede seguir durante unos tres mil años aproximadamente; y, sin embargo, mientras que en Griego es bastante factible echar una instructiva ojeada sobre tan larga evolución, en Indio no lo es tanto por el hecho de que los estudios de Indio Medio han vivido siempre un tanto desligados de los de Lingüística Indoeuropea en general. Ahora aparece en la «Indogermanische Bibliothek» de Karl Winter un manual de Pali, acompañado como siempre en esta colección de un tomito con textos y glosario; es obra de Manfred Mayrhofer. Su fin principal es introducir a los indoeurpeístas en el más arcaico y accesible de los dialectos del Indio Medio. En efecto, para conocer la evolución del Indoeuropeo en la India después del Védico, no basta acudir al Sánscrito, cuya diferencia esencial consiste en la simplificación de la flexión verbal y en el desarrollo de la composición y de la sintaxis nominal, sino que hay que descender a los prácritos, cuya Fonética y Morfología difieren ya substancialmente de las del Védico. Entre estos prácritos el Pali, que debió ser una lengua literaria basada en la Magādhī y usado ya en fecha anterior a Jesucristo, es el dialecto menos alterado, pues los demás pierden, por ejemplo, casi todas las oclusivas intervocálicas, lo que desfigura grandemente las pa-

labras; por ello es fácil penetrar en él si se llevan algunos conocimientos de Sánscrito. Aparte de ello, tiene la importancia de ser la lengua de la más antigua literatura budista.

Sin embargo, no existía hasta ahora ninguna exposición sistemática del Pali hecha con criterio lingüístico. La de Mayrhofer tiene, además de este mérito, el de la claridad de la exposición. Contiene una amplia introducción sobre la lengua que estudia y la literatura en ella escrita; luego, en la exposición gramatical, compara siempre con el Antiguo Indio y con el Indoeuropeo, de modo que viene a dársenos una gramática histórica de toda la rama india indoeuropea hasta el Pali inclusive. A veces, las interpretaciones de Mayrhofer en este terreno son originales incluso fuera de lo propiamente relativo al Pali: así la explicación del instr. sg. *devena, tena* (págs. 81-2 y 108) y la de las diferencias de cantidad que se quisieron explicar mediante la llamada ley de Brugmann (págs. 35 sgs. y también *K. Z.* LXX páginas 8 sgs.). En el segundo tomo se seleccionan los textos, con un criterio histórico-literario, entre los más interesantes para el conocimiento del Budismo.

Lo que más interés tiene en la obra que comentamos para el lingüista es la constante preocupación por señalar la posición lingüística del Pali; por ejemplo, los casos en que continúa directamente el Védico contra el Sánscrito *(dh* por *h*, intr. pl. *devehi* < *devebhis*, gerundivo en *-tvāna*, restos del subjuntivo y de diversos infinitivos védicos, carácter facultativo del aumento). Pero, sobre todo, Mayrhofer señala con mucho acierto aquellos otros casos, numerosísimos, en que la evolución que va del Védico al Pali lleva exactamente la misma dirección que la del Indoeuropeo al Latín o al Griego. Dado el carácter sumamente arcaizante de la Morfología del Védico y de algunas partes de su Fonética, no extrañará esta comparación: si no conserváramos el Védico ni el Sánscrito, tendríamos en el Pali un representante del grupo indio del Indoeuropeo no más evolucionado ni más reciente que el Latín. Tan grande es el interés para la Lingüística en general de este paralelismo, que no resisto a la tentación de dar algunos ejemplos, unos señalados por Mayrhofer y otros no.

Notable es, por ejemplo, la evolución de las sonantes vocálicas *ṛ* y *ḷ*, que dan *a, i, u* sin regla fija (a veces hay una diferenciación secundaria del sentido de una palabra según una sonante acepte uno u otro de estos resultados); recuérdense hechos análogos del Balto-eslavo y, también, del Griego, donde la fijación de αρ, αλ o ορ, ολ, según los dialectos, es sin duda secundaria. Una evolución *apāvṛta* >, *apāruta* ejemplifica la oposición de ai. *vṛkas* y gr. λύκος. La *s* procedente de **s* ide. y la **ś* procedente de **k*, se confunden en *s*: igual es el caso del eslavo. Se unifican en la declinación y conjugación, con rarísima excepción (el verbo *as* sobre todo), las alternancias vocáli-

cas. Decaen la conjugación y declinación temáticas (cf. por ejemplo, *bharanto* por *bharan, chindati* por *chinatti*, cf. lat. *re-linquit)*. En la declinación nominal, como en Griego y Latín, penetran muchas desinencias pronominales; se convierten en gen. las formas adverbiales como *devatas* (cf. gr. -θεν); se producen diversos sincretismos: por ejemplo, es frecuente el del abl. y el instr. en singular y el del nom. y el acus. en plural. Un paradigma alternante se desdoble en dos: así *panth-* y *path-* (cf. gr. ἄρσην y ἔρσην). Desaparece, salvo restos, la declinación indoeuropea del part. de perfecto activo; también los comparativos con *-īyas*, en beneficio de *-tara*. En el verbo, aparte de la extensión de la flexión temática y de la pérdida de las alternancias—con lo que se pierde el sentido de la raíz; por ejemplo, para *kṛ* hay un tema único *karo-*—, señalemos la creación de un único tiempo de pasado, a base del antiguo imperfecto y del aoristo (el perfecto se perdió), lo que no es más que una consecuencia de la unificación anterior del sentido de estos temas y tiene paralelos exactos fuera de la India; la tendencia a extender a todo el verbo como tema único el de presente, ya aludida arriba desde otro punto de vista; la decadencia de la voz media; la del desiderativo y el causativo, de que sólo quedan restos improductivos; la 3.ª pers. sg. de opt. med. *bharetha* hecha sobre la 2.ª *bharetho* (ai. *bharethās)*, que hace verosímil la teoría de Wackernagel sobre el origen del aoristo pasivo griego en -θη- (hecho éste señalado por Mayrhofer), etc. Después de todas estas coincidencias con el desarrollo de otras lenguas indoeuropeas, hemos de afirmar una vez más que la dirección de la evolución de todas ellas es en muchos respectos la misma, lo que depende, sin duda, de que eran unos mismos problemas los que a todas se planteaban.

Por todo ello, es muy de agradecer la aportación de Mayrhofer a este campo tan poco conocido por los indoeuropeístas y, sin embargo, tan interesante.

F. R. ADRADOS.

FEIST, SIGMUND.—*Germanen und Kelten in der antiken Ueberlieferung (Neue Germanenforschungen* I), Verlag für Kunst und Wissesschaft Baden-Baden, 1948, IV + 75 páginas.

Constituye el objeto de este trabajo una nueva visión de la acepción del término *Germani*, Γερμανοί en los escritos antiguos. Hasta la fecha, la postura de la moderna Filología respecto a la cuestión ha sido una ingenua identificación del sentido antiguo de la palabra con el que actualmente tiene nuestra expresión *germanos*. Esto ha sido fuente de numerosos errores e inseguridades en la interpretación de los textos, que se asentaba sobre una base injustificada y falsa. Nada

más oportuno, por lo tanto, que la aparición de esta obrita, que nos depara un punto de vista acertado en un tema de tan gran transcendencia para el estudio de la antigüedad europea.

Si para nosotros son los *germanos* una unidad racial, cultural y lingüística dentro del campo de los pueblos indoeuropeos, en cambio para los antiguos el sentido de tal expresión es puramente topográfico; tal es la diferencia esencial señalada por el autor entre las dos acepciones del término, la antigua y la moderna; de ella nacen las otras grandes discrepancias observadas y analizadas con profusa erudición a lo largo del libro.

Los antiguos entienden por *Germani*, Γερμανοί los habitantes de la región que se extiende a la derecha del Rin, sin que esto suponga una designación de raza, cultura o lengua.

El autor se extiende en el estudio de cada uno de los pueblos que, por ocupar dicha región, son designados como *Germani*, poniendo a contribución todos los datos que pueden ofrecer la Historiografía, la Arqueología y la Epigrafía para lograr un encuadramiento de dichos pueblos desde el punto de vista lingüístico, cultural y étnico. Gran parte de ellos ya fueron clasificados por los antiguos como celtas, resultando de ello una contradicción para la Filología moderna que consideraba la designación *Germani* en el sentido actual, contradicción que se pretendía resolver con el recurso de suponer que tales pueblos fueron el resultado de una mezcla de celtas y germanos. Ahora bien, si se concede la palabra a la Arqueología, Epigrafía y Ciencias onomásticas, todo en ellas nos lleva a la convicción de que se trata de pueblos célticos, sin ninguna mezcla de elementos germánicos en el sentido moderno de la palabra. El problema queda resuelto sobre la base de la tesis de Feist: son, en efecto, celtas, designados como *Germani* simplemente por estar situados en el área geográfica a la que este nombre es aplicable.

El nombre mismo *Germani* es indudablemente céltico. Aun renunciando a desentrañar la significación primitiva de su radical, el autor llega a esta conclusión basándose en su derivación y en su fonética según datos que resultan del cotejo con otras formas, halladas en monedas, en que el nombre aparece; emplea también como argumento la extensión que tiene el nombre personal *Germanus* en territorios célticos. Nosotros podemos agregar a estas pruebas la existencia en nuestro mismo suelo de unos *Germani* mencionados por Plinio, *Hist. Nat.* III, 25 y Ptolomeo, II, 6, 58 en tierras de la actual provincia de Ciudad Real. La existencia de estos *Germani* en España ha sido tomada como prueba principal para señalar infiltraciones germánicas (en sentido etnológico) en las invasiones de nuestra Península por pueblos indoeuropeos durante la Edad del Hierro. La bibliografía referente a la cuestión, que puede verse reunida en el artículo del pro-

fesor A. Tovar *Sobre la complejidad de las invasiones indoeuropeas en nuestra Península*, Zephyrus I, Salamanca, 1950, pág. 33 n. 1, necesita una revisión a fondo de acuerdo con el punto de vista tomado por Feist en el libro que nos ocupa. En general necesitan esta revisión todos los trabajos que se han hecho sobre la base de identificar o aproximar elementos lingüísticos o arqueológicos de otros países con los habidos en territorios y pueblos *Germani*, pero no germánicos. Como puede verse, la nueva interpretación de Feist tiene en este aspecto muy amplias consecuencias para la Prehistoria y Protohistoria europeas.

Para los pueblos celtas de la derecha del Rin emplea Feist la expresión *celto-germanos*, en el sentido «celtas en tierra de *Germani*».

Con los celto-germanos compartían el dominio de la región de la derecha del Rin otros pueblos ya sin carácter céltico; el núcleo más importante de ellos lo constituyen los *Suebi*, nombre con el que, según parece, llegó a designarse también todo el conjunto de *Germani* no célticos; ya el mismo nombre *Suebi*, con paralelos en las lenguas germánicas, nos habla de la filiación etnológica de estos pueblos, y todos los demás datos puestos a contribución coinciden en señalar su carácter germánico en el sentido moderno de la palabra. El autor designa estos pueblos como *suebo-germanos*, o sea «germanos en tierra de *Germani*».

La línea de separación entre celtogermanos y suebogermanos estaba constituída, al comienzo del Imperio en Roma, por el río Elba. En tiempos siguientes a esta situación, los suebogermanos van extendiendo su dominio a la izquierda del Elba en un largo proceso de asimilación de los pueblos celtogermanos. Cumplido este proceso es cuando surge la ecuación *Germani* = germanos, puesto que son germanos todos los que dominan la tierra de *Germani*. La designación, meramente topográfica, de la región no ha cambiado, pero al quedar dominada por pueblos etnológicamente uniformes, el término amplía su significación para denotar al mismo tiempo esta unidad etnológica. Son los escritores de comienzos de la Edad Media los primeros que designan, en algunos casos, a francos, alamanes, etc., como *Germani*. La posterior extensión de este nombre a todos los pueblos emparentados por la raza o la lengua con los germanos centroeuropeos ha sido llevada a cabo por la ciencia moderna, que al mismo tiempo, paradójicamente, ha sido víctima de esta acepción creada por ella al trasladarla ingenuamente del «germanos» nuestro al *Germani* antiguo.

El autor hace algunas consideraciones sobre la lengua de los celtogermanos, basándose en los nombres propios, único material disponible. En ellos descubre algún rasgo arcaizante en comparación con las lenguas célticas occidentales (el diptongo ide. **ei* conservado cuando en éstas había dado *ē*) y cierta aproximación en algunos caracteres

con raíces o sufijos germánicos, que señala para este dialecto una posición más o menos intermedia entre celta y germánico.

M. PALOMAR LAPESA.

TOVAR, ANTONIO.—*Estudios sobre las primitivas lenguas hispánicas*. Universidad de Buenos Aires. Facultad de Filosofía y Letras. Instituto de Filología; Sección Clásica. Serie B, vol. IV. Buenos Aires, 1949. 243 págs., 5 mapas.—Se encuentran reunidos en este libro varios artículos—aparecidos en distintas publicaciones, entre ellas esta revista—que tocan con gran amplitud aspectos muy diversos relacionados con las lenguas antiguas de la Península. Reunidos ahora en un volumen, muestran la importancia de la labor realizada en este terreno durante varios años por el Prof. Tovar, como también la unidad íntima de trabajos que antes, a medida que iban viendo la luz aisladamente, pudieron parecer fragmentarios y dispersos. Se trata, sin duda, de una de las aportaciones más copiosas al estudio de estos problemas, de tanta trascendencia para la Lingüística como para nuestra Historia antigua, y creo que su importancia justifica que intente hacer aquí un resumen de su contenido total, aunque su densidad y riqueza de sugerencias—a veces meramente señaladas al pasar—haga difícil reseñarlo con una fidelidad siquiera aproximada.

I. *Los signos silábicos ibéricos y las permutaciones del vascuence* (págs. 17-20).—Podría ocurrir que la indistinción de oclusivas sordas y sonoras en el alfabeto ibérico no fuera debida a imperfección del sistema gráfico ni tampoco a que faltara una de las dos series, sino a que su cualidad quedaba determinada en cada caso por el contorno fónico. Se apunta, como sugerencia comparativa, que algo semejante sucede en vasco, lengua de gran sensibilidad para la fonética sintáctica.

II. *Las inscripciones ibéricas y la lengua de los celtíberos* (páginas 21-60).—El capítulo más extenso y uno de los más densos. Sistematización de los vestigios de la declinación celtibérica, tarea que ya fué iniciada por J. Caro Baroja (EMERITA, XI, pág. 32 ss.). Se señalan también varios sufijos de derivación (*-ko*, con ampliaciones: *-tiko*, *-sko*, ...) y se proponen etimologías de topónimos y antropónimos, y de varias palabras que aparecen en epígrafes de esta zona. Es del mayor interés la utilización de las inscripciones de Peñalba de Villastar, que le permite reconocer el superlativo *ueramos*, *uoramos* «supremus» (de **uper-amos)*, precisamente celta a causa de la pérdida de *-p-*, y la enclítica *-que*, repetida también dos veces en el bronce de Luzaga. Resulta también de suma importancia por sus implicaciones la comparación del ib. *sosin-* con el galo *sosin* (y *sosio)* que ha sido interpre-

tado como demostrativo por los celtistas (de **so(d) sendha*, según Pedersen), sin que para Tovar haya fundamento suficiente para ello.

III. *Ibérico* eban *«piedra»* (págs. 61-66).—Se recogen los ejemplos de *eban* y *ebanen* que al parecer van siempre precedidos de un nombre propio, por lo menos. Una de las inscripciones en que se presentan es seguramente de carácter sepulcral. La palabra no puede referirse, según el señor Tovar, a «filiación o relación entre personas», pues en uno de los casos sólo va precedida de un antropónimo. Ahora bien, en lápidas líbicas hay abundantes ejemplos de un tipo con sólo dos palabras: una, *bn-s* «piedra», más un elemento posesivo, y la otra un nombre propio. El ib. *eban* estará, pues, unido etimológicamente al grupo camito-semítico de nombres con el sentido de «piedra» y verbos con el valor de «construir». El elemento *-en* será un posesivo.

IV. *Sobre el vasco y el celta* (págs. 67-81).—Examen crítico de elementos léxicos comunes que se trata de separar en dos grupos: préstamos celtas al vasco y restos del sustrato o sustratos occidentales. Se señalan además como rasgos lingüísticos comunes la pérdida de consonantes iniciales y la infijación de partículas pronominales en el verbo.

V. *Etimología de «Vascos»* (págs. 82-89).—La leyenda monetal *ba(r)scunes* debe interpretarse como un nominativo de pl. de un tema en consonante, como otras en *-es* de zonas del interior. El tema lo supone Tovar formado con un suf. *-kon*, y para el elemento radical propone una etimología: i.-e. **bhars-* (a. i. *bhrstis*, lat. *fastigium*, *fastus*, etc.) con el sentido general de «alto» y traslaticio de «orgulloso».

Se suprime, pues, radicalmente la relación que siempre se ha buscado entre el elemento *eusk-* de *euskera*, *euskaldun*, etc. (al que se suele aproximar el nombre de los *Ausci)* y *Vascones*, *Vascos*. Lo cierto es que esa relación no había conseguido ser satisfactoriamente explicada. Un intento reciente del señor Alvarez Delgado quedó también lejos de lograr un asentimiento general (cf. W. Giese, «Eusko-Jakintza», III (1949), págs. 139-140).

VI. *Una explicación del sufijo vasco «-en»* (págs. 90-95).—Si *ebanen* significa «su piedra» o, mejor, «piedra de él», esta forma «viene así a constituir un inapreciable eslabón geográfico entre el vascuence y las lenguas camíticas». El suf. vasco de gen., *-en*, se usa—aparte de empleos derivados como el superlativo y el ordinal—con valor de relativo. Tovar cree que esta identidad quedaría explicada a partir del carácter pronominal de este elemento, y trata de hacer sentir ese valor en algunos ejemplos vascos.

Una partícula *n* con valor pronominal existe en bereber y un genitivo nubio en *-en* fué comparado hace tiempo con el vasco. La crítica del señor Zyhlarz no invalida esa relación. En el ib. *-en* muestra el vasco, que lo ha incorporado a su declinación, la huella del sustrato africano en un remoto pasado occidental.

VII. *Sobre la fijación de las invasiones indoeuropeas en España* (páginas 96-118).—Se establecen distintas zonas lingüísticas dentro del área indoeuropeizada con arreglo a tres criterios: la distribución de las gentilidades, la de las centurias y la de los restos de la lengua celtibérica. Se aduce de una manera exhaustiva el material epigráfico y los resultados se resumen en tres mapas.

Las *gentilitates* o *gentes*, comunidades intermedias entre la familia y el pueblo, aparecen indicadas por un gen. de pl., menos frecuentemente por un adjetivo, y ese gen. es por lo general de tipo no latino (*Medutticum*, etc.). Estos gentilicios faltan en Galicia y Portugal, llegan hasta Mérida y el corazón de la Mancha, y por el E. no bajan de las tierras altas de Celtiberia, con muestras en Peñalba de Villastar. En los pobladores de esta zona—astures, cántabros, vettones, carpetanos y seguramente pelendones—ve el señor Tovar a los indoeuropeos preceltas. El área del NO. queda delimitado por la presencia de la *centuria*, paralela, al parecer, a la *gentilitas*. Es principalmente la de los galaicos, con penetraciones entre los astures. Queda, en tercer lugar, la zona marcada por las huellas de una lengua celta de tipo goidélico en el extremo oriental de la meseta y sierras de Teruel (berones, celtíberos, olcades, arevacos). Entre ellos, sin embargo, y precisamente en Peñalba de Villastar, se encuentran genitivos de pl. de gentilicios, hecho que el autor señala con toda imparcialidad.

VIII. *Über das Keltiberische und die anderen alten Sprachen Spaniens* (págs. 119-126).—Tiene un carácter de resumen.

IX. *La sonorización y caída de las intervocálicas y los estratos indoeuropeos en Hispania* (págs. 127-147).—A juicio del autor, que cree en general que las explicaciones por la teoría del sustrato están hoy día injustificadamente postergadas por los lingüistas, la sonorización y caída de consonantes en las lenguas románicas hispanas «obedece a un hecho de sustrato, y además de sustrato occidental» ligado a los demás territorios precisamente «célticos» de la Romania», es decir, con inclusión también del elemento i.-e. pre-céltico. En apoyo de este punto de vista presenta un abundantísimo acopio de datos epigráficos cuya localización occidental se precisa en un mapa.

Ya se sabe que esta teoría ha sido acogida con aprobación por el señor Menéndez Pidal en la 3.ª ed. de sus «Orígenes del Español» (página 257).

X. *Sobre la estirpe de Séneca* (págs. 148-153).—Consideraciones sobre el carácter indoeuropeo de este cognomen de forma no latina.

XI. *A propósito del vasc. «mando» y «beltz» y los nombres de Indibil y Mandonio* (págs. 154-167).—Los nombres de los jefes ilérgetes reflejan la complejidad de las influencias que sufrió ese pueblo ibérico. *Mandonio* es un derivado de *mando*, i.-e. occidental, por medio del sufijo *-onio-* ('Αργανθώνιος, cuyo celtismo se defiende, etc.), mientras

que *Indibil* está formado por la unión del prefijo céltico *ṇde-* (galo *Ande-)* al ib. *beles*, representado también en vasc. y aquit. Es importante su aproximación de *Indibilis*, etc. a *ata-bels* en las monedas de Ampurias. *A* representaría aquí la nasal sonante i.-e.

XII. *El bronce de Luzaga y las téseras de hospitalidad latinas y celtibéricas* (págs. 168-183).—Intento de traducción de este famoso epígrafe, con examen comparativo de téseras de hospitalidad tanto en letra ibérica como latina.

XIII. *Sobre los nombres de divinidades del Oeste peninsular* (páginas 184-193).—En esta región distingue el señor Tovar la zona meridional, el círculo tartesio, al S. de Coimbra, del Tajo y de Mérida, donde no se conservan en época romana divinidades menores con nombre indígena. Estos abundan al N. y son compuestos—unos que declinan ambos elementos y otros solamente el segundo—del tipo *sustantivo + adjetivo* y precisamente en este orden, como en ib., vasco y en algunos compuestos celtas (galo Πεννοουινδος, etc.): otro reflejo del sustrato primitivo de occidente. Los diptongos y triptongos que tanto abundan en estos nombres son para el autor consecuencia del desarrollo, por razones fonéticas, de una *-i-* entre la vocal final del tema y el suf. *-ko* (cf. *Paciaecus* frente a *Paciacus)*.

XIV. *Pre-indoeuropeans, Pre-celts and Celts in the Hispanic Peninsula* (págs. 194-210).—En este artículo resume el señor Tovar sus conclusiones. En la Península se marcan dos áreas lingüísticas. La parte indoeuropeizada llega hasta el Tajo y hasta el Guadiana en Mérida; su límite oriental lo forman los montes de Cuenca y Teruel, los páramos de Soria y la Rioja. Al primer movimiento de pueblos i.-e. corresponden los cántabros, astures, pelendones, carpetanos y vettones, aunque con mezcla de elementos de la siguiente invasión: son los pueblos pre-celtas. Al segundo movimiento, celta, corresponden los celtíberos en sentido estricto, y probablemente los vacceos y berones. No se atreve a fijar su posición en cuanto a galaicos, lusitanos, turmodigos y autrigones.

A una nueva colección de ejemplos de la declinación celtibérica sigue la discusión de la declinación especial que aparece en latín en la región del NO. (gen. en *-is*, dat. en *-i* de temas en *-o*, etc.). El autor ve en ella la prueba de una fuerza que tiende a nivelar las desinencias casuales reduciéndolas a una para cada caso, consecuencia de un ambiente lingüístico de tipo aglutinante.

Se termina el libro con algunas consideraciones sobre sufijos ibéricos entre las cuales expone su importante teoría que ve en *iltirces*, en monedas de Ilerda, una simple abreviación de *iltircescen* y también en *nertobis, secobiris*, abreviaciones de *nertobi(rice)s* (cf. *Nertobriga)* y *secobirices*, ésta última atestiguada también en monedas.

Es un hecho evidente y no hay necesidad de insistir sobre él que, tratándose de problemas tan obscuros por la misma escasez de datos, las soluciones propuestas no siempre serán aceptadas sin discusión. Esto ocurrirá sin duda con algunas de las ideas del autor. Sus teorías parecerán quizá a veces demasiado radicales como cuando niega que los distintos tipos de silbante en la escritura ibérica (hay también dos en la griega del plomo de Alcoy) correspondan a una realidad fonética (págs. 26-27) o bien cuando rechaza la existencia de una declinación en la Hispania ibérica y tartesia (págs. 208-209). Esta última conclusión es seguramente una consecuencia de las arraigadas convicciones del autor en cuanto al parentesco lingüístico ibero-camítico y puede que algunos prefieran atenerse por ahora a un «non liquet» en ambas cuestiones mientras los hechos seguros no sean más abundantes. Pero esto es, como ya he dicho, inevitable, y en todo caso debemos agradecer al señor Tovar que haya expuesto con franqueza sus opiniones, pues sólo de una discusión abierta podemos esperar alguna claridad en problemas tan difíciles. Y para todos quedará como adquisición definitiva la aportación de esta obra a una imagen más clara de la Hispania antigua con su delimitación precisa de lo celtibérico y de lo ibérico, así como el avance que representa en la interpretación de los epígrafes en lengua indoeuropea.

Indico a continuación algunas observaciones que la lectura del libro me ha sugerido.

(I).—La adecuación del sistema fónico vasco a un sistema gráfico como el ibérico es tan sólo relativa. Los pares vascos *k/g*, etc., están muy lejos de ser variantes de un fonema único en distribución complementaria determinada por los sonidos inmediatos. El vasco distingue perfectamente, por ejemplo, las oclusivas sordas y las sonoras en posición intervocálica, y no hay motivo para pensar que esa oposición que hoy es fundamental en la lengua no lo fuera hace dos milenios. Lo mismo ocurre detrás de *r* (hay *urde* «cerdo» y *urte* «año», etcétera). Por otra parte, lo que queda en el vasco histórico de un sistema de puntos de neutralización de esa oposición podría muy bien tener una explicación diacrónica: cambios fonéticos que al menos en parte serían tardíos con relación a la época que aquí se considera. Este es probablemente el caso de la neutralización tras nasal y *l* que además no es un fenómeno vasco, sino un hecho dialectal, ya que ni el roncalés ni el suletino parecen haber sonorizado.

(II).—Entre los ejemplos de declinación celtibérica podría tal vez incluirse *turiasu* como nom. sing. *(-ū < -ō)* de tipo céltico de un tema en *-n*.

(III).—El argumento de que *eban(en)* «no puede significar filiación o relación entre personas», porque en un caso *(aredace sicedunineban nereildun da...)* sólo va precedido de un nombre personal, no

es probablemente decisivo. Porque, al parecer, el que le sigue lo es y puede pensarse en una colocación anormal, posibilidad que no hay que excluir en absoluto. En eso pensaba sin duda G. Bähr («Baskisch und Iberisch», pág. 86 de la separata) cuando anotaba: *umgestellt?* Hay quizá además una posibilidad de relacionar morfológicamente *eban* con *ban*, dentro de lo poco que sabemos del ibérico. El suf. *-tar* se presenta también en la forma *-etar* y de *eban* podemos hablar, lo mismo que de *ban*, como de un sufijo, en sentido puramente gráfico, porque cuando no va seguido de *-en* «forma un compuesto con el nombre precedente» (Tovar, pág. 65, n. 1).

(IV).—En cuanto a los préstamos del celta o, mejor, a los elementos comunes celto-vascos, el autor hace un cuidadoso y detallado examen. Desgraciadamente el resultado sigue siendo poco impresionante. Habría en primer lugar que separar las voces que han tenido alguna difusión en románico y han podido pasar de ahí al vasco, sin que supongan por necesidad un contacto directo prerrománico. Aquí entran, por ejemplo, *gona*, *kai*—en la terminología marítima vasca es muy difícil encontrar elementos realmente antiguos—, *kereta*, *landa* o *seska*. En algunos casos la forma (p. ej. *gezi* con monoptongación o *izoki(n)* por su sufijo) habla con gran probabilidad en favor de la mediación latina. Si el vasc. *(h)artz* «oso» es i.-e. como es altamente probable, no tiene a mi entender nada de específicamente céltico: aproximadamente en la época en que en la Galia escribían *Deae Artioni*, escribían en la Aquitania *Harsi* (gen.). El vasc. *ogei* (y *hogei)* se parece más o menos, p. ej., al galés mod. *ugain*, pero el parecido disminuye a medida que las formas célticas son más antiguas. Quedan siempre grandes dificultades fonéticas que a lo que sé nunca han sido salvadas. Análogas observaciones habría que hacer para el vasc. *iratze*, comparado con el celta *ratis*, a las que se podría añadir la existencia de la forma vasca *ira* «helecho» y del suf. *-tze* precisamente con nombres de plantas. Y esta lista es susceptible de prolongarse considerablemente. Naturalmente que no pretendo con esto negar la existencia de contactos o relaciones vasco-celtas, hecho que parece estar suficientemente probado históricamente.

(V).—Pueden ser etimológicamente un mismo elemento, pero el sufijo vasco de gen. *-en* y la partícula bereber *n* me parecen dos tipos sintácticos excesivamente alejados el uno del otro. El ejemplo labortano *kafia erre dut orai zortzi egunena* «he tostado ahora café para ocho días» refuerza poco la tesis. Prueba sólo, a mi juicio, que los usos de *-en* con nombres de género inanimado que señala Gavel, si son los más importantes, no son ni mucho menos los únicos (se oyen a cada paso cosas como *etxearen jabea* «el dueño de la casa» o *mendiaren gallurra* «la cima de la montaña»). Es lo mismo que decir «he tostado el café de ocho días» en vez de «para ocho días», giro que tal vez sea vul-

gar, pero que sin duda es muy frecuente. En este uso—y en realidad en gran parte de sus empleos, excepto el de relativo, dentro de los límites de la oposición general «animado»/«inanimado»—podría ser sustituído por el otro suf. de gen., *-ko (zortzi egunekoa)*, para el cual Schuchardt y otros han pensado en un origen céltico nada pronominal.

(VI).—El aquit. *Senicco (CIL* XIII, 80) puede efectivamente ser, como *Seneca*, etc., un derivado del i.-e. **sen-* «viejo» y así pensaba también Bähr *(o. c.*, pág. 42) siguiendo a Dottin. Pero también podría ser, con *Senixsonis* (gen.) en el mismo epígrafe, *Senitennis* (genitivo, 125; lectura de S. de Ricci) y *Seniponnis* (267), un derivado del aquit. **seni* (cf. vasc. *sehi, sei(n)* «niño» < **seni)*. El suf. *-ko(n)* existía también en aquitano, como señala Tovar (pág. 84: *Belex Belexconis f.)*.

(VII).—Con referencia al suf. *-onio-* que el señor Tovar señala en *Mandonio* y naturalmente en Ἀργανθώνιος, tal vez no carezca de todo interés el señalar la existencia de un pueblo alavés *Argandoña* (en 1025 *Argendonia)*, cuya forma antigua habrá sido muy probablemente **Argentonia* (o **Argantonia?)*.

(VIII).—Todo intento de interpretación del bronce de Luzaga es naturalmente muy difícil. En *stan*, ¿no podría verse un demostrativo en concordancia con *gortican?* Bähr (pág. 97) pensaba en esto, aunque nos parezca que en ese caso la silbante de *stan* es por lo menos tan rara como la *t* que a él le extrañaba. Sería sin duda buscar demasiado lejos recordar las formas de demostrativo con *st-* del a. pr.

Quizá hubiera convenido explicar más ampliamente el contraste entre el valor de «tésera» que el señor Tovar atribuya a *gortica* por razones combinatorias (pág. 179) y el de «unidad política» (o, mejor, de un derivado adjetival de la palabra *gort-* con ese sentido) a que llega por vía etimológica en las págs. 50-51.

Si el espacio lo permitiera, sería una satisfacción discutir con el autor sobre algún que otro punto: el signo y y la lenición de las nasales; bronce de Luzaga; sufijo ibérico *-ken* y gen. vasco, etc.

Deseo haber dado en estas líneas sueltas una impresión justa de este libro, con su amplitud de intereses, riqueza de ideas muchas veces audaces y su tendencia constante a la sistematización. Su valor como reunión exhaustiva de materiales, cuyo acceso está facilitado por índices completísimos, está por encima de todo elogio. No cabe duda de que será por mucho tiempo el manual de consulta indispensable y frecuente para todos los interesados en estos estudios. Y su ambición—no creo equivocarme al interpretar así la mente del au-

tor—de ser un incentivo que atraiga nuevas miradas a este campo de estudios se logra sin duda plenamente.

Una impresión elegante y cuidada avalora el libro.

L. MICHELENA.

KLOSTERMANN, R. A.—*Die slavische Überlieferung der Makariusschriften.* Göteborg, Wettergren & Kerbers Förlag, 1950. 56 págs.

Falta una edición crítica a la altura de la Ciencia actual de las obras de este santo eremita egipcio, que plantean numerosos problemas de autenticidad, mientras que, de otra parte. hay obras probablemente suyas que se han transmitido anónimas o con atribuciones falsas. Dada la difusión que la obra del Santo tuvo en las iglesias eslavas, el estudio presente tiene interés para una futura edición de sus obras y, también, para el estudio de la religiosidad eslava, en cuyo desarrollo tanto influyeron sus escritos místicos. Dadas las circunstancias actuales de la Europa oriental, los datos acumulados sobre los manuscritos de San Macario en las bibliotecas eslavas—sobre todo rusas—no pueden menos de ser incompletos y dependientes casi siempre de catálogos antiguos; igual ocurre con la revisión de la tradición indirecta y de la influencia ejercida por el Santo. Sin embargo, por primera vez se acumula un material que da idea de la difusión de los escritos de San Macario traducidos al eslavo y de la repercusión que tuvieron. Hasta el siglo XVI no hay traducciones completas, pero abundan muchísimo las vidas del Santo y homilías y fragmentos de ellas contenidos en Florilegios. Hay algunos escritos suyos, incluso, que sólo se conocen por traducciones eslavas. Aunque forzosamente provisional, el estudio tiene gran importancia como punto de partida para la futura investigación.

F. R. ADRADOS.

FRANZ DÖLGER: *Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert,* Sitzungsberichte der Bay. Akad. der Wiss., Phil.-hist. Klasse, 1952, Heft 1. 28 páginas.

En esta breve monografía, dedicada al eslavista P. Diels, trata el autor con su maestría acostumbrada de un documento bizantino, procedente del monasterio de los Iberos en el Monte Athos, en la cual hay una mención expresa de «los eslavos búlgaros allí establecidos» (τῶν ἐνσκηνωθέντων ἐκεῖσε Σκλάβων Βουλγάρων). Se trata precisamente de un testimonio de la convivencia de búlgaros dentro del Estado bizantino en los alrededores de Salónica, convivencia que, como se sabe,

tiene la trascendental importancia de ser el punto de arranque de la misión de los apóstoles del mundo eslavo San Cirilo y San Metodio. Después de la traducción y análisis del documento, el autor polemiza con varios tratadistas y analizando textos y escritores bizantinos afirma que el pasaje más antiguo que ha encontrado con la significación moderna de «esclavo» para el nombre σκλάβος es del año 1136. Antes de esta fecha σκλάβος significa «eslavo», y esa significación es la que tiene en el documento estudiado en la presente monografía.

Dölger termina su estudio con una pregunta: «Mit dem Nachweis, dass die Bezeichung σκλάβοι für Sklaven in den byzantinischen Quellen nicht vor dem 12. Jh. auftaucht, erhebt sich die Frage, an welcher Stelle diese Bedeutungsausweitung des Völkernamens entstanden ist. Es läge nahe zu vermuten, dass sie zuerst im venezianischen Bereich entstanden und erst von dorther nach Byzanz übertragen worden wäre. Eine Untersuchung der westlichen Quellen könnte hierüber Aufschlüsse bringen».

Recogemos aquí esta pregunta y se la transmitimos a los arabistas, que es posible tengan algo que decir sobre la cuestión.

A. T.

Homeric Researches by JOHANNES TH. KAKRIDIS.—Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund. XLV. Lund, C. W. K. Gleerup, 1949. 168 págs.—Kakridis, bien conocido por sus trabajos muy meritorios sobre Filología griega, cree que, a pesar de lo muchísimo que se ha dicho ya acerca de Homero, es posible todavía extraer algunas deducciones valiosas sobre el estilo y la técnica compositoria del autor de los dos grandes poemas. Ello puede lograrse, dice, recurriendo al método que él llama «neoanalítico», que no se basa en las contradicciones de tipo lógico e histórico, sino más bien en anomalías o rasgos diferenciales de índole artística para rastrear elementos más antiguos en que el autor no ha acertado a enmascarar de manera total la adaptación del viejo texto a un contexto no enteramente adecuado a aquél.

Este método, lento, pero seguro, es aplicado a continuación por Kakridis a varios lugares debatidísimos: la leyenda de Meleagro (hay un importante inciso sobre aspectos matriarcales), los problemas relativos a Héctor, Andrómaca y Paris en Z, la escena de las nereidas en Σ, la de los vientos en Ψ, el mito de Níobe en Ω, etc.

La última parte está dedicada a poner en relación determinados procedimientos estilísticos de Homero con paralelos hasta hoy inobservados de la poesía popular griega moderna. La cuestión es realmente escabrosa, pero Kakridis sale bastante airoso del empeño. Nadie le discutirá, por ejemplo, su afirmación de que la pregunta, al

parecer estúpida, que dirige Héctor a las esclavas en Z 376 y sgs., acerca de dónde se encuentra Andrómaca, está profundamente enraizada, como otras similares de Homero, en un motivo típicamente popular que aparece en canciones modernas, la pregunta acerca de dónde está Fulano o Mengano (también nuestras niñas, sin ser griegas, preguntaban cantando hace unos años adónde iba Alfonso XII), junto a la que hallamos otras interrogaciones cándidamente retóricas (por qué llora una persona, cf. Π 7, o qué cosa ocurre inesperadamente, cf. β 28) en varias bellas canciones griegas. También halla Kakridis paralelos entre la indiferencia al principio de la *variatio*, tan frecuente en Homero, y los hechos semejantes que pueden señalarse también en canciones populares, y finalmente (y éste nos parece el más probativo de los tres temas), también aparece en esta clase de cantos el tipo de frases en que un compuesto, sin duda con fines exegético-lingüísticos, es desarrollado a continuación en oración relativa: así, frente a casos como Θ 527, κύνας κηρεσσιφορήτους, οὓς κῆρες φορέουσι κτλ., encontramos en canciones modernas η μοναχοκοιμούσα, οπού κοιμάται μοναχή o bien καστροφυλαχτής, οπού φυλάω το κάστρο. Este, repetimos, es un paralelo impresionante, pero los otros dos hechos observados es posible que puedan ser explicados sin dificultad como procedimientos estilísticos rudimentarios comunes a todos los pueblos y a todas las lenguas.

El material reunido para los primeros capítulos se le ha multiplicado tanto al autor, que ha tenido éste que dar, al final de su libro, tres apéndices relativos al desarrollo de la leyenda de Meleagro en la canción moderna (Chipre, Turquía, Letonia, Islandia, etc.), al mito, citado por Pausanias, de Coreso y Calírroe, y al famoso pasaje de Sófocles *Antíg.* 905 y sgs. sobre la preferencia que debe darse a los hermanos frente a los esposos e hijos, con el conocido paralelo de Heródoto III 119 acerca de la mujer de Intafernes. Pischel *(Zu Sophokles Antigone 909-912*, en *Herm.* XXVIII 1893, 465-468) citaba unos cuentos indios en que se expresa la misma idea y pensaba que Sófocles la tomó de Heródoto, que a su vez la había hallado en Persia como algo venido de la India; pero también aquí hay paralelos griegos modernos tan sorprendentes, que se ve bien cómo pudo Sófocles tomar el extraño razonamiento de la poesía popular. Por ejemplo, en un canto bien conocido se lee πήραν του Κώστα τα παιδιά, του Γιάννη τη γυναίκα/και του μικρού Βλαχόπουλου πήραν την αδερφή-του./Ο Κώστας κάνει άλλα παιδιά, κι' ο Γιάννης άλλη παίρνει,/μόν' το μικρό Βλαχόπουλο άλλη αδερφή δέν κάνει «se han llevado a los hijos de K. y a la mujer de Y., y también a la hermana del pequeño V. se han llevado; K. tendrá otros hijos, Y. otra esposa, pero el pequeño V. será el único que no tendrá otra hermana».

El libro de Kakridis es realmente sugestivo y, en algunos puntos, muy convincente.

MANUEL F. GALIANO.

CAZZANIGA, IGNAZIO.—*Osservazioni intorno ai frammenti fiorentini dell' Ippomedonte di Euforione.* Tirada aparte de la *Miscellanea G. Galbiati.* Milán, 1950, 21 págs.—Recibimos este cuidado folleto en que I. Cazzaniga, bien conocido por sus muchos y valiosos trabajos de Filología clásica, aborda con cauteloso valor—valga la expresión—un texto tan difícil como el de los fragmentos euforioneos publicados vez primera por Vitelli y señorita Norsa, *Ann. Scu. Norm. Sup. Pisa* IV 1935, 3-14, y que luego fueron objeto de abundantísima bibliografía durante los años siguientes.

El mérito principal de Cazzaniga, a lo largo de estas densas y bien trabajadas páginas, consiste en haber hallado en fr. II 16 el nombre de la ciudad tracia de Ainos, ya mencionada en fr. I 4, que, como su título indica, corresponde al *Hipomedón* de aquel autor; y ello le permite asignar al mismo poema los fragms. II y III, el último de los cuales contiene alusiones al mito, también tracio, de Tereo y Filomela. Igualmente hay referencias a Harpálice, Medea, las Peliades, y obsérvese—dice el autor—que en todos estos mitos hay atroces matanzas familiares provocadas por torpes móviles. A continuación, Cazzaniga rastrea hábilmente las huellas de este poema en la sexta Bucólica de Virgilio y en Ovidio, todo ello con gran aparato de erudición y sagacidad profunda.

El trabajo podrá o no convencer, pues los fragmentos están demasiado lacerados para que de ellos pueda aparecer nada claro; pero lo que nadie puede discutir es la honradez, seriedad y pericia que resplandecen en el autor.

M. F. GALIANO.

L. PH. RANK.—*Etymologiseering en verwante verschijnselen bij Homerus.* Assen, 1952 (Van Gorcum & Comp.). 158 págs. más una doble hoja separada de «Stellingen».—Tenemos ante nosotros una tesis doctoral presentada a la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Utrecht el 21 de diciembre de 1951 a las tres de la tarde. El graduando se llama Louis Philippe Rank, nacido en Middelburg: su ponente («promotor»), el profesor Verdenius. El nuevo doctor ha editado por su cuenta, según parece, la tesis, que dedica a sus padres; al final de ella figura una serie de veintidós proposiciones o tesis («Stellingen») escuetamente redactadas y referentes casi todas a puntos controvertidos del texto de varios autores griegos y latinos, según la mejor escuela filológica holandesa. ¡Anticuados ritos y pormenores, pero nostálgicamente deliciosos para una Universidad tan vuelta de espaldas al pasado como la nuestra!

La más notable innovación consiste en que el señor Rank ha prescindido del latín para adoptar el holandés, con lo cual nuestra com-

prensión de la obra no se ha visto ciertamente facilitada. El tema, sin embargo, resulta fácil de entender: se trata de completar y perfilar los estudios hechos por Hecht *(De etymologiis apud poetas Graecos obviis*, Königsberg, 1882) y Woodhead *(Etymologizing in Greek Literature from Homer to Philo Judaeus*, dis. Chicago, 1928) y últimamente por Risch (cf. nuestra reseña de EMERITA XVII 1949, 309) sobre los juegos etimológicos y fenómenos afines en la Literatura griega: o mejor dicho, a Homero, campo ya suficientemente extenso a que ha preferido reducirse Rank.

La obra comienza por presentar unas reflexiones sobre las diferencias entre nuestro concepto de Etimología y el de los antiguos, con un esbozo de historia de la evolución del dicho concepto ya en la propia Antigüedad clásica; y a continuación empieza el catálogo sistemático de citas homéricas divididas en secciones. Primero, los casos de «assonantie» del tipo etimológico κειμήλια κεῖται, seguidos de los simples «klanken» nacidos entre palabras distintas, como ἐς πόλεμον πωλήσεαι; sigue una lista de 51 nombres propios (de 'Αηδών a Χίμαιρα) con los juegos etimológicos inherentes a cada uno de ellos (descuellan Αἴας, citado junto a αἰεί, αἰόλος, αἰών y ἄντα; 'Αχιλλεύς, con ἀχλύς y ἄχος, y, sobre todo, el complicado 'Οδυσσεύς, con las repetidas alusiones a ὀδύρομαι y ὀδύσσομαι). El capítulo III («Homerus als philoloog») nos presenta al poeta en función de pedagogo de la Lingüística, bien en casos (treinta cita Rank) como πρωτοτόκος κινυρή, οὐ πρὶν εἰδυῖα τόκοιο, bien en paráfrasis de onomásticos, como en 'Αστυάνακτ' ·οἷος γὰρ ἐρύετο... (veinte ejemplos, de Αἰγαίων a Φημίος). El capítulo IV presenta las etimologías «formadoras de mitos», la más conocida de las cuales es λαοὺς δὲ λίθους ποίησε Κρονίων. El quinto se refiere a las denominaciones dobles (ἄρκτον/ἅμαξαν, μόρφνον/περκνόν, Πάρις/'Αλέξανδρος, 'Ινώ/Λευκοθέη), con un apartado dedicado a los nombres distintos usados por dioses y hombres (Βριάρεων/Αἰγαίων', Βατίειαν/σῆμα πολυσκάρθμοιο Μυρίνης, χαλκίδα/κύμινδιν, Ξάνθον/Σκάμανδρον, μῶλυ, Πλαγκτάς). El sexto trata de los «nombres parlantes» inventados por el poeta, del tipo de Οὐκαλέγων y Θερσίτης; y el séptimo, en fin, constituye una especie de apéndice destinado a dar luz sobre la terminología etimológica en Homero: ἐπώνυμος, ἐπίκλησιν, etc.

Pero nadie se crea dispensado de acudir a la consulta de la obra por el hecho de conocer ya este nuestro breve y esquemático índice: los catálogos son lo de menos frente a la profusión de citas y lugares paralelos, la agilidad y acierto con que se discuten variantes y versos dudosos, las utilísimas noticias que aquí encontramos en torno a las opiniones de escoliastas y gramáticos acerca de los juegos etimológicos de Homero. El libro es francamente bueno, aunque resulte penosa su consulta por la dificultad de la lengua en que está escrito: si siguen el autor y sus compatriotas publicando obras tan útiles, logra-

rán—buen ejemplo para nosotros—que los demás acabemos aprendiendo o perfeccionando nuestro holandés.

MANUEL F. GALIANO.

GIOVANNI PATRONI.—*Commenti mediterranei all'Odissea di Omero*, Dott. Carlo Marzorati, Editore, Milano, 1950, XVIII + 598 páginas, 5.000 liras.

Este volumen, elegantemente impreso y presentado, en la serie de las publicaciones de la Facultad de Filosofía y Letras de Pavía, constituye un homenaje que al ilustre patriarca de la prehistoria en Italia le ofrecen sus amigos y antiguos alumnos. El trabajo aparece como cumbre de una larga serie de investigaciones y meditaciones muy personales del autor y constituye una interpretación nueva de la *Odisea* y, en general, del arte homérico.

Adelantémonos a hacer presente que el trabajo de Patroni es muy personal y, a veces, nos atreveríamos a decir, demasiado caprichoso y subjetivo. El libro pretende «sacar a la luz los elementos mediterráneos de la antigua fábula preaquea de Ulises conservados por Homero, y distinguirlos de los elementos aqueos que el poeta y los aedos prehoméricos introdujeron poco a poco». Junto a esto, el poeta plantea una concepción original según la que la *Odisea* es obra de Homero, y precisamente de su juventud, y anterior a la *Ilíada*.

Como se comprende, se trata de una obra que no representa un cómodo resumen de las investigaciones actuales ni tampoco se preocupa demasiado de la bibliografía. El autor, compenetrado por un estudio de largos años con el poeta y preocupado por la etnología del antiguo mediterráneo, ha dejado desarrollarse sus pensamientos libremente y nos ofrece las meditaciones de un prehistoriador sobre la obra de arte. Es curioso que en nuestro siglo apreciamos muchas veces los testimonios de los antiguos con tales preocupaciones, y con ello olvidamos la consideración literaria y estética, que queda relegada a un segundo término.

Para Patroni la *Odisea* no es sino la versificación por un poeta genial, Homero, precedido por los aedos de las cortes aqueas, de una antigua fábula mediterránea, que narraba las aventuras marineras de un héroe ante todo astuto y habilidoso. Sobre esa fábula se puede descubrir una complicada elaboración «aqueizante» que tendía a convertir la primitiva narración popular en una epopeya guerrera capaz de ser cantada en las cortes de los príncipes. A ello obedece, por ejemplo, la transformación de la primitiva venganza del astuto viajero contra unos pocos pretendientes de su mujer en una amplia batalla

donde se ha multiplicado para tal fin el número de los pretendientes. A consecuencia de hacer de Ulises un héroe de la guerra de Troya, y de sus aventuras un *nostos* más, la ausencia de diez años se duplica, lo que tiene por consecuencia las vacilaciones en el carácter de Telémaco y ciertas incongruencias más al prolongar tanto la ausencia de Ulises.

Reducida a esta concepción la tesis de Patroni, que en algunos puntos considera un precursor a Nilsson, resulta plenamente aceptable y creemos que será muy fecunda su incorporación a los estudios homéricos. Claro que para sostener esta tesis Patroni acude a afirmaciones que pocos aceptarán, por ejemplo, cuando asegura (pág. 4 y passim) que los aedos de las cortes eran mediterráneos aqueizados y por consiguiente bilingües (!), y da por supuesto que Homero tenía a la vista el texto de una novela escrita en lengua «mediterránea».

Muchas veces tendrá razón Patroni y trasparecerán elementos mediterráneos en la trama del poema homérico, pero la mayoría, dado que ese mundo mediterráneo es literariamente mudo, no será tan seguro identificarlos. Por ejemplo, ¿quién nos asegura que los nombres de las ninfas marinas estén traducidos del «mediterráneo»? Otro es el caso de ciertas deducciones que se basan en la arqueología o en la historia de las religiones, por ejemplo, cuando descubre Patroni que la importancia de Atena en la *Odisea*, imponiendo muchas veces su criterio a Zeus, se debe a que hereda directamente el poder de la Potnia prehelénica. También nos parece aceptable la explicación de lo inencontrable de la Itaca homérica por interpretar los que la buscan como un «principado» aqueo lo que era únicamente la casa de un navegante protagonista de una fábula.

Un apoyo para sus teorías busca el autor en los estudios de Meillet y de Parry a base de analizar los elementos métricos tradicionales en el uso aédico, así como la fijación del epíteto para tal fin. De estos análisis y de la distinción de elementos iniciales o cláusulas de verso, deduce Patroni muchas veces la antigüedad de un verso en cuestión. Nuevo es el concepto de «olmo», es decir, verso que sirve de apoyo, como el árbol a las vides virgilianas, en la composición o el recitado. Patroni hace uso de tal concepto para reconocer en Homero los elementos heredados del estilo aédico. Notemos, sin embargo, que hacia el final de la obra, Patroni descuida este método como criterio de autenticidad y renuncia casi del todo a este estudio.

Nos parece un método un tanto violento y caprichoso el de pretender dividir de otra manera que la tradicional el poema en cantos. Patroni se señala un número máximo y mínimo de versos para cada canto, y a base de ello pretende hacer una serie de reducciones y una redistribución del material en los veinticuatro cantos, llegando incluso a ver en el número de versos real o supuesto un significado mágico, que nos parece injustificado.

Por ejemplo, en la pág. 308 leemos: «Il σ così restituito viene ad avere 478 versi (428 + 50) e sta entro i limiti fissati (massimo 496). L'interpretazione magica delle cifre che esprimono il numero dei versi è facile ed appropriata: 4, simbolo d'Ulisse; 7, compimento (simbolo delle serie compinte e sacre: i sette savi; le sette meraviglie; i sette luminelli del candelabro giudaico, ecc., ecc.); 8 (= 4 × 2) reduplicazione di Ulisse nel suo figliuolo. Ulisse e Telemaco compiono le operazioni preventive in vista della *battaglia*».

Para él la división en cantos actual procede ya de la redacción pisistrátida, lo que nos parece bastante problemático como para fundamentar sobre tal idea criterios de eliminación de versos y pasajes.

En cambio, en el mundo de la mitología se encuentra el autor plenamente en su terreno, dentro de las ideas, desarrolladas especialmente en Italia, de la religión «mediterránea». Realmente tiene razón cuando ve en Calipso y en Circe figuras en que se muestra la divina Potnia prehelénica. Su situación fuera de la moral patriarcal aquea se explica perfectamente. El carácter fabuloso de tales divinidades resalta espléndidamente en esta explicación. Que la diosa Calipso en Homero se sorprenda de todo lo que le dice Hermes, resulta claro porque la diosa no es olímpica, y bien ajena a la nueva religión. Hermes es un modesto servidor, al que la diosa desconoce.

El mundo de la fábula se nos aparece en todo su esplendor en la aventura del cíclope. En ella vemos a Ulises actuando, no como un guerrero aqueo, sino como un astuto mediterráneo, capitán de una nave en aquellos tiempos remotos de piratería y descubrimientos cuando surgió esta fábula y «los aqueos—nos dice Patroni, pág. 295—no habían ido todavía a fundar el imperio de Micenas, y quizá la Ilio de la edad micénica (estrato VI de Hissarlik) no había comenzado todavía a florecer, y seguro distaba todavía varios siglos de su destrucción».

La *nekyia* es para el autor una pieza de particular importancia. Según él, ha sufrido profundas alteraciones, y evidentemente tiene razón cuando hace resaltar la contradicción entre la primera parte, en la que Ulises permanece en la entrada misma del reino de las sombras, y el pasaje en que se nos cuentan los suplicios de algunas sombras (Sísifo, Tántalo) que sólo podían ser visibles para un visitante que recorriera propiamente el Hades. Supone por ello Patroni que hay aquí una contaminación con otro relato correspondiente no a un héroe aqueo o a un personaje de fábula, sino a un vate religioso. Tenemos aquí elementos bastante dispares que muestran el carácter complicado de nuestros textos homéricos.

En cuanto a la localización geográfica del poema, para Patroni es seguro que la isla de Calipso es Malta, de tan extraordinaria cultura prehistórica. La Thrinakia coincide (pág. 434) con «la biforcuta Italia

meridionale», que se consideraba isla y que de esta manera permite explicar que queden los sículos próximos a Itaca, suponiendo, como hace el prehistoriador Patroni, que éstos aparecen en la *Odisea* en Apulia, en relación con los hallazgos de objetos de bronce de esa región. Con la misma preocupación arqueológica señala el autor (página 411) que en el mundo mediterráneo preaqueo había hasta cuatro sistemas de escritura no alfabética, y de ello deduce que debió existir una literatura que en definitiva sirvió de modelo a la épica helénica. Igualmente es el arqueólogo el que supone (pág. 37) que el epíteto de ἱππόται dado al viejo Néstor proviene de que los aqueos tendrían todavía arqueros a caballo, conforme a la tradición asiática, en los tiempos en que en la región danubiana cabalgaban los antepasados de los futuros conquistadores de Grecia.

Otras veces, el autor defiende opiniones que podemos sin duda calificar de caprichosas. Por ejemplo, cuando ve en el episodio de Afrodita y Ares una obra dramática adaptada a la épica, pero en realidad correspondiente a una época anterior del poeta en que cultivaba un arte dramático de tradición cretense. Al lado de esto, sin embargo, hay observaciones sobre la mitología que resultan plenamente aceptables, por ejemplo, cuando Zeus y Poseidón disputan en el canto XIII como muestra de una concepción religiosa en la que todavía el predominio patriarcal de Zeus distaba de ser cosa establecida.

La oposición entre el Ulises de la fábula, astuto y pacífico, y el héroe homérico de estilo aqueo, se subraya por este prehistoriador con sorprendentes referencias a los arqueros de la prehistoria, en Alpera y en la caza de los tiempos paleolíticos (pág. 458).

La pequeña *nekyia* del último canto busca, según Patroni, acentuar el carácter homérico de la antigua fábula; pero como solución para considerarlo a la vez obra del poeta y excluído de la *Odisea* primitiva, Patroni piensa que se trata de un poema independiente, anterior a la *Ilíada*, que ha sido añadida a la *Odisea*.

Tal es, a grandes rasgos, el amplio libro en que Patroni ha desarrollado sus meditaciones sobre el poema homérico. Sin alegar ninguna bibliografía moderna, en ella se funda, partiendo del «estado actual de la cuestión». Pero no es un filólogo el que en este libro nos habla, sino un prehistoriador. Las consideraciones literarias, estéticas, de crítica textual, quedan en segundo plano ante la primordial preocupación histórica que al autor domina. Sin embargo, y si rebajamos un poco la excesiva fe en las conclusiones de su método, y rechazamos como innecesarias las hipótesis de un Homero bilingüe, de una literatura mediterránea, de una conciencia demasiado clara de la oposición de dos mundos que entonces luchaban confundidos y en gran parte con sólo confusos recuerdos del pasado, en la obra de Patroni

tenemos un admirable excitante para el estudio de la siempre renovada y siempre insoluble cuestión homérica.

A. TOVAR.

DELEBECQUE, EDOUARD.—*Euripide et la guerre du Péloponnèse.* París, Librairie C. Klincksieck, 1951. 489 págs.

El problema de las relaciones entre las tragedias de Eurípides y la política contemporánea, no es nuevo; aparte de obras generales ya antiguas, se pueden citar trabajos recientes de los estudiosos belgas Grégoire y Goossens, que han utilizado este método para la datación de algunas piezas. El libro de M. Delebecque sigue la vía abierta por los eruditos belgas, que se caracteriza por el enfoque cronológico de la cuestión, distinguiendo las diferentes fases de la guerra del Peloponeso; antes, en cambio, se solía estudiar en bloque las ideas políticas del poeta. M. Delebecque trata ahora de hacer un primer estudio de conjunto del problema según este criterio. Hay que advertir de antemano que el objeto de su estudio no son solamente las ideas políticas de Eurípides y los consejos que da a los atenienses, sino también las simples alusiones o, incluso, reminiscencias involuntarias, a hechos contemporáneos.

No se puede negar el interés del intento de M. Delebecque, pero hay que advertir previamente que el estudio de las alusiones es dificilísimo para nosotros, lo que hace que muchas de las recogidas en nuestro libro, demasiado sutiles y remotas, es probable que no encuentren mucha fe.

Tras una introducción sobre el método seguido, viene una primera parte titulada «Indices d'allusion contemporaine», donde se estudian sistemáticamente los diversos géneros de indicios: el primero, constituído por nombres de lugar, sentencias, cambios de tono o digresiones breves que son inesperadas en el pasaje en cuestión o cuya intención le rebasa; en el segundo, se trata de digresiones mayores, anacronismos, detalles inútiles a la acción, modificaciones de la leyenda, elección del lugar de la acción y de la nacionalidad de los personajes, etcétera; y en el tercero, de tendencias profundas de las piezas. Como se comprenderá, junto a las alusiones evidentes—realmente pocas—queda aquí grandísimo espacio para los juicios subjetivos. Generalmente, si se colocan en su lugar respectivo las alusiones de M. Delebecque, se ve o que no son tales alusiones o tienen un carácter general y no se refieren a situaciones concretas. Para discutir el sinnúmero de ellas recogido en todo el libro, haría falta escribir otro tan extenso como éste. Veamos, sin embargo, algunos ejemplos.

El primero que pone (pág. 24) es *Hipólito* 1465-6: «Cuando las no-

ticias de duelo se refieren a los grandes hombres, ejercen durante más tiempo su imperio», dicē el coro. Se trataría de una sentencia que rebasa la intención con que se enuncia: Hipólito no es un grande hombre (pág. 105), luego Eurípides alude a la muerte de Pericles. Pero hacer que Eurípides diga en los dos versos finales del *Hipólito* algo que sólo puede entenderse si su héroe manifiestamente no pertenece a τῶν μεγάλων, es hacerle declarar despreciable esta tragedia, tal vez la mejor de las suyas y dedicada a un héroe tan suyo y tan grande. Veamos ahora una alusión de lugar. En *Bacantes* 463, Penteo dice que conoce el monte Tmolos, que rodea Sardes: con ello Eurípides indicaría que se inquieta por el peligro persa, pues Sardes es la capital de Ciro el Joven. Si examinamos con este criterio suspicaz cualquier obra literaria, hallaremos en ella todo cuanto queramos. Ejemplos a simple vista más decisivos que éste, se revelan, examinados en el detalle, equivocados: en *Troyanas* 1098-9 el coro dice que no quiere ir a Corinto (pág. 410), lo que M. Delebecque interpreta como manifestando la hostilidad de Eurípides contra esta ciudad; ahora bien, el pasaje en cuestión habla de no ir a Corinto «ni a Salamina», la isla ateniense. Mayor sería nuestro desacuerdo si entráramos despacio a criticar los juicios de M. Delebecque sobre las «inconsecuencias», «detalles inútiles a la acción», etc. En *Hipólito*, 157 «el puerto muy hospitalario para los extranjeros» es supuestamente el Pireo y no el puerto de Megara, precisamente por el elogio; ahora bien, esta «inconsecuencia» prueba, según M. Delebecque que la mención (que antes se nos dijo elogiosa) es una ironía por el ataque (¡fracasado!) de Brasidas contra el Pireo el año 429 (pág. 106). «Inútil a la acción» sería el comparar a Dioniso en las *Bacantes* con un león (págs. 35 y 398): sería una alusión a Alcibíades, a quien Aristófanes *Ranas* 1431 compara con un león. Otras veces el anacronismo, la digresión, la alteración de los detalles de la leyenda, etc., son ciertos, pero raramente esto tiene trascendencia desde el punto de vista ahora estudiado.

Después de lo que he dicho se comprenderá que mi juicio sobre los resultados de la parte segunda, en que se analizan una a una todas las tragedias, y de la tercera, en que se intenta una síntesis general, sea predominantemente negativo. No se puede negar al autor ingenio ni conocimientos, ni tampoco aciertos parciales; pero lo más frecuente es que no convenza. Posiblemente su estudio de las *Suplicantes* es el más persuasivo: Eurípides defiende la política de la alianza con Argos contra Tebas, con la motivación de esta posición; la pieza estaría destinada a las Dionisias del 420. También el estudio del *Ión* como pieza imperialista y como expresión de la reconciliación de Atenas con el dios de Delfos, está bien llevado; aquí M. Grégoire había hecho antes buena parte del camino. Es asimismo verosímil que el pacifismo de las *Troyanas* se refiera concretamente a la postura tomada por Eurípides

ante la expedición a Sicilia. Y otros muchos aciertos o, al menos, afirmaciones posibles, se podrían señalar.

Junto a ello hemos de notar los numerosísimos casos en que no estamos de acuerdo con el autor, incluyendo el juicio sobre tragedias enteras. De las más insostenibles es la interpretación del *Hércules*. El que Lico sea de Eubea sería un ataque a los eubeenses enemigos de Atenas; el que un coro hable de Tesalia sería una alusión a la expedición de Brasidas; el que Hércules loco hable de conquistar Megara, recordaría las operaciones del 424; el que se hable en una comparación del hijo de Procne, matado por su madre, aludiría a Sitalces, supuestamente asesinado por Seutes; todas estas alusiones, dudosas aisladamente, juntas son ciertas para H. Delebecque según un principio metodológico erróneo sentado en pág. 137. Peor aún es lo relativo a las alusiones al plan de Demóstenes (¡que era secreto!) para conquistar Beocia y también al fracaso de ese plan (Delebecque supone que durante la larga redacción de la obra fueron entrando unas y otras alusiones): Teseo, que venía a ayudar a los Heraclidas contra Lico, al llegar a Tebas encuentra los cadáveres de los hijos de Hércules y dice que ha llegado demasiado tarde; esto sería una «inconsecuencia» y por tanto una alusión al retraso de Demóstenes. Realmente, muy mal trágico sería Eurípides si hiciera decir cosas absurdas a sus personajes para aludir a hechos contemporáneos.

En conjunto, me parece aún más errónea la interpretación de las *Bacantes*, que sería una pieza epicúrea y con un conflicto religioso insignificante. El *Hipólito* aludiría a la vida privada de Pericles al sugerir—cosa que no hace en realidad—infidelidades conyugales de Teseo. Eurípides se cree en el deber de «hacer comunicar a los otros ciudadanos en un mismo ideal de pureza y de respeto a los dioses otros que Cipris», «tiene conciencia de su deber nacional: no es tiempo de hacer poesía pura» (pág. 100). Creo que el autor no entiende la tragedia. En las *Fenicias*, Eurípides haría un alegato por el regreso de Alcibíades; sería una «pieza de propaganda» (pág. 304); todo ello se basa en que interviene en ella el desterrado Polinices y en una interpretación forzada de los versos 402 y 425, bastante banales. Podríamos seguir así.

El juicio que hagamos sobre las conclusiones finales, relativas a la evolución del pensamiento político de Eurípides y de su posición respecto a Atenas, Corinto, etc., depende de lo que se piense sobre las partes primera y segunda; para M. Delebecque, el pensamiento de Eurípides coincidiría sustancialmente con el de Tucídides y el de Aristófanes. Mi opinión puede deducirse por lo dicho arriba. En un terreno peligrosísimo, M. Delebecque ha tratado siempre de buscar la alusión a toda costa y esto le ha hecho hallarla muchas veces donde no la hay. Además, hay otros puntos que quiero tocar, siquiera sea bre-

vemente. No es lícito aislar a Eurípides tan completamente de los demás trágicos. El «Teseo-Pericles» de las *Suplicantes* está ya en Esquilo en las *Eleusinias* (hacia el 475, época de la juventud de Pericles) y luego en Sófocles en *Edipo en Colono* (año 401, muerto ya Pericles). Tampoco podemos prescindir tan completamente de las obras perdidas. Es muy dudoso por ello que tras las primeras obras disminuya su interés por Atenas (pág. 426); más aún lo es la explicación de que no era caso de elogiar a una ciudad derrotada. Tampoco es creíble que en los diez primeros años de guerra Eurípides se interese sobre todo por Argos. Esto nos lleva a otro tema: M. Delebecque, obsesionado por las alusiones históricas, olvida con frecuencia las exigencias del mito y las de la acción de la tragedia. Si en *Electra* el pueblo es favorable a Orestes, recuérdese que en el *Agamenón* de Esquilo ya ocurría igual. Si en *Ifigenia en Táuride* Orestes y Pilades son «simpáticos», ello deriva del argumento, no de alusiones políticas. Por cierto que no se puede hablar de frialdad hacia Atenas en una tragedia cuya originalidad consiste en desarrollar una leyenda ática que une a Atenas las grandes figuras legendarias del pasado.

Para concluir hemos de hacer una afirmación. M. Delebecque insiste varias veces en que Eurípides no es un filósofo; con igual insistencia hemos de afirmar que tampoco es un político: es sencillamente un poeta. Los reflejos en su obra de los problemas contemporáneos no son frecuentes, y cuando aparecen es más usual que dejen sencillamente una huella inconsciente que el que Eurípides haga oficio de propagandista. Por lo demás, el libro que comentamos tiene su utilidad: de un lado, por algunas soluciones acertadas o verosímiles, y de otro, como repertorio para el estudio ulterior de todas las posibles e imposibles alusiones de Eurípides a hechos contemporáneos.

F. R. ADRADOS.

PLATON.—*Phaidon*. Griechisch und deutsch herausgegeben von FRANZ DIRLMEIER. Verlag Ernst Heimeran. Munich, 1949, 288 páginas.—¡Una verdadera delicia, esta edición del *Fedón* platónico, que, en el marco cada vez más acreditado de los «Tusculum-Bücher», nos presenta el profesor de Maguncia! Y ello tanto por la irreprochable conformación externa (buen papel, preciosos tipos y hasta la agradable cubierta, con la reproducción fotográfica de un manuscrito) como por lo cuidado y perfecto de la traducción (quizá cabría objetar, no ya a Dirlmeier, sino a la lengua alemana en general, el no prestarse ésta tan bien a darnos el estilo libre y desenfadado de Platón como el de otros textos filosóficos de índole más técnica) como por el buen tino mostrado en la selección de variantes (se hace patente en general

una reacción contra las excesivas supresiones de Gigon) como por la exactitud de los datos del aparato crítico (limitado, como el texto, a las lecciones suministradas por los mss. Bodl. 39, Ven. app. cl. 4, 1, Vindob. suppl. phil. gr. 7, el pap. del Fayum y la tradición indirecta) y de la bibliografía, como por la rara habilidad con que, seleccionando las notas para reducir su número, se han dejado, sin embargo, las que cabalmente pueden más interesar. Añádase a esto un fino e interesantísimo «Nachwort» en cuyas cuarenta y tres apretadas páginas pueden hallarse las ideas personales del editor, no sólo en cuanto a Platón y su época, sino en cuanto a la relación entre el gran filósofo y nuestra atormentada generación, y júzguese del valor de esta pequeña joya editorial, a la que ni siquiera la usual relación de erratas halladas (si se exceptúa una falsa grafía de εὐδαιμονία en pág. 228) puede quitar el menor ápice de mérito.

MANUEL F. GALIANO.

HANS HERTER.—*Vom dionysischen Tanz zum komischen Spiel, Die Anfänge der attischen Komödie.* Darstellung und Deutung, 1, Silva-Verlag, Iserlohn, 1947, 60 págs.

Este trabajo, en su modesta presentación y extensión breve, representa una aportación muy valiosa al estudio de los orígenes de la comedia ática. El autor maneja no sólo la bibliografía más completa, sino también el material arqueológico y las referencias a los paralelos etnológicos que con mayor o menor justificación se han aplicado al tema. Incluso el aspecto religioso del problema le permite al autor insistir en que gracias a éste la investigación sobre los orígenes de la comedia no se queda tan en vago como si uno se limita al aspecto puramente literario. Precisamente en el aspecto cultual cabe señalar las profundas raíces que el asunto tiene en Atica.

En el aspecto cultual señala Herter (pág. 9) que la comedia tiene sus raíces en el mismo terreno que la tragedia, es decir, en el drama satírico, si bien no es esta la única raíz de la comedia, pues no es esencial el coro de animales. Las imágenes en los vasos, tan traídas a colación en este aspecto, niega Herter que tengan una importancia tan grande como algunos autores les han dado, pues indudablemente la malignidad de los pintores o su deseo de presentar figuras apotropaicas pueden explicar la deformación de los bailarines en tal sentido (página 11).

El autor considera los coros fálicos del culto dionisíaco en Atica como al menos tan indígenas como los coros de animales, y en ellos están los precursores de los *komodoí;* la influencia de Corinto, tal como podría fundamentarse al ver la cerámica, no es imposible, dice

Herter (pág. 18), pero es de significación secundaria al lado de los elementos atenienses. El testimonio de un autor del siglo II a. de J. C., Semos de Delos, sobre los *autokabdaloi* o improvisadores es apreciado por el autor en gran medida y es puesto en relación con el testimonio de Aristóteles *(Poét.* 4, 1449 a 9 sgs.) precisamente sobre el carácter de improvisación del teatro primitivo, y a la vez explicado en relación con ciertas ceremonias de culto. Junto al canto fálico de los *Acarnienses* de Aristófanes, que analiza, el autor recuerda la importancia de los insultos y obscenidades que acompañaban a ciertos ritos y ceremonias de fecundidad de las que tenemos noticias, por ejemplo, en Siracusa. El ritmo yámbico que en la comedia es «sin duda una reliquia del ritual» (pág. 27) es para Herter una prueba de ello. Tales ritos se introducen en la fiesta dionisíaca, a la cual interrumpenen su curso, y así se establece el *komos*. La entrada de la procesión fálica la halla conservada Herter en la parábasis, que así queda explicada incluso en cuanto a su etimología. La elevación artística del tema es una muestra del genio ático, por lo cual Herter cree que no pertenecen a los orígenes de la comedia propiamente tal los precedentes sicionios.

En cuanto a los precedentes del *agón*, ya en sí eminentemente dramático, el autor se remite a los *agones* en ciertos demos áticos que se celebraban bajo la dirección de los *komarchoi* y cuya importancia ha señalado L. Deubner.

Por lo que hace al actor individual y su función en la comedia también señala Herter la importancia y personalidad de la evolución ática, interpretando el texto aristotélico que deriva la comedia ἀπὸ τῶν ἐξαρχόντων τὰ φαλλικά como explicable, en el sentido del texto de Semos, en favor del *exarchon* del coro fálico.

Al terminar su estudio, Herter se vuelve sobre la objeción de que no está claro en ningún testimonio el carácter dramático de los coros fálicos. Esto es verdad si se parte de la situación en que habían quedado estos coros en la época clásica; pero orgánicamente y gracias al genio artístico de Atenas lo más natural es pensar en un desarrollo de estos elementos, que en el ambiente puramente cultual conservaron sus caracteres primitivos.

Por otra parte, anteriormente al culto de Dioniso había gérmenes, precisamente en los coros de carácter fálico. Es el culto de Dioniso el que origina de una parte la comedia y de otra la tragedia. Pero en la comedia, al menos en su momento más primitivo, ha pervivido «algo del carácter de los demonios fálicos, de su desenfrenada vitalidad y alegría de vivir, que, llena de risueña indecencia, se desborda en la plenitud de una naturaleza lujuriante» (pág. 42).

En su reducida extensión constituye este trabajo una monografía importantísima, con bibliografía abrumadora y una cantidad de ma-

terial sorprendente y que da al filólogo grandes posibilidades de estudio propio.

A. T.

LAVAGNINI, BRUNO.—*Studi sul romanzo greco.* Biblioteca di Cultura Contemporanea, XXVII. Casa Editrice G. d'Anna. Messina-Firenze, 1950, 226 págs.—El autor de este libro, Bruno Lavagnini, era desde hace muchos años considerado como uno de los más finos y competentes conocedores de la novelística griega, género que, como es sabido, plantea varios difíciles problemas. En el 1921 publicó, con gran éxito, su largo artículo *Le origini del romanzo greco (Ann. Scu. Norm. Sup. Pisa* XXVII 1921, 1-104), en el que, dando por superada, en vista de los nuevos textos y estudios, la teoría formulada por Erwin Rohde *(Der griechische Roman und seine Vorläufer,* Leipzig, 1876), que buscaba en los gabinetes de trabajo de los retores de la segunda sofística el origen de las novelas griegas, se esforzaba por encontrar otra solución y llegaba a la conclusión de que en estas originales obras, llegadas en parte a nosotros y para los cuales no tenía nombre genérico la crítica alejandrina, hay que ver una combinación de las leyendas de la historiografía local con los temas de asunto amoroso introducidos por el gusto novelesco de los burgueses de la época helenística. Esta tesis, aceptada por muchos, recibió nuevas bases al año siguiente con la edición teubneriana de los fragmentos novelescos, realizada también por Lavagnini *(Eroticorum graecorum fragmenta papyracea,* Leipzig, 1922), que había de ser más tarde completada por Zimmermann, *Griechische Romanpapyri und verwandte Texte,* Heidelberg, 1936.

Ahora, el autor cree llegado el momento de reunir en un tomo, al que precede un sabroso prólogo, varios trabajos hasta hoy dispersos y dedicados al mismo tema: en primer lugar, el mencionado artículo de la revista pisana, sin ninguna adición ni corrección (págs. 1-142); luego, *Il significato e il valore del romanzo di Apuleio,* publicado el 1923 en la misma revista («se ora dovessi riformulare il mio pensiero sui rapporti tra Lucio di Patre ed Apuleio, direi che lo scrittore latino ha innestato sul ceppo del romanzo realistico di Lucio la aretalogia di Iside regina», dice ahora en una nota); sigue *La patria di Senofonte Efesio,* que apareció por vez primera en *Ann. Univ. Tosc.* X 1926, 239-249, en el que sostiene que la noticia de Suidas que atribuye tal patria a tal autor no merece ningún crédito; *Un frammento di un nuovo romanzo greco di Troia? (Aeg.* II 1921, 192-199) apuntaba la posibilidad de que el papiro publicado *ibid.* I 1920, 154-158, clasificado por M. Norsa como «Scolii a testi non noti», fuera en realidad un retazo novelesco, y la tesis fué acogida por Jacoby, que incluyó

el retazo en sus *Fragmente der griechischen Historiker;* y el volumen propiamente dicho termina con la reproducción de una nota sobre *Aretalogia in Terenzio (Riv. Fil. Istr. Class.* XIII 1935, 239-240) y las de los artículos «Romanzo greco», «Novella in Grecia», «Longo», «Eliodoro» y «Aretalogia» de la *Enciclopedia Italiana.*

Y quedan las *Postille* finales, interesantísimas. Se trata de una muy completa revisión de los más recientes estudios, ediciones y nuevos fragmentos novelescos: pero no una mera enumeración llena de datos, sino una exposición razonada en que no es raro encontrar preciosos especímenes de la insuperable sagacidad y erudición del autor. Bien útil, ciertamente, va a resultar para todo helenista el librito, impecablemente presentado, de Bruno Lavagnini.

MANUEL F. GALIANO.

PUCCIONI, GIULIO.—*Herodae Mimiambi.* Firenze, La Nuova Italia, 1950, XVI + 194 págs.

La «Biblioteca di Studi Superiori» nos ofrece una nueva edición con amplio comentario de los Mimos de Herodas, tan representativos de la poesía alejandrina. El autor considera definitivo el examen del papiro por Knox, y se limita a reproducir el texto del mismo, eliminando todas las conjeturas que no son absolutamente seguras. El aparato crítico es muy completo y con frecuencia justifica brevemente en latín la lección adoptada; en el comentario, el autor discute las posibilidades de las diferentes lecciones propuestas cuando no admite en el texto ninguna de ellas. En general, puede decirse que el texto de Puccioni, que procede con un criterio muy seguro, no ofrece reparo; con todo, a veces alguna conjetura que no admite me parece casi segura, así las de Headlam en I 64 y VIII 7. El verso I 20 yo lo atribuiría íntegramente a Gilis.

Más importante que la edición es el comentario, que se refiere a crítica textual, imitaciones y glosas, dialecto y problemas históricos y literarios. Aunque amplio, no se puede decir que en él sobre nada ni que divague. También son dignos de atención la introducción general y las de los diversos mimos, sobre todo la del VIII, donde sostiene—creo que con razón—que el que habla en todo él es el autor, esto es, Herodas. En lo único en que no coincido es en el poco aprecio que parece tener Puccioni por su autor, al que llama «literato y no poeta» (pág. XI), «en general mediocre y trivial» (pág. XII), «frío» (página 48). Dentro de la poesía «de género» alejandrina, Herodas es un poeta extraordinario, que nos da una idea de aquella sociedad de un verismo y una naturalidad sólo sobrepasados por Teócrito.

F. R. ADRADOS.

SBORDONE, FRANCESCO.—*«Eliminatio codicum» e «recensio» dei libri VIII e IX della Geografia di Strabone.* Estratto dal vol. XXIV-XXV dei «Rendiconti dell' Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli», 1949-1950. L' Arte Tipografica. Nápoles, 1951, 45 páginas.

SODANO, ANGELO R.—*La tradizione manoscritta del trattato «De mysteriis» di Giamblico.* Estratto dal «Giornale Italiano di Filologia» V (1952) 1-18. Casa Editrice Armanni. Nápoles, 1951, 18 págs.

No es frecuente el tener sobre la mesa, recién aparecidos, dos trabajos serios y competentes sobre crítica textual: esta clase de estudios son arduos, costosos y poco lucidos, y el puñado de páginas escuetas y áridas en que, en el mejor de los casos, quedan plasmados varios meses y aun años de fatigosa compulsa, exige casi siempre una detenida meditación antes de darse cuenta de cuán meritorios e inapreciables son los trabajos de esta índole.

Francesco Sbordone, bien conocido por sus muchas y valiosas obras, ha dedicado esta vez sus esfuerzos a un texto difícil como es el de Estrabón. Como es sabido, el más antiguo testimonio para este autor es el ms. Parisino griego 1397 (A), que comprende los libros I-IX. Este ms., poco anterior al año 1000 (sobre su datación, cf. el artículo de Diller a que hicimos alusión en EMERITA XVII 1949, 408), dista mucho de estar perfectamente conservado: aparte de la importante pérdida de hojas, hay algunos folios que, seguramente por obra de la polilla, sufrieron grandes daños marginales. Un paciente reconstructor medieval los reparó a su manera pegando en los bordes de estos folios averiados (ff. 1-39, 173-196, 201-208, 210-215, 217-223 y 225-232) unas tiritas de pergamino (casi todas ellas ya utilizadas anteriormente; hay algún fragmento de Dión Casio y de un comentario bíblico) en las que, antes del encolado (esto se deduce de la investigación de Sbordone) había ido escribiendo pacientemente las palabras desaparecidas en el ms., que empalmaba luego con los finales mutilados de éste uniendo las letras por medio de pequeños trazos de adaptación.

A partir de la fecha en que parece que fué efectuada la restauración, el códice A suplementado, que se designa como *a*, engendró una numerosa parentela de mss. tardíos: por una parte, *c*, es decir, la parte de C (Par. gr. 1393) que había sido dejada en blanco (para los libros VIII-IX) por un copista anterior y que otro llenó más tarde basándose en *a;* de otro lado, *n* (Etonense 141), de que derivan *o* (Par. gr. 1394) y *p* (Vat. gr. 173), el primero de los cuales ha dado lugar al Reginense gr. 83. Un tercer descendiente es *h* (Mosquense gr. 506); un cuarto, *i* (Escorialense T-II-7), y un quinto, *g* (Vat.gr.

174): de *i* o de *h* (en el *stemma* nos parece que aquí hay una equivocación) proviene el Matritense 4675. Estos códices no tienen, pues, ningún valor—salvo el que deba atribuirse a tal cual conjetura afortunada—si se posee *a*.

Posteriormente, Lefebvre de Villebrune despegó las tiritas con el fin de poder leer aquellas partes del original que habían sido cubiertas en bastantes fines de línea por ellas; La Porte du Theil volvió a desencolarlas; lo mismo hizo más tarde Hase, y hoy, al fin, los asendereados retazos de pergamino se guardan en caja aparte, con el número 1397, 2 de la colección parisina.

Todo esto nos lo presenta Sbordone con tal claridad y acopio de datos, que es imposible dudar de ello. La historia del códice queda casi perfectamente aclarada desde el 1300 hasta nuestros días: la restauración pudo ser hecha en el Athos hacia dicho año, a juzgar por el parecido entre la escritura del escriba subsidiario y la de un códice del 1298 procedente de allí; en el 1423, el ms. se hallaba en Constantinopla; entre el 1425 y el 1500 llegó a Italia, y después del 1558 pasó a la biblioteca de Catalina de Médicis, y de ella a la de la casa real de Francia.

A continuación, pasa a discutir Sbordone el problema de la fuente de *a*. Ya Kramer había demostrado que el restaurador se basó en una familia llamada de los *codices decurtati* por el hecho de que los libros VIII y IX aparecen algo abreviados: ahora, el autor pasa revista a once miembros de esta familia para demostrar: 1.° que *m* (Marciano gr. 378) deriva de *l* (íd. 377), y éste de A; 2.° que *k* (Laurenciano 28, 40), *t* (Par. gr. 1396), *u* (Ambrosiano gr. 518 y 581) y *q* (Par. gr. 1395) provienen de B; y que *v* (Ambr. gr. 418) y *s* (Par. gr. 1408) se remontan a una fuente común. Con esta eficaz *eliminatio*, no quedan en pie más que C (Par. gr. 1396), W (así llama al vatopédico del Athos número 655), B (Laur. 28, 5) y el antecesor de *v* y *s*. La relación entre ellos, según Sbordone, es la siguiente: C y *a* están estrechamente emparentados, y su antecesor, hoy perdido, β, ha dado lugar al también desaparecido β^1, del que provienen B y el incógnito antecesor de W y de *v(s)*. Por otra parte, β de un lado y Eustacio y el epítome Vaticano, que conocieron el libro VII entero, de otro, nacen todos de un llamado ω^1 que, con A, constituyen en sustancia (aparte esporádicas aportaciones del palinsesto vaticano) las dos únicas ramas hoy conservadas de la tradición manuscrita. A y ω^1 deben de haber sido copiados de un mismo modelo cuyo origen puede datarse en el siglo IX poco más o menos.

Sobria y científicamente expuestas, las conclusiones de Sbordone pueden considerarse como muy seguras.

* * *

Sodano se ha enfrentado con un tratado cuya tradición manuscrita requería un urgente estudio: el *De mysteriis*, atribuído a Jámblico (sobre este problema nos promete un nuevo trabajo), que había sido editado de modo imperfecto por Gale en 1678 y por Parthey en 1857. Ahora, el autor ha emprendido una seria investigación de códices hasta colacionar veintidós (todos los que, al parecer, contienen el texto del tratado), a cada uno de los cuales atribuye su sigla.

El estudio, muy pormenorizado, de variantes y similitudes lleva a la distinción de dos familias *a* y *b*, representadas fundamentalmente por los respectivos mss. A (Vallicelliano gr. F 20) y P (Marciano gr. 244): el primero de ellos, aun no siendo de fecha muy remota (entre 1450 y 1470), es el más antiguo testimonio de este escrito. De A se deriva E (Vindob. phil. gr. 264), y de éste, los que Sodano llama N-O, M, L, I-K y F-G-H. El ms. A ha sido corregido muchas veces por otra mano (A^1), sin que el autor nos aclare si estas correcciones proceden de un códice perdido o son fruto de simples conjeturas.

En la familia *b*, de P proviene Q (Turinense gr. C-IV-20; Sodano ha colaborado en la restauración de este ms., que se quemó en el famoso incendio de 1904, y no es éste de sus menores méritos), y de éste, R-S-T y U-V-X. También pertenece a la familia un códice gotano que se ha perdido y que utilizó para su edición Parthey.

En conclusión, termina el autor de tan útil y bien trabajado estudio, el editor del *De mysteriis*—esperamos sea él algún día—podrá limitarse a considerar tres fuentes, A, P y A^1, además de alguna lección secundaria que puede valer como conjetura erudita.

MANUEL F. GALIANO.

BRUNO GENTILI.—*Metrica greca arcaica.* Messina-Firenze 1950, Casa Editrice G. D'Anna., 204 págs.

El autor de esta importante monografía—que junto con otros manuales y monografías aparecidos después de la guerra atestigua un renovado interés por las cuestiones de métrica antigua—es un historicista convencido; «senza 'Urgeschichte'—dice, pág. 20 sig.—è impossibile capire la metrica greca. Non è sufficiente in metrica, como credono Maas e i maasiani, la sola 'observatio metrorum' per poter intendere l'origine, la natura e la parentela di certi metri».

Los dos primeros capítulos tratan de cuestiones generales. Es simpática la reivindicación del carácter científico de la métrica. Una breve historia crítica de los estudios métricos sirve para fijar la postura del propio G. y su entronque con la moderna escuela italiana de métrica histórica (Pasquali, Perrotta). Trata luego de la cuestión del *ictus*

para terminar observando—seguramente con razón—que la síncopa es inadmisible dentro de un sistema rítmico puramente cuantitativo. Los tres capítulos siguientes tratan de problemas específicamente métricos; los logaedos, el dímetro y el jónico *a maiore*. Las páginas 87 a 187 contiene un análisis métrico de todos los fragmentos de Safo, Alceo y Anacreonte, objeto principal que se propuso el autor.

Entre las cuestiones que sirven para caracterizar las concepciones métricas de un filólogo, la del *ictus* tiene importancia fundamental. Con razón G. niega resueltamente la existencia de un *ictus* de intensidad en la poesía antigua; el único obstáculo que, según G., podría oponerse a tal teoría, el alargamiento en el tiempo «fuerte» en el hexámetro homérico, G. cree que obedece históricamente a la naturaleza compuesta del verso épico. El *ictus* existió, pero únicamente como simple modo de marcar los tiempos en el ritmo cuantitativo y—cosa curiosa—«segnava i vari tempi dei piedi, sia il tempo in levare (ἄρσις), sia il tempo in battere (θέσις)». Observemos que si el *ictus* (con el dedo, con el pie o con lo que fuera) señalaba tanto las arsis como las tesis, no cumplía su función, que es la de distinguirlas y que es lo que en opinión de algunos métricos hace imprescindible su presencia. Por otra parte, si este *ictus* no era de intensidad, sino puramente visual carecía de realidad fónica, por lógica consecuencia se llega a negar la existencia de tal *ictus* como elemento constitutivo del ritmo poético para el que sólo cuenta—insistimos—la realidad fónica.

Las páginas 31-34 contienen una buena visión histórica de la relación entre música y métrica del texto, cuyo divorcio a partir del siglo IV a de J. C. es bien ilustrado al mostrar la diferente estructura rítmica de una y otra parte en el epitafio de Sicilo (pág. 34). Conciso y convincente sin más es su repudio del valor de las teorías rítmicas de Aristóxeno de Tarento por el hecho de que opera con la música ya independizada del texto. En el cap. III un examen minucioso de la tradición métrica antigua lleva a G. a negar toda base documental a la interpretación isocronística de los logaedos por Westphal y sus seguidores.

Sustancial es en la monografía de G. su cap. IV sobre el dímetro ο περίοδος δωδεκάσημος como unidad métrica esencial de la poesía mélica griega. G. parte de una *petitio principii*—no exclusiva de él, ciertamente—, que es la de negar la posibilidad de que exista en una métrica cuantitativa un tipo de responsión en el cual el «verso» esté caracterizado sólo por un número fijo de sílabas largas, en tanto que las breves se distribuyen libremente en grupos de una y de dos; tal responsión—tal como la han entendido en su «Vierheber» Usener y Wilamowitz—sería sólo posible con un *ictus* de intensidad (pág. 51). La solución la encuentra G. en la definición del dímetro como δωδεκάσημος (Arístides Quintiliano, págs. 23, 25 Jahn), esto es, como una

unidad en la que únicamente sería constante el número de χρόνοι πρῶτοι. La constancia de las sílabas largas—que G. sigue reconociendo—sería un fenómeno secundario; «questa fissità è puramente rítmica, cioè connaturale con l'indole stessa del ritmo di 'dodici tempi'» (pág. 54), explicación que no acertamos a comprender. Antes bien, resulta que estos dímetros o períodos rítmicos de doce tiempos primeros, que G. considera el ritmo base de la métrica griega, pueden tener una duración superior o inferior a esos doce moras (dímetros «ampliati» o «decurtati», pág. 57), libertad que G. no tiene más remedio que admitir por la existencia de contextos métricos que se hallan en Corina y en los dramaturgos, como Corina fr. 5 $Diehl_2$;

— ⏑ — — — ⏑⏑ —
— — . ⁖ — ⏑⏑ —
— ⏑ — ⏑⏑ — ⏑ —
— ⏑ — — — ⏑⏑ —
— — — ⏑⏑ — —

Ello lleva a G. a reconocer que «l'espressione περίοδος δωδεκάσημος definiva soltanto le forme normali del dimetro» (pág. 64), lo que dista de ser convincente, pues precisamente la equivalencia de los dímetros la ha basado G. en la constancia de moras del «verso»; si esa constancia no existe, resulta inadmisible como principio en que se basa su equivalencia. G. intenta salvar su tesis por dos caminos. Que esos dímetros diversos fuesen asociados precisamente porque eran σύνθετοι (pág. 64), esto es, compuestos de «pies» varios, es un argumento que no convence, ya que σύνθετος es una característica negativa, que no es admisible como principio de equivalencia. Además, G. recurre a un argumento histórico al afirmar (pág. 67) que estos dímetros, diferentes por el esquema métrico, eran sentidos «rítmicamente equivalenti fra loro, perchè forme di un comune verso originario che è il 'periodo di dodici tempi'», lo cual permitía a la música hacer isócronos entre sí dímetros de diferente número de moras. Frente a esto, hemos de advertir que es rigurosamente necesario separar la consideración genética de la pura interpretación estática de las formas métricas, que el poeta, el cantor, el oyente utilizaban y percibían sin tener conciencia de sus orígenes. Aun concediendo, en efecto, que históricamente la génesis propuesta por G. fuera exacta y que fueran admisibles los procedimientos derivacionistas que utiliza (no otra cosa significan los dímetros «decurtati» y «ampliati»), estáticamente, en la realidad viva de esas formas métricas, la equivalencia basada en el número constante de moras no existe. Por otra parte, hay cierta incongruencia entre la justificación de esa equivalencia en una hipotética realización musical y las ideas, tan claramente expuestas en el cap. II, sobre el divorcio de música y métrica y sobre la no aplica-

bilidad de las teorías rítmicas de Aristóxeno. En cualquier caso, hemos de tener presente que la ejecución musical es un hecho de realización («Vortrag»), variable de individuo a individuo y de un momento a otro, pero no de estructura («Versbau»), que es lo que interesa como objeto fijo y primario de la investigación métrica.

Tras un cap. V en que G. niega con buenas razones la existencia de jónicos *a maiore* en la poesía prehelenística—en lo que viene a coincidir sustancialmente con Koster y con la monografía de Miss Dale sobre los metros líricos del drama griego, no consultada todavía por G.—, la última parte del libro está consagrada a un análisis métrico minucioso de todos los fragmentos de Safo, Alceo y Anacreonte con las inevitables implicaciones de problemas textuales. En todos estos análisis existe, en nuestra opinión, un error de principio; la confusión de la interpretación genética de las formas métricas con su análisis rítmico estático, sistemático, que ha de ser ahistórico, sincrónico. ¿Por qué analizar Safo fr. 51 Diehl$_2$ ὡς δὲ πάις πεδὰ μάτερα πεπτερύγωμαι (en que la lectura de G. πάις por παῖς se impone) en *hemiepes* masculino ⏑ – ⏑ – ⏑ – más *reizianum* ⏑ – ⏑ – ⏑ –, en lugar de ver una clarísima pentapodia dactílica? La discusión a propósito de Safo fr. 40 y 41 Diehl$_2$ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏓ no deja de producir extrañeza. G. niega la interpretación dactílica porque un dáctilo final con *anceps* en lugar de la 2. breve es inadmisible. Esta observación de G. es justa, pero sólo justifica que – ⏑ ⏓ final no es un dáctilo. En el interior del verso hay un ritmo dactílico claro: la cadencia – ⏑ ⏓ recuerda la del gliconio con el que también se asemeja por la base disilábica – ⏑ – ⏑ – ⏑ –. A cambio de ello Gentili ve en este verso un «emiasclepiadeo» *(Maecenas atavis)* + prosodiaco.—Es curioso que G. no sienta preocupación ninguna por la determinación de las pausas por medio de los hiatos y sílabas *ancipites* (con lo cual está en consonancia el empleo de «verso» indistintamente para verso o colon). Al prescindir de la determinación de ese elemento métrico fundamental por medio de la *observatio*, G. se encuentra sin la única base segura, como ya vió Boeckh, para establecer una colometría científica, de acuerdo o en desacuerdo con la tradicional de nuestros manuscritos. Por ejemplo, en su análisis de la estrofa sáfica (Safo fr. 1) en tres endecasílabos sáficos y un adonio; en realidad, el adonio forma un solo período con el tercer endecasílabo sáfico.

M. S. R.

A. Risicato.—*Lingua parlata e lingua d'arte in Ennio*, La Editrice Universitaria, Messina, 1950. 126 páginas.

Saludamos esta obra como una indagación notable dentro del campo de la estilística latina. No sin alguna limitación, sin embargo, pues

el autor comienza su trabajo anunciando que «il termine lingua qui è sinonimo di lessico». Es decir, que se va a limitar al aspecto lexicológico, tan interesante en el poeta rudino, buscando en este estudio las orientaciones que determinan la evolución posterior de la lengua latina. La obra se descompone en dos capítulos, el primero sobre la lengua hablada y el segundo sobre la «lingua d'arte», es decir, estilizada.

En la introducción el autor parte de las ideas de Devoto sobre la historia primitiva de la lengua latina. La aceptación de ideas de Meillet y Marouzeau le ayuda a formar una síntesis que refleja lo que sabemos de la lengua latina tal como se la debió encontrar el poeta Ennio. De la misma manera se plantea el problema de la estilística latina en relación con estudios tan acreditados como los de Bally, Spitzer y Hofmann. Señala como tendencias del latín que se le imponían a Ennio en primer lugar la tendencia a la regularidad, así en la creciente regulación de la conjugación. Risicato parte del estudio de Hatzidakis sobre la lengua homérica, según el cual del conjunto del léxico homérico vivían en el período ático el 49 por 100 de palabras, mientras que al griego moderno han llegado con vida sólo el 17 por 100. Haciendo la misma comparación descubre Risicato que del conjunto del léxico poético de Ennio viven el 72 por 100 de palabras en los discursos de Cicerón y hasta un 47 por 100 en las lenguas románicas. Podría objetarse al método que el griego antiguo sólo se ha conservado en una lengua moderna, mientras que la herencia latina se ha desplegado en la casi infinita variedad de la dialectología románica, pero esta objeción, que creemos sensata, y que reduce un poco el alcance de las conclusiones de Risicato, no anula la importante observación de que Ennio se mueve dentro de la tendencia más viva de la lengua latina al preferir muchas veces (v. la lista en la pág. 43 sgs.) verbos derivados o compuestos a los primitivos. De la misma manera, y no ya por la tendencia morfológica del latín a la regularización (muy fuerte también en germánico), Ennio sigue con gran preferencia el desarrollo expresivo que impone en latín en definitiva, como vemos en las lenguas románicas, el triunfo del tipo *canto* sobre *cano*, o formas derivadas como *frondescere*, o el predominio del diminutivo que impone en románico *auricula* o *apicula*, o derivados como *latro*.

En otra tendencia general del latín, la «banalità», también Ennio aparece de acuerdo con las tendencias normales del latín, así el uso y abuso del término neutral *res* o la perífrasis con *dare* o *facere*, etc.

En contraste con esta situación de Ennio diríamos que en el centro de las tendencias que en definitiva (en las lenguas románicas) triunfan del latín, Ennio tiene, en el polo opuesto, una serie de elementos pertenecientes a la lengua no conversacional, que son propiamente «glosas»: arcaismos, formas fuera de lo regular, compuestos (que

repugnan en general a la lengua latina), palabras extranjeras de diversos orígenes, en primer lugar griegas, sinónimos de tipo expresivo o solemne. Después de analizar todos estos elementos, el autor hace unos cuadros estadísticos, según los cuales aparece como un moderado usuario de estos recursos estilísticos: por ejemplo, en su épica hay un 28 por 100 de palabras o formas poéticas frente a un 67 por 100 de Livio Andrónico, un 40 por 100 de Nevio y un 11 o un 8,7 por 100 en Lucrecio o Virgilio respectivamente, con sorpresas como la que da Cicerón, con un 41 por 100 (si los trozos que tenemos dan proporción justa). En la tragedia, según la estadística de Risicato, Ennio es el más moderado de todos los autores en el empleo de estos recursos poéticos.

El breve libro de Risicato es una verdadera pequeña joya y un modelo en los estudios de estilística latina. Construída y escrita con gran equilibrio y claridad, dotada de índices de formas y de palabras, perfectamente orientada en la clasificación estilística de los distintos campos de la lengua, esta monografía es un logrado intento en un terreno que aunque trillado puede ofrecer sorprendentes novedades como la de este libro, que estadísticamente demuestra que Ennio es no sólo un gran poeta, sino uno de los más geniales forjadores del latín tal como esta lengua se iba a imponer en el futuro.

A. T.

CICERONE, *De re publica*, a cura di L. FERRERO, I Classici della nuova Italia, diretti da C. Gallavotti, «La nuova Italia» Editrice, Firenze, 1950. Un vol. de XXII-236 páginas.

Se trata en la presente de algo más que una edición escolar de los restos que han llegado a nosotros del tratado ciceroniano *De re publica*. En la introducción se trata de la época de composición así como de los ideales que movieron a Cicerón para componer esta obra. Sigue un análisis de la misma.

El texto va organizado en tres partes, siendo la primera una reproducción del famoso palimpsesto vaticano. Acotaciones en italiano nos advierten de las lagunas que presenta el manuscrito original con referencias hipotéticas al número de páginas desaparecido. La segunda parte presenta el sueño de Escipión y forman la tercera parte las numerosísimas referencias, que el autor presenta en orden cronológico, a la obra.

El texto va acompañado de notas interpretativas, y el aparato crítico ha sido reunido, en lo que hace a la primera parte, en las páginas finales del volumen.

No hay que decir sobre la utilidad de esta edición, que como decimos supera con exceso las necesidades de la enseñanza. Quizá se podría discutir que la ordenación de referencias fuese separada de los fragmentos y éstos ordenados no cronológicamente, sino dentro del plan general de la obra.

A. T.

BRAGA, DOMENICO.—*Catullo e i poeti Greci*, Casa editrice G. D'Anna, Messina-Firenze, 1950, 274 págs.—Que el tema es interesante lo proclama la continua preocupación por estudios de esta clase, refugio de eruditos y terror de los poetas, que a veces han de ver mermada su autenticidad por los caprichosos insomnios de aquéllos, dispuestos a atomizar precedentes y a roer originalidades. Un título como el presente resulta un tanto peligroso, pues nos encontramos siempre con la posibilidad de que se diluya la fe en nuestros autores preferidos. Bastante de ello ha sufrido Virgilio y mucho también Horacio, y precisamente el regalo que nos ha traído el bimilenario de ambos, principalmente del primero, es la reconquista de su originalidad. Con él cambió afortunadamente bastante el panorama, ayudado por la preocupación de los italianos por subrayar la originalidad de sus antepasados, y por la exaltación alemana de las formas políticas imperiales. Es posible que tanto una dirección como otra tenga sus excesos; por eso es grata la lectura de este libro en que Domenico Braga, sin cómodas restricciones de lo erudito por una parte y con pleno conocimiento de lo que es poesía por otra, saca una consecuencia indiscutiblemente válida: «El espíritu ardiente de Safo en las formas vivas de Asclepiades o de Meleagro, la impetuosidad de Arquíloco, un poco templada por la ἀστειότης de Calímaco, la fuerza dramática de Eurípides endulzada con la plenitud psíquica de Apolonio: esta es la lírica de Catulo, émulo de la antigua Hélade en la inspiración que lo anima, secuaz de la nueva en el toque que plasma» (pág. 270).

Sin embargo, lo que hace importante a esta conclusión, más o menos presentida, es el estudio que la precede, que nada deja sin tocar, que avalora y concede, sin prejuicios, tanto los méritos como lo que pudiera nublar la fama de su poeta, en el que el erudito se sentirá a sus anchas por la meticulosidad, y el espíritu poético encontrará motivos de satisfacción en la valoración que de los temas y de las expresiones (normalmente las más bellas) hace el autor. La lectura resulta agradable aun para los no dedicados a esta especialidad, por encontrar en los diversos capítulos caracterizaciones detalladas de los autores más o menos emparentados con Catulo, que permiten al lector una visión más amplia que la esperada (véase sobre todo desde la página 235 los capítulos dedicados a *I modelli epigrammatici di Catullo.*

aun después de haber estudiado anteriormente las coincidencias de cada uno con el enamorado de Lesbia).

El tema, aparte de lo sugestivamente tratado, tiene, además, las ventajas de las consecuencias que de él pueden derivarse: esto es, Catulo sintonizando apasionadamente, por encima de la forma helenística, con los autores de la gran época griega, es una consecuencia del enfrentamiento de la juventud romana con la vejez griega, de parecida significación a la de Lucrecio, injertando fuerza apasionada en la desapasionada dejadez de los decadentes epicúreos. Esta es la principal sugerencia que nos ocurre en la lectura del libro de D. Braga, documentado, ameno y sobre todo (exigencia principal para el estudio de un poeta) sentido.

ANTONIO MAGARIÑOS.

JACQUES PERRET.—*Virgile, L'Homme et L'Oeuvre*. París, 1952.

El título de esta obra—impuesto, desde luego, al autor por la colección en que se publica—es evidentemente ambicioso, si tenemos en cuenta los excelentes estudios que sobre Virgilio se han publicado en estos últimos años: sin embargo, el profesor Perret consigue ya desde las primeras páginas de su libro captar el interés del lector y mantenerlo en constante tensión gracias a la originalidad de sus aportaciones, al riguroso y fino análisis a que somete los poemas virgilianos y a la galanura de su estilo preciso y claro unas veces, impregnado otras de un hondo lirismo como exige la obra que comenta.

El libro del profesor Perret se distribuye en cinco capítulos, el primero y el último dedicados respectivamente a la vida de Virgilio y a su influencia en la posteridad: los restantes a la exégesis de los poemas virgilianos.

Después de someter a una severa crítica los testimonios que nos han llegado de la vida de Virgilio conjetura que una posible ascendendencia etrusca de Virgilio explicaría muchas de las particularidades de la vida y obra del poeta de Mantua. Sospecha además que Virgilio como hombre y en su trato social fué muy inferior al poeta.

Especial interés suscita el capítulo segundo dedicado a las Bucólicas. El profesor Perret ahondando en la dirección en que se mueven los trabajos de Maury considera que el principio que sirve de base para la ordenación de los poemas que integran este Corpus tiene un profundo significado simbólico. Las Bucólicas, a juicio del profesor Perret, son algo más que un simple poema pastoril, son como un itinerario espiritual de la vida del hombre sobre la tierra y así expone en ellas el poeta los sufrimientos de la tierra (1, 9), del amor (2, 8). los goces del arte (3,7) y las revelaciones sobrenaturales (4, 6). Culmi-

na esta peregrinación con la liberación de los lazos terrenos y la ascensión al Olimpo (5). Constituye, pues, esta última égloga el punto culminante y de máximo arrebato lírico del poema y por ello el poeta ha cuidado de situarlo en el eje mismo de la obra. A su alrededor se agrupan en forma simétrica y concéntrica las restantes églogas. Los puntos extremos están reservados a los sufrimientos de la tierra (1, 9) y del amor (2, 8), siguen luego los goces del arte (3, 7) y finalmente, en contacto ya inmediato con la liberación, las revelaciones sobrenaturales (4, 6). La égloga décima viene a ser como una réplica de la quinta, pero en sentido inverso, ya que simboliza la caída en el dolor y en los sufrimientos.

Este simbolismo, discutible desde luego, aparecería corroborado por una serie de correspondencias numéricas. El conjunto integrado por las églogas 1-4 y 6-9, que se agrupan en torno a la quinta, tiene un total de 666 versos y cada grupo 333 (algunas pequeñas discrepancias en el número de los versos pueden ser debidas a la tradición manuscrita). Estos números se mantienen constantes incluso en otras agrupaciones o combinaciones de los poemas. Pero ésto no es todo, las églogas quinta y décima suman 167 versos, o sea, la mitad más aproximada posible del número impar 333. Estas cifras tienen, según el autor, además de su bien conocido valor simbólico un significado nacional. Según el valor numérico de las letras 333 equivaldría a KAICAPA y 666 a KAICAP N. ΘΕΟC (César, nuevo dios). Mas no sólo en la composición general del poema se observa una constante preocupación de Virgilio por las correspondencias numéricas sino que dentro de cada uno de los poemas que integran las Bucólicas se notan también correspondencias sorprendentes, así en la égloga primera el pasaje central (versos 40-45) aparece precedido y seguido por 39 versos los cuales a su vez, se distribuyen en dos mitades de 26 más 13 y 13 más 25. La preocupación de Virgilio por estas correspondencias se puede observar también en sus restantes obras.

No podemos por falta de espacio seguir al profesor Perret en el sutil análisis—demasiado sutil a veces—a que somete la producción poética de Virgilio. Nos referiremos sólo a un punto extremo, a la segunda parte de la *Eneida*, libros VII-XII. También aquí existe a juicio del autor un libro central, el IX, y a su alrededor en forma también concéntrica se agrupan los restantes; los sucesos en el campo itálico (VII y XII), los aliados de Eneas (VIII y X), el libro XII viene a ser como una réplica del IX.

Cuesta un poco imaginar que un poeta como Virgilio, que ha abierto nuevos cauces a la pasión y a la sensibilidad, de una ternura tan profunda y humana, haya podido descender a estas sutilezas aritméticas. Cabe únicamente preguntarnos—como lo hace el autor—si los clásicos del mundo antiguo encontraban una especial satisfacción es-

tética en lo que para nosotros carece de significado y contenido.

Otras muchas sugerencias merecerían destacarse de la obra que comentamos, como la localización del paisaje que sirve de marco a las Eglogas no en la campiña latina, sino en los jardines que adornaban las villas de los próceres romanos, la identificación de Dido con Cleopatra, la superposición de tres planos distintos en la *Eneida*, etcétera...

En realidad el libro del profesor Perret es tan sugestivo y enjundioso que no puede resumirse en una recensión. Las conclusiones podrán ser a veces discutidas, pero desde luego no podrá regatearse a su autor el mérito de la originalidad, la fuerza sugestiva de sus apreciaciones y las dilatadas e insospechadas perspectivas que abre al espíritu del lector.

M. BASSOLS DE CLIMENT.

HERRMANN, LÉON.—*Virgile. Bucoliques. Edition et traduction de— Collection Latomus, Vol. X.* Bruxelles, 1952. 68 págs.

En juicios emitidos sobre otras publicaciones del Profesor Herrmann nos hemos permitido estimar como una de sus características su arrojada valentía para la formulación de hipótesis, que da alas a su capacidad investigadora para volar por regiones inexploradas o para hallar nuevas rutas en campos ya conocidos. Confirma, a nuestro parecer, tal apreciación esta nueva edición de las *Bucólicas* virgilianas que tenemos a la vista. La bibliografía sobre el mantuano es ingente, inabarcable, pero dista mucho de ser exhaustiva; con todo, no resulta fácil dar una nota original, tratando de Virgilio, sin correr el riesgo de incidir en excesos de extravagante subjetivismo; menos aún en la materia, manida y trillada, de una edición. Ello avalora y realza el mérito del Profesor Herrmann, que en la suya nos presenta las *Eclogae* con nuevas, sorprendentes y a veces insospechadas perspectivas, tan discutibles como se quiera (y no creemos que nadie las acepte sin someterlas, por lo menos, a juiciosa deliberación), pero siempre agudamente ingeniosas y con una firme cohesión interna.

Interna: subrayamos el calificativo. La doctrina del Profesor Herrmann es coherente y sistemática en sí misma, y sus hipótesis suelen enlazarse entre sí con una lógica correcta. Ahora bien: no siempre se da una cimentación sólida sobre tesis probadas, y en ello está el fallo, posible al menos, de sus construcciones. El editor de las *Bucólicas* trata de remover fuertemente todo el mundo de la poesía pastoril virgiliana, mas a veces la consistencia del punto de apoyo de su palanca no es proporcionada a la magnitud del intento.

Arranca Herrmann de la hipótesis siguiente, que él considera tesis

demostrada: en los manuscritos más antiguos, anteriores a los arquetipos de la tradición textual conocida, las *Bucólicas* estuvieron escritas en páginas de dieciocho versos; pudo haber, entre esos manuscritos, rollos de papiro, pero desde el principio, las *Bucólicas* estuvieron escritas en un *codex* o *liber* de pergamino; lo abona la interpretación *literal* de los versos 11-12 de la Egloga sexta: *nec Phoebo gratior ulla est / quam sibi quae Vari praescripsit pagina nomen;* aquí se habla de páginas, y se entiende que una se inicia con el nombre de Varo. Esta distribución en páginas de dieciocho versos no respondería a ninguna concepción mística, sino al fin práctico de facilitar las cuentas de copistas y libreros.

Y en efecto: Herrmann distribuye en su edición la totalidad de los versos de las diez Eglogas en cuarenta y seis páginas de dieciocho versos cada una, sin residuo alguno. Para ello, el orden tradicional experimenta profundas alteraciones: salvo posibles (y fáciles) errores de cómputo, hallamos que Herrmann conjetura veinte transposiciones, que afectan a más de sesenta versos; rechaza cuatro hexámetros por espúreos; supone, por lo menos, cuatro lagunas nuevas, dos de ellas suplidas con versos de su propia invención. De las transposiciones, algunas son fuertemente llamativas o sorprendentes; por ejemplo, en la Bucólica cuarta los cuatro últimos versos *(incipe, parue puer...)* en lugar de servir de cierre y colofón, pasan a situarse entre el diecisiete y el dieciocho, con lo que sirven de introducción a la profecía sobre el maravilloso infante, y la composición se cierra con ocho versos tomados de la Bucólica octava, entre los que se intercala otro conjeturado por el propio editor.

Además de estas grandes transposiciones abundan extraordinariamente, sobre todo en las tres últimas églogas, las de versos aislados.

Estas innovaciones, un tanto revolucionarias, del texto recibido, no plantean graves dificultades de orden intrínseco, es decir, inverosimilitudes o incoherencias de sentido (los fallos de métrica no son posibles, ya que lo que se transpone son versos enteros). Ocurren, sin embargo, objeciones de carácter extrínseco: primera de ellas, la falta de prueba convincente del principio básico de las páginas de dieciocho versos; si éste es un apriorismo, afecta de insolidez a todo el sistema; por otra parte es dudoso que una afirmación de un poeta, como la contenida en la cita de los versos 11-12 de la égloga sexta, pueda tomarse con seguridad en su recto, propio y literal sentido. Aun admitido el sistema de los dieciocho versos por página, no parece obligado que la página final de una obra esté completa y que, por tanto, el número total de versos sea, necesariamente, múltiplo de 18; desaparecida esta necesidad, desaparece un argumento en favor de las grandes transposiciones, aunque quedarían otros. En cuanto a las pequeñas transposiciones, no se explica bien cómo pudieron producirse en tal

abundancia; es raro que el descuido o la intención de los copistas desplazase tantos versos sueltos, o parejas de ellos, máxime sin producir notables alteraciones de sentido; más verosímil sería suponer algún desplazamiento mecánico de una página entera de dieciocho versos, pero no se da ninguno.

Las otras lecciones conjeturales de Herrmann nos parecen, en general, verosímiles, ingeniosas (ejemplo: el *Benaco* por *ueniat quo* de III 88) y dignas de tenerse en cuenta.

Acompaña a la edición una traducción que, por propósito del autor, es bastante literal, y en que se ha hecho predominar intencionalmente la fidelidad sobre el color poético.

Un índice de personajes asigna, a casi todos, una identidad con seres reales, también con un valiente apartamiento de las identificaciones tradicionales; de algunos se habla en la introducción. Melibeo, por ejemplo, encarna a C. Valerio Catón; Títiro, a Q. Cecilio Epirota; Coridón es Valgio Rufo; Dafnis, el poeta Catulo; Menalcas, el propio Virgilio; Palemón, Cornelio Nepote; Lícidas, Horacio; Amintas, Tibulo... Identificaciones que no procede enjuiciar aquí, porque, en general, no se razonan en la obra reseñada, sino en otras del autor.

En suma: una edición interesantísima, sugeridora, revolucionaria, útil por sus originales conclusiones, pero más aun por los problemas que agita y plantea.

M. MARÍN Y PEÑA.

DAMON, P. W. & HELMBOLD, W. C.—*The structure of Propertius' Book 2*. University of California Publications in Classical Philology. XIV, 6.

El trabajo de P. W. Damon y W. C. Helmbold es un nuevo intento para sanar y restaurar el texto del enigmático libro segundo de las Elegías de Propercio. Son bien conocidos los problemas que éste plantea: dificultades de inteligencia, incoherencias, solecismos, anomalías métricas ocurren con tanta frecuencia que hacen suponer un texto profundamente corrompido y han suscitado variadas y, a veces, peregrinas tentativas de rectificación.

Damon y Helmbold no se limitan a aplicar soluciones casuísticas y parciales a este hondo problema textual, sino que plantean un método propio de restauración y, después de razonarlo en sus líneas generales, lo aplican a diversos pasajes dudosos. El fundamento de ese método es el siguiente: los más antiguos manuscritos conocidos del libro segundo de Propercio están fuertemente viciados por interpolaciones y transposiciones; el origen de éstas es, tal vez, que el arquetipo se copió de un manuscrito muy incompleto; el copista, para completar

los pasajes truncados, se sirvió de un florilegio; consérvase, en efecto, un florilegio properciano muy antiguo, probablemente síntesis de otros dos; como es usual en tales obras, no hay en este florilegio referencias acotadas; por consiguiente, la identificación de los fragmentos citados está muy expuesta a errores; esto explica fácilmente las transposiciones; por lo demás, glosas versificadas pasarían al texto, y de ahí interpolaciones frecuentes. Así se explicaría lo viciado del texto. ¿Cómo localizar y sanar cada lección espúrea? Suponen los autores que el libro segundo estaba escrito en estrofas de cuatro versos *(quatrains*, que podríamos traducir por *tetrásticos*, para evitar el término *cuartetos*, que en métrica moderna tiene un valor más circunscrito). Por tanto, donde se advierta una alteración de tal estructura estrófica habrá, casi seguramente, una perturbación del texto, y las soluciones que restauren el tetrástico estarán en el camino de la sanación de las lecciones falsas o dudosas. Ahora bien: ¿por qué esa estructura estrófica se da en el libro segundo de Propercio y no en el primero? Según los autores, porque después de publicar el primero ingresó el poeta en el círculo literario de Mecenas, en el que el tetrástico era un canon, o al menos una moda, como lo prueba el uso horaciano.

Son los propios autores quienes, con plausible circunspección y modestia, rara y ejemplar en la literatura científica, señalan los puntos débiles de su hipotética construcción. Sus aspiraciones se limitan a que algunos lectores y críticos reconozcan que en sus supuestos hay algo de verdad, y a que su trabajo sirva de estímulo para nuevas reflexiones sobre los problemas propercianos. La crítica ajena debe reconocer, en justicia, que estos objetivos se han logrado con creces.

M. MARÍN Y PEÑA.

HELMBOLD, W. C.—*Nugae Propertianae*, II. University of California Publications in Classical Philology, XIV, 3.

En esta misma revista (XVIII, 281-282) se reseñó la primera serie de éstas que su autor, con más modestia que justicia, denomina *Nugae*. La segunda serie, que tenemos a la vista, comprende cuatro estudios crítico-exegéticos sobre textos del elegíaco de Asís. En el primero, a propósito de dos pasajes de difícil interpretación de los libros I y III, el autor señala cómo la lírica properciana junta y combina elementos reales con invenciones imaginativas en un conjunto *semiautobiográfico;* el tomar ciertos datos por verdaderamente autobiográficos ha conducido a crasos errores. En el segundo Helmbold trata de dar una nueva explicación al atormentado y discutido pasaje II 3, 25-26: la aspiración del poeta, que se satisface con ser acom-

pañado por *tres libelli*, óptimo don para Proserpina, ha hecho pensar que, puesto que se enuncia en el libro segundo, o bien éste debió de dividirse en dos, o el poeta tenía ya en proyecto de muy próxima realización el libro tercero, o *tres* no tiene su propio y literal sentido; la misma consideración anterior de que la poesía properciana no puede tomarse como una serie de afirmaciones históricamente exactas y rigurosamente autobiográficas puede explicar este pasaje obscuro. En los otros dos estudios, Helmbold propone aclarar dos dificultades mediante transposiciones, procedimiento amplia y profusamente aplicado a Propercio.

Se destaca en este trabajo la nota de prudencia que hemos señalado y elogiado en otros de su autor; prudencia que no consiste en temor a conjeturar, pues éste inhabilitaría para todo intento de investigación a quien lo padeciera, sino en una moderación que le hace valorar justamente el grado de certeza de sus tesis, y le libra del achaque frecuente que consiste en erigir lo posible en probable y lo probable en dogma.

M. MARÍN Y PEÑA.

ADCOCK, F. E.—The interpretation of *Res gestae Diui Augusti* 34, 1 en The Classical Quarterly, julio-octubre 1951, págs. 130-135.—Sobre el pasaje *in consulatu sexto et septimo postquam bella ciuilia exstinxeram per consensum uniuersorum potitus rerum omnium rem publicam ex mea potestate in Senatus populique Romani arbitrium transtuli* plantea el autor los siguientes problemas:

1.° Sobre qué parte de la frase se refieren las palabras: *per consensum uniuersorum* (algunos suponen que al *exstinxeram)*; como es natural concluye que al *potitus*. Propone la puntuación *in consulatu sexto et septimo, postquam bella ciuilia exstinxeram, per consensum...* con lo cual el *postquam bella ciuilia exstinxeram* viene a ser una aposición del *in consulatu sexto et septimo*.

2.° En la discusión sobre si ha de leerse *compos* o *potitus* propone esta última lectura, por no encontrarse aquel término referido a cuestiones políticas.

3.° Hace notar el valor más activo del *per consensum* frente al simple *consensu*, en que parecería que éste sería concedido más a remolque.

4.° La mención especial del consulado sexto inmediatamente antes de su propuesta de retirada a la vida privada, hace pensar que en el año 28 debió haber alguna acción especial que motivaría esta mención. Hace algunas hipótesis sobre cuál podría ser este acto. Supone que hubo entrevistas con los jefes más destacados del senado que abocaron en la asignación a Octavio por un cierto período de una

provincia tan importante por su extensión y por valor militar, que fuera con ella evitado todo peligro de volver a una guerra civil.

El trabajo está bien pensado y documentado; sin embargo creo que concede demasiada importancia a la explicación de ese *consensus*. Augusto no era tan meticuloso en afirmar esa aquiescencia con actos positivos. Basta recordar para ello la seguridad con que afirma en el cap. I que el pueblo lo hizo triunviro *constituendae reipublicae*. Por otra parte en el mismo discurso que pone Dion Casio en boca de Augusto en los comienzos del año 27 hay bastantes sugerencias para no necesitar recurrir a explicaciones especiales. Así en LIII 4, dice ὅτι μὲν γὰρ πάρεστί μοι διὰ παντὸς ὑμῶν ἄρχειν, καὶ αὐτοὶ ὁρᾶτε y más abajo οὕτω καὶ ὑμεῖς καὶ ὁ δῆμος διάκεισθε πρός με ὥστε καὶ πάνυ ἂν προστατεῖσθαι ὑπ' ἐμοῦ ἐθελῆσαι.

ANTONIO MAGARIÑOS.

KELLING, LUCILE AND SUSKIN, ALBERT.—*Index verborum Iuvenalis*. The University of North Carolina Press, 1951, 8.°, VII + 139 páginas, 5 dólares.—Como este libro ha sido compuesto de la manera más escrupulosa, no es menester ponderar el magnífico servicio que han hecho sus autores a la Filología. Como novedad en esta clase de trabajos encontramos la inserción de todo el material crítico—variantes, conjeturas, etc.—, idea verdaderamente plausible y que avalora aún más este *Index*. Se registran todos los casos en que cada palabra y cada forma aparecen empleadas. La presentación, además, elegante y clara.

J. VALLEJO.

RAMOS Y LOSCERTALES, JOSÉ MARÍA.—*Prisciliano. Gesta Rerum*. Acta Salmanticensia V 5, 1952. 120 págs.

Después del estudio, hoy completamente anticuado, que Menéndez Pelayo dedicó a Prisciliano en sus *Heterodoxos* y cuya puesta al día, por él prometida, no llegó a completarse, la interesantísima figura de Prisciliano no había vuelto a ser estudiada en España, si exceptuamos las páginas que le dedicó en su *Historia Eclesiástica de España* el P. García Villada, que apoya la tesis de la culpabilidad del obispo de Avila. La obra que ahora publica sobre este difícil punto de la Historia de la iglesia española el Prof. Ramos Loscertales, parte de una minuciosa crítica de los escasos documentos que tenemos, tan peligrosos de interpretar por su apasionamiento y parcialidad en uno u otro sentido.

Esta crítica tiende a penetrar en la historia del movimiento pris-

cilianista, previamente encuadrado dentro de los brotes ascéticos de las iglesias occidentales.

Ramos Loscertales establece una primera fase, que probablemente transcurre en Galicia, en la cual el fin principal del movimiento—que no inició Prisciliano—era la reforma de las costumbres del clero; en una segunda fase, Prisciliano hace labor de proselitismo en Lusitania con la intención ya de buscar la perfección, por medio de la ascesis, de todos los fieles, en una forma que al menos por la organización externa de los priscilianistas chocaba con lo usual en la Iglesia y tendía a desligarse de la jerarquía eclesiástica. Posteriormente, la persecución de que el movimiento fué víctima, determinó en gran parte el nuevo aspecto que fué tomando. Esta distinción de fases y matices es posiblemente lo más original del libro, que es el resultado de una crítica histórica rigurosamente ceñida a los textos y que prefiere señalar en múltiples ocasiones nuestra ignorancia de los hechos antes que avanzar un paso más de lo que permiten los textos, pero que los aprovecha hasta el límite posible.

Respecto a la cuestión de la culpabilidad de Prisciliano, el autor no se arriesga a dar una respuesta, pero deja reducido el problema a sus verdaderos límites. Su opinión respecto a Prisciliano es que era un hombre de acción más que un teólogo y que su formación cristiana fué deficiente, al menos inicialmente. Simultáneamente, sus acusadores son colocados a su verdadera luz: con su concepto funcionarista de su misión, primero, y su encarnizamiento y rencor personal, después, Idacio e Itacio en vez de encontrar una solución al problema planteado por el ascetismo occidental, no hicieron más que exasperar a sus contrarios e inducirlos a su vez a actitudes puramente personalistas. Algunas de sus acusaciones son sospechosas de basarse en hechos de la juventud de Prisciliano, antes de su ingreso en el cristianismo; otras—el carácter maniqueo del movimiento—de ser simplemente inventadas. Con esto no queda aún juzgada la ortodoxia o heterodoxia del mismo, punto sobre el que tal vez se pudiera deducir alguna nueva conclusión mediante el estudio de los opúsculos teológicos de Prisciliano y del movimiento priscilianista tras la muerte de Prisciliano, temas ambos que de propio intento no aborda el libro que comentamos.

F. R. Adrados.

Waele, F. J. de.—*Antiek Anatolië brug der beschaving tussen oosten en westen.* Nijmegen 1952, 56 páginas folio (de multicopista, con excelente presentación). Este es el trabajo número XIV de la serie que el señor de Waele ha dedicado a la Historia Antigua. Ya anteriormente dimos cuenta en esta revista de otro de estos estudios,

el referente a Tito Livio. El que ahora comentamos explica la historia de «Anatolia antigua como puente cultural entre Oriente y Occidente». Su finalidad y estilo son iguales a los de los otros trabajos de la serie, frutos todos de la magnífica labor docente del profesor de Waele en la Universidad de Nimega. Greografía, Arqueología e Historia desfilan en una amena exposición de admirable claridad que se apoya en la más concienzuda bibliografía. Si este libro estuviera escrito en francés o inglés no hay duda de que sería de utilísima y agradable lectura en todos los medios universitarios.

Un período de tres mil años abarca el recorrido histórico de Anatolia del profesor de Waele: el período bizantino y el turco han quedado excluídos.

J. VALLEJO.

GARCÍA BELLIDO, A.—*Cantabria Romana.* Universidad Internacional Menéndez Pelayo. Discurso leído en el acto de apertura del curso académico de 1952, por el Prof., Santander, 1952, 42 págs. y 5 figuras.

Este trabajo del arqueólogo señor García y Bellido es una contribución a la etnología de nuestra Península en la que se recogen todos los testimonios referentes a los antiguos cántabros, desde la mención de los orígenes del Ebro en Catón hasta una interesantísima inscripción pagana fechada en 399. El autor señala la importancia de la guerra cántabra en la fundación del templo de Júpiter Tonante en Roma, con una hipótesis muy verosímil. Se recoge la descripción del país por Estrabón y, de conformidad con el P. Flórez, se identifican las fuentes *Tamáricas* citadas en Plinio con las que existen en Velilla de Guardo, al Norte de la provincia de Palencia. Muy plausible es la enumeración de nombres sobre la base **Tamaro-/-a.*

Sigue un estudio de las ciudades de Cantabria tal como nos son conocidas por los datos reunidos filológicamente, con algunas referencias a los naturales de ellas que nos descubre la epigrafía. Sobre *Octaviolca* nos remitimos a nuestro trabajo en *Zephyrus* III, p. 219-21.

Unas indicaciones muy importantes sobre los cántabros en el ejército romano fuera de nuestras fronteras y un estudio del plato de Otañes nos llevan a la nueva inscripción dedicada al dios *Erudinus*, nombre nuevo, y bastante extraño en nuestra teonimia, fechada, para gran sorpresa nuestra, en el consulado de Manlio y Eutropio, es decir, en 399, cuando hallamos no sólo todavía un culto pagano después del edicto de Teodosio, sino el tipo indígena de nombre acompañado de la gentilidad: *Corne(lius) uicanus Aunigainu(m) Cesti f(ilius)*, bien que aquí el gentilicio aparece bien claramente con valor local,

como nombre de aldea, que pervive precisamente, al parecer, en el actual *Ongayo*. El señor García y Bellido discurre muy acertadamente sobre los nombres de esta lápida y sólo nos permitiríamos disentir de él en la explicación del gentilicio *Aunigainu(m)*. Para nosotros no se trata de un compuesto, sino de un derivado en *-anu-* de la misma raíz de donde *Aun-ia* y *Aun-acum;* se trata de una forma evolucionada de **Aun-ic-ano-* en la cual hay que señalar la sonorización de la *c* y el desarrollo de un diptongo como en *Paciaecus*, a los cuales fenómenos he aludido en mis *Estudios sobre las primitivas lenguas hispánicas*, págs. 127 sgs. y 191.

Este discurso, que constituye en su breve extensión una verdadera monografía, es una brillante muestra del progreso que se señala en los estudios de nuestra etnología antigua.

A. TOVAR.

GONZÁLEZ, JUAN MANUEL.—«*Noega*», *un problema de la antigua geografía astur*. Oviedo, 1952 (Separata del *Boletín de Estudios Asturianos*, núm. 15).—Intento de localizar e identificar el geónimo o topónimo *Noega* citado en Estrabón, Mela, Plinio y Ptolomeo, y el topónimo *Noecantrum* de una fuente medieval, aunque quizás proceda *Noecantrum* del *Orbis pictus* o Mapa de Agripa. Tal vez el autor no consiga decidida adhesión a sus conclusiones, pero su trabajo contiene interesantes datos y observaciones.

J. V.

Reseñas de artículos.

Transactions and Proceedings of the Philological American Association. LXXXII, 1951.

NORMAN O. BROWN: *Pindar, Sophocles and the Thirty Years' Pace.* No sólo la Octava Pítica, sino también la Octava Nemea pertenece al período de la conclusión de la tregua de treinta años (445); sólo es explicable, en efecto, desde el punto de vista de la pérdida de la independencia efectiva de Egina tras las negociaciones entre Esparta y Atenas. Sófocles *Ayax* 1135 dependería de Octava Nemea 21, y la oda quedaría fechada en 444/3. Pero mientras en Píndaro el heroico Ayax representa a Egina y el falaz Odiseo a Atenas, en el drama de Sófocles se representa más bien un conflicto entre los ideales del pasado y los del presente, dándose a unos y otros su justo valor; la obra pertenece al período de mayor actividad política de Sófocles y, consiguientemente, también al de mayor interés suyo por temas de esta índole (recuérdese la Antígona, que es del año 442).

E. ADELAIDE HALM: *Apollonius Discolus on Mood.*—Se discute la interpretación usual del término ψυχικὴ διάθεσις «modo» en Apolonio Díscolo. No se trata de una «disposición de ánimo», sino de un término técnico: no significa en Apolonio más que «distinción, noción» y sólo con el contexto se precisa su significado: aquí es ψυχική, que significa simplemente «modal». Lo que no queda claro es cómo este adjetivo ha llegado a adquirir este significado.

M. H. JAMESON: *The Hero Echetlaeus.*—Este héroe, que aparece en el fresco de Polignoto de la batalla de Maratón como uno de los que en ella ayudaron a los atenienses, blandiendo un arado contra los persas, es el héroe de la ἐχέτλη o esteva del arado, a la cual supone el autor que los campesinos de Maratón dirigirían sus plegarias antes de arar, en la forma que describe Hesíodo. El culto que según Pausanias se tributó desde entonces al héroe es un culto público, por oposición a la plegaria individual de antes. En el artículo se hace una buena exposición de los distintos ritos practicados en Grecia para asegurar el buen éxito de la arada.

LILLIAN B. LAWLER: Κρητικῶς *in the Greek Drame*.—Κρητικῶς en Aristófanes *Eccl.* 1165 no se refiere al metro sino al género de danza, de origen cretense; esta danza, reconstruible por testimonios literarios y por los arqueológicos de época minoica, se distingue por su carácter brillante, alegre y rápido y por el ὕψι βαίνειν de los pies *(H. hom.* a Apolo 516; cf. *Eccl.* 1165 ὑπανακινεῖν y 1179 αἴρεσθ'ἄνω).

ALBERT BATES LORD: *Composition by Theme in Homer and Southslavic Epos*.—El autor describe la diferencia entre lo esencial de la acción y los temas ornamentales que se le añaden por cantores sucesivos, según aparece en la épica servocróata. Los poemas homéricos pueden también estudiarse desde este punto de vista de los «temas», más o menos desarrollados según la intención del aedo en cada caso; la composición por temas es tan característica de la poesía oral como lo son las fórmulas. El autor da buenos ejemplos tomados de la *Odisea*, que compara con otros de Mededovich (cantor que desarrolló ampliamente un poema que ya conocíamos antes).

JAMES A. NOTOPOULOS: *Continuity and Interconexion in Homeric Oral Composition*.—El estudio de la épica popular sudeslava convence de que hay tres factores materiales que influyen la composición épica: limitación de la extensión del poema por los límites de la energía física del hombre; segunda limitación por el marco social de la recitación, que no concede ni un tiempo fijo ni libertad de comienzo ni falta de interrupciones; y aún otra tercera dependiente de la técnica tradicional de la composición, paratáctica y digresiva. Cuando se llega a la creación de poemas extensos, destinados a varias recitaciones, se crea una técnica, basada en la repetición, destinada a salvar aquellos fallos en la conexión basados en razones materiales. La técnica en cuestión deriva de la de la dicción formularia, inherente a toda literatura oral. Sus tres manifestaciones son la anticipación y retrospección, que enlazan con la materia épica posterior y anterior, y la composición en anillo *(Ringskomposition)*, que engarza las digresiones. El autor estudia el funcionamiento en Homero de estas técnicas, que en él llegan a cobrar categoría estética.

MARGARET E. REESOR: «*Indifferents*» *in Old and Middle Stoa*.—El concepto de las cosas «indiferentes» (ἀδιάφορα) hace ya incurrir en contradicciones a los estoicos antiguos, puesto que algunas de ellas, según Zenón, son conformes a la naturaleza y tienen relación con el deber, con lo que su pretendida indiferencia queda comprometida. Desde Crisipo se hace resaltar la importancia que tiene el elegir entre las cosas «indiferentes», así como la influencia en la virtud que tienen esta elección y la ἕξις resultante. Panecio declara a las cosas «indife-

rentes» necesarias, y a la virtud sola insuficiente para la felicidad. Posidonio, finalmente, al admitir en el alma elementos irracionales en los que tienen influencia las cosas «indiferentes», divide a éstas en buenas y malas, con lo que destruye en su base el concepto.

FRANCIS W. SCHEHL: *Probuleutic Commisioners in Miletus.*—Estudio sobre las comisiones probuléuticas que aparecen en las inscripciones helenísticas de Mileto. Los epístatas aparecen en decretos conjuntos del Consejo y el Demos; en los del Demos solo, aparecen ya epístatas, ya sinedros, sin que se pueda asignar competencia diferente a unos y otros, salvo que los últimos aparecen siempre mencionados en relación con asuntos, externos o internos, de mayor importancia.

F. R. ADRADOS.

La Parola del Passato, XXI, 1951.—UGO COLI: *Due nuovi frammenti della Tabula Hebana*, págs. 433-438.—Tras nuevas excavaciones sobre el lugar del hallazgo del bronce de Heba, Ugo Coli ha conseguido recuperar dos nuevos fragmentos. Uno de ellos completa la parte superior izquierda de las once primeras líneas con el contenido siguiente: (1) *Vtique in palati...* (2) *gines uirorum i...* (3) *Ti. Caesaris Aug...* (4) *tigi quo simulac...* (5) *norifica memor...* (6) *Vtiq. ad X centur. Caes...* (7) *primae X citabun...* (8) *senatores et equ...* (9) *ferant quiq. cum...* (10) *dicere licebit it...* (11) *cos. tulerunt suf...*

De ello resultan algunas modificaciones con respecto a lo que se había suplido por los críticos (cfr. A. Montenegro, *Revista de Estudios Políticos*, vol. XL, núm. 60, 1951, pág. 134 y sgs.), pero la rectificación no implica una modificación sustancial del sentido que con las restituciones se había dado al texto.

El segundo fragmento carece totalmente de importancia por su brevedad; corresponde probablemente a las líneas 29 y 30 y dice en la primera línea *suffra*, en la segunda *beat de*. No es de esperar, por la noticia de U. Coli, que nuevos hallazgos puedan traernos luz sobre el resto de la *Tabula Hebana* que se ha perdido.

A. MONTENEGRO.

Latomus, X, 4, 1951.—J. DEBECQ: *Les Parthes et Rome*, págs. 459-469.—Utilísimo resulta el resumen que el autor nos ofrece acerca de la acción de Roma en Partia. Añade el autor algunas observaciones señalando las causas y consecuencias de los contactos habidos entre ambos pueblos y destaca especialmente los motivos que provocaron

el fracaso de Roma en su intento de dominar a los partos pese a su superioridad numérica y de armamento. Figuran entre las primordiales, por una parte, el alejamiento de aquel pueblo de la sede del Imperio y la falta de bases seguras de avituallamiento. Por otra parte, los partos contaban con unas excelentes defensas naturales y una desconcertante movilidad.

Pero a nuestro juicio el autor omite la razón fundamental. En efecto, mayores dificultades tuvo Roma para la conquista de Hispania y la realizó en tiempos mucho más difíciles. Pero en sus buenos tiempos de expansión Roma tuvo voluntad de conquista, alentada por perspectivas económicas. Para la conquista de Partia no sólo faltaron estos dos principios de acción decisiva sino también la posibilidad de poder presentar semejante conquista como un objetivo digno de tal esfuerzo. Por eso la labor esporádica de conquista realizada por algún Emperador no encontró generalmente eco en sus sucesores hasta el punto de moverlos a una acción decidida y constante.

A. MONTENEGRO.

Athenaeum, XXIX, 3-4, 1951.—MARTA SORDI: *I caratteri dell'opera storiografica di Senofonte nelle Elleniche*, págs. 273-352.—En esta segunda parte de su artículo (continuación *Athenaeum* XXVIII, 1950, págs. 1-53) Marta Sordi analiza la necesidad de una nueva valoración de las Helénicas como obra histórica. Jenofonte ha sido objeto de críticas muy severas e injustificadas. Pero resulta innegable en su obra la existencia de razonables principios metodológicos y de un intenso sentido crítico que no se limita a la narración superficial de los hechos, sino que penetra las causas.

Esto no equivale a olvidar los innegables y numerosos defectos de las Helénicas, las lagunas y desigualdad del relato o la pobreza de ciertos juicios o aun sus descarados partidismos. Se le achaca frecuentemente a Jenofonte el no haber penetrado y ni siquiera haberse esforzado por penetrar en los acontecimientos que narra, pero Marta Sordi prueba cómo con respecto a los principales acontecimientos ha dado una interpretación incluso aguda y ha dado a la Helénica, si no una unidad formal, sí ideal del contenido y la misma terminación del relato en Mantinea prueba que tenía un diseño preconcebido de la obra a realizar.

A. MONTENEGRO.

L' Antiquité Classique, XX, 2, 1952.—GEORGES MÉAUTIS: *Thucydide et Thémistocle*, págs. 297-304.—No se trata en este artículo pre-

cisamente de dilucidar hasta qué punto el relato de Tucídides es verídico con respecto a la vida de Temístocles en los momentos de su desgracia política. Interesa aquí ver la manera con que Tucídides ha comprendido su relato y las razones por las cuales ha aceptado la tradición de su tiempo respecto a la huída de Temístocles.

Cuando Tucídides cuenta las peripecias de esta huída no lo hace a causa de su carácter novelesco y porque ellas pudieran interesar al lector a título de simple dato anecdótico de aquel gran personaje. En este caso merecería el reproche que él mismo hizo de sus predecesores (I, 2). Ni ha guiado a Tucídides en este relato la admiración que sentía por este gran hombre de su época. Ha querido simplemente mostrar a través del relato de estas peripecias a lo que puede llegar la fuerza de la natura y el extraordinario poder de su inteligencia, evidenciado todo ello en la rapidez de sus decisiones, en la capacidad de discernir el futuro y en el modo preciso de ver las ventajas y los inconvenientes de cada situación.

A. MONTENEGRO.

Les Etudes Classiques. Tomo XX, núm. 1, 1952.—M. DELAUNOIS: *Comment parlent les héros d'Homère*, págs. 80-92.—Se ha de distinguir en la elocuencia griega dos métodos diferentes: el determinado por un plan lógico y el de tendencia psicológica. En efecto, en la elocuencia no ha sido sólo la razón la que ha impuesto el orden de exposición de las ideas (tal plan ha predominado en la retórica hasta un grado exagerado y particularmente en los sofistas como Teodoro de Bizancio y Antifón), sino que junto a la razón las fuerzas pasionales (cólera, odio, violencia) han impuesto también al discurso un orden. Orden, ciertamente, peculiar y tormentoso, acorde con la efusión de los movimientos psíquicos y la expansión de las pasiones que animan al orador. De este segundo tipo de elocuencia Demóstenes es el modelo perfecto.

Ambos métodos se encontraban ya en ciernes en la elocuencia homérica y diversos discursos de los héroes de Homero nos atestiguan ya un plan psicológico desordenado o ligeramente ordenado, ya un simple plan lógico más o menos estudiado. Sin duda en Homero los héroes hablan obedeciendo al impulso de su temperamento, pero no falta en ellos ciertas tendencias a una oratoria lógica, tendencias que precisadas y acentuadas luego por las escuelas de retórica, darán los discursos plenamente lógicos.

A. MONTENEGRO.

Acme. Vol. IV, 2, 1951.—MOMOLINA MARCONI: *Mito e civiltà*, páginas 327-330.—Cada vez se afianza con más fuerza la tesis de los

que defienden la poderosa influencia de los mediterráneos preindoeuropeos sobre la cultura de los pueblos invasores. Entre estos préstamos se ha de señalar muy especialmente el culto a las diosas, frente a la preponderancia del culto patriarcal de los indoeuropeos. El paso de la civilización mediterránea a la micénica no fué brusco ni trajo una edad nueva; por ello aun en Homero se observa cómo la preponderancia matriarcal tiene gran fuerza, y buen reflejo de ello lo tenemos en la importancia que en la epopeya homérica desempeñan Hera, Atenea o la adúltera Helena.

Son los dorios los que establecen un cambio más brusco y el establecimiento del hombre como dios. Mas, ni aun con ello desapareció aquella importancia de la mujer que había quedado en los pueblos griegos como herencia cultural de los mediterráneos y a través de toda la historia de la Grecia clásica permanece la influencia de la leyenda sagrada de Atenea o el típico libertinaje femenino de las costumbres espartanas.

A. MONTENEGRO.

L'Antiquité Classique, XX, 2, 1951.—P. BEGUIN, *Le «fatum» dans l'oeuvre de Tacite.—Revue des Etudes Latines*, XXIX, 1951.—J. LACROIX, *«Fatum» et «Fortuna» dans l'oeuvre de Tacite.*—J. COUSIN, *Rhétorique et psychologie chez Tacite.*

He aquí tres trabajos simultáneos que tocan, sobre todo los dos primeros, el mismo asunto del *fatum* en Tácito.

El señor Beguin se propone deducir un pensamiento sistemático y coherente de Tácito en la cuestión del *fatum* y del libre albedrío. Las líneas principales de su exposición son:

En una primera fase (en las *Historias)* Tácito cree en un determinismo de causas naturales, físicas o psicológicas. Pero este determinismo es compatible con el libre albedrío, por cuanto el determinismo no es válido sino a partir del momento en que el hombre hace la elección de su vida y toma la decisión que será válida hasta su fin. En esta época Tácito siente desprecio por la Astrología.

Pero años más tarde, en los *Anales*, Tácito se nos presenta creyente en una Astrología seria; no obstante, considera con repugnancia la idea de que todo esté regido por un fatalismo astral. En una ocasión se pregunta angustiado cuál será la verdad, si este fatalismo o un fatalismo de causas naturales, o el puro azar; en otra ocasión su duda se plantea entre un fatalismo del nacimiento, absoluto, o un margen de libre voluntad humana que influya en determinados aspectos de la vida.

En esta exposición del señor Beguin encontramos aceptable la segunda parte en su conjunto, ya que algunas interpretaciones suyas

de pasajes de Tácito quizá sean discutibles. (Y, desde luego, el contraste entre *Historias* y *Anales*, en lo relativo a la Astrología, ya había sido hecho notar hace tiempo.) En cambio, me parece seguro que su primera parte no será admitida fácilmente. El señor Beguin, a mi juicio, fuerza la interpretación de los pasajes para ajustarlos a su tesis, como cuando dice «podemos afirmar que Tácito pone en boca de Pisón su propio pensamiento» (pág. 320, a propósito de *Historias*, I, 29). Su afirmación, formulada más especialmente en la segunda parte de su trabajo, relativa a los *Anales*, de que Tácito tenía la «convicción» en el libre arbitrio del hombre (pág. 329), no puede apoyarla en ningún texto de Tácito, sino en consideraciones generales sobre los caracteres de su obra histórica.

Tampoco puede alegar el señor Beguin prueba alguna de que en una primera fase (cuando escribía las *Historias)* Tácito creyera en la fórmula de un determinismo reducido, es decir, un determinismo que no entraba en juego sino a partir del momento en que el hombre con libre albedrío escogía su vida.

* * *

Más pensada se nos aparece la revisión que hace del mismo tema mademoiselle J. Lacroix. Revisión, naturalmente, independiente de la del señor Beguin. En primer lugar, da por descontado que el aspecto «astrológico» de Tácito no surge sino en los *Anales*. En cuanto al meollo de la cuestión, la deducción de la autora es completamente distinta de la del señor Beguin: Tácito se muestra siempre sin una idea determinada, indeciso entre los varios puntos de vista. Nunca hace intervenir el *fatum* como explicación única, sino que siempre lo presenta junto con otra explicación, dejando la elección al lector: así en *Anales*, 4, 20 entre fatalismo absoluto y coexistencia con alguna libertad humana; en *An.* i, 3 entre fatalismo y causa natural. (También es bonita la observación del gusto de Tácito por colocar al lado de la mención del *fatum* como causa determinante la de la peripecia fortuita, causa inmediata del hecho como instrumento del *fatum:* así en *An.* i, 55: *Varus fato et ui Armini cecidit.)*

El contraste entre *Historias* y *Anales*, en lo relativo a la Astrología, también es examinado detenidamente por la autora, quien hace justicia a los méritos de los críticos que la precedieron en lo mismo. Como final de este examen, se da una rápida visión de la actitud ante la Astrología de los espíritus cultos contemporáneos de Tácito.

Con su gran probidad científica, la señorita Lacroix termina su útil trabajo reconociendo que no hay más remedio que adherirse a la conclusión de Eriksson: «Tácito se nos muestra como un escéptico del fatalismo».

* * *

El tercer artículo, el del señor Cousin, sólo de paso trata esta cuestión, pero, en coincidencia curiosa con el señor Beguin, su autor nos dice que no cree falsear ni forzar el verdadero pensamiento de Tácito, al deducirlo del ya repetido pasaje *An.* vi 22: *Contra alii fatum quidem congruere rebus putant, sed non e uagis stellis uerum apud principia et nexus naturalium causarum; ac tamen electionem uitae nobis relinquunt, quam ubi elegeris, certum imminentium ordinem.* El señor Cousin dice que «ce *tamen* ne peut être qu'une restriction exprimant le point de vue personnel de Tacite», pero no parece que ello sea muy convincente.

También creo encontrará resistencia la interpretación que el autor da al pasaje *Hist.* I, 4: *repetendum uidetur... quid in toto terrarum orbe ualidum, quid aegrum fuerit, ut non modo casus euentusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causaeque noscantur...* car on apprend ainsi à connaître non seulement les péripéties et les dénouements, qui son souvent fortuits *(entendons, pour qui n'en pénètre pas les causes)* mais encore leur logique et leurs causes. ¿Por qué el pensamiento de Tácito ha de ser necesariamente que las peripecias son fortuitas solamente para los que no conocen las verdaderas causas? Creo que la interpretación que ordinariamente se da de estas frases es más justa: es decir, que puede saberse que todo acontecimiento histórico tiene causas hondas y al mismo tiempo que el camino para llegar al efecto de tales acontecimientos está constituído en su detalle por vicisitudes puramente fortuitas.

J. VALLEJO.

Bulletin de la Societé de Linguistique de Paris, XLVII, 1951.

E. BENVENISTE, *Préterit et optatif en indo-européen.*—He aquí un artículo interesantísimo y de gran importancia. Arranca el autor de una observación de N. Trubetzkoy en artículo publicado en 1926: en todas las lenguas i- e, sin excepción, los presentes atemáticos tienen un optativo en **-yē-/-ī-*, y los presentes temáticos un optativo en **-oi-* en todas las lenguas -i- e menos dos: el itálico y el céltico. Y justamente estas dos lenguas son las únicas que poseen una forma modal no conocida en ninguna otra lengua: la forma modal en **-ā-*. Trubetzkoy deducía de esto que en i- e el optativo de la conjugación temática se formaba con *-oi-* y con *-a-*, apareciendo este último en las dos lenguas occidentales itálico y céltico, y el otro en las demás.

La dificultad de la presencia en la lengua arcaica de la forma en *-a-* en verbos atemáticos *tulat, venat* la explica Trubetzkoy por la analogía.

Para Benveniste esta tesis de que la formación en *-a-* en el estado predialectal era un optativo y no un subjuntivo se puede dar por firme.

Partiendo de esta base, el señor Benveniste, ya totalmente por su cuenta, se enfrenta con la cuestión de la identidad formal (en cuanto al elemento *-a-*) entre el imperfecto latino y el subjuntivo, o dígase optativo, en *-a-*.

Previamente aporta un bonito argumento a la tesis de Trubetzkoy: el tipo modal en *-a-*, formación que lleva desinencias secundarias, se señala también por este hecho como un optativo, ya que en las lenguas i- e, en el subjuntivo, las desinencias son siempre primarias, en el optativo siempre secundarias.

Y ahora hay que fijarse en la coincidencia de que las desinencias secundarias sean también las de los «tiempos de aumento», pretérito y aoristo. Aquí vemos ya una relación entre optativo y pretérito. Pero esta relación se manifiesta además en otros aspectos clara y terminante en ciertas lenguas i- e por virtud de factores semánticos, que el señor Benveniste se propone exponer en un trabajo posterior. Por ahora se limita a reunir los testimonios de cómo el optativo asume con frecuencia las funciones del pretérito. (Por cierto que en este punto nos extraña que el señor-Benveniste no cite el testimonio que ofrecen ciertas formas del imperfecto galés que proceden de primitivas formas de optativo.)

Hasta aquí la cuestión se muestra muy convincente. Pero ya dentro del latín, los hechos aparecen obscuros. Porque la formación en *-ā-*, según el señor Benveniste, figura directamente en el pluscuamperfecto *(legeram* de **leg-is-a-m)* y en el imperfecto en la forma *-ba-*, es decir, «mediante el optativo de un solo tema verbal *(*bh(w)ā-)* empleado en una expresión perifrástica». Este segundo hecho lo considera el señor Benveniste realizado en «condiciones difíciles de precisar»; pero no llama la atención sobre el otro hecho de que sea el pluscuamperfecto el pretérito latino que ostente directamente la formación en *-ā-*, de antiguo optativo, cosa, a mi juicio, que no deja de sorprender. Es verdad que el autor aduce un aoristo armenio **is- a- ske* que, según él, es un paralelo de **leg-is-am*, pero no por ello parece menos curioso en latín ese alojamiento de *-ā-* en el pluscuamperfecto.

Además hay dificultades en casos particulares: el mismo *-bam* (verbo no temático) requiere una explicación de la presencia de *-ā-*. *Eram* está en el mismo caso, y es más difícil de justificar que *-bam*.

La tesis principal del artículo del señor Benveniste creo que convencerá a todo el mundo. Y debemos felicitarle tanto por haber sabido descubrir el mérito del anterior trabajo de Trubetzkoy como por el brillante desarrollo personal del tema, estudiado con gran talento y con pleno saber.

J. VALLEJO.

Athenaeum, XXX, 1-2, 1952.

L. DEROY, *La sandale ailée et l'origine hittite du dieu Hermès.*— Es éste un artículo interesantísimo. En bajorrelieves y en inscripciones hititas aparecen la representación de un dios y cierta leyenda jeroglífica que contiene el nombre de esta divinidad. La leyenda está constituída por un signo que representa un par de piernas (a veces reducida a una sola o a un pie) y por cuatro rayas colocadas simétricamente dos a dos a uno y otro lado del signo «dos piernas» (o equivalente). Después de discutir todas las interpretaciones precedentes de estos signos, el Sr. Deroy, con derroche de conocimientos y método impecable, nos da la suya: el signo de «las dos piernas» corresponde al verbo hitita *ar- (er-)* «estar de pie», «venir,» «llegar. Y como por otra parte ya es conocido el valor del signo de «las cuatro rayas», esto es, el de *me* (o *ma)*, se llega a la conclusión de que el nombre del dios sonaba *Arma* o *Erme*, lo cual coincide sorprendentemente con el nombre de una divinidad *Armas*, conocido por las inscripciones en hitita cuneiforme.

Este *Armas* de las inscripciones cuneiformes había llevado ya a algunos investigadores a establecer una relación con el dios griego Hermes, aunque con escasos resultados. Pero ahora, el Sr. Deroy la establece de nuevo apoyándose en los testimonios jeroglíficos y haciendo surgir con admirable sagacidad coincidencias no menos sorprendentes que la ya señalada.

El pie alado o la sandalia alada no son más que la evolución del prototipo gráfico que contenía en jeroglífico el nombre del dios, una pierna o un pie con dos rayas a cada lado. «Las cuatro rayas» representan normalmente el numeral «cuatro», y «cuatro» es el número sagrado de Hermes, según acreditan los documentos griegos.

Además, con frecuencia, el signo de «las dos piernas» va seguido de otro, representando una cabeza de carnero, cuyo valor fonético, ya averiguado, es también como el de «cuatro rayas», *ma*. Pues bien, el animal sagrado, por excelencia, de Hermes en Grecia es el carnero. Para el Sr. Deroy no hay duda de que este aspecto de Hermes como «dios de los rebaños» deriva simplemente de este signo jeroglífico que en la leyenda hitita servía para representar la sílaba *ma*, seguramente a causa de que una denominación del carnero en hitita empezaría por la sílaba *ma*.

En la tríada divina hitita, *Armas* es el hijo, lo que coincide con el hecho de que gramaticalmente *Armas* puede valer muy bien «hijo». Esta palabra *Armas*, significa también en hitita «cuerno de la luna» y «débil» (que sería variante de «niño»).

Ahora bien, como dice el autor, «niño» y «luna» son dos aspectos que se encuentran en Grecia en la personalidad de Hermes». Este dios se nos aparece ahora a una nueva luz. Sus múltiples caracteres se eslabo-

nan de manera completamente distinta a la tradicional. Ante todo es un «dios-hijo»; después es el dios del ganado y el mensajero rápido; es también «conductor de los muertos», función normal de «un dios-hijo que muere».

J. VALLEJO.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, LXXXII, 1951.

REVILO P. OLIVER, *The First Medicean MS of Tacitus and the Titulature of Ancient Books.*—Bajo este título se comprende un trabajo eruditísimo en el que se estudian diversos puntos de paleografía y de la técnica antigua de los manuscritos. Aplicado este estudio al Mediceo I de Tácito el autor deduce brillantemente lo siguiente: «El hiperarquetipo en rústica capital del manuscrito de Tácito Mediceo I, fué un códice que originariamente contenía las dos obras grandes de Tácito, códice tan antiguo por lo menos como el Palatino de Virgilio del siglo IV, y muy probablemente del siglo III. Desde luego pudo haber sido escrito durante el breve reinado del Emperador Tacitus (276), tal vez obedeciendo un decreto que, con miras a salvar del olvido la obra de su ilustre homónimo, nos habría salvado efectivamente parte de una de las más nobles producciones de la humanidad.»

J. V.

L'Antiquité Classique, XXI, 2, 1952.—A. CARNOY, *La langue étrusque et ses origines.*

Este trabajo se asemeja grandemente al que con el título de *El enigma del vascuence*, publicó F. Castro Guisasola. La diferencia principal consiste en que el señor Carnoy centra las comparaciones del etrusco con lo indoeuropeo en el licio, lidio, «pelásgico» e hitita. Para el señor Carnoy el etrusco, como las lenguas citadas, representa un estado paraindoeuropeo o protoindoeuropeo. El autor previene también la objeción de lo que hay en el etrusco de carácter fuertemente no indoeuropeo, diciendo que en el etrusco puede haber mucho de preindoeuropeo procedente de un sustrato. Venimos entonces a parar a lo mismo que con el ligur: ¿Lengua indoeuropea con fuerte mezcla de sustrato mediterráneo o lengua mediterránea indoeuropeizada?

Ni que decir tiene que, dada la firma de este artículo, aunque su tesis no convenza, las observaciones de interés son muy numerosas, y bastantes tienen el valor de un positivo adelanto en el conocimiento del etrusco.

J. V.

Romanische Forschungen, LXIV, 1-2, 1952.—MEIER, *Mirages prélatins. Kritische Betrachtungen zur Romanischen Substratetymologie.*

Bajo este título algo sarcástico, el señor Meier compone un largo artículo encaminado a demostrar que muchas palabras consideradas como prerromanas son, en realidad, latinas y bien latinas. Así *páramo* sería un *palmulus*, *gándara* un *glandula*, *caravus* un *cavarus*, etc.

El trabajo del señor Meier tiene el mérito de su erudición, pero tal vez exageradamente apasionado. Aun suponiendo que todas o parte de estas palabras encuentren una correspondencia en latín, no por eso hay ya motivo suficiente para asegurar que tales palabras *no son prerromanas*.

J. V.

Cuadernos de Historia primitiva. (Publicaciones del Seminario de Historia primitiva del Hombre.)

El Seminario de Historia primitiva del Hombre continúa su benemérita labor, publicando sin apoyo económico alguno sus *Cuadernos de Historia primitiva* tan prestigiosos ya por la seriedad de sus trabajos y lo primoroso de su presentación. He aquí alguna noticia de lo más importante de sus últimos números:

Año IV, núm. 2, 1949. JULIO MARTÍNEZ SANTA-OLALLA: *La cueva de Mugaret el Aliya, de Tánger (Marruecos)*, págs. 105-110.—Reiteradamente el señor Martínez Santa-Olalla ha llamado la atención sobre la importancia de los yacimientos arqueológicos de Tánger y ahora lo hace particularmente con respecto a la cueva de Mugaret el Aliya, excavada bajo la dirección de los profesores H. Hencken y C. S. Coon. Las industrias y restos humanos de abajo arriba son: arqueolítico, delatado por restos fósiles; paleolítico; neolítico con fauna reciente, industria lítica de baja calidad, según es típico de esta época y país, e ingente cantidad de cerámica hecha a mano, tosca y de gran espesor.

El nivel neolítico debe fecharse no mucho más allá del 2000 antes de Jesucristo.

BERNARDO SÁEZ MARTÍN: *Sobre la supuesta existencia de una edad del bronce en el Sahara Occidental y Africa Menor*, págs. 111-118.—Diversos autores han pretendido, aunque esporádicamente, aceptar la idea de una posible edad del cobre en el Sahara y Africa Menor. Ciertamente piezas de metal y aleación han sido encontradas en este territorio, pero son tan escasas que se puede decir que prácticamente no existen. Respecto a los objetos metálicos que se han encontrado, el autor admite la posibilidad de que los africanos hayan labrado los utensilios imitando sus tipos líticos en el metal importado y preparado

para la fabricación de objetos por medio de un martillamiento y batido del metal. Pero lo más probable es que todo el cobre o bronce del Sahara y Africa Menor sea de origen hispánico, que por el comercio las han llevado a aquellas regiones, aunque pueda admitirse que sobre cobre español hayan trabajado los maharreros africanos.

Año V, núm. 1, 1950.—EMETERIO CUADRADO DÍAZ: *El plomo con inscripción ibérica de El Cigarralejo (Mula, Murcia)*, págs. 5-42.—Comienza el autor por hacer un análisis arqueológico de la necrópolis de El Cigarralejo, lugar donde fué encontrado el plomo en 1948. Del estudio epigráfico y lingüístico del amplio contenido de la inscripción, el autor deduce: 1.° Que la expansión del alfabeto jonio alcanzó seguramente toda la Contestania y la Deitania, es decir, mucha mayor extensión de lo que se suponía. 2.° La fecha probable de este plomo debe fijarse a mediados del siglo IV a juzgar por la cerámica griega hallada conjuntamente. 3.° El contenido del plomo es probablemente una imprecación análoga a las griegas, una especie de pacto por el que las divinidades infernales eran conjuradas a causar determinados males a la persona contra la cual era lanzada aquella maldición. 4.° La influencia griega penetró profundamente en la península ibérica.

PEDRO BOSCH GIMPERA: *Una guerra entre cartagineses y griegos en España. La ignorada batalla del Artemision*, págs. 43-55.—Entre la batalla de Alalia (535 a. de J. C.) e Himera (480 a. de J. C.) existe cierta obscuridad respecto al desarrollo de las colonizaciones griega y cartaginesa en España. Schulten cree que antes del 509 los griegos fueron expulsados del sur de España, lo cual en opinión de Bosch Gimpera no parece ser cierto como lo señalan los hallazgos griegos de esta época en Alcores de Carmona y El Molar, en Alicante. Por el contrario, por el año 509 fueron los cartagineses los que vieron en peligro su posición colonial en España del sur, a lo que siguió una reacción cartaginesa, pero que terminó con la victoria de los griegos, siendo uno de los episodios más importantes la batalla de Artemision de España, dada hacia 493-490 a. de J. C. Un dato de Sosilo parece confirmar claramente la tesis de Bosch Gimpera.

ANTONIO TOVAR: *Una inscripción ibérica con nombres indoeuropeos en Ibiza*, págs. 68-70.—La época de esta inscripción es la del período inmediatamente prerromano, a fines del siglo II. Por los nombres indoeuropeos, probablemente del interior de Hispania, hace suponer que se trata de soldados auxiliares hispánicos; en este caso la estela sería posterior al año 121. Contiene dos nombres personales con expresión de gentilidad: *abulocum* y *leton(d)um* en genitivo plural y dos en nominativo singular: *tirtanos* y *oscebeligios*.

A. MONTENEGRO.

INDICES DE REVISTAS

ACME
Vol. V. Fasc. 1-2
Gennaio-Agosto 1952

A. Viscardi: *La narrativa cortese di tono realistico e le fonti bizantine*

ACTA LINGUISTICA
Vol. VI. Fasc. 2-3
1950-51

W. S. Allen: *A Study in the Analysis of Hindi Sentence-Structure.*—W. Merlingen: *Zur Phonologie der englischen Diphthongue und langen Vokale.*

Vol. VII. Fasc. 1-2
1952

N. Åge Nielsen: *La théorie des subtrats et la linguistique structurale.* E. Fischer-Jørgensen: *On the Definition of Phoneme Categories on a Distributional Basis.*—H. Chr. Sørensen: *Die sogenannte Liquidametathese im Slawischen.*—R. E. Longacre: *Five Phonemic Pitch Levels in Trique.*

AEGYPTUS
Anno XXXII. Fasc. 1
Gennaio-Giugno 1952

Ch. Picard: *Sur d'anciens et nouveaux oracles théologiques de Claros.* W. Erichsen: *Der demotische Papyrus Berlin 3116.*—O. Montevecchi: *Dai papiri inediti della raccolta milanese.*—G. Michailides: *Papyrus contenant un dessin du dieu Seth à tête d'âne.*—L. Casson: *The administra-*

tion of Byzantine and early Arab Palestine.—A. Ch. Johnson: *The ἐπιβολή of land in Roman Egypt.*—F. Zucker: *Papyri Ienenses.*—A. Aymard: *Tutelle et usurpation dans les monarchies hellénistiques.*—L. de Regibus: *Tolomeo V Epifane e l'intervento romano nel Mediterraneo orientale.*—G. Funaioli: *Sul Panegirico di Messalla.*—K. Svoboda: *Les idées de Pindare sur la poésie.*—A. Steinwenter: *Was beweisen die Papyri für die praktische Geltung des justinianischen Gesetzgebungswerkes.* J. G. Milne: *Roman Coinage in Egypt in relation to the native economy.*—C. Préauk: *Trébonien Galle et Hostilianus.*—H. Bengston: *Zur Karthagischen «Strategie».*—W. Ensslin: *Zu Pap. Oxyrhyncus I 43 Recto.*—C. Theander: *De Alcaei poematis in Hyrrhan, Pittacum, Penthilidas inuectiuis.*—R. Cavenaile: *Quelques aspects de l'apport linguistique du grec au latin d'Egypte.*—K. Ch. Atkinson: *Some Observations on Ptolemaic Ranks and Titles.*—R. R. Puig: *PMed. inv. n. 151 (Eccl.* III, 17-18, 21-22).—E. Des Places S. J.: *Les «Lois» de Platon et la «Préparation évangelique» d'Eusèbe de Césarée.*—† M. Norsa: *Papiro Vaticano greco n. 2037 A.*

AEVUM

Anno XXVI. Fasc. 2
Marzo-Aprile 1952

L. Tropia: *La versione latina Medievale del «ΠΕΡΙ ΠΑΘΩΝ» dello Pseudoandronico.*—A. Pertusi: *Intorno alla tradizione manoscritta degli scolii di Proclo.*—L. Alfonsi: *La digressione delle «zone» nel «Panegirico di Messalla».*—E. Franceschini: *Un ignoto codice aristotelico dell' Ambrosiana.*—E. Franceschini: *Un nuovo codice del «De duodecim lapidibus pretiosis».*

Anno XXVI. Fasc. 3
Maggio-Giugno 1952

A. Pertusi: *Il contributo degli scolii di Proclo al testo de «Le Opere e i Giorni».*—A. Kurfess: *Wie sind die Fragmente der Oracula Sibyllina einzuordnen?*—G. Cremaschi: *Testi classici medievali e umanistici in un codice miscellaneo della bibl. communale di Bergamo.*

Anno XXVI. Fasc. 4
Luglio-Agosto 1952

G. Cremaschi: *Un codice dei «Metamorphoseon libri» di Apuleio nella Bibl. Communale di Bergamo.*—G. Cremaschi: *Codici della «Rhetorica ad Herennium» nella Bibl. comm. di Bergamo.*

AMERICAN JOURNAL OF PHILOLOGY
Vol. LXXIII. 3
July 1952

J. A. Notopoulos: *Homer and Cretan Heroic Poetry.*—G. M. A. Grube: *Thrasymachus, Theophrastus, and Dionysius of Halicarnassus.*—H. T. Rowell: *Accius and the Faenetrix of Plautus.*—F. Norwood: *Cognate Accusative Relative Clauses in Greek.*—M. W. Hoffman: *The College of Quindecimviri (Sacris Faciundis) in 17 B. C.*—F. O. Copley: *Catullus 55, 9-14.*—A. C. Moorhouse: *Derivation in -τερος from Greek ι-Stems.*

ANALECTA BOLLANDIANA
Tomus LXIX. Fasc. III et IV
1951

R. J. Loenertz, O. P.: *La légende de S. Denys l'Aréopagite. Sa genèse et son premier témoin.*—F. Halkin: *Manuscrits grecs à Messina et à Palerme.*

ANNALI DELLA SCUOLA NORMALE SUPERIORE DI PISA
Vol. XXI. Fasc. I-II
1952

G. Jachmann: *Die vierte Ekloge Vergils.*—G. Monacho: *Due note filologiche.*

L'ANTIQUITE CLASSIQUE
Tome XXI. 1er fasc.
1952

A. Maniet: *L'Antinomie -ĭ > -ĕ: -ĕ (+ t, s) > -ĭ (+ t, s) en latin ancien.*—L. Herrmann: *Légendes locales et thèmes littéraires dans le conte de Psyché.*—M. van den Bruwaene: *Curies et Tribus.*—F. Benoit: *Réalisme ou Allegorie.*

Tome XXI, 2e fasc.
1952

A. Carnoy: *La langue étrusque et ses origines.*—G. Faider-Feytmans: *Les limits de la cité des Nerviens.*—R. Derolez: *Dubthach's Cryptogram.*

ANZEIGER FÜR DIE ALTERTUMSWISSENSCHAFT
V. Band. 3. Heft
Juli 1952

A. Lesky: *Griechische Tragödie, 2. Fortsetzung.*

ATHENAEUM
Vol. XXX. Fasc. I-II
1952

A. Bernardi: *Dagli ausiliari del «Rex» ai magistrati della «Respublica».*—L. Deroy: *La sandale ailée et l'origine hittite du dieu Hermès.*—F. Bornmann: *Kenning in Greco?*—E. Manni: *Note di cronologia ellenistica. V. La lista degli strateghi dal 226/5 al 222/1.*

BOLETIM DE FILOLOGIA
Tomo XIII. Fasc. 1 e 2
1952

V. Buescu: *Un nouveau toponyme latin du défrichement en Roumanie.*

BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT
45. Band, Heft 1
1952

P. Maas: *Verschiedenes zu Eustathios.*—H. Hunger: *Theodoros Metochites als Vorläufer des Humanismus in Byzanz.*—F. Babinger: *Ein Auslandsbrief des Kaisers Johannes VIII.*—B. Sinogowitz: *Zur Eroberung Thessaloniches Im Herbst 1224.*—H. J. W. Tillyard: *The Stages of the early byzantine musical notation.*—M. A Gurković: *Byzantinoserbica.*—V. Laurent: *Le Basilicon. Nouveau monnaie sous Andronic III Paléologue.*

BEITRÄGE FÜR NAMENFORSCHUNG
Dritter Jahrgang, Heft 2
1951/52

A. Bach: *Mattium = Aquae Mattiacae = Wiesbaden.*—W. Krogmann: *Zum Problem des Germanennamens.*—H. Krahe: *Alteuropäische Flussnamen.*—F. J. Beranek: *Slawische Ortsbenennungen.*—A. Bach: *Familien-*

namen und Kulturraumforschung.—J. Pokorny: *Zu keltischen Namen.*—V. Pisani: *Sauromatae, Saudaratae.*—H. Ludat: *Warthe oder Netze?*

DRITTER JAHRGANG, HEFT 3
1951/2

H. Krahe: *Alteuropäische Flussnamen.*—H. Rix: *Medma, Ort und Fluss in Bruttium.*—B. Boesch: *Die Gruppenbildung in altalemannischen Ortsnamen.*—F. Liewehr: *Wie Konstantin=Kyrill mit Wulfilas Bibelübersetzung bekannt wurde.*—E. Blesse: *Gedanken zu russischen und baltischen Fluss= und Ortsnamen.*—R. Fischer: *Namen aus Böhmen.*—H. Krahe: *Venulus.*—W. Krogmann: *Zur apa=Frage.*—K. Loy: *Beziehungslose Übernamen.*

THE CLASSICAL JOURNAL

VOL. 47, N. 8
May 1952

S. G. Brady: *Caesar and Britain.*—A. D. Lehman: *The Coriolanus Story in Antiquity.*

VOL 48, N. 1
October 1952

J. H. Collins: *Cicero and Catullus.*

THE CLASSICAL WEEKLY

VOL. 46, N. 1
November 1952

R. M. Haywood: *The Strange Death of the Elder Pliny.*

VOL. 46, N. 3
December 1952

J. J. Savage: *Quintilian and Lucretius.*

THE CLASSICAL QUARTERLY

VOL. II, N. 3, 4
July=October 1952

C. M. Bowra: *Orpheus and Eurydice.*—N. G. L. Hammond: *The Arrangement of the thought in Thucydides I.*—A. F. Norman: *Some Per=*

sonalities in Libanius.—A. J. Dunston: *Two Manuscripts of Suetonius' De Vita Caesarum.*—V. P. Naughtin: *Metrical Patterns in Lucretius' Hexameters.*—D. M. Jones: *The Manuscript of Aristophanes, Knights.* A. Hudson-Williams: *Catullus, 11. 9. 12.*—E. Fraenkel: *Catching Birds.* E. R. Dodds: *The Alcidamas-Papyrus Again.*

THE CLASSICAL REVIEW
Vol. II, N. 2
June 1952

T. B. L. Webster: *Two Comic Fragments.*—J. R. T. Pollard: *Muses and Sirenes.*—D. Tarrant: *Metaphors of Death in the Phaedo.*—C. A. Trypanis: *Posidippus and Delphi.*—A. Hudson-Williams: *Lucan i. 76-77.* G. A. Highet: *Notes on Juvenal.*—A. J. Beattie: *Agamemnon, 1404.*—D. A. Rees: *Longinus, Ars Rhetorica p. 561 Walz.*—J. Gwin Griffiths: *Seats in the Early Roman Theatre.*—A. Hudson-Williams: *Suetonius, Vesp. 22.*

Vol. II, N. 3, 4
December 1952

A. M. Dale: Κισσύβιον.—H. R. Lloyd-Jones: *The Robes of Iphigeneia.*—H. D. Broadhead: *Euripides, Medea 1076-7.*—J. V. Luce: *Immortality in Plato's Symposium.*—P. Andrews: *Aristotle, Politics IV. 1296.*—D. E. Eichholz: *A Curious Use of* μέν.—A. Hudson-Williams: *Euripid Ion 375-7.*—P. M. Clark: *A Cock to Asclepius.*—W. C. Helmbold: *Stoica.*

LES ETUDES CLASSIQUES
Tome XX. N. 2-3
Avril-Juillet 1952

P. de Béthune: *La science et les Humanités.*—G. Cotton: «*Matin*» > «*demain*», *Essay d'explication du latin cras.*—P. Jacob, C. I. C. M.: *L'épisode de Palinure.*—J. P. Borle: *Pompée et la dicatature.*

Tome XX, N. 4
Octobre 1952

R. Lambrechts: *Trois titres étrusques: Zilaθ, Maru, Purθ.*—G. Stegen: *Le jugement de Palémon.*—A. Noirfalise: *L'art de réussir auprès des grands d'après les Epîtres d'Horace.*

ESTUDIOS CLASICOS
Tomo I, Núm. 7
Noviembre de 1952

A. González Laso: *En torno a un exordio de Lisias.*—A. Blanco Freijeiro: *Nuevos estudios sobre la escenografía del teatro griego.*

ESTUDIOS ECLESIASTICOS
Núm. 103
Octubre-Diciembre 1952

J. Madoz: *San Ildefonso de Toledo.*

GNOMON
24. Band, Heft 4
1952

R. Harder: *Plotini Opera I edd. Henry et Schwyzer.*—H. Seyrig: *Bossert, Altsyrien.*—T. J. Dunbabin: *Demargue, La Crète dédalique.*—D. v. Bothmer: *Bielefeld, Amazonomachie.*—R. Oertel: *v. Salis, Antike und Renaissance.*—F. Hampl: *Schulten, Tartessos.*—V. Martin: *Johnson, Egypt and the Roman Empire.*—F. Wieacker: *Pringsheim, The Greek law of sale.*—K. Preisendanz: *Wendel, Die griechisch-römische Buchbeschreibung.*

24. Band, Heft 5
1952

E. Risch: *Trümpy, Kriegerische Fachausdrücke im Griechischen Epos.*—G. A. Grosskinsky: *Hérodote, edd.*—F. Heinimann: *Zafiropulo, Cleve, Anaxagore.*—D. A. Rees: *Martinazzoli, La «Successio» di Marco Aurelio.*—A. D. Leeman: *Neuenschwander, Mark Aurel.*—J. Delz. *Löfstedt, Conjectanea.*—V. Ehrenberg: *Warneke, Die demokratische Staatsidee in der Verfassung von Athen.*—J. Balsdon: *Coli, 'Regnum'.*—E. Gabba: *Jashemski, The origins and history of the proconsular and the propraetorian imperium to 27 B. C.*

24. Band, Heft 6
1952

L. Weisgerber: *Buck, A dictionary of Indoeuropean Synonyms.*—O. Masson: *Lasserre, Les Epodes d'Archiloque.*—O. Gigon: *Aristoteles,*

Die Lehrschriften, hrsg. von Gohlke.—F. Bömer: *Ovidii Fastorum libri VI rec. Landi.*—S. Prete: *Juvenalis Saturae ed. Knoche.*—U. Knoche: *Kelling, Index Verborum Juvenalis.*—F. Lucker: *Papiri greci e latini XII 2 ed. Bartoletti.*—F. Wieacker: *Schulz, Classical Roman Law.*—H. Volkmann: *Smith, Problems historical and numismatic in the reign of Augustus.*—J. Vogt: *Sutherland, Coinage in Roman imperial policy 31 B. C.*

24. Band, Heft 7
1952

B. Schweitzer: *Schachermeyr, Poseidon.*—O. Becker: *O. Neugebauer, The exact sciences in Antiquity.*—F. Solmsen: *Aristotelis Categoriae ed. Minio-Paluello.*—K. Schubring: *Jones, The medical writings of Anonymus Londinensis.*—B. Axelson: *M. Minucii Felicis Octavius edd. Pellegrino et Quispel.*—H. Schmeck: *Dekkers, Clavis Patrum Latinorum.*

24. Band, Heft. 8
1952

W. Kunkel: *D'Orgeval, L'empereur Hadrien.*—F. Wieacker: *Levy, West Roman vulgar law.*—O. Becker: *Aristotle's syllogistic.*—M. Leumann: *Björck, Das Alpha impurum.*—A. Block: *Stromberg, Greek Prefix studies.*

HERMATHENA
No. LXXX
1952

G. W. Bond: *Archilochus and the Lycambides.*—A. A. Luce: *The Book of Kells and the Gospels of Lindisfarne.*—B. Farrington: *The Meanings of Voluptas in Lucretius.*—J. Miles: *The case of Leocares.*—G. W. Williams: *The curse of the Alkmaionidai.*

HERMES
80. Band, Heft 2
1952

B. L. v. d. Waerden: *Das Grosse Jahr.*—B. Snell: *Bakchylides' Marpessa-Gedicht (Fr. 20 A).*—E. Burck: *Römische Wesenszüge der Augusteischen Liebeselegie.*—W. Richter: *Studien zu Columella.*—H. Nesselhauf: *Tacitus und Domitian.*

80. Band, Heft 3
1952

W. Steidle: *Redekunst und Bildung bei Isokrates.*—H. Erbse: *Plutarchs Schrift* ΠΕΡΙ ΔΕΙΣΙΔΑΙΜΟΝΙΑ.—H. Patzer: ΡΑΨΩΙΔΟΣ.—A. Klotz: *Studien zu Polibius.*—K. Büchner: *Der Tyran und sein Gegenbild in Ciceros 'Staat'.*

80. Band, Heft 4
1952

H. Diller: *Hippokratische Medizin und Attische Philosophie.*—H. J. Mette: *Die «Grosse Gefahr».*—W. Süss: *Die dramatische Kunst in den philosophischen Dialogen Ciceros.*—R. Feger: *Cicero und die Zerstörung Corinths.*—H. Strassburger: *Alexanders Zug durch die gedrosische Wüste.*

HUMANIDADES
Vol. IV, N° 1 y 2
1952

D. Mayor, S. I.: *Ideología de Eurípides.*—J. Pedraz, S. I.: *Formación oratoria de Cicerón.*

INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN
LX. Band, Heft 1
1949

H. Ammann: *Zu lat. quisquis es.*—K. Bouda: *Die Kongruenz im Tungusischen.*—W. Brandenstein: *Steirisch Lahn = ein keltisches Wort.*—J. Bruch: *Lat. congius.*—W. Couvreur: *Zur tocharischen Etymologie.*—A. Debrunner: Τετράσσαρον *und andere Ansätze zu Augmentativbildungen im Altgriechischen.*—G. Deeters: *Komplexe Attribute und Posessivkomposita.*—G. Devoto: ΑΝΘΡΩΠΟΣ.—F. Edel: *Die Rolle der Königinnen in der ägyptisch-hettitischen Korrespondenz von Boğazkoy.* G. Eis: *Kleine Funde.*

LX. Band, Heft 2
1950

A. Falkenstein: *Das Potentialis- und Irrealsuffix -e-se des Sumerischen.*—E. Fraenkel: *Griechisches und Italienisches.*—J. Friedrich: *Zufällige Ähnlichkeiten auf verschiedenen Sprach- und Kulturgebieten.*—

V. Georgiev: *Griech.* βραρεύς.—P. G. Goidànich: *I neogrammatici e i loro oppositori.*—H. G. Güterbock: *Neue Texte zur Geschichte Šuppiluliumas.*

LX. Band, Heft 3
1952

W. Havers: *Favete linguis !*—*K.* Hoffmann: «*Wiederholende*» *Onomatopoetika im Altindischen.*—E. Hofmann: *Deutsches im Tschechischen.* J. B. Hofmann: *Zur Wortschöpfung im Lateinsichen.*—F. Holthausen: *Etymologien.*—E. Koschmieder: *Zur Silbentheorie.*—H. Krahe: *Zwei Flussnamen aus dem alten Italien.*—M. Lambertz: *Zwei Albanica.*

LANGUAGE
Vol. 28, N. 1
January-March 1952

Z. S. Harris: *Discourse analysis.*—S. E. Mann: *The Indo-European consonants in Albanian.*—G. Must: *Again the origin of the Germanic dental preterit.*—V. Hull: *The Middle Irish preterit passive plural in the Annals of Ulster.*—H. Sperber: *Etymology of the verb sock.*

LATOMUS
Tome XI, Fasc. 3
Juillet-Septembre 1952

J. Couissin: *Quicumque et les poètes.*—R. Dion: *Le problème des Cassitérides.*—P. Grimal: *Properce, livre IV des Élégies.*—R. Verdière: *Nouvelle pagination de Juvenal.*—L. Herrmann: *Sur la disposition de l'original de Juvenal.*—H. Bardon: *Style et psychologie.*

Tome XI, Fasc. 4
Octobre-Décembre 1952

G. H. Poyser: *The First und Second «Roman Odes».*—P. Grimal: *Properce, livre IV des Élégies.*—S. Jannacone: *Ad Terenti comoedias adnotationes.*—H. E. Wedeck: *Maximianus Etruscus.*

MNEMOSYNE
Vol. V, Fasc. 2
1952

W. J. W. Koster: *De graecorum genitivo, qui dicitur auctoris.*—A. G. Woodhead: Πορεία.—J. C. Kamerbeek: *De novo fragmento tragico.*—

J. H. Croon: *The Palici. — An Autochthonous Cult in Ancient Sicily.*— I. Heinemann: *Die Allegoristik der hellenistischen Juden äusser Philon.*— A. R. A. van Aken: *Lateres und Latericium.*

MUSEUM HELVETICUM
VOL. 8, FASC. 2
April 1952

W. Theiler: *Bau und Zeit der Aristotelischen Politik.*—D. v. Berchem: *Poètes et grammairiens.*—K. Büchner: *Der Laelius Ciceros.*— K. Schefold: *Zur Deutung der klassischen Grabreliefs.*

VOL. 9, FASC. 3
Juli 1952

O. Gigon: *Aristoteles-Studien I.*—H. Strohm: *Studien zur Schrift von der Welt.*—E. Meyer: *Zur Frügeschichte Roms.*—H. Siegert: *Lat. esse und adesse als Bewegungsverba.*

VOL. 9, FASC. 4
Oktober 1952

F. Heinimann: *Die Einheit der horazischen Ode.*—A. Alföldi: *Die Geburt der kaiserlichen Bildsymbolik.*—A. J. Festugière: *Euripides Phaéton, fr. 773, 70 s.*—E. Coche de la Ferté: *Sur une Améthyste du Louvre.* H. L. Stoltenberg: *Das etruskische mu.*

PAIDEIA
ANNO VII, N. 5
Settembre-Ottobre 1952

E. Bickel: *Observationum satura.*—V. Pisani: *Grafia e Metrica.*— A. Menarini: *I microbi, o microbi, della RAI.*—A. di Prima: *Per l'interpretazione di un luogo di Catone.*—V. Pisani: *It. fanale.*—G. Piccoli: *Il testo di Isaia del rotolo di Ain Feška.*

LA PAROLA DEL PASSATO
FASC. XXI
1951

M. T. Cardini: *Sull'ipotesi geometrica del Menone.*—A. Barigazzi: *L'epinicio per Sosibio di Callimacho.*—J. H. Bishop: *The debt of the*

Silvae to the Epyllia.—U. Poli: *Due novi frammenti della Tabula Hebana.*—G. Giangrande: *Nuove osservazioni sul testo delle Epistole platoniche.*—M. Gigante: *A. Ps. Senofonte* 'Αθ. Πολ. *III 11.*

FASC. XXII
1952

M. Gigante: *Un nuovo frammento di Licofrone tragico.*—R. Fertonani: *Ecateo di Mileto e il suo razionalismo.*—R. Rossi: *La religiosità di Pindaro.*

FASC. XXIII
1952

M. A. Levi: *In margine a Tucidide.*—J. Heurgon: *L'importation des vins italiens en Gaule.*—G. Arrighetti: *Sul valore di* ἐπιλογίζομαι, *etc. nel sistema epicureo.*—B. Lavagnini: *Sopravvivenze in Tracia di miti pagani.*—P. Gatti: *Un epigramma sulla battaglia d'Azio.*

REVUE DES ETUDES ANCIENNES
TOME LIV, N° 1-2
Janvier-Juin 1952

J. Bérard: *Le nom des Grecs en latin.*—M. Alliot: *La fin de la résistence égyptienne dans le Sud sous Épiphane.*—P. Grimal et Th. Monod: *Sur la véritable nature du «garum».*—E. Demougeot: *Saint Jérome, les oracles sibyllines et Stilicon.*—A. Aymard: *Nouveaux graffites de la Graufesenque.*—P. Barrière: *A propos des voies antiques des Cadusques; organization et circulation.*—P. Boyancé: *Les Pénates et l'ancienne religion romaine.*

REVUE DES ETUDES LATINES
TOME XXVIII
1950

M. Lejeune: *Latin et chronologie italique.*—J. André: *Noms du chemin et de la rue.*—M. Ruchs: *Subjonctif dans les conditionnelles.*—R. Poncelet: *Deux aspects du style philosophique.*—P. Perrochat: *Les digressions de Salluste.*—A. Guillemin: *Properce, de Cynthie aux poèmes romains.*—E. de Saint-Denis: *Sur le livre IV des Georgiques.*—P. Boyancé: *Encore le Pervigilium Veneris.*—R. Vieles: *La dévolution du principat.*—

J. Paoli: *Le sigle NP dans les calendriers romains.*—J. Andrieu: *Psychologie des fautes de copiste.*—M. Mathy: *Le vocabulaire de base dans la pédagogie du latin.*

REVUE DES ETUDES GRECQUES
Tome LXV
Janvier-Juin 1952

F. Vian: *La Guerre des Géants.*—A. M. Desrousseaux: *Sur deux fragments lyriques.*—J. Duchemin: *Essai sur le symbolisme pindarique.*—P. A. Brunt: *Thucydides and Alcibiades.*—A. J. Festugière: *Le Compendium Timaei de Galien.*—R. Flacelière: *Plutarque, Moralia 559 B.*

REVUE DE PHILOLOGIE, DE LITTERATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES
Annee et tome XXVI, Fasc. I
1952

G. Dumézil: *Majestas et Gravitas.*—P. Louis: *Le traité d'Aristote sur la nutrition.*—R. Mugnier: *La filiation des manuscrits des «Parva Naturalia» d'Aristote.*—J. de Foucault: *A propos du tremblement de terre de Rhodes.*

Annee et tome XXVI, Fasc. II
1952

A. Ernout: *Cor et c(h)orda.*—A. Dain: *Reginenses GR. 88 et 89.*—J. Heurgon: *La fixation des noms de lieux en latin d'après les itinéraires routiers.*—R. Bloch: *Remarques sur quelques inscriptions latines archaïques.* P. Fournier: *Notulae plinianae.*—M. Lejeune: *Problèmes de philologie venète.*

RIVISTA DI FILOLOGIA E DI ISTRUZIONE CLASSICA
Vol. XXX, Fasc. 3
1952

A. Garzya: *Dionisio Calco.*—M. Adriani: *Note sul trattato* περὶ κόσμου.—S. Accame: *Note storiche su epigrafi attiche del V secolo.*

STUDIA LINGUISTICA
Anee V, N. 2
1951

G. Liebert: *Über die Partikeln sú und tú im Vedischen.*—S. Wikan-

der: *Védique KSAITA = avestique KHSHAETA.*—H. Marchand: *Esquisse d'une description des principales alternances dérivatives dans le français d'aujourd'hui.*

TRANSACTIONS AND PROCEEDINGS OF THE AMERICAN PHILOLOGICAL ASSOCIATION

Vol. LXXXII

1951

N. O. Brown: *Pindar, Sophocles, and the Thirty Years' Peace.*—E. Adelaide Hahn: *Apollonius Dyscolus on Mood.*—M. H. Jameson: *The Hero Echetlaeus.*—L. B. Lawler: *Krêtikôs in the Greek Dance.*—A. B. Lord: *Composition by Theme in Homer and Southslavic Epos.*—J. A. Notopoulos: *Continuity and Interconnexion in Homeric Oral Composition.*—M. E. Reesor: *The «Indifferents» in the Old and Middle Stoa.* F. W. Schehl: *Probouleutic Commissioners in Miletus during the Hellenistic Period.*—W. Allen: *The Lucii Afranii of Cic. Att. 1. 16, 13.*—L. Casson: *Speed Under Sail of Ancient Ships.*—G. Downey: *The Occupation of Syria by the Romans.*—E. M. Husselman: *Two Customs House Receipts from Egypt.*—E. F. Leon: *Scribonia and Her Daughters,* R. Pack: *Curiales in the Correspondence of Libanius.*—O. M. Pearl: *A Late Receipt for Syntaximon.*—R. S. Rogers: *Cicero, Ad Familiares 3. 11. 2 and the Lex Cornelia Maiestatis.*—F. O. Copley: *Catullus, c. 1.* E. M. Sanford: *Giovanni Tortelli's Commentary on Juvenal.*—G. Steiner: *Source-Editions of Ovid's Metamorphoses.*—R. P. Oliver: *The First Medicean MS of Tacitus and the Titulature of Ancient Books.*

WORD

Vol. 8, N. 2

August 1952

H. Basilius: *Neo-Humboldtian Ethnolinguistics.*—K. L. Pike: *More on Grammatical Prerequisites.*—J. Fourquet: *The Two E's of Middle High German.*—E. P. Hamp: *The Anomaly of GMC. '7'.*

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE SPRACHFORSCHUNG

70. Band, 1./2. Heft

1951

Fr. Specht: *Nochmals: die äussere Sprachform als Ausdruck der seelischen Einstellung.*—M. Mayrhofer: *Zur Restproblematik des «Brug-*

mannschen Gesetzes».—K. Deichgraber: *«Etymologisches» zu* Ζεύς, Διός, Δία, Δίκη.—F. Holthausen: *Griechisch-Germanisches.*—M. Johannessohn: *Syntaktisch-stilistische Kleinigkeiten aus alten niederdeutschen Bibelübersetzungen.*—O. Szemerényi: *Ein lateinischer Lautwandel.*—A. Mayer: *Zwei Inselnamen in der Adria.—Nochmals lat. astur.*—A. J. van Windekens: *Zur tocharischen Wortforschung.*—J. Pokorny: *Zur altirischen Präsensflexion.*—E. Schwentner: *Mlat. dieperdulum, deperdulus, dispridulus und Verwandtes.*

70. Band, 3./4. Heft
1952

E. Fraenkel: *Baltisches und Slavisches.*—E. Schwentner: *Lit. kikilis.—Altpreuss pelemaygis.*—F. Mezger: *Got. p̄wastip̄a.*—K. K. Klein: *Der Name Wulfilas.*—E. Schwentner: *Niedersorbisch schuffut.*—ἀποπνίγω, ἀποπνίγομαι.—A. Gāters: *Der Satzton und die Stellung des Verbum finitum im Lettischen.*—F. Holthausen: *Etymologisches.*—E. Schwentner: *Lat. federarius, foderarius.—Ags. earsling und Verwandtes.—Semasiologische Bemerkungen zu einigen Bezeichnungen der Raubvögel.*—μεταναίω.—E. Fraenkel: *Zwei Nachträge.*—D. Baumgartl: *Bemerkungen zu hohen Zahlwörtern.*

BENITO GAYA NUÑO

Una verdadera pérdida, que nunca será compensada, constituye el prematuro fallecimiento, en el pasado mes de febrero, de Benito Gaya Nuño, que en pocos años había logrado un puesto de primer orden entre los estudiosos de su especialidad. Sobreponiéndose a su terrible enfermedad, con un heroísmo incomparable, Benito Gaya trabajaba sin cesar y comenzaba a llegar a una madurez de la que cabía esperar mucho. Leyendo sus trabajos, hablando con él, ante el vasto panorama de sus inquietudes y de su obra realizada, uno olvidaba la dolencia que le retenía paralítico y hasta qué punto era fruto de una voluntad indomable el trabajo que superaba al de la mayoría de los estudiosos mejor dotados físicamente.

Nacido Benito Gaya Nuño en Tardelcuende, provincia de Soria, el 9 de febrero de 1908, estudió en el Instituto de Soria y en las Universidades de Zaragoza y Madrid.

En noviembre de 1943 obtiene por oposición la cátedra de Griego en el Instituto de Bilbao, y al año siguiente pasa a igual cátedra en el Instituto de Soria.

En febrero de 1948 lee en la Universidad de Madrid su tesis doctoral: «Estudios sobre escritura y lengua cretenses», publicada más tarde con el título de *Minoiká*, y logra el grado de doctor con sobresaliente por unanimidad, y más tarde recibe la distinción de Premio Extraordinario. La misma tesis obtiene en enero de 1949 el premio Luis Vives, del Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

A partir de ese momento Gaya es considerado una autoridad en los estudios sobre la antigua Creta e intensifica su colaboración en distintas revistas de Filología y Arqueología.

Por otro lado, al constituirse en Soria, en 1951, el Centro de Estudios Sorianos, le es confiado el cargo de vicepresiden-

te del mismo y paralelamente comienza a publicar trabajos sobre su provincia natal en distintos aspectos históricos, lingüísticos, arqueológicos, etc.

En varias tribunas prestigiosas dió conferencias, así en el Instituto de Humanidades da, en Madrid, enero-febrero de 1949, un curso sobre la civilización de Mohenjo-Daro, y en el verano del mismo año asiste a una reunión pedagógica de catedráticos de lenguas clásicas en la que da una conferencia sobre la escritura cretense y la lengua Mitanni. La muerte le ha interrumpido en el momento más fecundo de sus trabajos, cuando acababa de publicarse su tesis y colaboraba en las re-revistas más prestigiosas. ¡Descanse en paz!

A. TOVAR.

BIBLIOGRAFIA DE BENITO GAYA NUÑO

1. Recensión de «Lykisch und Hittitisch», de Holger Pedersen. En EMÉRITA, XV (1947), págs. 279-282.
2. Recensión de «The Phaestos Disk», de Const. D. Ktistopoulos. En EMÉRITA, XV (1947), págs. 309-311.
3. *Tres momentos de la expansión de las lenguas indoeuropeas por el Asia Anterior*, en *Humanitas*, Coimbra, vol. II (1948-49), páginas 118-130.
4. *Minoiká. Contribución al desciframiento de la escritura de Creta y a la determinación de su lengua*. En EMÉRITA, XVI (1948), páginas 92-122.
5. *De escritura cretense*. En EMÉRITA, XVI (1948), págs. 281-286.
6. Recensión de *Histoire de l'Asie Anterieure, de l'Inde et de la Crete*, por Bedrich Hrozny. En EMÉRITA, XVI (1948), páginas 287-298.
7. *Mitanni en Creta*. En EMÉRITA, XVII (1949), págs. 212-246.
8. *Del Egeo y Oriente próximo*. En EMÉRITA, XVII (1949), páginas 265-276.
9. Recensión de *Mycenae. An Archeological History and Guide*, por Alan J. Wace. En *Archivo Español de Arqueología*, núm. 80, páginas 345-348.

10. *Soria visigoda. Ensayo de una síntesis.* En *Celtiberia,* Soria, número 1 (1951), págs. 59-68.
11. Recensión de *Del arte popular soriano. Las colodras pastoriles,* por T. Ortega Frías. En *Celtiberia,* núm. 1 (1951), páginas 176-177.
12. *Toponimia y Arqueología sorianas. El substrato ibérico.* En *Celtiberia,* núm. 2 (1951), págs. 221-230.
13. *Soria a través de sus viajeros. El viaje de Jerónimo Münzer.* En *Celtiberia,* núm. 2 (1951), págs. 221-230.
14. *Antropónimos cretenses. I.* En EMÉRITA, XVIII (1950), páginas 444-446.
15. *Estudios de escritura y lengua cretenses. Minoika. Introducción a la epigrafía cretense.* Madrid. «Instituto Nebrija», 1952. 272 páginas con 63 láminas y 42 figuras.
16. *Del Egeo y Oriente próximo. II.* En EMÉRITA, XIX (1951), páginas 244-259.
17. στόλοχρος/χολοτρον. En EMÉRITA, XIX (1951), págs. 232-234.
18. *Soria a través de sus viajeros. Aubrey Bell, peregrino en España.* En *Celtiberia,* núm. 3 (1952), págs. 111-122.
19. *Miscelánea arqueológica.* En *Celtiberia,* núm. 3 (1952), páginas 147-152.
20. *Sobre algunos grupos introductivos de Hagia Tríada.* En *Minos, I* (1952), págs. 92-99.
21. Recensión de *Le iscrizioni preelleniche di Hagia Triada in Creta e della Grecia peninsulare. Contributo alla storia della civiltá egea,* por G. Pugliese Carratelli. En *Minos, I-II* (1952), páginas 146-150.
22. Recensión de *The Pylos Tablets. A preliminary Transcription...,* por Emmett L. Beunett. En EMÉRITA, XX (1952), páginas 183-186.
23. *Toponimia y Arqueología Sorianas. El estrato árabe.* En *Celtiberia,* núm. 4 (1952), págs. 239-254 (en prensa).
24. *Soria a través de sus viajeros. El archero Cock y la Jornada de Tarazona.* En *Celtiberia,* núm. 4 (1952), págs. 275-282 (en prensa).
25. «Cronología del Egeo, *Archivo Español de Arqueología,* núm. (1952), págs. 233-259, con un cuadro sinóptico fuera de texto.

Summary of articles

GREEK WORDS IN THE PEREGRINATIO AETHERIAE

The authoress of the Peregrinatio Aetheriae has frequently transmitted us news which were given to her in Greek and has carefully pointed out as foreign some of the terms used by her, such as: *ascitis, cathecesis, come, corta.* Other words which she has not commented must be considered as simple transcriptions, such as: *archiotipa (-tipo), mesopotamenus*, and above all geographical names which she always used in the accusative, as she did not know how to adapt their form to their grammatical function. From this we come to the conclusion that the authoress only knew the Greek that she had learned by ear during her journey. Her vocabulary may therefore be taken as a proof of the Greek words used in current Latin towards the fifth century. This vocabulary is only formed by a small number of words but it is quite genuine as it was not subject to a literary or scholarly influence.

These words can be grouped into two different cathegories: «lay» terms and words from the Christian vocabulary: The latter is by far the most important one.

I) «Lay» terms: some of them had been accepted as Latin terms long before. Their number is small but they can be clasified in the following way: lst; words borrowed from Greek in old times which were latinized (and used all the time); 2nd; ancient words, but less so than the former, and technical ones; 3rd; words borrowed during the time of Augustus which are partly literary words; 4th, words borrowedlater.

II) Christian terms: whether borrowed from Greek sooner or later; they are the most numerous ones. Upon an older layer of words borrowed during the earlier times of Christianity, new words were added, above all after the fourth century when the following processes took place: The specialization of their meaning; their substitution of Latin terms; their adaptation to Latin phonetics or morphology.

A great number of these words have outlived in the Romance languages. The only terms which disappeared from the popular language were the very especial ones such as: *holo ..., metropolis*, which did not outlive the Roman civilisation.

The words commonly used by the Christians were kept, and others, which disappeared, reappeared later on in the written language.

The Greek influence is also revealed in Latin words which take the meaning of the corresponding Greek ones. Most of these words are used in the vocabulary of the modern Church.

The works by Gregory of Tours display similar facts. Max Bonnet has counted 176 «lay» words and 101 Christian ones from the Greek. These two texts show us the great infiltration of Greek terms both in the Latin and the Christian vocabularies but above all in the latter one.

ABOUT THE NOMINAL SENTENCE IN ATTIC

In this article there are a series of statistics about the use of nominal sentences without a copula in Attic Literature. The purpose of the author is to throw light on a matter which had only been studied in more general works without having specialized on it. These statistics are preceded by a summary of the conclusions reached by the author in a longer work which is just being published. In it he has studied the use of the above mentioned construction in the homeric poems and he points out the different types of sentences in which it appears more frequently (in the construction formed by a substantive or a neutral adjective plus an infinitive, in exclamatory and interrogative sentences, in phrases with γαρ, phrases with strong deictic elements, etc.) both in main and in subordinate sentences. He also studies the grammatical indices (person, number, tense, mood) on which the use of this construction depends. The statistics on this matter which are so greatly wanted only exist for the works of Xenophon in a study by E. Ekman. In this article we have complete statistics based on two of Plato's Dialogues, on the book two of Thucydides's History, on a dozen discourses by Demosthenes, Lysias or Isocrates, on one of Sophocles's tragedies and on one of Aristophanes's comedies. The classification on the tables is made following the forms used by Homer which were always kept in Attic though their frequency varied according to the case, only novelty being the use of pure nominal sentences with the verbal adjective in -τεο- which Homer did not know. Afterwards the author tries to fix how far we should consider the pure nominal sentence in Attic as a construction imposed by purely grammatical conditions and how far should it be considered as the result of certain stylistic tendencies. There is a noteworthy continuity featured by an exuberant use of these sentences starting with Gorgias and going on in all the artistic prose written in Attic, by writers such as the gnomic Thucydides, Xenophon, whose style is a strange mixture of simplicity and rethoric and in the high-flown style of formal oratory. On the other hand the tragedy is influenced by the tendency of the language of epic poetry to use sentences with-

out a copula. However Plato, Aristophanes and Demosthenes who used the living Attic language in a more sincere way, show us that pure nominal sentences were still a usual construction in Attic even though not so frequent as in rethoric.

RYLANDS PAPYRUS 493 AND THE ANCIENT TRADITION OF FABLES

This papyrus, dated in the first century A. D., contains the remains of a collection of fables the text of which is evidently related to that of our «Augustana» collection, dated in the first century A. D. So it is proved that the «Augustana» is a reelaboration of a former collection. However, the «Augustana» is not derived from the text kept in the papyrus, but from a third and older collection, as is shown on studying the imitations made by Phaedrus, Babrius and others of the fables contained in the «Augustana», the contents of which must have been already in the first century very similar to these of the fifth century's collection. However the language of the collection changed very much between either date. In the first century, the language of the «Augustana» must have been similar to that of the Rylands papyrus, which is a text written in the literary koine of the time just before the beginning of the Atticist movement, for even though there are no proper Atticism in it, neither has it any koine terms. The source of both the «Augustana» and the papyrus was written in a more popular language and it very likely belonged to the beginning of the koine (third or fourth century B. C.).

SCINTILLA and LIBRA

Taking as a basis the suggestion made by Niedermann, IF XXVI 58, the author thinks that the word *scintilla* may be explained from *stintilla, ae*/**stintillum, -i* «little point» < **stin(c)tum* «point» < *stingo*.

And against the ideas that are now-a-days commonly accepted, he supports that the Lat. *libra* Sicilian λίτρα must have its origin in a Pre-Indoeuropean word **litra* which was kept in the Sicilian language without having changed its phonetic, but which must have come into Latin through the Etruscan Language which aspirated its explosive sound changing it into **lithra*/**lidhra* from which we get *libra* (with the same Latin evolution of the aspirated sonant sounds, i-e).

SUBLICIUS

In agreement with a widely-spread opinion, the author thinks that *Sublicius* (sc. Pons) came from *sublica* «stake» or «beam». But a direct

formation with the suffix *-ius* on *sublica* could not be reduced to the Latin derivation patterns.

Therefore the author thinks that *Sublicius* cannot be interpreted but as a term created through analogy: or rather as if *Sublicae* «the stakes» (when it is used as the name of a bridge) were contaminated by other names of bridges formed with gentilitius ending in-*ius:* Aelius, Aurelius, Cestius, Fabricius, etc.

In this article the rests of Critias's works are studied from the linguistic point of view. The author starts by examining separately the old opinions on the Tyrant and he points out the remarks made on the language and on the style. Afterwards he reviews the existing passages (the elegiac verses as well as the hexameters, the tragic ones and the passages in prose), and he determines the most interesting terms and constructions used in each of them, sometimes adding the reasons for them. After studying the whole, he comes to the conclusion that Critias's language besides having suffered various influences has very remarkable personal characteristics and that it was greatly retouched and affected, being sometimes most unnatural, especially in its vocabulary, even in those passages which are simple and plain from the syntactic point of view. He stresses the importance of the distichs in the Tyrant in order to study the different kinds of elegies in the fifth century just when the archaic elegy started to change into Alexandrine forms.

FIRST SPANISH TRANSLATION OF SALLUST

First Spanish translation of Sallust's works by Vasco de Guzman and its codices. Its relationship with the first printed translation (Saragossa, 1493):

Against the opposed assertions of Perez Bayer and Menéndez Pelayo, the comparison shows that, in this edition, the translation of the *Coniuratio* is new and is made by Vidal de Noya, while that of *Bellum Iugurthinum* reproduces with only some slight alterations the one by Vasco de Guzman. On the other hand this is hinted in the edition itself.

HORACE I, 32.

In the ode I 32 Horace defends his writing light poetry with Alcaeus's example as he did not only write on war and civic subjects but also on joyous ones (this being the leit-motif of the ode). This interpretation would prove that reading *mihi cumque* we find two possible forms in Horace parallel to Alcaeus's: The serious Horace

(that we find in *Carmen Latinum)* and the joyous one that we find in his convival and love poetry. This interpretation favours on the other hand the reading *poscimur* in the first verse.

A MISPLACED PASSAGE OF STRABO

The passage III, 3, 2 has no sense unless we correct its text, a fact which has already been tried by several publishers. But nobody has noriced that the above mentioned passage appears in the wrong place and that on the other hand, it would fit very well in the III, 4, between the §§ 14 and 15, without having to be corrected.

A MAP OF ROMAN CORUNNA.—II. THE COAST

Viae fluvii ostia.—(4) The mouth of the river Ulla, that is to say, the mouth of the estuary of Arosa. With our first correction we obtain a point exactly in the middle of the estuary of Villagarcia, a kilometre towards the west from the isle of Salvora. We must remember that for the Romans the estuary was the mouth of the river.

Tomarae fluvii ostia.—(4) The mouth of the river Tambre, that is to say, the mouth of the estuary of Muros and Noya. Our first correction also gives us a point which is perfectly correct. The root of the name of the river is the same as that of the Tamer, Tamesis, Tamaro, etc., and with the suffix *-aro* (which indicates abundance) it would mean «abundant in landslip».

Artabrorum portus.—(3) The town of Duyo (the old Dugium), Fisterra. The point given by our first correction is almost right. The existence of the Roman town is proved by its remains and by the heathen and Jacobean tradition. It seems that the «ártabros» formed the tribe which inhabited almost the whole province of Corunna or at least from Fisterra to Ortigueira as is proved by the extension of the kind of «torques de perilla» and wires which we call «artabros». The geographical name is related to the goddesses Artemis and Artio (from *Arktos*, bear) which undergoes the evolutión - *kt-* > *-rt-*, of the Celtic and Illirian languages.

Nerium promontorium.—(4) Cape Touriñán (Toriñana in Castilian). Its relationship with the former localizations, which are extremely exact, its comparison with other sources and the sciencie of navigation deny that this Cape is Finisterre, an opinion held by most commentators. The «nerios» must have been one of the three subtribes of the «ártabros» (the other two are the «brigantinos» of La Corunna and Betanzos and the «lapatiancos» of Labacengos in the North of Corunna.

POLYBIUS AND THE TREATY OF EL EBRO AGAIN

Mr. Hoffmann and Mr. Scullard have raised the matter again but their hypotheses, though very reasonable, do not solve anything related with Polybius's text. These hypotheses consist on delaying the date of the Roman mission with the ultimatum to Carthage. But on trying to reconcile passages which they consider contradictory in Polybius, on their turn, both scholars promote a more serious contradiction, as the polybian text insists on the fact that the mission started off as soon as they knew that Sagunto had surrendered.

(Mr. Scullard, however, presents his hypothesis, which he combines with the one presented by Hesselbarth and Drachmann some time ago, as an alternative of the other well-known explanation which ascribes to Polybius the belief in a clause concerning Sagunto in the Treaty.)

To complete his criticism of the articles written by the two above mentioned scholars, the author simply reports, without stressing it any further that the passages III, 21, 1-2 and III, 29, a of the polybian text seem to be worded in a very vague way on purpose, so as to avoid having to give a definite explanation of the reason why the famous Treaty was spoken about in Carthage at the time of the ultimatum.

Libros recibidos.

W. H. ALEXANDER, *Maius opus (Aeneid 7-12)*. Berkeley, Univ. of Calif. Press, 1951.

F. G. BANTA, *Abweichende Spät- und Vulgärlateinische Perfektbildungen*. Freiburg, Paulusdruckerei, 1952.

S. BELFRAGE, *Die Entstehung der freien Rhythmen*. Lund, Gleerup, 1941.

A. G. BELLIDO, *Cantabria Romana*. Santander, Univ. Menéndez Pelayo, 1952.

Cancionero de Poesía céltica. Santiago, Biblioteca de Galicia, 1952.

M. T. CICERONIS, *De Senectute Cato maior*. Buenos Aires, Fac. de Filosofía y Letras, 1951.

P. CLOCHÉ, *Thèbes de Béotie*. Namur, Fac. de Phil. et Lettres, 1952.

P. W. DAMON, *The Structure of Propertius Book 2*. Berkeley, Univ. of Cal. Press, 1952.

G. DEVOTO, *Gli Antichi Italici*. Firenze, Vallechi, 1951.

S. EK, *Herodotismen in Josephos*. Lund, Gleerup 1946.

W. C. HELMBOLD, *Nugae Propertianae II*. Berkeley, Univ. of Cal. Press, 1951.

E. HERNÁNDEZ, *Llave del griego*. México, Buena Prensa, 1952.

M. S. HOLMBERG, *The God Ptah*. Lund, Gleerup, 1946.

Index Verborum Juvenalis. Chapel Hill, Univ. of N. Carol, 1951.

J. TH. KAKRIDIS, *Homeric Researches*. Lund, Gleerup, 1949.

E. J. KNUDTZON, *Zwei Astronomische Texte*. Lund, Gleerup, 1947.

J. M. LINFORTH, *Religion and Drama in «Oedipus at Colonus»*. Berkeley, Univ. of Cal. Press, 1951.

A. MAGARIÑOS, *Cicerón*. Barcelona, Labor, 1952.

K. MEISTER, *Glossar zu Terentius Andria*. Heidelberg, Kerle, 1951.

L. MOULINIER, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs*. Paris, Klincksieck, 1952.

M. P. NILSSON, *Die Religion in den griechischen Zauberpapyri*. Lund, Gleerup, 1948.

Prophetologium. Hauniae, E. Munksgaard, 1952.

L. PH. RANK, *Etymologiseering en verwante verschijnselen bij Homerus*. Van Gorcum, N. V., 1952 (?).

J. M. ROHDE, *Lorenzo el Magnífico*. Buenos Aires, Universidad, 1952.

Studi e Ricerche. Bologna, Zuffi, 1950.

Studi pubblicati dall' Istituto di Filologia Classica. Bologna, Zuffi, 1948-51.

C. H. V. SUTHERLAND, *Coinage in Roman Imperial Policy.* London, Methuen, 1951.

A. SVENSON, *Die Wiener Handschrift zu Xenophons Anabasis.* Lund, Gleerup, 1940.

TACITUS, *Agricola, Germania, Dialogus de Oratoribus.* Heidelberg, Kerle, 1951.

G. TILANDER, *Los fueros de la novenera.* Uppsala, Almquist, 1951.

A. TOVAR, *La obra de D. Resurrección María Azkue.* Bilbao, Junta de Cultura Vasca, 1952.

F. VIAN, *La guerre des géants.* Paris, Klincksieck, 1952.

A. J. VAN WINDEKENS, *Le Pélasgique.* Louvain, Université, 1952.

A. WOODFORD, *Obras de Juan de Cueto.* Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1952.

H. YRWING, *Maktkampen Mellan Valdemar.* Lund, Gleerup, 1952.

K. ZIEGLER, *M. Tullius Cicero, De Legibus.* Heidelberg, Kerle, 1950.

INDICE GENERAL DEL VOLUMEN XX

1952

Páginas

MICHAEL GRANT: A capricorn on Hadrian's coinage 1

MARTÍN SÁNCHEZ RUIPÉREZ: Desinencias medias primarias indoeuropeas sg. 1.ª *-(m)ai*, 2.ª *-soi*, 3.ª *-(t)oi*, pl. 3.ª *-ntoi* 8

JOSÉ SÁNCHEZ LASSO DE LA VEGA: Sobre la etimología de λυσσα. 32

ETTORE PARATORE: Sul problema dell'identificazione di Ligdamo con Ovidio 42

ANTONIO MAGARIÑOS: Problemas de la oda I 12 de Horacio ... 78

ANTONIO MAGARIÑOS: Horacio C. I 16, 11-12 93

ANTONIO MAGARIÑOS: Cicerón *Ad Atticum* II 9, 2 94

DAG NORBERG: Le quatrième livre des Odes d'Horace 95

IGNACIO ERRANDONEA, S. I.: El estásimo cuarto de «Antígona» (944-987) 108

ANGEL PARIENTE: Más sobre *prosperus*. (Nota a Plauto Amph. 463 y Pseud. 574.) 122

AGUSTÍN GARCÍA CALVO: Crítica y anticrítica 133

LUIS MICHELENA: ¿Un aoristo sigmático indoeuropeo en la pátera ibérica de Tivisa? 153

A. ERNOUT: Les mots grecs dans la *Peregrinatio Etheriae* 289

J. SÁNCHEZ LASSO DE LA VEGA: Sobre la oración nominal en ático 308

F. R. ADRADOS: El papiro Rylands 493 y la tradición fabulística antigua 337

A. PARIENTE: *Scintilla* y *libra* 389

A. PARIENTE: Nota a *sublicius* 398

ANTONIO GARZYA: Osservazioni sulla lingua di Crizia 402

JOSÉ M. PABÓN: Las primeras traducciones españolas de Salustio 413

A. MAGARIÑOS: Horacio, C. I 32 423

HANS DREXLER: Hexameterstudien V 427

Páginas

J. VALLEJO: Un pasaje de Estrabón, dislocado..... 461
LUIS MONTEAGUDO: Carta de Coruña romana..... 466
A. PARIENTE: Apéndice a «sublicius» *(modius, congius* y *orcus)*. 491

Discusiones y comunicados.

AGUSTÍN GARCÍA: *Oborĭuntur*..... 161
Nota del señor Pariente sobre la precedente..... 163
JOSÉ VALLEJO: Sobre las frases condicionales latinas (a propósito de Ernout y Thomas, *Syntaxe latine)*..... 164
JOSÉ VALLEJO: A propósito de una inscripción ibérica de Ibiza. 170
J. VALLEJO: De nuevo Polibio y el tratado del Ebro..... 493
A. PARIENTE: Sobre *inuidia, inuidiosus* e *inuidiam facere*..... 499

Crónica bibliográfica.

M. PALOMAR LAPESA: Las últimas investigaciones sobre la lengua véneta..... 509

Reseñas de libros.

J. POKORNY: *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, A. T. 173
H. PEDERSEN: *Die gemeinindoeuropäischen und die vorindoeuropäischen Verschlusslaute*, A. T..... 174
E. FRAENKEL: *Die baltischen Sprachen*, A. Tovar..... 175
Introduzione alla Filologia Classica, A. T..... 177
W. v. WARTBURG: *Problemas y métodos de la lingüística*, M. F. G. 181
A. CASTELLUCCIO: *Il dio Eracle*, Manuel F. Galiano..... 182
E. BENNETT: *The Pylos Tablets*, Benito Gaya Nuño..... 183
H. FRAENKEL: *Dichtung und Philosophie des fruhen Griechentums*, Francisco Rodríguez Adrados..... 186
E. SCHWYZER: *Griechische Grammatik*, M. S. Ruipérez..... 191
G. BJÖRCK: *Das Alpha impurum*, A. Tovar y M. S. Ruipérez... 198
H. SEILER: *Die primären griechischen Steigerungsformen*, A. T. 202
T. GEORGIADES: *Der griechische Rhythmus*, M. F. Galiano..... 203
G. NEBEL: *Weltangst und Götterzorn*, A. T..... 205
E. DELEBECQUE: *Le cheval dans l'Iliade*, Manuel F. Galiano... 207
P. MORAUX: *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, A. T... 209
S. COSTANZA: *Risonanze dell'ode di Safo «Fainetai moi kenos»*, M. F. G..... 214
Epigrammi greci a cura di ANTHOS ARDIZZONI, M. F. Galiano... 215
MOUCIKAI DIALEKTOI, serie V 1, Manuel F. Galiano..... 216
C. THEANDER: *Plutarch und die Geschichte*, J. S. Lasso de la Vega. 217

Páginas

G. E. J. MOOREN: *Plutarchus Leven van Perikles*, J. S. Lasso de la Vega 221
PLATÓN: *Gorgias*, trad. y notas de Julio Calonge, Manuel F. Galiano 223
ARISTÓTELES: *El arte de la retórica*, ed. E. Ignacio Granero, A. T. 227
L. EINAUDI: *Greatness and Decline of planned Economy in the hellenistic World*, A. G. 228
J. A. PÉREZ RIOJA: *Un helenista soriano*, Manuel F. Galiano ... 229
V. D'AGOSTINO: *Contributi allo studio del lessico latino*, J. V. ... 230
J. B. HOFMANN y H. RUBENBAUER: *Wörterbuch der grammatischen und metrischen Terminologie*, J. V. 230
F. KENYON: *Books and Readers in Ancient Greece and Rome*, Luis Gil 231
L. HERRMANN: *L'age d'argent doré*, M. Marín y Peña 233
E. PARATORE: *Una nuova ricostruzione del «De poetis» de Suetonio*, M. Marín Peña 235
L. HERRMANN: *Horace, Art poétique*, A. Magariños 237
A. SALVATORE: *Stile e ritmo in Tacito*, J. Vallejo 237
MARCUS TULLIUS CICERO: *Brutus, On the Nature of the Gods, On Divination, On Duties*, J. Vallejo 238
SALUSTIO: *Guerra de Yugurta*, J. Vallejo 239
TITUS LIVIUS: *Buch 21 und 22*, J. V. 239
VETUS LATINA: *Die reste der altlateinischen Bibel* II, M. C. Díaz. 239
Repertorium biblicum Medii Aevi, M. F. Galiano 240
J. MALLON y T. MARÍN: *Las inscripciones publicadas por el Marqués de Monsalud*, Manuel Palomar Lapesa 242
Bibliografía filosófica italiana, M. J. González Haba 243
C. TAGLIAVINI: *Introduzione alla Glottologia*, A. T. 527
H. KRAHE: *Sprachverwandtschaft im alten Europa*, F. R. Adrados 528
J. L. MYRES: *Scripta Minoa*, Benito Gaya Nuño 530
A. J. VAN WINDEKENS: *Le pelasgique*, F. R. Adrados 536
M. MAYRHOFER: *Handbuch des Pali*, F. R. Adrados 540
S. FEIST: *Germanen und Kelten*, M. Palomar Lapesa 542
A. TOVAR: *Estudios sobre las primitivas lenguas hispánicas*, L. Michelena 545
R. A. KLOSTERMANN: *Die slavische Uberlieferung der Makariusschriften*, F. R. Adrados 552
F. DÖLGER: *Ein Fall slavischer Eilsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert*, A. T. 552
J. T. KAKRIDIS: *Homeric Researches*, Manuel F. Galiano 553
I. CAZZANIGA: *Osservazioni intorno ai frammenti fiorentini dell' Ippomedonte di Euforione*, M. F. Galiano 555

G. PATRONI: *Commenti mediterranei all'Odissea di Omero*, A. Tovar 557
E. DELEBECQUE: *Euripide et la guerre du Peloponnése*, F. R. Adrados 561
PLATÓN: *Phaidon*, Manuel F. Galiano 564
H. HERTER: *Vom dionysisichen Tanz zum komischen Spiel*, A. T. 565
B. LAVAGNINI: *Studi sul romanzo greco*, Manuel F. Galiano 567
G. PUCCIONI: *Herodae Mimiambi*, F. R. Adrados 568
F. SBORDONE: «*Eliminatio codicum*» *di Strabone* 569
B. GENTILI: *Metrica greca arcaica*, M. S. R 571
A. RISICATO: *Lingua parlata e lingua d'arte in Ennio*, A. T ... 574
CICERONE: *De re publica* a cura di L. Ferrero, A. T 576
D. BRAGA: *Catullo e i poeti greci*, Antonio Magariños 577
J. PERRET: *Virgile*, M. Bassols de Climent 578
L. HERRMANN: *Virgile Bucoliques*, M. Marín Peña 580
P. W. DAMOND & W. C. HELMBOLD: *The Structure of Propertius' Book 2*, M. Marín y Peña 582
W. C. HELMBOLD: *Nugae Propertianae II*, M. Marín Peña 583
F. E. ADCOCK: *The interpretation of Res Gestae Divi Augusti*, A. M 584
L. KELLING and A. SUSKIN: *Index Verborum Iuuenalis*, J. VALLEJO 585
J. M.ª RAMOS LOSCERTALES: *Prisicliano. Gesta Rerum*, Francisco R. Adrados 585
F. J. DE WAELE: *Antiek Anatolie*, J. Vallejo 586
A. GARCÍA BELLIDO: *Cantabria Romana*, A. Tovar 587
J. M. GONZÁLEZ: «*Noega*», *un problema de la antigua geografía astur*, J. V 588

Reseñas de artículos ..... 245 y 589

Indices de revistas ..... 252 y 602

Información 267

Necrología 617

Summary of articles ..... 279 y 620

Libros recibidos ..... 286 y 626

PUBLICACIONES DEL INSTITUTO ANTONIO DE NEBRIJA

MANUALES Y ANEJOS DE "EMERITA"

I. P. KRETSCHMER y B. HROZNY: *Las lenguas y los pueblos indoeuropeos.* Traducción de M. Sánchez Barrado y A. Magariños. Un volumen en 4.°, de 109 págs. y dos mapas en colores. Agotado.

II. W. KROLL: *La sintaxis científica en la enseñanza del latín.* Traducción de la 3.ª edición alemana, por A. Pariente. Un volumen en 4.°, de 118 págs. Agotado.

III. J. CANEDO: *Resumen de literatura sánscrita.* Un volumen en 4.°, de 136 págs., 25 ptas.

IV. P. KRETSCHMER: *Introducción a la lingüística griega y latina.* Traducción de S. Fernández Ramírez y M. Fernández-Galiano. Tela, 50 ptas.

V. P. BATLLE HUGUET: *Epigrafía latina.* Un vol. en 4.°, de 242 páginas; tela, 70 ptas.

VI. ALVARO D'ORS: *Introducción al estudio de los documentos del Egipto romano.* Un vol. de 210 págs.; rúst., 40 ptas.

VII. FRANCISCO RODRÍGUEZ ADRADOS: *El sistema gentilicio decimal de los indoeuropeos occidentales y los orígenes de Roma* (con un resumen en inglés). Un vol. de 188 págs.; rúst., 50 ptas.

VIII. JUAN ALVAREZ DELGADO: *Sistema de numeración norteafricano.* 1949, 184 págs., 30 ptas.

IX. BENITO GAYA NUÑO: *Minoika* (Introducción al estudio del cretense) 1952, 270 págs.; 70 ptas.

X. H. KRAHE: *Lingüística indoeuropea.* Traducción de J. Vicuña. 167 págs., 40 ptas.

CLASICOS "EMERITA", CON NOTAS

CICERÓN: *Defensa del poeta Arquias,* por A. d'Ors. Agotado.
— *Defensa de A. Cecina,* por A. d'Ors. Agotado.
— *Defensa de Murena,* por M. Marín Peña. 19 ptas.
— *Sueño de Escipión,* por A. Magariños. 10 ptas.
CURCIO (QUINTO): *Historia de Alejandro Magno,* libros III y IV, por J. Vergés. 35 ptas.
ESOPO: *Fábulas escogidas,* por M. del Socorro Andújar. Agotado.
HOMERO: *Ilíada,* canto I, por Daniel Ruiz. 20 ptas.
JENOFONTE: *Apología de Sócrates,* por el Seminario clásico de la Universidad de Salamanca. 5 ptas.
LIVIO: *Libro XXI,* por J. Vallejo. 40 ptas.
LUCRECIO: *De la naturaleza,* libro I, por E. Valentí. 50 ptas.
PERSIO: *Sátiras,* por M. Dolç. 49 ptas.
PÍNDARO: *Olímpicas,* por M. Fernández-Galiano. 2 vols., 60 ptas.
PLATÓN: *Fedón,* por A. Alvarez de Miranda. 40 ptas.
PLINIO: *Cartas,* I, por V. Blanco. 12 ptas.
— *Cartas,* II, por V. Blanco. Agotado.
PRUDENCIO: *Himnos a los mártires,* por M. J. Bayo. 40 ptas.
QUINTILIANO: *Institución oratoria,* libro X, por M. Dolç. 50 ptas.
SALUSTIO: *Conjuración de Catilina,* 2.ª edición revisada, por J. M. Pabón. 30 ptas.
SÓFOCLES: *Antígona,* por A. Tovar. Agotado.
TÁCITO: *Historias,* libro II, por M. Bassols. 40 ptas.
— *Historias,* libro III, por M. Bassols. 30 ptas.
TERENCIO: *Adelfos,* por B. Alemany. 30 ptas.
TIBULO: *Elegías escogidas,* por J. Crecente. 30 ptas.
TUCÍDIDES: *Libro II,* por J. M. Pabón. 30 ptas.
VIRGILIO: *Eneida,* VI, por H. Fuentes, S. J. Agotado.
— *Eneida,* VIII, por H. Fuentes, S. J. Agotado.
— *Eglogas,* por A. Tovar. 2.ª ed., 25 ptas.

CONSEJO SUPERIOR DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS
PATRONATO «MENÉNDEZ Y PELAYO»
INSTITUTO «ANTONIO DE NEBRIJA»

EMERITA

BOLETIN DE LINGVISTICA Y FILOLOGIA CLASICA

TOMO XIX
SEMESTRES 1.° y 2.°
MADRID, 1951

CONSEJO SUPERIOR DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

INSTITUTO DE FILOLOGIA «ANTONIO DE NEBRIJA»

EMERITA

(EM)

BOLETIN DE LINGÜISTICA Y FILOLOGIA CLASICA

PUBLICACION SEMESTRAL

Tomo XIX (semestres 1.° y 2.°) Año 1951

REDACCION: MEDINACELI, 4, MADRID

ADMINISTRACION: VITRUBIO, 16, MADRID

SUSCRIPCION: España ..... 60 Ptas.

Extranjero ..... 100 "

NUMERO SUELTO: España ..... 35 Ptas.

Extranjero ..... 60 "

Sucesores de Rivadeneyra, S. A.—Paseo de Onésimo Redondo, núm. 26.

SHL
WITHDRAWN

B 8